



LES GASCONISMES CORRIGÉS,

OUVRAGE utile à toutes les personnes qui veulent parler et écrire correctement, et principalement aux jeunes gens dont l'éducation n'est point encore formée.

Par Mr. DESGROUAIS, Professeur au Collége royal.

(Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée.)

Id dicitur non in compitis tantùm, neque in plebe vulgariâ, sed in foro et in comitio apud tribunalia. Aul. Gell. Lib. 1. Cap. 22.

A TOULOUSE,

Chez Veuve DOULADOURE, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Rome.

1801. — AN IX.



AVIS DE L'IMPRIMEUR.

PERSUADÉ que les habitans des contrées méridionales de la France pouvaient retirer de grands avantages de la lecture des Gasconismes corrigés, et sachant que cet ouvrage précieux manquait à la librairie, je conçus, il y a trois ans, le dessein de le réimprimer. Des considérations particulières dont il est inutile d'entretenir le public, ont retardé l'exécution de mon projet. J'ai cédé enfin à l'invitation de plusieurs personnes éclairées, et au désir de me rendre utile à mes concitoyens. Je souhaite que cette édition, plus ample que la première, et infiniment plus correcte et mieux soignée que la seconde, remplisse l'objet que je me suis proposé.

PRÉFACE.

LORSQUE j'arrivai de Paris, je fus extrêmement frappé des mauvaises expressions, des tours vicieux, des phrases singulières, enfin des gasconismes que j'entendais de toutes parts dans les conversations. Je m'étonnais sur-tout de ce que personne, au moins à ce qu'il me semblait, ne remarquait ces fautes, et n'en était aussi choqué que moi. Mais telle est la force de l'habitude, sur-tout en ce genre, que les gens les mieux instruits et les plus éclairés s'y laissent entraîner au point de ne plus s'apercevoir des fautes qu'ils commettent.

Je me proposai d'observer ces gasconismes, et je me mis à les recueillir et à les écrire, à mesure que j'en entendais. Ramasser des gasconismes, le projet pourra paraître bizarre. On observe, on recueille les bonnes choses; on néglige, on abandonne les mauvaises. Mais avant de me condamner, qu'on entende le plus judicieux de nos rhéteurs plaidant pour moi, et approuvant d'avance mon travail. « Il est nécessaire, dit Mr. Rollin, que le maître étudie avec » attention les différens défauts de langage et de » prononciation, particuliers à chaque province et aux » villes qui se piquent le plus de politesse, pour les » faire éviter aux enfans, ou pour les en corriger : » on ne peut dire combien ces premiers soins leur » épargneront de peine dans un âge plus avancé ».

Je pris pour moi le conseil de cet excellent maître, et je crus entreprendre un ouvrage utile au pays que je devais désormais habiter. Je ne vis d'abord dans mon projet que l'avantage particulier d'être utile aux enfans dont l'éducation m'était confiée; mais je m'aperçus bientôt qu'il pourrait servir aussi aux personnes de tout âge, soigneuses de bien parler et de bien écrire, et qu'il contribuerait à me préserver moi-même de la contagion.

Quelques personnes de goût, qui eurent connaissance de mon dessein et de mes premières recherches, approuvèrent mon travail et m'exhortèrent à le continuer, à l'étendre et à le rendre public.

Toutefois je ne pensais pas à publier sitôt ce recueil : je ne voulais le faire imprimer qu'après avoir rassemblé, non-seulement tous les mots qui ne sont pas du bel usage, mais encore toutes les expressions vicieuses et incorrectes, et tous les tours de phrase irréguliers qui caractérisent les discours et les écrits des habitans de ces provinces. Messieurs du bureau d'administration ayant eu connaissance de mon travail, ont cru, sur le compte qui leur en a été rendu, qu'au point où je l'avais poussé, il pourrait être d'une assez grande utilité, pour ne devoir point en retarder plus long-temps l'impression. Ils ont considéré l'objet que je m'étais proposé, comme faisant partie de l'instruction sur la langue française, qui devait entrer dans le plan d'étude qu'ils ont adopté. On a jugé que mes observations ayant déjà relevé les fautes les plus grossières et les plus communes, il serait avantageux de les distribuer au plutôt dans

les classes, pour servir à confirmer, par des exemples, les règles et les préceptes. J'ai cédé avec empressement aux désirs du bureau : son suffrage a dissipé toutes mes craintes, et m'a ôté toute inquiétude sur le sort de ce livre. Je ne le laisserai pas cependant dans l'état où il est ; ce ne serait pas répondre aux marques de bonté dont m'ont honoré messieurs du bureau. Je m'attacherai au contraire à l'augmenter et à l'étendre, à l'aide des observations que feront ceux qui le liront et qu'ils voudront bien me communiquer, afin de rendre, d'ici à quelques années, cet ouvrage plus parfait, dans une seconde édition, si on le trouve déjà bon et utile dès la première (*).

Maintenant, pour qu'on ait une idée juste de mon travail, et qu'on ne s'attende pas à plus que je ne promets, j'avertis que je ne me propose pas de composer une grammaire, ni d'enseigner aux gascons les beautés de la langue française ; je ne m'élève pas si haut. Je travaille moins à leur apprendre à bien parler qu'à ne pas parler mal. Un miroir ne dit pas quels ajustemens il faut prendre pour plaire, mais il avertit de ce qu'il faut ôter pour ne déplaire pas. Voilà mon livre. Je veux seulement rendre les gascons attentifs à des gasconismes qui ne leur sont que trop familiers, et dont il leur est important

---

(*) Le citoyen *Desgrouais* ne vécut pas long-temps après la publication de son ouvrage. La seconde édition, qui fourmille de fautes, fut confiée, après la mort de l'auteur, aux soins d'un rédacteur dont on ignore le nom.

qu'ils se corrigent, s'ils veulent éviter ces petites humiliations auxquelles les personnes qui parlent mal sont exposées, sur-tout à Paris, où ces expressions impropres ne manquent pas de donner lieu à des railleries dont il est toujours désagréable d'être l'objet.

Mais pourquoi tombe-t-on dans des gasconismes? La raison n'est pas difficile à trouver. Tout gasconisme vient du patois, ou langage du pays. Les enfans parlent ce patois avant de parler français. On le parle par nécessité avec les nourrices, avec les sevreuses, avec les domestiques, avec le peuple à qui l'on a affaire. Dominé par l'habitude, on ne fait que le traduire, lorsqu'on parle français. Beaucoup de gascons, même lettrés, tombent dans ce défaut, sans y prendre garde, sans s'en douter. Quand quelqu'un leur ouvre les yeux, et leur fait remarquer les fautes qu'ils font, ils les reconnaissent avec surprise: ils sont étonnés d'avoir parlé ridiculement toute leur vie. Ils sont les premiers à reconnaître la source du mal, *le patois.* Le service que je veux leur rendre, c'est de tourner leur attention sur ces phrases demi-françaises et demi-patoises. Elles disparaîtront de leurs écrits, et sur-tout de leurs discours, dès qu'ils les auront reconnues, et qu'ils voudront s'observer.

Mais les gasconismes, dira-t-on, sont-ils donc si fréquens? Ils ne le sont que trop. On verra qu'il y a des personnes qui alongent, accourcissent et mutilent les mots, en ajoutant, en retranchant, en changeant tantôt des lettres, tantôt des syllabes; qui mettent des pronoms où il n'en faut pas, et qui

retranchent ceux qui sont nécessaires ; qui font actifs des verbes neutres, et qui donnent aux mots des sens qu'ils n'ont pas ; qui se servent d'expressions qui ne furent jamais françaises, etc.

Que le lecteur me permette ici une espèce de digression ; qu'il souffre que je lui raconte, en preuve de ce que j'avance, une conversation que j'ai eue avec un homme très-bien élevé, mais qui *gasconisait* tout comme un autre, sans en avoir le moindre soupçon. La personne dont je parle me dit un jour : Vous ne parlez que de gasconismes ; je ne suis pas persuadé que nous fassions autant *des* fautes que vous le dites. Vous *mettes* sur le compte des gascons bien *de* gasconismes imaginaires. Je suis gascon ; quels gasconismes m'entendez-vous faire ? *voyons voir*. Plusieurs amis qui étaient là présens applaudirent beaucoup à ce défi. Je ne pouvais plus reculer. Je dis donc : Mais, monsieur, présentement que vous prétendez ne tomber dans aucune faute, vous en faites de considérables. Qu'est-ce, par exemple, que ce *voyons voir* ? Il suffisait de dire *voyons*. Vous *mettes* bien *de* gasconismes. Il faut : Vous *mettez* bien *des* gasconismes. Nous ne faisons pas autant *des* fautes. Il faut, autant *de* fautes. J'aurais voulu en rester là. Ce prélude aurait dû suffire, mais il insista ; ils ne convenaient tous qu'à demi que ce fussent là des gasconismes. Je fus donc obligé de continuer.

Comme nous nous promenions tous hier, lui dis-je, nous aperçûmes une troupe de jeunes garçons. Nous vous demandâmes ce qu'ils faisaient. Vous

répondîtes : Ils jouent *à* barres. C'est *à* pour *aux*. On dit : Jouer *aux* barres, et non *à* barres.

Vous vous êtes mis à jouer après midi. Vous vous disiez les uns aux autres : *Mettes à* jeu, pour, *Mettez au* jeu.

Il s'est fait quelque bruit ; on a demandé ce que ce pouvait être. Une personne de la compagnie a dit : J'entends crier *à* feu. Il mettait *à* pour *au*.

Mr. *** est venu prendre congé de vous. Je ne vous laisserai pas partir, lui avez-vous dit, *avec* le temps qu'il fait. Vous deviez dire, *par* le temps qu'il fait. Il vous a répondu : Je suis *d'obligation* de partir, je suis *dans l'obligation* de partir. Il devait dire : Je suis *obligé* de partir.

Une dame a demandé : Quand est-ce *carnaval ?* quand arrive *carnaval* cette année ? M. *** a répondu que *carnaval* commencerait un tel jour ; mais que *carnaval* serait court cette année. La dame et lui ont supprimé l'article *le*. Il faut dire : Quand *le* carnaval arrivera-t-il ? *Le* carnaval sera court.

On vous a demandé, monsieur, si vous étiez fort au trictrac. Vous avez répondu que vous pourriez aller *du* pair avec Mr. ***. On ne parle plus ainsi. On dit : Aller *de* pair.

Mr. ***, qui dîna hier ici, disait à son fils : Je ne veux plus que tu serves, tu m'*en* coûtes trop. Je ne m'attendais pas que tu m'*en* coûterais tant. Tu m'*en* as coûté beaucoup ; mais tu ne m'*en* coûteras plus tant. Tous ces *en* sont de trop.

Votre jeune fils est venu vous dire : Voilà, mon père, quelqu'un qui souhaite *à* vous parler. Il devait

dire, qui souhaite *de* vous parler, ou qui *demande à* vous parler.

Vous faites, monsieur, un singulier usage du mot *encore*. On parlait d'un livre nouveau. Vous avez dit à Mr. *** : L'avez-vous *encore* lu ? pour, L'avez-vous *déjà* lu ?

Dans une autre occasion vous avez dit à quelqu'un : Allez-vous *encore* sortir ? pour, Allez-vous sortir ? Sortirez-vous bientôt ?

Vous dites *plutôt* pour *auparavant*. On vous invitait à venir vous mettre à table, vous avez dit : Commencez toujours, je veux *plutôt* finir une lettre que j'écris.

A table vous dites souvent : Faites-moi *atteindre* ce plat, pour, Faites-moi *passer* ce plat.

Monsieur votre fils a parlé de quelqu'un qu'on a, a-t-il dit, *désenterré*. Il devait dire, *déterré*. On dit : Vous ressemblez à un *déterré*, et non à un *désenterré*.

Mademoiselle *** nous dit toujours : *La* minuit, sur *la* minuit, vers *la* minuit, mettant *la* pour *le*.

Mr. *** nous disait hier qu'il fallait tâcher, en se mariant, de *tribler* son bien ; que pour lui, il voulait trouver le *trible* du bien qu'il a. Que pensez-vous de ce *b* pour *p* ?

On vous a demandé si votre fils commençait à écrire. Oui, avez-vous répondu ; il commence à *griffogner*, son écriture est un vrai *griffognage*. Vous deviez dire *griffonner*, *griffonnage*.

Quand vous voulez être seul, vous dites à vos enfans : Passez-moi *de* de là. Voilà encore un *de* de trop.

«Vous dites que vous êtes *conseigneur* avec Mr. un tel. Ce mot ne se dit plus. Il faut dire *co-seigneur.*

Votre fils dit souvent qu'il a mangé à son déjeûné un bon *chiffon* de pain ; personne ne l'avertit qu'il faut dire un *quignon* de pain, un gros morceau de pain.

J'aurais pu continuer : j'avais de quoi. Ils avaient inventé de nouveaux mots. Ils avaient dit *désemballer* des effets pour *déballer*. L'un avait dit : En vérité, monsieur, vous me *confusionnez*. Un autre avait dit : Il ne faut pas se *capricer* dans une affaire. Il ne faut pas *capricer* les enfans. Le maître de la maison disait *parlamentaire* pour *parlementaire*. Il disait, Faites vos *agis*, pour vos *diligences*. Il avait toujours à la bouche le mot *folier*. Cela me fit *folier*, disait-il souvent. J'étais confus d'avoir à reprendre tant de choses. J'avouai avec eux, pour les consoler, que ces fautes ne leur étaient pas particulières, et que je les entendais faire à beaucoup de personnes. Cela n'empêcha pas que ma critique ne fît quelque peine, comme je le dirai dans un moment.

Quantité de gascons font donc bien des fautes de langage : on ne peut en disconvenir. Mais que faudrait-il faire pour les corriger ? Il serait à souhaiter que dans les entretiens familiers chacun voulût bien être repris, à mesure que les *gasconismes* se montrent. Il faudrait encore qu'il y eût quelqu'un qui, de son côté, voulût bien aussi saisir les *gasconismes*, prendre les gens sur le fait, etc. : par là on se déferait en peu de temps de la plupart des *gasconismes*, qui déparent le langage du plus grand nombre. Mais

peu de gens veulent être repris ; ainsi peu de gens se hasardent de reprendre. La personne dont j'ai parlé plus haut, oubliant qu'elle m'avait prié de lui faire remarquer les *gasconismes* dans lesquels elle tomberait, me dit, à la fin de la conversation que j'ai rapportée : Certes, je suis trop vieux pour aller encore *aux écoles*. Il devait dire *à l'école*.

On n'aime point à être repris ; on n'aime point à reprendre : que faire donc ? Je lève la difficulté. Je viens avec mon livre au secours de l'amour-propre et de la timidité. J'ai ramassé presque toutes les mauvaises façons de parler des gascons. Chacun sera averti de ses fautes sans que l'amour-propre en souffre, parce qu'on les lira dans un livre. Je reprends avec liberté, de quelque rang, de quelque condition que l'on soit, et ce sera vraisemblablement avec succès, parce que je ne reprends pas en face.

On pourra lire ce livre comme on lit ces examens de conscience, ces listes de péchés qui sont dans les heures, et qu'on parcourt quand on se dispose à aller à confesse. On n'a pas fait tout ce qu'on lit. On dit : Voilà des fautes que je ne commets pas ; en voici quelques-unes dans lesquelles je tombe ; en voici certaines qui m'étonnent : je ne savais pas que ce fussent des fautes. C'est ce qui arrivera à ceux qui parcourront ce recueil ; ils n'auront pas fait tout ce qu'ils liront, mais ils y trouveront leur compte ; les uns plus, les autres moins ; et après qu'ils se seront condamnés snr les fautes qui leur échappent, ils s'instruiront de celles dont ils ne se doutent point. Ils diront quelquefois : Ceci est nouveau pour moi ;

je ne savais pas que telles et telles manières de parler fussent mauvaises.

Quand on aura lu ce répertoire de fautes, on se dira, soit que l'on écrive une lettre, soit qu'on parle : Je fais là justement une faute qui est reprise dans les *Gasconismes*. Et lorsqu'on entendra parler les autres, ou qu'on lira leurs lettres, on dira, Voilà Mr. un tel qui n'a pas encore lu les *Gasconismes*, on le voit bien ; il ne sait pas qu'il fait là une faute qu'on y relève. Quelques-uns seront par plaisanterie renvoyés aux *Gasconismes*. On se saura bon gré de les avoir lus, et on blâmera ceux qui auront négligé de prendre cette légère peine.

Ce qui me fait croire qu'on parlera ainsi, c'est que tous ceux qui ont lu cet ouvrage manuscrit, m'ont assuré, en me le rendant, qu'ils ne regrettaient pas le temps qu'ils avaient mis à le lire, qu'ils en avaient retiré du profit. J'ai fait souvent, me disaient-ils, tel et tel *gasconisme* que vous reprenez. J'aurais fait celui-ci, etc. J'ai mis tant de gens à contribution pour augmenter et enrichir ce livre, qu'il ne doit pas être étonnant qu'il s'y trouve quelque chose d'utile.

Je ne me suis pas contenté de le faire lire à Toulouse, je l'ai envoyé à Paris ; et voici ce que des personnes que je ne connais point, en ont écrit à l'ami à qui je l'avais confié.

« Je vous renvoie le manuscrit que vous m'avez
» donné à lire. Je l'ai lu avec beaucoup de plaisir.
» J'y ai reconnu plusieurs façons de parler qui sont
» communes à Marseille, comme à Toulouse. Cet

» ouvrage sera très-utile dans les pays méridionaux.
» L'auteur deviendra le Vaugelas des gascons ».

Un autre.

« Quand je commençai la lecture du recueil des
» *Gasconismes*, j'espérais en fournir quelques-uns
» à l'auteur, mais il paraît les avoir épuisés. J'y ai
» trouvé tous ceux que je savais, et à mon grand
» profit, un grand nombre que je ne savais pas qui
» le fussent ».

Un autre.

« Je sais bon gré à Mr. l'abbé de *** de ce qu'il
» m'a procuré la lecture de ce manuscrit. Je l'ai lu
» avec tout le plaisir possible. Et comme depuis en-
» viron six ans que je suis à Paris, je n'ai pu,
» malgré la plus grande attention, me *dégasconiser*
» tout-à-fait, je prétends bien en faire mon profit
» tout comme un autre ».

En rapportant ces témoignages, ce n'est pas moi que j'envisage, mais l'avantage des gascons. Je veux les porter, par l'exemple de leurs compatriotes qui sont à Paris, à sentir la nécessité de se défaire des *gasconismes*.

Un des bons effets de ce livre sera de réveiller l'attention contre les *gasconismes*; et tel, sur qui ils ne faisaient aucune sensation, quelque considérables et quelque nombreux qu'ils fussent, sera réveillé dès qu'il en entendra quelqu'un. J'ai la preuve de cela dans ceux qui ont lu mon manuscrit. Ils étaient auparavant distraits sur les fautes qu'ils faisaient, et sur celles qu'on faisait devant eux; ils

n'y donnaient pas la plus légère attention, et je les ai vus, après avoir lu ce livre, aussi prompts que moi à remarquer et à reprendre les *gasconismes* : il ne leur en échappait aucun.

J'ai d'abord eu quelque crainte, en publiant ces *Gasconismes*, qu'on ne s'indisposât contre moi, comme contre un censeur public. Mais que fais-je, après tout, que ce qu'ont fait Vaugelas, le père Bouhours et tant d'autres? Ils firent connaître à Paris les *parisianismes*, comme je fais connaître à Toulouse les *gasconismes*. Leurs ouvrages ont été utiles; on ne leur a pas su mauvais gré de leurs censures. Ce n'est pas que je prétende, en parlant ainsi, égaler un simple recueil, tel que le mien, à des écrits profonds sur la langue française, et qui vivront autant qu'elle. Je ne compte sur l'indulgence publique qu'à cause du motif qui m'a fait écrire.

De plus, si je suis coupable, j'ai beaucoup de complices. Beaucoup de gens, ainsi que je l'ai déjà dit, m'ont aidé. Je leur donnais à lire ce que j'avais déjà fait, et lorsqu'ils me le rendaient, après avoir donné leur approbation à ce qu'ils avaient vu, chacun me fournissait son contingent, c'est-à-dire, quelques *gasconismes*, quelques bonnes observations. Voilà comme le livre s'est fait et a grossi insensiblement; de sorte que plusieurs pourront dire : C'est moi qui ai fourni ce trait à l'auteur; c'est moi qui lui ai fait connaître ce *gasconisme*. De sorte encore, que ce n'est pas moi, au moins en tout, qui corrige les gascons, mais que ce sont les gascons qui se censurent et se corrigent eux-mêmes dans cet ouvrage.

Mais peut-être que je me flatte trop, et que je m'abuse sur le grand nombre des personnes auxquelles je prétends que ce livre sera utile. Je rabats donc quelque chose de mes prétentions, et je me contente de dire qu'il sera utile au moins à la jeunesse. En effet, c'est pour les jeunes gens qu'il a été d'abord entrepris. Je n'osais porter mes vues plus loin. C'est pour cela que j'y suis le plus clair qu'il m'est possible ; que j'écarte tous les termes de l'art, et les idées métaphysiques qui rendent ces sortes de livres inaccessibles aux enfans. Je me contente le plus souvent de mettre le gasconisme d'un côté, et la correction de l'autre. La bonne façon de parler fait connaître la mauvaise. Le contraste du bon et du mauvais m'a paru suffire.

Cependant ceux qui sont auprès des enfans, soit dans les maisons, soit dans les colléges et dans les pensions, feront bien aussi de lire ces remarques, pour s'observer eux-mêmes, pour n'être pas les premiers à fournir des exemples de *gasconismes* à leurs élèves, et pour les aider au contraire à retirer une plus grande utilité de la lecture qu'on leur fera faire de ce livre.

Les parens et beaucoup de maîtres sont communément sur les fautes de langage des enfans d'une indifférence condamnable ; ils ne prennent garde à rien : ils ne relèvent rien. La lecture qu'ils feront de cet ouvrage les tirera de cette léthargie. Il sera même bon qu'ils entrent dans mon esprit, si je puis parler ainsi, qu'ils s'indisposent et s'indignent contre les *gasconismes*. Ils en seront plus attentifs à les re-

marquer, à les saisir et à leur déclarer la guerre, les uns dans leurs enfans, les autres dans leurs élèves.

Qu'on me permette de rapporter ici quelques traits bien propres à prouver l'avantage qu'il y a pour ceux qui sont chargés de la jeunesse, de connaître les *Gasconismes*.

Il y a quelques années qu'on donna à traduire dans un collége de cette ville ces paroles de Suétone : *Gloriabatur Augustus marmoream se relinquere Romam, quam lateritiam acceperat. Later, lateris*, signifie *brique ;* et *lateritius*, adjectif formé de *later*, signifie *de brique.* La plupart des jeunes gens traduisirent ainsi. « Auguste se glorifiait d'avoir » trouvé Rome bâtie de *tuiles*, et de la laisser toute » de marbre ».

Une ville bâtie de *tuiles* au lieu de *briques*, aurait fait rire à Paris ; mais cela ne fit pas de sensation à Toulouse. Personne ne releva ce *gasconisme.* Ceux qui avaient mis *tuiles*, et ceux qui avaient mis *briques* passèrent pour avoir également bien traduit.

Il est parlé dans un auteur latin d'un esclave qui cassa un vase de cristal : *Unus è servis fregit vas crystallinum.* Les enfans ne manquent guères, quand ils traduisent cet endroit, de dire : Un des esclaves *coupa* un vase de cristal, pour, *cassa.*

Un écolier expliquait la fable du corbeau et du renard. Quand il en fut venu à cet endroit : *Corvus emisit ore caseum, quem dolosa vulpes rapuit*, il dit : Le corbeau *tomba* le fromage, et le rusé renard *se* le prit. *Tomba*, pour, *laissa tomber*, et *se* de trop.

Je pourrais rapporter une multitude d'exemples semblables, qui prouvent combien les maîtres sont à portée de reprendre utilement les *gasconismes*, lorsqu'ils les savent connaître, et qu'ils ont commencé par s'en corriger eux-mêmes.

Je crois devoir aller présentement au-devant de quelques difficultés qu'on pourra me faire. On dira, par exemple, 1.° que je rapporte plusieurs *gasconismes* qu'on ne connaît pas parmi les honnêtes gens, et qui ne se trouvent que dans la bouche du peuple.

Cela peut être vrai quelquefois, vu la grande quantité de *gasconismes* que je recueille. Voici pourtant ce que j'ai fait pour éviter, autant qu'il était possible, de tomber dans ce défaut : je ne m'en suis pas rapporté à ce que j'ai lu et entendu, j'ai de plus interrogé sur chacun de ces *gasconismes* différentes personnes ; et j'ai observé, lorsque je consultais, que tel *gasconisme* qui était inconnu à quelques-uns, était très-connu des autres. L'un disait : Personne ne parle ainsi, si ce n'est le peuple. Pardonnez-moi, répondait un autre, j'ai entendu faire cette faute ; et Mr. un tel entre autres, qui parle bien d'ailleurs, s'exprime souvent ainsi. L'auteur fait toujours bien de relever ces *gasconismes*, quoique rares. S'il n'est pas utile par là au gros des honnêtes gens, il le sera au moins à quelques-uns d'entre eux, qui, sans le savoir, et contre leur intention, ont quelques façons de parler qu'ils tiennent du peuple.

Lors donc qu'on trouvera dans cet écrit quelques *gasconismes* qu'on ne fait pas soi-même, et qu'on n'aura pas entendu faire à d'autres, il faudra se dire :

L'auteur ne m'a pas eu seul en vue ; je dois croire qu'ayant été comme à la piste des *gasconismes* , il en a plus découvert que moi, qui n'y ai jamais pris garde : un autre en fera son profit.

2.° Plusieurs disent : Il est vrai, nous faisons des fautes en parlant, il nous échappe des *gasconismes*, mais nous savons les éviter lorsque nous écrivons. Cette façon de se justifier est insuffisante. N'est-on obligé que de bien écrire ? ne parle-t-on pas plus souvent qu'on n'écrit ? et si l'on se trouve avec des gens qui parlent bien, sera-t-on reçu à dire : Je parle mal, mais j'écris bien ?

Ajoutons que ces *gasconismes*, quoi qu'on en dise, ne passent que trop souvent des conversations dans les écrits publics, et sur-tout dans le commerce épistolaire. Ce dernier genre d'ouvrage m'en a le plus fourni ; et il me semble qu'un homme qui a reçu une certaine éducation devrait être aussi fâché, sur-tout s'il est en place, soit qu'il écrive, soit qu'il parle, de tomber dans des fautes de langage, qu'un homme naturellement propre l'est d'avoir des taches sur ses habits.

3.° Il ne faut pas m'objecter que les exemples des *gasconismes* que je rapporte, n'ont rien de fort relevé, rien d'instructif. Si je les eussse renfermés dans de belles sentences, ils n'eussent pas été vraisemblables; personne ne s'y serait reconnu. Je rapporte donc les *gasconismes* tels qu'ils ont été dits et ramassés dans les conversations, à table, dans les promenades, dans les occasions où les gens parlent familièrement et selon l'habitude qu'ils ont contrac-

tée ; et chacun en lisant, dira : Oui, en effet, voilà comme je parle quelquefois moi-même ; voilà comme parlent bien des gens : c'est cela même, c'est leur langage.

4.° Je multiplie peut-être trop les exemples ; mais c'est lorsque je crois que le *gasconisme* ne sera senti que difficilement. J'ai pensé d'ailleurs que je n'aurai pas toujours des lecteurs qui comprennent au premier mot, puisque j'écris principalement pour la jeunesse.

5.° Lorsque l'occasion s'en est présentée, j'ai ajouté à ces *gasconismes*, à ces fautes propres aux gascons, quelques mauvaises façons de parler qui leur sont communes avec d'autres provinces, et qui ne sont pas proprement des *gasconismes*. En cela je ne m'écarte pas du titre de mon livre ; je ne fais qu'en étendre davantage l'utilité.

6.° Je finis par cette dernière réflexion, qui aurait peut-être dû être la première. Quoique je dise quelquefois, en rapportant des *gasconismes*, Voilà comme parlent les gascons, voilà comme on parle à Toulouse, je n'accuse pas tous les toulousains ni tous les gascons de *gasconiser*, si je puis parler ainsi. Je reconnais que plusieurs d'entre eux parlent et écrivent très-bien, et que les fautes que je reprends leur sont totalement étrangères. De semblables gascons n'ont pas besoin de ce livre : ils peuvent fort bien s'en passer et se dispenser de le lire, si ce n'est qu'ils ne veuillent rire, et se récréer en reconnaissant les *gasconismes* de tel et tel de leur connaissance ou de leurs amis ; si ce n'est encore que, vivant

avec des concitoyens *gasconisans*, ils ne craignent de prendre aussi, sans s'en apercevoir, au moins dans les conversations, quelques *gasconismes*, et qu'ils ne veuillent, par la lecture de ce livre, se mettre en état de veiller encore plus sur eux-mêmes, semblables à ceux qui demeurant dans des villes où règnent des maladies épidémiques, se précautionnent, et quoique sains et en pleine santé, se munissent cependant, à tout hasard, de quelque préservatif.

J'avais compté finir ici cette préface, mais j'ai cru devoir encore dissiper un petit nuage qui pourrait se former dans l'esprit des gascons, et faire quelque tort à cet ouvrage.

J'ai mêlé quelques historiettes à mes remarques, pour en égayer la lecture, qui, sans cette petite ruse, eût peut-être paru sèche et insipide. Ce ne sont point des contes faits à plaisir, mais des faits dont la plupart me sont personnels. Comme ces historiettes sont presque toutes des gasconnades, je crains qu'on ne m'attribue d'avoir eu dessein, en les rapportant, de relever un ridicule propre au pays que j'habite, et qui ne s'y fait guères moins sentir que les *gasconismes*. Un pareil dessein est bien loin de ma pensée. Les *gasconismes* me donnent assez de peine, pour ne pas courir encore après des gasconnades; et, à dire vrai, cette dernière besogne ressemblerait assez à celle des Danaïdes. Les gasconnades sur les bords de la Garonne sont des plantes indigènes qui naissent et croissent de toutes parts et à tout instant, sans soin et sans culture, et qui se perpétueront tant que l'eau de ce fleuve célèbre coulera. On demanda un

jour à Paris à un gascon, homme d'esprit, s'il savait qui était l'auteur de l'inscription de l'arc de triomphe du pont de Toulouse, dans laquelle on lit que ce pont n'a été fait, entretenu et conservé, qu'afin que les sept merveilles du monde apprennent qu'il faut venir admirer la huitième à Toulouse : *Ut septem orbis miracula discant hîc mirandum octavum.* Il répondit que personne n'avait fait cette inscription, que le soleil la forma un jour des vapeurs de la Garonne. Cette saillie fit beaucoup rire les parisiens. Puisque me voilà sur le chapitre des gasconnades, je ne puis m'empêcher de dire en finissant, que ce serait bien mal juger du caractère des gascons, de croire qu'il se ressent de ces expressions exagérées et hyperboliques dont ils ont coutume de se servir. J'ai vécu dans plusieurs pays, et je déclare que je n'ai trouvé nulle part autant de loyauté, de franchise et de bonne amitié, que dans celui-ci. La gasconnade n'est que sur le bout des lèvres. C'est une saillie qui échappe malgré soi, un tribut payé au climat, auquel le cœur ne contribue point, et je rends grâces à la providence de m'avoir destiné à finir mes jours chez un peuple dont les plus grands défauts, à mon avis, ne sont que dans la construction des phrases et dans l'expression.



LES GASCONISMES CORRIGÉS.

A supprimé.

Bien des gens suppriment un *à* dans les occasions que voici.

I.

Gasconismes,	*corrigés.* *
Nous manquâmes tomber dans l'eau.	Nous manquâmes *à* tomber dans l'eau.
Nous faillîmes nous y méprendre.	Nous faillîmes *à* nous y méprendre.
Notre curiosité faillit être punie.	faillit *à* être punie.

On peut dire aussi : Nous manquâmes *de*, nous faillîmes *de*, etc.

Il y a des momens bien critiques dans la vie : hier, mon fils faillit *à* être assassiné ; avant-hier, un de mes amis manqua *d'*être écrasé par une voiture ; moi-même, j'ai pensé tomber ce matin dans un précipice.

* On ne répètera plus le mot *corrigés*, la colonne à droite marquera toujours les corrections.

II.

Quelques-uns suppriment *à* après *aimer*, et disent :

J'aime être propre.	J'aime *à* être propre.
Cet enfant aime faire sa volonté.	aime *à* faire sa volonté.

III.

Nous étions tous chez nous ce matin, mon frère près.	*à* mon frère près, c'est-à-dire, excepté.
Je vous rends tous vos livres, un près que j'ai égaré.	*à* un près que, etc.

IV.

Ne laissez pas de conclure votre marché, cela près.	*à* cela près, c'est-à-dire, sans s'arrêter à cela.

V.

Les joueurs disent souvent :

Je coupe pique : Il a coupé cœur.	Je coupe *à* pique : Il a coupé *à* cœur.

VI.

Qui a touché mon pot de confitures ?	Qui a touché *à* mon pot de confitures.
Je te défends, mon fils, de toucher cet argent.	de toucher *à* cet argent.

Quand *toucher* signifie *manier*, *remuer*, on dit : Je vous défends de toucher cela ; mais quand il signifie *ôter*, *retrancher*, *enlever*, il faut dire : Je vous défends de toucher *à* cela.

VII.

Ceux qui calculent, disent : Monte tant, pour monte *à* tant. Ils disent : Vous me deviez neuf

francs ; voilà encore cent sous : monte quatorze francs. Mais il faut dire : Cela monte, ou se monte *à* quatorze francs. Il faut parler comme Boileau :

Mon bien se monte à *tant, tenez, voilà le vôtre.*

VIII.

Je n'ai besoin de personne pour *apprendre* mon fils ; je l'*apprends* moi-même.	pour apprendre *à* mon fils à lire, à écrire, etc. ; je *lui* apprends moi-même.

IX.

Mon fils n'a jamais eu d'autre maître que moi ; c'est moi qui *l'ai montré*.	c'est moi qui *lui* ai montré le latin, etc.
Je vous prends pour *montrer mes enfans*.	pour montrer *à* mes enfans à lire, etc.
Un tel apprend à danser, qui *le montre?*	qui est-ce qui *lui montre?*

X.

Cet homme ne *pardonne personne ; il ne pardonnerait* pas *son père.*	Cet homme ne pardonne *à* personne ; il ne pardonnerait pas *à* son père.

On avait donné un jour à traduire un morceau de latin à de jeunes gascons ; ils mirent tous : « Toute » la ville voulait qu'on *pardonnât le jeune homme*, » en faveur du père, et elle priait Zaleucus de per- » mettre que l'on *pardonnât son fils* ».

XI.

J'ai acheté cela bon marché.	J'ai acheté cela *à* bon marché.
Combien vendez-vous cette étoffe? Bon marché, 6 francs.	*à* bon marché.
J'ai acheté ces deux perdrix un écu. Vous les avez eues bon marché.	*à* bon marché.

A de trop.

I.

Il y a des gens qui ajoutent un *à* quand il ne faut pas, et qui disent : Reste *à* tant. Par exemple, ils disent : Je vous devais une pistole ; je vous donne six francs, reste *à* quatre francs. Cet *à* est de trop. Boileau dit : *Cinq et quatre font neuf ; ôtez deux, reste sept.* Il n'y a pas là, reste *à* sept.

II.

On sonne *à* la messe.	On sonne la messe.
On sonne *à* vêpres.	On sonne vêpres.
On sonne *au* sermon.	On sonne le sermon.
On sonne *au* temps.	On sonne à cause du mauvais temps.
On sonne *à* feu.	On sonne au feu.
On sonne *à* mort.	On sonne pour un mort.
On sonne *à* orage.	On sonne pour détourner l'orage.

III.

Notre chienne a mis *à* bas. Elle a mis *à* bas deux petits.	Notre chienne a mis bas. Elle a fait deux petits.

IV.

Je lisais un jour cet ouvrage à un homme très-éclairé ; nous fîmes une correction. Il me dit ensuite : Il faut laisser *à* sécher cela. Il fit là un gasconisme ; il en convint. Nous observâmes que mille gens disent :

Mettre *à* sécher du linge.	Mettre sécher du linge.
Mettre *à* tremper des fèves.	Mettre tremper des fèves.

Je ne l'ai vu ni *à* sortir ni *à* rentrer.	Je ne l'ai vu ni sortir ni rentrer.
Il faut mettre ce vin *à* rafraîchir.	Il faut mettre ce vin rafraîchir.

V.

On dit au palais *à faute de quoi*, *à faute de comparaître*, mais hors du palais il faut supprimer cet *à*.

V I.

Appointer le canon.	Pointer le canon.

A, pour *A LA*.

CETTE médecine l'a fait aller deux ou trois fois *à* selle.	*à la salle* ou *à la* garde-robe.

A, pour *DANS*.

I.

OU avez-vous vu monsieur un tel ? Je l'ai vu *à* la rue.	Je l'ai vu *dans* la rue.
Il était *à* la rue quand je l'ai rencontré.	Il était *dans* la rue quand je l'ai rencontré.

Être à la rue, c'est être sans maison et sans logement.

I I.

Mr. un tel qui demeure *à* la rue Boulbonne.	*dans* la rue Boulbonne.
Qui demeure *à* la grand'-rue.	*dans* la grand'rue.

Mr. ***, secrétaire de l'académie de Rodez, demeurant *à* la rue St.-Just.	*dans* la rue St.-Just.

On dit bien, à la vérité, Mr. un tel, demeurant *à* l'enseigne, *à* l'image de Notre-Dame; mais il ne faut pas conclure de l'un à l'autre.

On pourrait même supprimer *dans*, et dire, demeurant à Toulouse, rue Boulbonne, demeurant à Rodez, rue Saint-Just.

Ceux qui disent, Je l'ai rencontré *en* rue, mettant *en* pour *dans*, font encore pis.

III.

Voici une manière de parler très-familière aux gascons, ou *à* est mis encore pour *dans*.

Il prit tous ses papiers et *se* les mit *à la* poche.	et les mit *dans* sa poche.
Avez-vous votre mouchoir *à la* poche ?	Avez-vous un mouchoir *dans* votre poche ?

A la poche pour *dans la poche*, vrai gasconisme. *A la poche* dit toujours quelque chose d'extérieur à la poche même. Exemple : On met trois ou quatre boutons *à la poche* d'un habit. *Dans la poche* exprime au contraire l'intérieur ou le dedans de la poche. Ainsi on met son argent *dans sa* poche et non pas *à la* poche.

Il y a encore d'autres gasconismes dans les deux exemples cités ; on peut les remarquer par la correction.

A, pour *DE*.

Voici un gasconisme très-commun. Mille gens mettent *à* pour *de*, dans les occasions qu'on va voir.

C'est le carrosse *à* Mr. un tel, qui passe.	le carrosse *de* Mr. un tel.

Apercevez-vous quelque part les porteurs *à* Mme. une telle ?	les porteurs *de* Mme., etc.
Auriez-vous le livre *à* Mr. un tel ?	le livre *de* Mr. un tel.

On a lu dans un écrit fait à Toulouse, *le fils* à *Mr. V.... a épousé la fille* à *Mr. B....*

On voit cette faute, même dans des recueils des Jeux Floraux, comme : *Mr. Viguier, fils* à *Mr. Viguier.*

On lit dans les regîtres des baptêmes faits à Toulouse, *aujourd'hui a été baptisé un fils à Mr.... une fille* à *Mr. un tel.* Dans les regîtres de Paris il y a, *fils* de, *fille* de.

On lit cette phrase dans le Spectacle de la Nature, *Mrs. Le Normand père et fils*, *successeurs l'un et l'autre* de *Mr. de La Quintinie :* croit-on qu'il aurait été libre à Mr. Pluche de mettre *successeurs* à ?

Les jeunes gascons apprennent au collége à dire *Liber Petri*, *le Livre* de *Pierre :* pourquoi, lorsqu'ils sont devenus grands, disent-ils *le Livre* à *Pierre ?*

Les gascons, en parlant ainsi, imitent le style du roman de la *Belle Maguelonne : comment la fille* au *roi d'Aragon manqua à être reine d'Espagne.*

Les gascons disent encore :

Je suis l'aîné *à* mon frère, qui est à Cahors.	Je suis l'aîné *de* mon frère, qui est à Cahors.
Une telle est cadette *à* mademoiselle une telle.	est cadette *de*, etc.

Dans la comédie des Plaideurs, Chicaneau et l'Intimé, pour se faire écouter de Dandin, s'écrient, l'un : Je suis cousin *de* l'un de vos neveux ; et l'autre : Monsieur, je suis bâtard *de* votre apothicaire. Racine, le poëte français le plus correct et le plus élégant, n'a eu garde de dire : Je suis cousin *à* l'un de vos neveux ; Monsieur, je suis bâtard *à* votre apothicaire.

On met encore *à* pour *de* lorsqu'on dit : Vous arrivez *à* bonne heure. On a parlé ainsi autrefois,

mais aujourd'hui on dit : Vous arrivez *de* bonne heure.

Enfin il est ordinaire à bien des gens de dire, Mr. un tel souhaite *à* vous parler, pour souhaite *de* vous parler, souhaite vous parler, ou demande *à* vous parler.

A, pour *E*.

ON met un *a* pour *e* dans plusieurs occasions.

I.

La seule *fermature* de cette maison me coûte tant.	*fermeture*.

Fermeture signifie tout ce qui sert à fermer, il ne s'emploie qu'au propre. Ainsi ceux qui disent, Je m'occuperai de votre affaire, après la *fermature* du palais, prononcent mal ce mot, et de plus ils lui donnent un sens qu'il n'a pas : il faut dire, Après la *clôture* du palais.

II.

Combien de gens disent *rafroidir* pour *refroidir*.

Mangeons vite ceci avant qu'il se *rafroidisse*.	qu'il se *refroidisse*.

Gilotin dans Boileau dit au prélat :

Qu'il va faire, s'il sort, refroidir *le dîné.*

III.

On m'a *rabattu* cela cent fois.	*rebattu*.

S'il est un conte usé, commun et rebattu.

La Fontaine.

IV.

Ras-de-chaussée.	*Rez*-de-chaussée.

A, pour *EST*.

Peu s'en *a* fallu.	Peu s'en *est* fallu.

A, pour *O*.

Cacaphonie.	*Cacophonie.*
De la *colaphane.*	De la *colophane.*

A LA, pour *DE* ou *PAR*.

Si vous voulez, je vous paierai *à l'*avance.	*par* avance, ou *d'*avance.
Il m'avait prié long-temps *à l'*avance de lui prêcher ce sermon.	*par* avance, ou *d'*avance.
Je vous prends, je vous retiens *à l'*avance.	Je vous prends, je vous retiens *d'*avance.
Vous me paierez *en* avance.	*d'*avance.

A et *AU*, pour *LE*, *LA*.

Cette vieille femme sent *à* vin.	sent *le* vin.
Ceci sent *à* oignon.	sent *l'*oignon.
Vous sentez *à* ambre.	Vous sentez *l'*ambre.
Ce pain sent *au* fromage.	sent *le* fromage.
Ceci sent bien *à* bon.	Ceci sent bien bon.

Quelqu'un dans une compagnie jeta au feu une

prise de tabac, disant à celui qui la lui avait donnée, Je ne sais ce que vous avez mis dans votre tabac, mais il sent *au* vin ; et adressant la parole à un autre, il lui dit : Vous ne vous apercevez pas que ce tabac sent *à* vin ? Dites plutôt qu'il sent *à* eau-de-vie, répliqua celui qui avait donné le tabac, car j'y en ai mis. On aurait pu leur dire qu'ils sentaient fort l'un et l'autre *au* gascon en parlant ainsi.

A, AU, AUX de trop.

LE gasconisme suivant est très-commun :

Il vous a invité et *à* moi aussi.	il m'a aussi invité.
Il nous a salués *à* tous deux.	Il nous a salués tous deux.
Il nous a priés à dîner *à* tous.	Il nous a tous priés à dîner.
Il me craint plus qu'*à* vous.	Il me craint plus qu'il ne vous craint.
Je ne l'aime pas, *à* celle-là.	Je ne l'aime pas, celle-là.
Je ne vous crois ni *à* l'un ni *à* l'autre.	Je ne vous crois ni l'un ni l'autre.

On lit au bas de beaucoup de lettres :

Je vous embrasse *à* tous.	Je vous embrasse tous.
Je vous embrasse *aux* uns et *aux* autres.	Je vous embrasse les uns et les autres.
Ma maison est *au* vis-à-vis de la vôtre.	est vis-à-vis de la vôtre.
Au plus on le lui défend, *au* plus il le fait.	Plus on le lui défend, plus il le fait.

Un homme d'esprit, et qui a bien des connaissances, parlant des députés d'un corps qui allèrent examiner un géant qu'on vit à Toulouse il y a sept

à huit ans, dit : Il nous épouvanta *à* tous. Oui, en vérité, répéta-t-il, il nous épouvanta *à* tous.

J'étais un jour dans un séminaire. Un supérieur dit à un jeune ecclésiastique : On vous demande au parloir. *A* moi, dit le séminariste gascon ? *A* vous, répliqua le supérieur, autre gascon.

Quelqu'un dit encore dans ce séminaire : On le craignait fort. *A* qui, dit un jeune prêtre ? *Au* Père un tel, répondit-on.

Cette faute se trouve dans ces vers d'un poëte gascon :

Ne faut-il pas qu'entre les hommes
Le destin les distingue à *tous ?*

Ce gasconisme n'était pas inconnu à Molière ; car Scapin contrefaisant le gascon, dit : Comment ! tu me traites *à* moi avec cette hauteur ?

On lit à la vérité ce vers dans les frères ennemis de Racine :

Son illustre vertu me charme comme à *vous.*

Quand il fit cette tragédie, il venait de faire un long séjour dans les Cévennes ; c'est là où il avait pris ce gasconisme. On a mis dans les dernières éditions :

Son illustre vertu me charme comme vous.

On lit dans un livre bleu ce titre :

Comment la princesse tança à *l'un des chevaliers.*

Les gascons ont peine à se défaire du vieux langage.

AU supprimé.

ON dit bien, Je vous verrai lundi *au* matin, ou, en supprimant *au*, je vous verrai lundi matin ; il n'en est pas de même quand on parle du *soir*, on ne doit pas supprimer *au*. Cependant il est très-ordinaire aux gascons de le faire, et de dire :

Je vous verrai lundi soir.	lundi *au* soir.
Je terminai hier soir votre affaire.	hier *au* soir.
Je vous verrai demain soir.	demain *au* soir.

Hier au soir *sur la brune*
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever.

LA FONTAINE.

Nota. Depuis quelques années on dit, à Paris comme ailleurs, *hier soir, mardi soir, etc.* On dit aussi, *de suite*, pour *tout de suite*, à l'*avance*, pour d'*avance*, par *avance*. Ces façons de parler, qui étaient regardées comme des fautes avant la révolution, cesseraient de l'être, si l'usage, souverain arbitre des langues, venait à les consacrer, c'est-à-dire, si des gens qui se piquent de bien parler et de bien écrire, les employaient dans des ouvrages soignés, et les répétaient souvent dans leurs conversations.

Il est une infinité d'expressions basses, impropres ou vicieuses, que le bon goût a proscrites : il serait à souhaiter que l'institut national bannît pour toujours de nos dictionnaires et de nos discours tout ce qui peut *encanailler* la langue des Fénélon et des Racine.

Mr. de Voltaire se plaignait, il y a plus de trente ans, des innovations qu'on faisait dans notre langue. On ne sera pas fâché de lire ici un fragement d'une lettre qu'il écrivit à Mr. l'abbé d'Olivet, membre de l'Académie française.

« La langue paraît s'altérer tous les jours.....
» Dites-moi si jamais vous vîtes, dans aucun bon
» auteur de ce grand siècle de Louis XIV, le mot de
» *vis-à-vis* employé une seule fois pour signifier
» *envers*, *avec*, *à l'égard* ? Y en a-t-il un seul qui
» ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'ingrat
» envers moi ? *Il se ménageait vis-à-vis de ses rivaux*,
» au lieu de dire avec ses rivaux. *Il était fier vis-à-*
» *vis de ses supérieurs*, pour fier avec ses supérieurs ;

» etc. Enfin ce mot de *vis-à-vis*, qui est très-rarement » juste et jamais noble, inonde aujourd'hui nos » livres, et la cour, et le barreau, et la société; car » dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule » s'en empare.

» Dites-moi si Racine a *persiflé* Boileau? si Bos- » suet a *persiflé* Pascal, et si l'un et l'autre ont » *mystifié* La Fontaine, en abusant quelquefois de » sa simplicité? Avez-vous jamais dit que Cicéron » écrivait *au parfait*; que la *coupe* des tragédies de » Racine était heureuse? On va jusqu'à imprimer » que les princes sont quelquefois *mal édūqués*. Il » paraît que ceux qui parlent ainsi ont reçu eux- » mêmes une fort mauvaise éducation ».

AU, pour *A*.

IL est gras *au* lard.	Il est gras *à* lard.
Jouons *au* clignet.	Jouons *à* ou *à la* cligne-musette.

Clignet n'est pas français.

AU, pour *DE*.

RIEN de plus commun que cette faute :

Il a été décrété de prise *au* corps.	Il a été décrété de prise *de* corps.
Un décret de prise *au* corps.	Un décret de prise *de* corps.

ABLARET, pour *ABLERET*.

ABLERET, substantif masculin, est une espèce de filet carré attaché au bout d'une perche, avec lequel on pêche des ables et autres petits poissons.

ABRESAC, pour *HAVRESAC*.

LE mot *havresac* est fort défiguré dans la bouche de bien des gens. On a commencé par prononcer ce mot sans aspirer le *h*. On a dit *avresac*. On a ensuite converti le *v* en *b*, et voilà *abresac*, barbarisme. Un citoyen distingué m'a assuré que les chasseurs disent *aubresac*, et qu'il l'avait dit comme les autres.

ACCENT supprimé.

LES gascons suppriment en plusieurs occasions un accent aigu, et disent :

I.

Me voici tout *trempe*.	tout *trempé*.
Ma chemise est toute *trempe*.	est toute *trempée*.
Ce malade a les jambes *enfles*.	*enflées*.
Vous avez la joue *enfle*.	*enflée*.
La soupe n'est pas assez *trempe*.	assez *trempée*.
On ne peut labourer, la terre est trop *trempe*.	est trop *trempée*.

I I.

On dit à Toulouse, une *sache* de charbon, une *sache* de pois, etc. Qu'on ouvre tous les dictionnaires, on n'y trouvera pas *sache*, mais *sachée*.

I I I.

Le commun des gascons disent *mettes* pour *mettez*.

Mettes ce livre à sa place.	*Mettez*, etc.
Mettes à jeu.	*Mettez* au jeu.
Si vous *mettes* tant d'eau dans votre vin, etc.	Si vous *mettez*, etc.

I V.

Il faut mettre un accent aigu sur la première syllabe de *fléau*. Il y a des gens qui retranchent cet accent, au moins en prononçant ; et au lieu de dire le *fléau* de la guerre, les *fléaux* du ciel, il semble qu'ils parlent d'un *flot*, des *flots* de la mer. En un mot, *fléau* est de deux syllabes.

Il en faut dire autant de *fléau*, instrument à battre le grain. Tous les gascons prononcent ce mot sans accent et en une syllabe : ils ont tort.

V.

Beaucoup de gascons mettent un accent de trop ; c'est lorsqu'ils prononcent ainsi ces mots et leurs semblables :

Je vous *trouvérai* ce livre.	Je vous *trouverai* ce livre.
Je vous *cherchérai* cela.	Je vous *chercherai* cela.
Vous *dinérès* ici.	Vous *dînerez* ici.
Ils *soûpéront* chez moi.	Ils *souperont* chez moi.

L'*e*, pénultième syllabe des futurs et des conditionnels, est toujours muet, et doit être prononcé rapidement : il faut appuyer sur la syllabe qui le précède. Je *chanterai*, je *chanterais*, se prononcent comme si l'on écrivait, je *chanteré*, je *chanterès*, et non, comme le prononcent certains gascons, je *chantérè*, je *chantérés*.

V I.

Faute de mettre et de faire entendre l'accent, les mots suivans semblent accourcis d'une syllabe dans la bouche de plusieurs.

Opera,	opéra.
Céremonies,	cérémonies.
Comedie,	comédie.
Tragedie,	tragédie.
Appetit,	appétit.
Par consequent,	par conséquent.
Arreter,	arrèter.

VII.

Faut-il dire avec un accent aigu *aisément*, ou sans accent *aisement*, et ainsi de quantité d'adverbes en *ment?*

Première Règle.

Quand les adjectifs, ou les participes dont se forment tous ces adverbes en *ment*, finissent au masculin par un *é* fermé, il ne faut qu'y ajouter *ment*, et alors l'*é* accentué demeure dans l'adverbe. Exemples :

Aisé,	aisément.
Modéré,	modérément.
Sensé,	sensément.
Nommé,	nommément.
Aveuglé,	aveuglément.
Opiniâtré,	opiniâtrément.

Trois adjectifs terminés en *s* appartiennent à cette règle.

Précis,	précisément.
Exprès,	expressément.
Confus,	confusément.

Seconde Règle.

Lorsque ces adverbes se forment du féminin des adjectifs, l'*e* reste muet dans l'adverbe. Exemples :

Grande,	grandement.
Nouvelle,	nouvellement.
Certaine,	certainement.

Il y a des exceptions à cette règle. Quelques adverbes en *ment*, quoique formés d'un adjectif féminin, prennent un accent. Exemples :

Commune,	communément.
Énorme,	énormément.
Importune,	importunément.
Obscure,	obscurément.
Profonde,	profondément.
Commode,	commodément.
Conforme,	conformément.

Il est plus important qu'on ne pense, de savoir où il faut des accens et où il n'en faut pas. Si on pro-

nonce sans accent, *aisement*, *consequent*, *appetit*, *opera*, *etc.*, ceux qui écoutent n'entendent que *aisment*, *consquent*, *aptit*, *opra*, *etc.*, et l'on passe alors dans leur esprit pour des bredouilleurs : si au contraire on met un accent où il n'en faut pas, comme ceux qui disent *mortellément*, *grandément*, je vous *donnérai*, on s'affiche pour gascon. Les gascons sont accusés de prononcer fermés presque tous les *e* muets.

~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

ACCOMPAGNER, pour *RECONDUIRE*.

ON accompagne quelqu'un dont on a reçu visite, ou par honneur, ou par civilité. Dans le premier cas, c'est un devoir qu'exige la supériorité du rang ou de la place. Dans le second, c'est une bienséance et une politesse libre et volontaire. La plupart des gens confondent ces deux cas, et se servent indifféremment dans l'un et l'autre du mot *accompagner*; c'est une faute de discernement. *Accompagner* porte avec soi une sorte d'idée d'infériorité, de dépendance et de suite. *Reconduire* n'exprime rien de contraire à l'égalité; lorsque l'on reconduit quelqu'un par honneur, on doit se servir du mot *accompagner*, et lorsqu'on l'accompagne par civilité, on doit se servir du mot *reconduire*

Un particulier ne reconduit pas quelqu'un qui est fort élevé au-dessus de lui par son rang ou par sa place, il l'*accompagne* : un grand n'accompagne pas un particulier, il le *reconduit*.

On peut se servir aussi, d'égal à égal, du mot *reconduire*.

Feu M. le comte de N. qui aimait à jouer sur le mot, s'apercevant que M. le marquis de N. à qui il venait de rendre visite, le suivait par politesse, s'arrêta, et lui dit d'un ton badin : Vous savez sans doute, monsieur, la musique, car vous me paraissez aimer l'accompagnement. Monsieur, répondit sur-le-champ le marquis, je ne vous accompagne pas, je vous reconduis.
~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

ACCOUCHES, pour *COUCHE*.

Cette femme a fait de fausses *accouches*.	une fausse *couche*.
Elle est relevée des *accouches*.	de *couche*.

ACCOUCHES, pour *COUCHES*.

Elle acheta un bel ameublement pour ses premières *accouches*.	pour ses premières *couches*.

Couches, se prend pour le temps qu'une femme demeure au lit après l'accouchement. Dans cette acception, il ne s'emploie qu'au pluriel, excepté avec la préposition *en ; elle est en couche ;* et dans cette phrase, *relever de couche.*

Bien des gens conjuguent mal le verbe *accoucher*. Il est neutre quand on en fait l'application à une femme qui a mis un enfant au monde, et alors il prend toujours l'auxiliaire *être :* elle est accouchée, elle était accouchée, etc.

Quand on parle d'une sage-femme ou d'un chirurgien qui lui donne ses soins durant l'accouchement, le verbe est actif, et l'on doit dire : La sage-femme a accouché ma cousine. Quelques gens m'ont demandé si l'on pouvait dire, *Ma cousine s'est accouchée :* j'ai répondu qu'il n'était jamais permis de faire une grosse faute de français. Le verbe *accoucher* n'est point réfléchi. Cependant, si l'on prétendait parler d'une femme expérimentée, d'une sage-femme, par exemple, qui s'est donné à elle-même tous les soins et les secours qu'elle aurait pu attendre d'un habile accoucheur, je crois qu'on pourrait dire : *Elle s'est accouchée elle-même ;* elle n'a eu besoin d'aucun

secours étranger. Hors ce cas, qui est rare, et communément impossible, il faut dire qu'une femme *est accouchée*, et non *s'est accouchée*, ni *a accouché*.

ACCOUTUMÉ.

On dit, avec l'auxiliaire *être*, Il *était* accoutumé *à* déjeûner tous les matins; on dit, avec l'auxiliaire *avoir*, Il *avait* accoutumé de déjeûner tous les matins. Cette différence n'était pas sentie, il y a quelque temps, par quelqu'un qui écrivit, et fit afficher partout : « Le prix de cette denrée sera le même que » celui qu'on *était* accoutumé de payer ». Il fallait mettre, *qu'on* avait *accoutumé de payer*.

ACCROIRE.

Accroire, verbe neutre, n'a d'usage qu'à l'infinitif, avec le verbe *faire*, et il signifie *faire croire* ce qui n'est pas. Vous nous en voudriez *faire accroire*. Il n'est pas homme à qui l'on en puisse *faire accroire*.

On dit qu'un homme s'en *fait accroire*, s'en veut *faire accroire*, pour dire, qu'il présume trop de lui-même, qu'il croit pouvoir en imposer. Depuis qu'il a cette place, il est devenu glorieux, il s'en *fait accroire*. Il a quelque sorte de savoir, mais il s'en *fait* trop *accroire*. S'en *faire croire* n'est pas français.

ACCULER, pour *ECULER*.

On confond d'ordinaire *éculer* et *acculer* à cause de leur ressemblance; mais le sens de ces deux verbes est bien différent.

On dit *acculer* quelqu'un, le pousser dans un coin, et on dit *éculer* un soulier.

C'est donc une grande faute que de dire, Cet enfant *accule* toujours ses souliers, il a ses souliers tout *acculés*; il faut *écule*, *éculés*.

ACQUITTEMENT, pour *ACQUIT.*

On trouve *acquittement* des dettes de l'état, dans des remontrances de deux parlemens de province; mais celui de Paris dit toujours *acquit.*

ADIEU, pour *BON JOUR.*

Quand les gens à Paris s'abordent, ils se disent *bon jour;* c'est tout le contraire à Toulouse, les gens se disent *adieu* en s'abordant. *Adieu*, disent-ils, mon cher cousin; comment vous portez-vous? Le compliment qui se doit réserver pour la fin, ils le mettent au commencement. Un parisien qui n'est pas au fait de ce langage, y est trompé. Il croit que par tous ces *adieux* qu'on lui fait, lorsqu'il entre, on le congédie. Plusieurs m'ont dit avoir été raillés à Paris pour leurs *adieux* gascons. Il faut donc réserver les *adieux* pour la fin, pour le départ, comme dans ce vers :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Adjectifs déplacés.

I.

Une oreille parisienne est blessée, lorsqu'elle entend :

Est-ce à la *messe grande* que vous avez été?	Est-ce à la *grand'messe* que, etc.
Une *femme grande.*	Une *grande femme.*
Un *pain petit.*	Un *petit pain.*
Ce sont des cailles *petites.*	Ce sont de *petites cailles.*
Une *façon première.*	Une *première façon.*

Trouvez-moi quelque *carte vieille.*	quelque *vieille carte.*
On est venu vous demander. Qui ? Une *femme vieille.*	Une *vieille femme.*
De l'*argent vif.*	Du *vif argent.*

I I.

Il avait des cerises *son plein chapeau.*	Il avait des cerises *plein son chapeau.*
Il avait les *pleines poches* de dragées.	Il avait ses *poches pleines* de dragées.

Si l'on dit quelquefois *un plein panier de cerises*, *une pleine bourse de louis*, *etc.*, c'est pour s'exprimer avec plus d'énergie.

L'ADJECTIF pour *L'ADVERBE.*

ON prend quelquefois l'adjectif pour l'adverbe, comme parler *haut*, parler *bas*, raisonner *juste*, etc.; mais *sûr*, *correct*, etc., ne doivent jamais être pris adverbialement.

Vous dites que vous partez pour la campagne; *sûr ?*	*sûrement ?*
On dit que vous avez gagné à la loterie; *sûr ?*	*cela est-il sûr ?*
Il revient de Paris; *sûr ?*	*cela est-il sûr ?*
Cet enfant ne lit pas encore *correct.*	*correctement.*

Un gentilhomme gascon étant à la table d'un ambassadeur français, disait souvent en parlant de quelqu'un : Cet homme écrit *correct*, j'aime les gens qui parlent et écrivent *correct.* On se mit à rire, et l'ambassadeur dit lui-même au gascon, qui demandait de quoi on riait : C'est que vous dites, parler et écrire

correct, et qu'il faut dire, parler et écrire *correctement.*

Ce gentilhomme, qui m'a lui-même conté cette anecdote, m'a avoué qu'il ne fut pas peu honteux, et qu'il aurait mieux aimé avoir appris à éviter cette faute dans un livre, que d'en être repris en si bonne compagnie.

ADOT, pour *DOT*.

Son mari lui a mangé *son adot.*	*sa dot.*
Je plaiderai ; j'y mangerai *mon adot.*	*ma dot.*
L'*adot* de cette demoiselle est considérable.	*la dot.*

D'autres prononcent mal ce mot. Ils disent *do*, ma *do*, et quelquefois *son do*, pour *sa dot ;* il faut prononcer le *t*.

UNE AFFERME, pour *UNE FERME*.

On lit ce vers dans La Fontaine :

Jupiter eut jadis une ferme à donner.

La Fontaine dit une *ferme ;* mais les gascons disent une *afferme*, comme,

Je tiens une *afferme.*	Je tiens une *ferme.*
J'ai une *afferme.*	J'ai une *ferme.*
J'ai ce bien *en afferme.*	J'ai ce bien *à ferme.*
J'ai pris ce bien en *afferme.*	J'ai pris ce bien *à ferme.*

On lit aux coins de toutes les rues : On fait savoir que l'*afferme* de, etc., est à renouveler.

AI, pour *AÏE* ou *AHI*.

AÏE, interjection. Exclamation de douleur. *Aïe, que je souffre ! Ahi, vous me blessez.*

AIDER.

AIDER *à* quelqu'un.	*aider quelqu'un.*
Aidez *à* votre frère dans sa détresse.	*aider votre frère*, etc.

Aider avec la préposition *à*, n'est proprement en usage que pour secourir un homme trop chargé, en partageant avec lui le travail et la peine. Exemple :

Aidez *à* votre frère à porter ce fardeau.

AIE, pour *AIT*.

LE verbe *avoir* fait au présent du subjonctif, que j'*aie*, que tu *aies*, qu'il *ait*. Mille gens mettent la première personne pour la troisième, et disent : Je n'enverrai pas mon fils au service qu'il n'*aie* dix-sept ans ; il faut dire qu'il n'*ait* dix-sept ans. Cette faute est fréquente dans les lettres et dans les *factums*.

AIGUER UN CHEVAL, pour *AIGAYER* ou *EGAYER*.

AIGAYER un cheval, c'est le faire entrer dans l'eau jusqu'au ventre, et l'y promener pour le laver et le rafraîchir. On dit aussi aigayer du linge, et c'est le laver et le remuer quelque temps dans l'eau, avant que de le tordre.

DONNER DE L'AIR ou *SEMBLER*, pour *RESSEMBLER*.

UNE personne fort lettrée, qui habite une ville voisine, dit à quelqu'un à Toulouse : Le principal de votre collége *donne de l'air* à M. l'archevêque de, etc. L'expression *donner de l'air*, pour *ressembler*, fut relevée par quelqu'un qui était attentif aux gasconismes. L'étranger, homme de goût, dit que cette façon de parler lui était commune avec ses concitoyens. Il avoua que c'était pour la première fois qu'il s'apercevait de ce gasconisme.

On fait aussi cette faute à Toulouse. On entend des gens qui disent :

Mademoiselle votre fille vous *semble* bien.	vous *ressemble* bien.
Cet enfant *semble* bien son père.	*ressemble* bien à son père.
Ce portrait *donne* bien *de l'air* à M. un tel.	*ressemble* bien à M. un tel.
Voilà mademoiselle une telle. Elle *donne de l'air* à sa mère.	elle *ressemble* à sa mère.

AIRÉ, pour *AÉRÉ*.

CE mot n'est d'usage que pour la situation.

Une maison bien *airée*.	bien *aérée*.

ALLER.

LE verbe *aller* a deux participes. On dit, Il *est allé* et il *a été*, mais dans différentes significations. *Il est allé à Paris*, veut dire qu'il y est encore, ou

sur le chemin. *Il a été à Paris*, veut dire qu'il a fait le voyage de Paris, et qu'il en est revenu. Donc c'est une faute de dire :

Monsieur un tel (qui est à Toulouse) *est*-il jamais *allé* à Paris ?	*a*-t-il jamais *été* à Paris ?
Votre fils, que voilà, *est*-il *allé* souhaiter le bon jour ce matin à sa mère ?	*a*-t-il *été* souhaiter, etc.
Messieurs vos fils (que je vois ici) *sont*-ils jamais *allés* à Paris ?	*ont*-ils jamais *été* à Paris.

C'est une faute de parler ainsi, non-seulement à la troisième personne, mais même il semble à Restaut qu'il est contre la pureté du langage de dire aux autres personnes :

Je suis *allé* chez vous ce matin.	*J'ai été* chez vous ce matin.
Tu *es allé* chez lui ce matin.	Tu *as été* chez lui ce matin.
Nous *sommes allés* chez vous ce matin.	Nous *avons été* chez vous ce matin.
Il me semble que vous *êtes allé* chez eux ce matin.	Il me semble que vous *avez été* chez eux ce matin.

Mais voici une façon de parler barbare, familière cependant à bien des gens :

Je *suis été* chez vous ce matin.	*J'ai été* chez vous ce matin.
Je *suis été* malade tout aujourd'hui.	*J'ai été* malade tout aujourd'hui.
Je *suis été* occupé toute la matinée.	*J'ai été* occupé toute la matinée.

On fait encore quelquefois cette faute au pluriel, lorsqu'on dit, *nous sommes été* chez vous, etc.

S'EN ALLER, pour *ALLER*.

CELA *s'en* va sans dire.	Cela va sans dire.
Il *s'en* va mourir.	Il va mourir ; il se meurt.

ALLER CHERCHER, pour *ALLER QUÉRIR*.

ALLEZ *chercher* du pain chez le boulanger.	*allez quérir*.

ALLER, pour *METTRE*.

Vous avez trop peu de papier, vous ne pourrez pas y *faire aller* tout ce que j'ai à vous dicter.	vous ne pourrez pas y *mettre* tout, etc.
Cette bouteille est trop petite, vous ne pourrez pas y *faire aller* assez de vin pour tant d'ouvriers.	vous ne pourrez pas y *mettre* assez de vin, etc.

AMASSER et *RAMASSER*.

AMASSEZ cette épingle qui est à terre.	*ramassez*.
Ramassez ces ordures avec votre balai.	*Amassez* ces ordures avec votre balai.

On *amasse* les ordures avec le balai, et on les *ramasse* ensuite avec la pelle pour les enlever.

ANDAIE, pour *ANDAIN*.

ANDAIN, substantif masculin ; l'étendue qu'un faucheur peut faucher à chaque pas qu'il avance.

ANNEAU D'UNE CLOCHE, pour *BELIÈRE*.

BELIÈRE, substantif féminin ; anneau qui est au dedans d'une cloche, pour suspendre le battant.

ANNONCES, BANS.

QUAND il est question de mariages, on dit chez les catholiques : Les *bans* ont été publiés ; et chez les protestans on dit : Les *annonces* ont été publiées.

Quelques gens disent *tirer les bans*, *faire aller les annonces* : ce sont des expressions barbares que notre langue n'admet point.

Un tel se marie ; on a déjà *tiré* deux fois les *bans*.	*publié* deux *bans*.
Je me marie ; je vais prier Mr. le curé de *faire aller* les *annonces*.	de *publier* les *bans*.

ANUIT, pour *CETTE NUIT.*

JE n'ai pas dormi d'*anuit.*	de cette *nuit.*
De tout *anuit.*	de toute cette *nuit.*

AOÛT, pour *OÛT.*

QUOIQU'ON écrive *août*, on doit prononcer ce mot comme s'il n'y avait point d'*a*, et dire *oût.* Le plus grand nombre à Paris dit le mois d'*oût*; le plus grand nombre dans les provinces dit le mois d'*août.*

APPRENTIF, APPRENTIVE, pour *APPRENTI, APPRENTIE.*

IL est impossible, madame, que vous ayez vos souliers pour dimanche; je n'ai que des *apprentifs*, et je n'entends pas leur livrer un ouvrage que je vous destine.	des *apprentis.*
Voilà, mademoiselle, une robe bien grossièrement cousue; il y a apparence que vous l'avez livrée à quelqu'une de vos *apprentives.*	de vos *apprenties.*

APPUI, pour *ETAI.*

VOILA un *appui* nécessaire.	un *étai* nécessaire.

APRÈS, pour *AUPARAVANT.*

BON nombre de gascons disent *après* pour *auparavant.* Pour dire, j'étais déjà venu, ils disent : J'étais venu *après.* Ce n'est pas le peuple seulement qui tombe dans une faute si ridicule. Un Chanoine, homme de condition, mais qui n'est plus, perdait un jour au jeu : il vint à gagner, il dit :

Ce coup-ci me refait bien du coup d'*après.*	du coup *précédent.*

Les joueurs disent de temps en temps, quand ils viennent de perdre :

Cela est étonnant, avec le même jeu j'ai gagné *après.*	j'ai gagné *auparavant.*

Un gascon fait pour bien parler, dit un jour :

Pourquoi ne reprenons-nous pas le chemin par lequel nous avons passé *après ?*	*auparavant.*

Un enfant d'une famille distinguée faisait de petites expériences qui manquaient toujours. On en badinait, et il disait :

J'ai cependant toujours réussi *après.*	*auparavant.*

Et celui qui lui apprenait à faire ces expériences disait :

J'en suis témoin ; monsieur a toujours réussi *après.*	a toujours réussi *auparavant.*

ARAGNÉE, pour *ARAIGNÉE*.

Cette chambre est pleine de toiles d'*aragnées*.	de toiles d'*araignées*.

ARGUMENTER.

Il y a plusieurs verbes neutres que les gascons ne font point difficulté de faire actifs, comme, *argumenter*, *entrer*, *sortir*, *périr*, *suer*, *etc*. Nous les verrons tous chacun à sa place. D'abord *argumenter*.

On ne doit pas dire *argumenter quelqu'un*, cependant dans le temps des thèses on entend de toutes part ces phrases :

Sur quoi *m*'argumenterez-vous ?	Sur quoi argumenterez-vous contre moi ?
Sur quoi *l*'a-t-on déjà argumenté ?	Sur quoi a-t-on déjà argumenté contre lui ?
On *m*'a argumenté sur ceci, sur cela.	On a argumenté contre moi sur ceci, sur cela.
Je vous prie, monsieur, de *m*'argumenter.	d'argumenter à ma thèse.
Sur quoi *l*'avez-vous argumenté ?	Sur quoi avez-vous argumenté contre lui ?
J'ai argumenté *sa thèse* des couleurs.	J'ai attaqué sa thèse sur les couleurs ?

En un mot, il faut dire, *argumenter contre quelqu'un*, et non pas *argumenter quelqu'un*.

Dans un écrit imprimé à Toulouse, on lit toutes ces phrases.

Ce n'est pas moi, c'est Richéome qui vous argumente *ainsi*.

Que seriez-vous devenu, si quelqu'un vous eût argumenté *là-dessus ?*

En vain m'argumenterez-vous *dans ce goût*.

H de moins.

ARNACHÉ et ENARNACHÉ, pour *HARNACHÉ et ENHARNACHÉ.*

CE cheval est bien *arnaché*, bien *enarnaché*.	bien *harnaché*, bien *enharnaché*.

ARPENTEMENT, pour *ARPENTAGE.*

DANS combien de mémoires d'avocats ne trouve-t-on pas *arpentement* pour *arpentage ?*

Arroser le CHANVRE et le LIN, pour, *les ROUIR* ou *faire ROUIR.*

LE chanvre et le lin sont assez *arrosés*.	sont assez *rouis*.

ARROSOIR, pour *RUTOIR.*

LE chanvre et le lin étaient à l'*arrosoir*, où on les avait mis, mais on les en a tirés.	étaient au *rutoir*.

ARTICLES.

LES articles français *le*, *la*, *les* et la préposition *de*, vont nous fournir une abondante moisson de gasconismes.

Premièrement.

Beaucoup de gascons avalent, pour ainsi dire, les articles qui doivent être avant les noms substantifs singuliers, et ils disent en retranchant *le*, *la*, *de* :

Donnez-moi *d'*argent.	Donnez-moi *de l'*argent.
Cet enfant a-t-il *d'*esprit ?	a-t-il *de l'*esprit ?
Donnez-moi *de* soie.	Donnez-moi *de la* soie.
Apportez *de* lumière.	Apportez *de la* lumière.
Nous aurons plutôt *de* pluie que *de* neige.	Nous aurons plutôt *de la* pluie que *de la* neige.
Une pomme rainette.	Une pomme *de* rainette.
Une paire bas.	Une paire *de* bas.
Une prise tabac.	Une prise *de* tabac.
Dix charrettes foin.	Dix charretées *de* foin.
Douze setiers blé, mesure de Toulouse.	Douze setiers *de* blé, mesure de Toulouse.

Voilà pour le singulier.

Au pluriel, c'est autre chose. Bien des gascons disent alors *de* pour *des*. Exemples :

Vous avez grand soin *de* livres.	Vous avez grand soin *des* livres.
Elle ne lit que *de* livres orthodoxes.	que *des* livres orthodoxes.
Y a-t-il *de* fleurs dans votre jardin ?	Y a-t-il *des* fleurs dans votre jardin ?
Décharge pour mettre *de* cruches.	*des* cruches.

Dans quelques ouvrages qui ont obtenu des couronnes, on lit ces vers :

Je cède ; une force invincible
M'emporte en de *climats divers.....*
Athènes, sans son bras, aurait porté de *chaînes.....*
Ton souvenir lui seul aura pour lui de *charmes.....*

Quelqu'un a dit :
Tous les acteurs font de *merveilles.*
Mais Molière dit :
Il doit avant le jour avoir fait des *merveilles.*

Secondement.

Nous venons de voir les fautes que l'on fait dans les articles qui précèdent le nom substantif, tant au singulier qu'au pluriel, lorsqu'il est seul. Considérons-le présentement accompagné d'un adjectif. Et d'abord au singulier, il faut dire *du pain excellent*, *de la viande excellente*, parce que le substantif précède l'adjectif; mais si l'on met un adjectif avant le substantif, ce ne sera plus *du*, *de la*, mais *de*. Ce sera *de* bon et *d'*excellent pain, *de* bonne et *d'*excellente viande. Voici comme parlent ceux qui n'observent pas cette règle :

Je bois *du* bon vin.	Je bois *de* bon vin.
Voilà *de la* bonne marchandise.	Voilà *de* bonne marchandise.
Donnez-moi *de la* bonne laine.	*de* bonne laine.
Ce boulanger vend *da* bon pain.	vend *de* bon pain.
A *du* bon pain et à *de la* bonne viande, il ne faut ajouter que *du* bon vin.	A *de* bon pain et à *de* bonne viande, il ne faut ajouter que *de* bon vin.
Il faut mettre ces fruits sur *de la* belle paille.	sur *de* belle paille.
Il ne faut pas mettre tant d'eau dans *du* bon vin.	dans *de* bon vin.

On a lu dans un mémoire imprimé : *N'est-ce pas de* la *bonne logique ?*

Un autre auteur gascon a dit de quelqu'un : *Il fait quelquefois de* la *bonne prose.* Il n'en faisait pas de bonne en parlant ainsi.

Nous voici au pluriel. On y doit observer la même règle. On doit dire, *des* fruits excellens; mais si l'on met un adjectif avant le substantif, par exemple, *bons*, *excellens*, ce ne sera plus alors *des*, mais *de*. On dira alors, *de* bons, *d'*excellens fruits.

Boileau dit :

Quoi! par de *vains accords*, *et* des *soins impuissans.*

On voit dans ce vers ce que je viens de dire, *de* avant l'adjectif et *des* avant le substantif. Prenons encore pour exemple cet autre vers :

L'ingrat goûte à longs traits de *funestes plaisirs.*

Voilà *de*, parce que l'adjectif est avant le substantif; mais si je dérange le vers, et que je mette le substantif avant l'adjectif, je dirai alors :

L'ingrat goûte à longs traits des *plaisirs funestes.*

Voici présentement les fautes que font ceux qui négligent cette règle. Ils disent :

Voilà *des* bons et *des* excellens raisins.	Voilà *de* bons et *d'*excellens raisins.
A *des* bons, à *des* excellens, à *des* braves soldats, il faut donner *des* bons et *des* braves officiers.	A *de* bons, à *d'*excellens, à *de* braves soldats, il faut donner *de* bons et *de* braves officiers.

On a lu dans des ouvrages publics ces phrases, entr'autres :

Il est des riens qui causent *des* grandes inquiétudes.
des *épais nuages*,
des *petits monts ambitieux*,
des *magnifiques hautes-lices*,
des *jolies choses.*

L'auteur aurait pu se rappeler que dans Molière un père dit à sa fille :

Ha, ha, j'apprends ici de *jolies choses.*

On n'observe pas cette règle dans quelques occasions assez rares ; c'est lorsque l'adjectif et le substantif sont censés ne faire qu'un seul mot, comme dans ces vers de Boileau :

Heureux si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des *petites maisons.*

Ainsi on dit, cet homme fréquente *des* beaux esprits ; il a *des* belles-lettres ; il connaît *des* grands seigneurs, etc.

Troisièmement.

Du, *de la*, *des* se changent encore en *de* après un adverbe de quantité. Les adverbes de quantité sont *peu*, *assez*, *beaucoup*, *guères*, etc.

On dit donc, j'ai *du* pain, j'ai *de la* viande, j'ai *des* raisins. Mais si avant le substantif on ajoute un adverbe de quantité, *peu*, par exemple, ce ne sera plus *du*, *de la*, *des*, mais *de*. Il faudra alors dire, j'ai peu *de* pain, j'ai peu *de* viande, j'ai peu *de* raisins, je n'ai point *d'*argent.

Je vais rapporter un bon nombre d'adverbes de quantité avec les fautes que font ceux qui ne connaissent pas cette règle.

Cet avocat a beaucoup *du* travail.	a beaucoup *de* travail.
Cet enfant, en parlant, fait beaucoup *des* fautes.	beaucoup *de* fautes.
Vous vous portez mieux, j'en ai beaucoup *de la* joie.	j'en ai beaucoup *de* joie.
Cet avocat avec moins *de l'*esprit et moins *des* talens que bien d'autres, a cependant plus *du* travail.	avec moins *d'*esprit et moins *de* talens, a plus *de* travail.
J'ai assez *des* livres, mais j'ai peu *du* temps pour les lire.	assez *de* livres. peu *de* temps.

Je vous donne là plus *de l'*argent que vous n'en demandez.	plus *d'*argent.
Sa femme lui a apporté beaucoup *du* bien.	beaucoup *de* bien.
J'ai trop *du* travail.	J'ai trop *de* travail.
Plus cela est difficile, plus il faut faire *des* efforts.	plus il faut faire *d'*efforts.
Il n'y a guères *de l'*huile dans cette salade.	guères *d'*huile.
Ne me donnez guères *de la* soupe.	guères *de* soupe.
Jeunes gens, ne faites pas tant *du* train.	ne faites pas tant *de* train.
Vous faites autant *du* train, autant *du* bruit que si vous étiez cent.	autant *de* train, autant *de* bruit que, etc.
Vous ne sauriez croire combien ce procès me cause *du* tourment.	me cause *de* tourment.
Vous ne sauriez croire combien cette nouvelle me cause *de la* joie.	me cause *de* joie.
Il est étonnant combien cet enfant estropie *des* mots en parlant.	estropie *de* mots.

On fait souvent ces fautes, non-seulement en parlant, mais même en écrivant. Il serait trop long de le prouver par autant d'exemples. En voici seulement quelques-uns.

La procédure fournira assez *des* preuves.	assez *de* preuves.
Le marquis de *** déclara qu'il se trouverait assez *des* gens pour prendre son bien.	assez *de* gens.

Votre nom n'a pas encore assez *du* crédit pour, etc.	assez *de* crédit.
Vous avez moins *du* crédit que moi en cela.	Vous avez moins *de* crédit que moi en cela.
Il y a bien plus *des* malheureux qu'on ne croit.	bien plus *de* malheureux.
Assez *du* vin.	Assez *de* vin.

On lit dans une fameuse lettre : *Votre nom n'a pas encore assez* du *crédit. Livrés à vous-mêmes, dans combien* des *écarts n'avez-vous pas donn*é ! Au lieu de dire, assez *de* crédit ; dans combien *d'*écarts, etc.

QUE, pour *COMBIEN*.

Nous avons vu *combien* au nombre des adverbes de quantité. *Que*, mis pour *combien*, devient aussi un adverbe de quantité. C'est à quoi ne pensent pas ceux qui s'expriment ainsi :

Que la philosophie a *des* charmes !	a *de* charmes !
Que j'ai *du* regret à tous les momens que j'ai perdus !	que j'ai *de* regret.
Que vous me causez *de la* tristesse !	*de* tristesse !
Que vous mettez *de l'*ail dans cette sausse ?	que vous mettez *d'*ail.

Un orateur gascon a dit, en parlant d'un poste difficile : Quel poste ! Que *des* talens, que *des* vertus il exige ! Au lieu de, que *de* talens, que *de* vertus.

Un autre orateur, parlant d'une dame, s'écrie : Qu'elle avait *des* talens ! pour, qu'elle avait *de* talens !

Il faut parler comme Boileau :

Que j'allais à tes yeux étaler de *merveilles !*...,
O que ta main par-là va sauver de *pupilles !*

BIEN.

Quoique *bien* soit un adverbe de quantité, il doit être excepté de cette règle.

Voilà bien *de* viande.	Voilà bien *de la* viande.
Cet enfant mange bien *de* pain.	mange bien *du* pain.
Bien *de* gens pensent, bien *de* gens disent.	bien *des* gens pensent, bien *des* gens disent.
Bien *de* personnes vous diront.	bien *des* personnes.

On a lu dans un beau mémoire imprimé, ces phrases :

Après bien *de* soins.	Après bien *des* soins.
Pour éviter bien *d'*inconvéniens.	bien *des* inconvéniens.
Propos tenus par le sieur *** et par bien *de* personnes.	et par bien *des* personnes.

Quelqu'un qui avait intention de faire une belle phrase, dit un jour :

Vous avez salué beaucoup *des* femmes, et moi bien *de* filles.	beaucoup *de* femmes, bien *des* filles.

Il y en a qui tournent ainsi leurs complimens :

Vous me faites, monsieur, beaucoup *de l'*honneur.	beaucoup *d'*honneur.
Oui, vous me faites bien *d'*honneur.	bien *de l'*honneur.

Cependant il faut dire *bien d'autres*, et non pas *bien des autres :* c'est une exception à la règle.

Quatrièmement.

Lorsqu'avec la négation *ne* il y a, *pas*, *point*, *ja-*

mais, *personne*, *nul*, *aucun*, *sans*, etc., on met la préposition *de* sans article.

Cet arbre n'a jamais porté *du* fruit.	n'a jamais porté *de* fruit.
Il n'y a jamais de *la* boue dans ce chemin.	jamais *de* boue.
Je n'ai jamais vu *des* loups.	*de* loups.
Je n'ai pas *du* temps à vous donner.	*de* temps.
Je n'ai pas *de la* mémoire.	*de* mémoire.
Il n'y a pas *de l'*huile dans cette salade.	il n'y a pas *d'*huile.
Cet enfant n'a pas *de l'*esprit.	n'a pas *d'*esprit.
Cette femme n'a pas *des* grâces.	n'a pas *de* grâces.
Il ne fait *du* bien à personne.	Il ne fait *de* bien à personne.
Aucun de vous ne m'a fait *du* bien.	ne m'a fait *de* bien.
Je ne veux faire *de la* peine à personne.	*de* peine à personne.
Il n'a dit *des* injures à personne.	Il n'a dit *d'*injures à personne.
Je crois que personne n'a mis *de l'*huile dans cette salade.	n'a mis *d'*huile, etc.
Nul, aucun de nous n'a *des* préjugés.	n'a *de* préjugés.
Qui que ce soit n'a vu *des* aspics.	n'a vu *d'*aspics.
Dites tout d'un coup, sans chercher *des* détours.	sans chercher *de* détours.
Cette dame, sans croire faire *des* vers, en a fait deux en parlant.	sans croire faire *de* vers.

J'ai eu la fièvre sans avoir mangé *des* figues.	sans avoir mangé *de* figues.
Quoi, vous apprenez une si bonne nouvelle, sans montrer *de la* joie !	sans montrer *de* joie !

Voici des autorités. Le père Bouhours dit : *Cette femme n'a pas d'esprit.* Il ne dit pas, *n'a pas* de l'*esprit.*

Mr. Restaut dit : *La plupart des riches qui n'ont pas* de *naissance sont fiers.* Il ne dit pas, *qui n'ont pas* de la *naissance.*

Mr. de Voltaire dit : *La Russie est le seul état où la religion n'ait pas excité* de *guerres civiles.* Il ne dit pas, *des guerres.*

Mr. Rollin dit : *Il n'avait fait* de *bien à personne.* Il ne dit pas, *du bien à personne.*

Les poëtes observent cette règle :

Et jamais je ne vis de *charmes si puissans.....*
On l'appelle chicane, et ce monstre hideux
Jamais pour l'équité n'eut d'*oreilles ni* d'*yeux.*

Un bon auteur a dit : *Il y a des gens qui se persuadent qu'on peut écrire sans avoir* de *principes.*

L'Académie dit : *On ne peut plaider sans faire* de *frais.*

Cinquièmement.

Quand la chose dont ont parle est indéterminée, il faut mettre *de* ; lorsqu'elle est déterminée, il faut mettre *des*, *du*, *de la.* Des exemples feront entendre la règle.

Choses indéterminées.	*Choses déterminées.*
C'est un homme comblé *de* biens.	C'est un homme comblé *des* biens de la fortune.
Ce moine nous a entretenus *de* contes et *d'*histoires.	Ce moine nous a entretenus *des* histoires de son ordre.

Il m'a écrit une lettre pleine *de* témoignages d'amitié.	pleine *des* témoignages de son amitié.
Voilà un livre plein *de* bon mots.	plein *des* bons mots d'HENRI IV.
Dieu, dans le désert, nourrissait *de* manne le peuple d'Israël.	nourrissait les Israélites *de la* manne qu'il faisait tomber du ciel.
Je me nourris *de* pain.	Je me nourris *du* pain que je gagne par mon travail.
Nous buvons de l'eau *de* rivière.	Nous buvons de l'eau *de la* Garonne.

ASSASSIN, pour *ASSASSINAT*.

IL avait commis un *assassin.*	un *assassinat.*
Il était coupable d'un *assassin.*	d'un *assassinat.*

Un *assassin* est un homme, et *assassinat* est une action.

ATTEINDRE, pour *AVEINDRE*.

ATTEIGNEZ ces livres, ces papiers dessus cette tablette.	*Aveignez* ces livres, ces papiers de dessus cette tablette.
Je veux *atteindre* une serviette à l'armoire.	*Aveindre* une serviette de l'armoire.

ÉTANT et *AYANT* de trop.

ON louait un jour la belle situation d'une maison. Oui, dit le maître de ce château, de mon balcon *ayant* je découvre une belle campagne. C'est ainsi

qu'on parle en Gascogne. On y dit, de ma fenêtre *avant*, de ma porte *étant*, d'ici *avant.*

Quelqu'un me dit un jour : De ce moulin *avant* on aperçoit une très-belle maison. Je ne connaissais point encore ce gasconisme. Je croyais qu'on me parlait d'un moulin à *vent*, et il n'y en avait là aucun ; on me parlait d'un moulin à *eau*. Je me tuais donc de dire que je ne voyais ni moulin à *vent* ni belle maison. Nous fûmes quelque temps sans nous entendre. C'est qu'on ne me parlait pas français.

AUBAN, pour *AUVENT.*

L'AUVENT est un petit toit en saillie qu'on met au-dessus des boutiques, pour les garantir de la pluie.

Il faut retirer l'*auban*. | l'*auvent.*

AUBARDE, pour *BARDELLE.*

BARDELLE, substantif féminin ; une longue selle qui n'a ordinairement ni fer, ni bois, ni arçons, qui est faite de grosse toile piquée et de bourre, mais le plus souvent de paille.

Allez quérir l'*aubarde*. | la *bardelle.*

AUBERGES, pour *ALBERGES.*

AU lieu de dire des *alberges*, espèce de pêches, on dit dans tous ces pays-ci, des *auberges*. Une *auberge* est une hôtellerie, et non un fruit.

AUBERGIER, pour *ALBERGIER*.

IL y a bien des *aubergiers* aux environs de Toulouse.	bien des *albergiers*.

AUCUN, pour *QUELQUE* ou *QUELQU'UN*.

Y A-T-IL *aucun* couteau dans l'armoire ?	Y a-t-il *quelque* couteau dans l'armoire ?
Y a-t-il *aucun* de vous qui veuille s'en aller ?	Y a-t-il *quelqu'un* de vous qui veuille s'en aller ?

AVEC, pour *A*.

J'AI trouvé la porte fermée *avec* la clef.	J'ai trouvé la porte fermée *à la clef* ou *à clef*.
La porte était fermée *avec* le verrou.	La porte était fermée *au* verrou.

AVEC, pour *DE* ou *PAR*.

J'ARRIVAI là *avec* un temps affreux.	*par* un temps affreux.
Pourquoi me venez-vous voir *avec* un tel temps ?	*par* un tel temps ?
Vous arriverez là *avec* la nuit.	*de* nuit.
J'arriverai là *avec* le jour.	*à* la pointe du jour.

AVIS, pour *VIS.*

CETTE *avis* est usée. | Cette *vis* est usée.

AVISER, pour *AVERTIR*, *APERCEVOIR*, *VOIR*, etc.

AVISER est actif, mais le plus souvent il est neutre. Dans le premier cas il signifie avertir, donner avis. Dans ce sens on dit, qu'*un fou avise bien un sage*, qu'*un verre de vin avise bien un homme*. Hors de ces phrases proverbiales, il vieillit dans cette acception.

Il signifie aussi, apercevoir d'assez loin. Je *l'avisai dans la foule*. Il est familier. Lorsque *aviser* est neutre, il signifie faire réflexion, faire attention, prendre garde. *Avisez à ce que vous avez à faire. Avisez-y bien. Il y a du temps pour y aviser.*

S'aviser signifie aussi faire attention, faire réflexion. *Je ne m'en suis pas avisé. Il ne s'avise de rien. On ne s'avise jamais de tout. Il s'en est avisé trop tard.*

Il signifie encore, s'imaginer quelque chose, trouver quelque chose, s'appliquer à trouver, à inventer quelque chose pour quelque fin. *Il lui fit tous les honneurs dont il se put aviser. Il n'y a sottise, il n'y a malice dont il ne s'avise. Il s'avisa d'un bon expédient. De quoi s'est-il allé aviser ?*

D'après ce détail de différentes acceptions du mot *aviser* que j'ai tiré du Dictionnaire de l'Académie, on pourra se fixer dans l'emploi que la règle et l'usage permettent d'en faire.

1.° Lorsqu'*aviser* signifie *apercevoir*, il est actif, et on doit dire *aviser quelqu'un*, et non point comme les gascons, *s'aviser de quelqu'un*. On ne doit pas oublier qu'en ce cas-là même, *aviser* est du style familier.

2.° Lorsqu'*aviser* est neutre ou réfléchi, il ne doit plus s'employer qu'à exprimer l'attention ou la réflexion qu'on a manqué de donner à des perceptions morales. Ainsi on dit : *Il m'a joué d'un tour si fin, que je ne m'en suis pas avisé. Il y avait dans les derniers mots de sa réponse une allusion délicate et détournée dont je ne me suis pas avisé. Je pouvais opposer à sa demande une exception incontestable, mais je m'en suis avisé trop tard. Qui pourrait s'aviser de tous les piéges des méchans? Il n'y a sorte d'expédient dont il ne s'avise pour faire le bien, en dépit de ses envieux.*

En voilà assez pour faire sentir combien les phrases suivantes sont ridicules.

J'ai vu un tel, mais *je ne me suis pas avisé* de son frère qui était à côté de lui.	J'ai vu un tel, mais *je n'ai pas aperçu* son frère qui était à côté de lui.
J'ai été au sermon, *je ne me suis pas avisé que vous y fussiez.*	je ne vous y *ai point vu.*
Ne vous avisez pas de moi; faites vos affaires : je me promènerai en attendant.	*Ne prenez pas garde à moi,* etc.
Vous avez été au concert : qui a chanté le premier récit du motet? *Je ne m'en suis pas avisé.*	*Je n'y ai pas pris garde.*
Si vous vous avisez de retomber dans la même faute, je ne vous le pardonnerai pas.	Si vous retombez dans la même faute, je ne vous la pardonnerai pas.

AUNIER, pour *AUNE*.

COUPEZ cet aunier. | cet *aune*.

AUNIÈRE, pour *AUNAIE.*

VOILA une belle *aunière.*	une belle *aunaie.*

AUPARAVANT, *AVANT.*

AUPARAVANT est un adverbe après lequel il ne faut point de régime, et *avant* est une préposition après laquelle il en faut. Mille gens mettent *auparavant* comme préposition, avec un régime, et *avant* comme adverbe, sans préposition ; ce qui produit les mauvaises phrases suivantes :

J'y étais arrivé *auparavant* vous.	*avant* vous.
Je vous en avais parlé *auparavant* lui.	*avant* lui.
Je le vis quelques jours *avant.*	quelques jours *auparavant.*
Ne fallait-il pas m'en avoir parlé *avant.*	*auparavant.*

Quand *avant* est conjonction, c'est une faute de mettre à la place *auparavant* et *devant*, comme ceux qui disent :

Auparavant de m'en aller, je veux vous dire adieu.	*avant* de, etc.
Devant de nous mettre à table, jouons une partie.	*avant* de, etc.

On dit avant *de* ou avant *que de.*

AUSSI, pour *NON PLUS*.

Vous n'avez pas encore dîné, ni moi *aussi*.	ni moi *non plus*.
Vous n'avez rien tué à la chasse, ni moi *aussi*.	ni moi *non plus*.

Mais on dit : Vous avez dîné, et moi *aussi*. Vous avez été heureux à la chasse, et moi *aussi*.

H de moins.

Le cuisinier *ache* du persil.	*hache* du persil.
Les ennemis sont postés sur cette *auteur*.	sur cette *hauteur*.
D'*asard*, par *asard*.	de *hasard*, par *hasard*.

AUTRES de trop.

Voila qu'il pleut, entrez chez nous *autres*.	entrez chez nous.
Dès que vous serez arrivés chez vous *autres*, vous y trouverez un tel.	chez vous.
J'aurais besoin de..... le trouverai-je chez vous *autres* ?	le trouverai-je chez vous ?
Vous cherchez telle chose ; venez, vous la trouverez chez nous *autres*.	vous la trouverez chez nous.
Vous ne savez que devenir ; venez chez nous *autres*.	venez chez nous.

Autre est ici gasconisme ; mais il ne l'est point dans l'exemple suivant :

Vous autres philosophes, vous autres gens d'esprit, vous savez tout, excepté l'art de nous rendre heureux.

B de moins.

LES gascons retranchent un *b*, quand ils disent :

Oscurité,	obscurité.
Oscur,	obscur.
Ostacle,	obstacle.
Ostination,	obstination.
Sustantif,	substantif.

B, pour *P*.

VOUS me donneriez le *trible* que, etc.	le *triple*.
Je veux *tribler* mon bien.	*tripler*.
Le *peuble*, *peubler*.	Le *peuple*, *peupler*.
Peublier.	*Peuplier*.
Le *quadruble*.	*quadruple*.

BAILLER, pour *DONNER*.

PRESQUE personne à Paris ne dit *bailler* pour *donner ;* presque tout le monde le dit à Toulouse.

Baillez-moi le pain.	*Donnez-moi* le pain.

BÂILLER, pour *BAYER*.

TENIR la bouche ouverte se rend par *bayer*, et par *bayer aux Corneilles* quand on regarde niaisement en l'air. . . *Bâiller*, signifie, respirer en ouvrant extraordinairement la bouche.

Le voilà ce nigaud, ce fainéant, qui *bâille aux Corneilles* depuis le matin jusqu'au soir.	qui baye aux Corneilles, etc.

BAILLEU, pour *BAILLEUL*.

BAILLEUL ou renoueur ; celui qui fait profession de remettre les os disloqués ou rompus, les côtes enfoncées ou rompues.

Il faut faire venir le *bailleu*.	le *bailleul*.

BAJOU, pour *BAJOUE*.

BAJOUE, substantif féminin ; partie de la tête d'un cochon, qui s'étend depuis l'œil jusqu'à la mâchoire.

BALAI.

PUISQU'ON écrit *balai*, il faut donc aussi écrire *balayer*, *balayeur*, *balayeuse*, *balayures*, qu'on prononce *balaïer*, *balaïeur*, *balaïeuse*, *balaïures*. Il faut laisser aux *balayeurs* à dire *balier*, *balieur*, *balieuse*, *baliures*.

BALELIN ou *LITÈRE*, pour *BALIN*.

BALIN, substantif masculin ; grand drap qui reçoit le grain dans sa chute, quand on le vanne ou qu'on le crible.

Voilà un *balelin*.	un *balin*.

BANNETTE, pour *VANNETTE*.

VANNETTE, substantif féminin; sorte de panier rond et plat, dans lequel on vanne l'avoine avant que de la donner aux chevaux.

Le palefrenier vous donnera *la bannette*.	la *vannette*.

BANQUE, pour *BATTE*.

BATTE, substantif féminin; petit banc à quatre pieds au bord de l'eau, sur quoi les blanchisseuses savonnent et battent la lessive ou le linge avec un battoir.

Il y a aussi des battes en forme de petite table, soutenues de deux pieds par derrière, plus longues ordinairement que larges, et appuyées par-devant sur le bord de l'eau. Ces dernières sont plus communes à la campagne.

BARBE, pour *MENTON*.

JE n'aime pas ces *respeteuses*, disent quelques femmes; elles se *coupent* toutes sous la *barbe*. Voilà trois gasconismes.

Respeteuses.	*Respectueuses*.
Se *coupent*.	*S'usent*.
Sous la *barbe*.	Sous le *menton*.

BARRETTES, pour *TRINGLES*.

PERSONNE à Paris ne dit *barrettes* pour *tringles*, et beaucoup de gens le disent à Toulouse.

Cette *barrette* est trop courte pour ce lit.	Cette *tringle* est trop courte, etc.

En bas l'ÉCHELLE, pour *de l'ÉCHELLE*.

TOMBER *en bas l'échelle*.	*de l'échelle* ou *du haut de l'échelle*.

BASE, pour *VASE*.

VASE, substantif féminin ; bourbe qui est au fond de la mer, des fleuves, des étangs, des marais, etc.

Il est tombé au milieu de la *base*.	de la *vase*.

BATTAGE ou *COUR*, pour *AIRÉE*.

AIRÉE, substantif féminin ; la quantité de gerbes qu'on met une fois dans l'aire.

Les batteurs ont fait aujourd'hui deux *battages* ou *cours de froment*.	deux *airées*.

BATISSE, pour *MAISON*, *ÉDIFICE*, *BATIMENT*.

VOILA une belle *bâtisse*.	Voilà une belle *maison*, un bel *édifice*, un beau *bâtiment*.

Bâtisse ne s'entend que de la partie de la maçonnerie.

BATON à beurre, pour *BATTE à beurre*.

BATTE, substantif féminin ; bâton rond d'environ deux pieds et demi de long, enchâssé par le bout à une espèce de tranchoir, avec quoi on bat la crême jusqu'à ce qu'elle se forme en beurre.

BEAUCOUP, pour *BIEN* ou *FORT*.

JE crois *beaucoup* que vous vous trompez en ceci.	je crois *fort*, etc.
Cet homme sait *beaucoup* son affaire.	Sait *bien*, possède *bien* son affaire.

BEC DE MAMELLE, pour *MAMELON*.

MAMELON, substantif masc. C'est le petit bout des mamelles, tant de l'homme que de la femme.

Il signifie encore une extrémité ronde de quelques pièces de fer ou de bois qu'on fait entrer dans un

trou, où elle doit être mobile. Le mamelon d'un gond, c'est la partie ronde d'un gond qui entre dans la penture.

BAUDEZ, pour *BAUDETS* ou *TRÉTEAUX*.

Baudets, substantif masc. pluriel. Les scieurs de long s'en servent. On s'en sert aussi pour soutenir des tables, échafauds, etc. C'est ainsi qu'on appelle encore un lit de sangles.

BELIER, pour *MOUTON*.

Mouton, substantif masculin; une espèce de gros billot de bois armé de fer, avec quoi on enfonce des pieux.

On a battu et enfoncé ces pieux à refus de, ou jusqu'à refus de *belier*.	de *mouton*.

BÉNÉDICTION, pour *SALUT*.

On dit à Toulouse : *Aller à la bénédiction*; mais à Paris on dit : *Aller au salut*.

Les gascons témoignent même de la surprise quand ils entendent un parisien dire qu'il va *au salut*.

On peut bien dire, *je vais recevoir la bénédiction*; mais non point, *je vais à la bénédiction*.

Béni, bénie, bénit, bénite.

Les deux premiers se disent de la bénédiction de

Dieu. Exemples : *La Sainte Vierge est bénie entre toutes les femmes. Les armées bénies de Dieu sont toujours heureuses. Un peuple béni de Dieu.*

Les secondsse disent de la bénédiction des Prêtres. Exemples : *Cierge bénit, un pain bénit, eau bénite. Une abbesse bénite.*

BERLAN, pour *BRELAN*.

PLUSIEURS ne savent pas s'il faut dire *berlan* ou *brelan ;* mais le doute est levé par ces vers de Boileau :

Loin d'un préfet au travail assidu,
Tiennent dans quelque coin un brelan *défendu.*

Il est ordinaire de prononcer mal tous les mots qui ont la première syllabe de *brelan*, comme ceux qui disent :

Berlander,	brelander.
Berlandier,	brelandier.
Ferdaine ;	fredaine.
Palefernier,	palefrenier.
Ferlater,	frelater.
Berloques,	breloques.
Berdouilleur,	bredouilleur.
Ferdonner,	fredonner.
La pertantaine,	la pretantaine.

On a lu il n'y a pas long-temps dans un écrit, *pimpernelle* pour *pimprenelle*.

BIEN, mal placé.

ON entend tous les jours, et on lit quelquefois : *Bien s'en faut*, mais il faut dire, *il s'en faut bien*. Celui-ci est français, l'autre ne l'est pas.

FAIRE au Billard, pour *JOUER au Billard.*

Vous *faites* souvent au billard.	Vous *jouez* souvent au billard.

On doit se servir du verbe *jouer* pour toute sorte de jeux, et jamais du verbe *faire*.

BILLE, pour *BATONNET.*

Batonnet, substantif masculin ; sorte de petit bâton amenuisé par les deux bouts, et qui sert à un jeu d'enfans.

Faire à la *bille*. Faire sauter la *bille*.	Jouer au *bâtonnet*. le *bâtonnet*.

BILLOT, pour *BATON.*

Ils étaient quatre ou cinq, armés chacun d'un *billot*.	chacun d'un gros *bâton*.

BILLOT, pour *BILLE.*

Ces bâtons courts qui servent à serrer les cordes des ballots s'appellent en français *billes*. Il plaît aux gascons de les appeler *billots* ; en conséquence ils ont donné droit de bourgeoisie au mot de *billoter*. Ils ne font point difficulté non-seulement de dire, mais aussi d'écrire dans des ouvrages très-sérieux, *billots* et *billoter*.

Afin que les gascons voient qu'un *billot* n'est propre ni à serrer les cordes des ballots, ni à armer les mains de quelqu'un, qu'ils lisent ce qui suit, tiré du Dictionnaire de l'Académie.

» Billot, tronçon de bois. *Couper sur un billot.* » *On lui a coupé la tête sur le billot. Attacher au* » *billot. Billot de cuisine.*

» Billot, bâton, qu'on met en travers au cou des » chiens, pour les empêcher de chasser et d'entrer » dans les vignes.

» Billot, morceau de bois sur quoi on pose une » enclume ».

BIREBOUQUET, pour *BILBOQUET.*

BILBOQUET, substantif masculin; petit instrument fait au tour.

Faire au *birebouquet.*	Jouer au *bilboquet.*

Bien des gens disent aussi *birebrequin* ou *bilbrequin* pour *vilebrequin*, instrument d'artisan qui sert à trouer, percer du bois, de la pierre, du métal, par le moyen d'un petit fer qui a un taillant arrondi, et qu'on fait entrer en le tournant.

Avoir le BIS, faire le BIS, pour *BINER.*

BINER, se dit d'un prêtre, qui dans la nécessité dit deux messes par jour, avec la permission de son supérieur ecclésiastique.

Ce prêtre *fait le bis.*	Ce prêtre *bine.*
Notre vicaire a *le bis.*	a la permission de *biner.*

BISBIL, pour *BISBILLE*.

Bisbille, subst. fém.; dissension, querelle.

Ces gens-là ont toujours quelque *bisbil* ensemble.	quelque *bisbille*.

BISSEAU, pour *BISEAU* ou *BAISURE*.

Biseau, subst. masc. C'est l'endroit par lequel un pain en a touché un autre au four.

Donnez-moi le *bisseau*.	le *biseau* ou la *baisure*.

BLETTERAVE, pour *BETTERAVE*.

Betterave, subst. fém.; espèce de poirée, ainsi nommée, parce que sa racine, qui est fort grosse, ressemble à celle de la rave. La plus commune est d'un rouge très-foncé.

Salade de *bletterave*.	de *betterave*.

BLOT, pour *BLOC*.

Bloc, subst. masc.; amas, assemblage de diverses choses, et principalement de plusieurs marchandises.

Faire un *blot* de marchandises.	Faire un *bloc*.
Vendre en *blot*.	en *bloc*.

Blot est l'instrument qui sert à mesurer le

chemin que fait un vaisseau ; ou, en terme de fauconnerie, le petit chevalet de bois où se repose l'oiseau.

BLOUTTIR, pour *BLOTTIR*.

La Fontaine, parlant du trou d'un escarbot, dit : *Jean Lapin s'y blottit.* Cela condamne ceux qui disent : *J'ai tiré à un lièvre bloutti ; mon cheval s'est bloutti.*

Les perdrix *se blottissent* devant le chien. On dit aussi *se blottir* dans le lit à cause du froid.

BOCHE, pour *BOULE*.

Éloignons-nous de ces gens qui jouent là *aux boches.*	qui jouent *à la boule.*

Un jeune BOEUF, pour *un BOUVILLON*.

Voila un *jeune bœuf.*	un *bouvillon.*

Jeune bœuf est français. Si on le remarque ici comme une espèce de faute, c'est pour avertir les gascons qu'ils ont trop souvent recours aux périphrases, et leur faire connaître le mot de *bouvillon* que la plupart ignorent. Certains disent *jeune lièvre*, *jeune lapin*, *jeune caille*, *jeune perdrix* ; pourquoi ne pas dire en un seul mot, *levreau*, *lapereau*, *cailleteau*, *perdreau* ?

Le Bois d'une CLOCHE, pour *MOUTON*.

MOUTON, subst. masc.; la grosse pièce de bois dans laquelle sont engagées les anses d'une cloche, pour la tenir suspendue.

BOITIER, pour *BOITE*.

LE mot *boîte* a diverses acceptions, comme on peut le voir dans le Vocabulaire français; mais il ne faut pas le confondre avec *boîtier*, qui est une espèce de boîte d'argent ou de fer blanc que portent les chirurgiens, et dans laquelle il y a plusieurs sortes d'onguens.

Le *boîtier* de votre montre est-il *en* or ou *en* vermeil?	La *boîte* de votre montre est-elle *d'*or ou *de* vermeil?

BORDE, pour *MÉTAIRIE*.

IL y a dans cette *borde* beaucoup de prés, dont le foin et le regain sont fort bons.	dans cette *métairie*.

BORDIER, pour *METAYER*.

CE *bordier* a relevé ses guerêts.	Ce *métayer* a relevé, etc.

Se faire des BOTTES, pour, *se BOTTER, PRENDRE* ou *RAPPORTER des bottes.*

SE botter, se dit de ceux qui en marchant dans un terrain gras, amassent beaucoup de terre autour de leurs pieds *On ne saurait se promener dans ce jardin, qu'on n'y prenne, qu'on n'en rapporte des bottes.*

Bottes, substantif fém. pluriel, se dit de la terre qui s'attache aux souliers, quand on marche dans un terrain gras.

BOUCHON d'une futaille, pour *BONDON.*

BONDON, subst. masc.; cheville de bois grosse et courte dont on bouche le trou par où l'on remplit un tonneau, un muid ou autre futaille.

Il faut un *bouchon* pour cette barrique.	un *bondon.*

BOURRER, pour *VÊTIR.*

IL n'est pas rare en hiver d'entendre dire à bien des gens : Je n'ai pas froid; je suis bien *bourré.* Il faut dire : Je suis bien *vêtu*; je suis bien *couvert.* Être bien *bourré*, c'est avoir le ventre plein

BOURRICH, pour *BOURRICHE.*

BOURRICHE, susbtantif fém.; espèce de panier sans anse, qui est plus faible, et qui a le tissu plus clair que les paniers ordinaires. On se sert de *bourriches* pour transporter d'un lieu à un autre les choses

qu'on ne veut pas qui soient foulées. On s'en sert pour transporter du gibier, de la volaille, etc.

BOURSONS, pour *SACOCHE*.

SACOCHE, substantif fém.; deux bourses de cuir jointes ensemble par une large courroie, et dont les courriers et autres personnes se servent en voyageant.

Les *boursons* sont décousus.	La *sacoche* est décousue.

Quelques-uns de ceux qui connaissent le mot *sacoche* le mettent au pluriel, quoiqu'il ne soit question que d'une seule *sacoche*. Ils font la même faute lorsqu'ils disent, les *besaces*, des *besaces*, pour la *besace*, une *besace*.

Au reste, *bourson* est français, mais dans un autre sens. Mettre de l'argent dans son *bourson* : il se prend pour *gousset*.

BOUS, pour *BOUILLONS*.

L'EAU commence à faire de petits *bous*.	de petits *bouillons*.
La cafetière fait de gros *bous*.	de gros *bouillons*.

Menues BRANCHES d'arbres à faire des fagots, pour *BROUTILLES*.

BROUTILLES, substantif fém. pluriel; menues branches d'arbres dont on fait des fagots.

Il y a dans ce bois beaucoup de *menues branches*.	beaucoup de *broutilles*.

BRAVE.

UN *homme brave* est un homme vaillant ; mais les gascons expriment bien d'autres choses que la *valeur* par le mot *brave*. Ils disent :

Cette servante que je vous vois là , est-elle *brave ?*	est-elle d'un bon service ?
Vous avez là un domestique qui me paraît *brave.*	qui me paraît leste , adroit , etc.
Votre fils , qui a été si malade , est-il *brave* présentement ?	se porte-t-il bien présentement ?
Oui , ce curé est fort *brave.*	ce curé est fort honnête homme.
Ces poulets sont *braves ;* vous les vendrez bien.	sont gros , sont gras.

BROÏOIRE, pour *BRISOIR*.

BRISOIR , substantif masc. C'est un instrument de bois carré avec des dents , qui sert à briser ou rompre le chanvre et le lin.

BROYEUSE ou *BRAÏEUSE*, pour *TEILLEUSE*.

NOS lins et nos chanvres sont encore dans l'eau. Dès que nous les aurons fait rouir , nous les ferons *teiller*. Les *teilleuses* les attendent avec impatience ; elles ont déjà monté leurs *teilles*.

BROTTES ou *BROUTONS*, pour *BROCOLI*.

BROCOLI, substantif masc., petit rejeton que pousse le tronc d'un vieux chou après l'hiver.

On a porté bien des *brottes* ou *broutons*.	bien des *brocolis*.

Brocoli est aussi une espèce de chou qui nous est venu d'Italie.

BROUILLARD, pour *BROUILLON*.

BIEN des gens disent à leur secrétaire : *Quand vous aurez écrit ceci, jetez le* brouillard *au feu.* Il faut dire le *brouillon*.

BUCHE DE NOEL, pour *TRONCHE*.

TRONCHE, substantif fém.; grosse bûche que les villageois et le peuple mettent au feu la veille de noël, pour conserver le feu toute la nuit.

Portez ici la *bûche de noël*.	la *tronche*.

BUCHERON, pour *FENDEUR DE BOIS*.

FENDEUR de bois, substantif masc.; homme qui gagne sa vie à fendre du bois.

Faites venir le *bûcheron*.	le *fendeur de bois*.

Le bûcheron est celui qui travaille à abattre du bois dans une forêt.

BUSCAILLES, pour *BUCHETTES.*

BUCHETTES, substantif fém.; diminutif, menu bois que les pauvres gens vont ramasser dans les bois ou forêts.

Ramasser des *buscailles*.	Ramasser des *bûchettes*.

C

CABESSEAU, pour *TORTILLON.*

TORTILLON, substantif masc.; torchon, tortillé en rond, que l'on met sur la tête pour n'être pas incommodé du fardeau que l'on met dessus.

Votre *cabesseau* est tombé, est perdu.	Votre *tortillon*.

CABINET, pour *ARMOIRE.*

QUELQU'UN faisait transporter une grande armoire. On lui demanda ce que c'était; c'est un *cabinet*, dit-il, que je viens d'acheter

A Toulouse on appelle communément *cabinet* toute armoire qui est plus grande qu'à l'ordinaire; mais à Paris on ne donne ce nom qu'à certaines armoires faites de bois rares et précieux, qui sont enrichies d'ornemens, et qui ont plusieurs tiroirs ou

layettes. *Cabinet d'Allemagne*, *cabinet de la Chine*, *cabinet d'ébène*, *d'écaille de tortue*, etc. On appelle aussi *cabinet d'orgue* une espèce d'armoire dans laquelle il y a un orgue.

CAHOTEMENT, pour *CAHOTAGE.*

Je ne puis soutenir le *cahotement* d'une voiture.	le *cahotage.*

CAISSE, pour *BIÈRE.*

Une maîtresse se plaignait un jour de sa servante. Cependant, disait-elle, je la garde pour la seule bonne action qu'elle a faite en sa vie : c'est elle qui a mis mon pauvre mari dans la *caisse.*

J'ai vu *caisse* jusques dans un arrêt du parlement. Après avoir mis *bières*, on avait ajouté, ou *caisses* ; c'était pour mieux se faire entendre du peuple. Cette précaution aurait été inutile à Paris : on n'y connaît point *caisses* pour *bières.*

CALAMANDRE, pour *CALMANDE.*

L'Académie, dans son Dictionnaire, écrit *calmande.* Malgré cette décision, on dit et on écrit dans ces pays-ci *calamandre.* On met deux lettres de trop dans le mot.

CANTINE, pour *DAME-JEANNE.*

On a crié de bon vin. Allez faire remplir nos deux *cantines*; nous en aurons pour une semaine.	nos deux *dames-jeannes.*

Cantine, substantif fém.; petit coffre divisé par compartimens, pour porter des bouteilles ou des fioles en voyage.

On appelle aussi *cantine*, dans les places de guerre, le lieu où l'on vend du vin et de la bière aux soldats, sans payer aucun droit.

CALOTTE ROUGE de Cardinal, pour *BARRETTE.*

Barrette, substantif féminin; bonnet carré rouge des cardinaux.

CANAL de roue de moulin, pour *BIEZ.*

Biez, substantif masc.; canal qui conduit les eaux pour les faire tomber sur la roue d'un moulin.

CANARDE, pour *CANE.*

Cane, substantif féminin, est la femelle du canard privé ou sauvage.

La *canarde d'inde* a cinq canettes et six canetons.	La *cane d'inde*, etc.

CANAVIERE, pour *CANNE* ou *ROSEAU*.

CETTE *canavière* est d'un seul jet, c'est-à-dire, n'a point de nœuds.	Cette *canne* ou *roseau*.

CANCET d'un chariot et d'une charrette, pour *RIDELLE*.

RIDELLE, subst. fém.; pièce de bois qui règne sur le haut et tout le long du chariot ou de la charrette, au travers de laquelle passent les épars et les roulons.

Les *cancets* de notre chariot sont rompus.	les *ridelles* sont rompues.

CANGRÈNE, pour *GANGRENE*.

LA *cangrène* s'est mise à sa jambe ; elle gagne ; il faut l'arrèter.	La *gangrène*, etc.

DE CAP en PIED, pour *DE PIED en CAP*.

HABILLÉ *de cap en pied*.	*de pied en cap*.

CAPILLON, pour CAPITON.

CAPITON, substantif masc. C'est la bourre qui reste après qu'on a ôté la soie de la coque d'un ver.

Ce n'est pas de la fine soie, ce n'est que du *capillon*.	ce n'est que du *capiton*.

CAPRICIEUX, pour OPINIATRE, TÊTU.

BIEN des gens ne se doutent pas qu'ils font un contre-sens en se servant du mot *capricieux*, qu'ils mettent à la place d'*opiniâtre*, de *têtu*, etc.

Avoir des caprices, être capricieux, signifie agir par humeur, par boutade, être fantasque, suivre ses fantaisies, et ce n'est pas le sens qu'on y attache en quelques endroits de Gascogne. On n'a pas été plus heureux dans la formation du verbe se *capricer*, qui ne fut jamais français. On entend dire tous les jours :

Ce drôle, quand il a conçu quelque chose, est si *capricieux*, qu'il n'y a pas moyen de lui faire faire la volonté de ses parens.	Ce drôle est si *opiniâtre*, si *têtu*, etc.
Le voilà qui se *caprice*; il est *têtu* comme un mulet.	Le voilà qui s'*opiniâtre*; il est *têtu* comme un mulet
Mon fils, ne vous *capricez* pas; vous obéirez.	ne vous *obstinez* pas; vous obéirez.

CAPUÇON, pour *CAPUCHON*.

On doit dire, mon *capuchon* ou mon *capuce*. Il est ordinaire à mille gens de dire, mon *capuçon*, ou en faisant une faute de genre, *ma capuce*.

CARDEUR de laine, pour *TIREUR d'étaim*.

Tireur d'étaim, substantif masc., est l'ouvrier qui tire le plus fin de la laine.

Un bon *cardeur de laine*.	Un bon *tireur d'étaim*.

Celui qui carde la laine s'appelle simplement cardeur.

LE CARNAVAL, pour *LE MARDI GRAS*.

On ne peut pas dire *le jour du carnaval*, parce que le carnaval n'est pas un seul jour, mais plusieurs. On fait un gasconisme lorsqu'on dit :

Quel jour est *carnaval* cette année ?	Quel jour est le *mardi gras* cette année ?
Je me marierai le *jour du carnaval*.	Je me marierai le *mardi gras*.

On peut dire : Je me marierai un des jours du carnaval prochain.

CARRELLEMENT, pour *CARRELAGE*.

A COMBIEN vous revient le *carrellement* de votre appartement ?	le *carrelage*.

CARILLONNEUR, pour *SONNEUR*.

SONNEUR, substantif masculin ; celui qui sonne les cloches.

Il faut payer le *carillonneur*.	Il faut payer le *sonneur*.

Le carillonneur est celui qui fait un carillon de cloches, en les battant à coups drus et menus avec quelque sorte de mesure et d'accord.

CARROTTE, pour *CAROTTE*.

CAROTTE, substantif féminin ; sorte de racine bonne à manger.

Il faut faire cuire des *carrottes*.	des *carottes*.

Faire CARTES, pour donner CARTES.

A QUI est-ce *à faire cartes ?*	à *donner cartes ?*

Faire se dit dans ce sens, mais absolument : il ne faut pas y ajouter le mot cartes.

CASSADÉ, pour *CHASSOIR*.

CHASSOIR, substantif masc.; morceau de bois qu'on pose sur le cerceau, et qu'on frappe avec le maillet pour chasser le cerceau, quand on lie des futailles.

Le tonnelier a oublié son *cassadé*.	son *chassoir*.

CEBAR, pour *CAIEU d'oignons*.

CAIEU, substantif masc.; rejeton des oignons qui portent fleurs.

Voilà une couche de *cebars*.	de *caieux d'oignons*.

CENDRE lessivée, pour *CHARRÉE*.

ON appelle *charrier* la grosse pièce de toile dans laquelle on met les cendres au-dessus du cuvier quand on fait la lessive; et quand on l'a faite, la cendre s'appelle *charrée*.

La *cendre lessivée* est bonne au pied des arbres.	la *charrée* est bonne, etc.

CERVELAT, pour *CERVELAS*.

CERVELAS, substantif masc. ; espèce de grosse et courte saucisse remplie de chair salée et d'épices.

Une tranche de bon *cervelat*.	de bon *cervelas*.

Peu de gens savent qu'il ne faut prononcer ni écrire *cadenat* ni *frimat*. Ouvrez tous les bons dictionnaires ; vous y trouverez *cadenas*, *frimas*, *cervelas*.

C'EST EUX, pour *CE SONT EUX*.

C'est eux qui ont fait cela.	*ce sont eux* qui ont fait cela.

CHAI, pour *CELLIER*.

CELLIER, substantif fém. ; lieu au rez-de-chaussée d'une maison, dans lequel on serre le vin, le bois, le lard et autres provisions.

Il n'y a point de caves dans cette maison, il n'y a que des *chais*.	des *celliers*.

CHAIR, pour *VIANDE*.

On demandait un jour à table à quelqu'un : Que faites-vous là sur votre assiette ? Je sépare, répondit-il, les câpres de la *chair*, je ne les aime pas. En effet, plusieurs disent *chair* pour *viande*.

CHAMBERLAN, pour *CHAMBRELAN*.

CHAMBRELAN, substantif masc.; ouvrier qui travaille en chambre sans maîtrise.

Il y a dans cette ville beaucoup de *chamberlans*.	beaucoup de *chambrelans*.

CHAMBRE.

I.

PLUSIEURS pièces font un appartement, mais à Toulouse une chambre seule est un appartement. Un gascon qui ne veut qu'une chambre, demande à un propriétaire s'il a un *appartement* à louer. Sur les écriteaux mis aux maisons, il y a *appartement* à louer : on monte, on ne trouve qu'une chambre, souvent fort petite. Un gascon qui n'a qu'une chambre, vous dira qu'il vous attend dans son *appartement*. C'est un gasconisme et une gasconnade tout à la fois.

II.

Les gascons disent aussi *appartement* pour *étage*. Monsieur un tel loge, disent-ils, au second *appartement*. Montez au second *appartement*. Il faut dire premier, second *étage*.

III.

C'est une faute très-commune dans le Bas-Languedoc, de dire *membre* pour chambre. On dit là : Mon appartement est composé de trois *membres*, pour, de trois *pièces*.

CHANGER.

I.

On doit dire *changer de chemise*, et non pas *changer une chemise*. C'est un gasconisme que font ceux qui disent :

J'ai *changé trois chemises* aujourd'hui.	J'ai *changé trois fois de chemise* aujourd'hui.
Ce malade *a changé quinze chemises.*	*a changé quinze fois de chemise.*
Mon fils *a changé trois nourrices.*	*a changé trois fois de nourrice.*
J'ai *changé trois maisons* en dix ans.	J'ai *changé trois fois de maison* en dix ans.

Les séculiers disent cette dernière mauvaise phrase pour faire entendre qu'ils ont été loger dans différentes rues ; les religieux la disent aussi pour faire connaître qu'ils ont demeuré dans plusieurs maisons de leur ordre.

II.

Quand on dit *changer de quelque chose*, il ne faut pas ajouter dans la phrase les pronoms *me*, *te*, *se*, etc. Ne dites donc pas :

Je vais *me* changer de linge.	Je vais changer de linge.
Changez-*vous* de bas.	Changez de bas.
Il faut que je *me* change de tout.	Il faut que je change de tout.
Vous voilà tout mouillé; allez vîte *vous* changer.	allez changer d'habits.
Quand on sue, il faut vîte *se* changer.	Il faut vîte changer de linge.

Mon intention n'est pas de *me* changer sitôt de maison.	de changer sitôt de maison.
Je ne veux pas *me* changer de place.	Je ne veux pas changer de place.
Mon fils, change-*toi* de place.	change de place.

III.

Plusieurs disent *se changer dans une maison*, pour, *y aller demeurer*. C'est un troisième gasconisme, comme :

Je *me suis changé* depuis peu chez Mr. un tel.	J'ai *été loger* chez Mr. un tel.
Depuis quand *vous êtes-vous changé* dans la rue Boulbonne ?	*êtes-vous allé demeurer* dans la rue Boulbonne?
Mon frère *s'est changé* dans la maison de Mr. un tel.	*est allé loger*, etc.

On dit souvent : Sera-ce cette semaine que Mr. un tel *se changera* de la campagne à Toulouse ?

Ceux des gascons qui lisent les gazettes, ou qui ont demeuré à Paris, ont-il jamais entendu ou lu ces phrases ? Le roi *se change* cette semaine de Versailles à Choisi. Le roi *se changera* bientôt à Fontainebleau.

Un homme très-lettré dit en ma présence à un ami qu'il rencontra :

Vous êtes-*vous changé* dans votre nouvelle maison ?	êtes-*vous allé demeurer*, etc. ?
Avez-vous déjà *changé vos meubles* ?	Avez-vous fait *transporter vos meubles* ?

CHANTOURNE, pour *CHANTOURNÉ.*

CHANTOURNÉ, substantif masc. ; pièce d'un lit qui est de bois bien travaillé ou couvert d'étoffe, et qui se met entre le dossier et le chevet.

Cette *chantourne* est belle.	ce *chantourné* est beau.

CHAPELLE, pour *REPOSOIR.*

ON dit à Toulouse *chapelle* et *autel*, pour *reposoir*. Lorsque les jeunes toulousains se sont promenés dans Paris à la Fète-Dieu, ils disent : Les *chapelles*, les *autels* sont ici plus magnifiques qu'à Toulouse ; et on ne les entend pas. A Paris les chapelles et les autels sont dans les églises, et les reposoirs dans les rues.

CHAPON GAILLOU, pour *COQUÂTRE.*

COQUATRE, substantif masc. ; coq mal châtré.

Il faut tuer ce *chapon gaillou.*	ce *coquâtre.*

CHAR, pour *CHARIOT et CHARRETTE.*

CHARIOT, substantif masc. ; sorte de voiture à quatre roues. Il est composé de planches, de ridelles, et d'un seul limon : il est propre à diverses choses.

Un *char* de foin.	Un *chariot* de foin.

Charrette, substantif fém.; sorte de voiture. Elle est composée de deux roues, d'un ou deux limons, et de deux ridelles pour l'ordinaire, qui soutiennent des treillis ou barreaux enchâssés par le haut dans les trous d'un long morceau de bois porté en parallèle avec les ridelles.

On fouette les coupeurs de bourse au cul d'un *char*.	d'une *charrette*.

Char, substantif masc.; sorte de voiture à deux roues, dont les anciens se servaient ordinairement dans les triomphes, dans les jeux, dans les cérémonies publiques, dans les combats.

CHARGER, pour *DONNER* ou *PRENDRE*.

JE ne veux pas que vous touchiez la main d'un tel, il vous *chargerait* son mal.	il vous *donnerait* son mal.
Ce mal se *charge* facilement.	se *gagne* facilement.
Je n'aime point cette étoffe; elle *charge* la poussière, elle *charge* la poudre : il faut toujours avoir les vergettes à la main.	elle *prend* la poussière, elle *prend* la poudre.

CHARGER, pour *METTRE*.

IL fait froid; aussi *me suis-je chargé* un gros habit.	aussi *ai-je mis* un gros habit.
J'ai *chargé* aujourd'hui un habit d'hiver.	J'ai *mis* aujourd'hui, etc.
Tu as froid, mon fils, *charge*-toi ta redingotte.	*mets* ta redingotte.

Petite CHARRETTE sans ridelles, pour *petit HAQUET*.

HAQUET, subst. masc. (*h* s'aspire.) ; espèce de petite charrette sans ridelles, traînée par des hommes.

Voilà deux hommes qui traînent une balle de livres dans une *petite charrette*.	dans un *petit haquet*.

Il y a aussi de grands *haquets*, sur lesquels on voiture du vin, des ballots de marchandises, etc., qu'un ou deux chevaux traînent.

CHARROYER ou *CHARRAYER*, pour *CHARIER*.

TOUT le monde sait qu'on dit charroi, chariage, voiture par chariot, charrette, fourgon, etc.; mais bien des gens ignorent qu'on ne dit pas *charroyer*, *charrayer*, ni même *charrier* avec deux *r*. Deux gascons qui avaient fait leurs études tant bien que mal, disputaient un jour sur ce verbe. L'un prétendait qu'il fallait dire *charroyer*, l'autre soutenait qu'il fallait écrire et prononcer *charrayer*. Il en survint un troisième qui avait un peu mieux étudié que ses compatriotes. Il fut pris pour juge de leur différend ; et, à leur grand étonnement, il les condamna tous les deux. Ils appelèrent de son jugement à celui de l'Académie ; mais l'Académie ne fut pas plus indulgente que leur premier juge.

A quoi vous occupez-vous à la campagne ? A faire *charroyer* du bois,	A faire *charier*, etc.

des pierres et du sable, pour la construction d'un colombier que je fais bâtir.	
Les *montagnols charrayent* perpétuellement du vin.	Les *montagnards charient*, etc.
Que faites-vous pour vivre? Je *charrie* de l'eau clarifiée.	Je *charie*, etc.

CHASSE de nuit aux oiseaux, pour *FOUÉE*.

FOUÉE, subst. fém.; sorte de chasse aux oiseaux, qui se fait la nuit à la clarté du feu.

Voulez-vous aller cette nuit à la *chasse aux oiseaux ?*	à la *fouée ?*

CHATAGNE, pour *CHATAIGNE*.

IL y a cette année bien des *châtagnes*.	bien des *châtaignes*.

CHAUFFOIR, pour *CHAUFFE-CHEMISE*.

CHAUFFE-CHEMISE, substantif masc. C'est une machine ronde faite de lattes, qui est haute d'environ trois pieds et large de deux, à demi-pied du haut de laquelle il y a un réseau et au-dessus un couvercle. Il faut qu'il y ait au bas du chauffe-chemise un réchaud plein de feu, et que le chauffe-chemise soit très-bien fermé.

Il faut nous acheter au plutôt un *chauffoir*.	un *chauffe-chemise*.

Chauffoir est français, et a plusieurs acceptions; mais il n'a pas celle dont il s'agit ici.

CHEF.

PRESQUE tout le monde disait autrefois : On a publié au prône un *chef* de monitoire. Que faisait là le mot *chef*? Il fallait dire seulement, on a publié un monitoire.

On aurait pu peut-être dire, on a publié des *chefs* de monitoire, parce qu'un monitoire renferme plusieurs chefs; mais on ne l'a jamais dit à Paris.

CHENETS à pomme, pour *CHEVRETTES*.

CHEVRETTE, substantif fém.; petit chenet qui n'a point de branche élevée sur le devant, mais seulement une pomme.

De beaux *chenets à pomme*.	De belles *chevrettes*.

Grand CHENET de cuisine, pour *HÂTIER*.

CONTRE-HATIER, substantif masculin; grand chenet de cuisine, qui a des crochets ou des chevilles de fer en dedans comme en dehors, et sur lesquels on peut mettre plusieurs broches.

On va ranger les *grands chenets*.	les *hâtiers*, les *contre-hâtiers*.

Le *hâtier* a tous ses crochets en dedans.

Jouer au CHEVALET, pour *au CHEVAL fondu*.

CHEVAL FONDU, substantif masc.; sorte de jeu où plusieurs enfans sautent l'un après l'autre sur le dos d'un d'entre eux qui se tient courbé en forme de cheval.

Jouons au *chevalet*.	au *cheval fondu*.

CHENEVRIÈRE, pour *CHENEVIÈRE*.

CHENEVIÈRE, substantif féminin; lieu semé de chenevis, pour faire venir du chanvre.

Voilà une *chenevrière*.	Une *chenevière*.

Être en CHERCHES, pour *CHERCHER*.

IL y a deux heures que je suis *en cherches* de mon fils; je ne le trouve nulle part; l'auriez-vous vu ?	que je *cherche* mon fils.
Vous voilà bien pressé; je gage que vous êtes *en cherches* de votre lévrier; soyez tranquille, je sais où il est.	je gage que vous *cherchez* votre lévrier.

CHEVILLE de bois ou fer de l'ESSIEU, pour *ESSE.*

Esse, subst. fém.; cheville de fer tortue, faite à peu près en forme de *S*, qu'on met au bout de l'essieu d'un carrosse, d'un chariot, d'une charrette, etc.

La *cheville* est sortie de l'essieu et s'est rompue.	l'*esse* s'est rompue.

CHEZ de trop.

Plusieurs marchands à Toulouse font connaître leur talent et leur marchandise par cette phrase ridiculement construite :

Chez C*** fait et vend toutes sortes d'instrumens de musique.	C*** fait et vend, etc.
Chez D*** fait et vend toutes sortes de boutons.	D*** fait et vend toutes sortes de boutons.

CHI, pour *SI.*

A Paris, comme ailleurs, on fait des *simagrées*, mais personne n'y dit des *chimagrées*.

CHICANIER, pour *CHICANEUR.*

C'est un *chicanier* que cet homme	C'est un *chicaneur.*
C'est une *chicanière.*	une *chicaneuse.*

CHIGNON et TIGNON.

Pour qu'on ne confonde plus ces deux mots, on saura que *chignon* signifie le derrière du cou, et que l'on entend par *tignon* la partie des cheveux qui est derrière la tête, et particulièrement des femmes. *Tignon* bien relevé, *tignon* bien frisé.

Tignon, dit le Dictionnaire de l'Académie; se prend quelquefois pour toute la coiffure des femmes du peuple. *Ces harengères se sont arraché le tignon.*

La même CHOSE, pour *ÉGALEMENT*; *de même, etc.*

Vous trouvez, maman, que cette rentraiture est mal faite? Je peux vous assurer que je l'ai faite *la même chose* que vous me l'avez dit.	Je l'ai faite *de même* que, *comme*, ou *tout comme* vous m'avez dit de la faire.
Madame est une bonne mère; elle traite tous ses enfans *la même chose.*	*également.*
Je ne veux pas sortir; *la même chose* il est trop tard.	*aussi-bien* est-il trop tard.
Je ne veux pas lui demander ce service; *la même chose* il ne me l'accorderait pas.	*aussi-bien* ne me l'accorderait-il pas.

La même chose ne s'emploie ni comme conjonction ni comme adverbe. Il faut, dans une autre acception, y joindre un verbe, comme: Ne vous ai-je pas dit *la même chose?* N'est-ce pas *la même chose?* C'est bien *la même chose.*

CHIPOTEUR, pour *CHIPOTIER*.

Vous êtes un grand *chipoteur*. Une *chipoteuse*.	un grand *chipotier*. Une *chipotière*.

CIMENTÉ, *CIMENTÉE*, pour *JOINT*, *JOINTE*.

Les douves de cette futaille sont bien *cimentées*.	sont bien *jointes* ou *joignent* bien.

Cimenté appartient à la maçonnerie. On l'emploie néanmoins au figuré. Une alliance, une amitié bien cimentée.

CLOCHER, pour *SONNER*.

Dans les couvens on dit *clocher* le père un tel ; mais ailleurs on dit *sonner* le domestique, tirer la sonnette.

Mon fils, *clochez* ma femme de chambre ; j'en ai besoin.	*sonnez* ma femme de chambre, etc.

Tirer la sonnette, c'est *sonner*; clocher, c'est *boiter*.

Ne vouloir pas ENTRER, pour *N'ENTRER pas.*

CES clous *ne veulent pas entrer.*	*n'entrent pas* ou *plient.*

CLOUTAIRE, pour *CLOUTIÈRE.*

CLOUTIÈRE, substantif fém.; pièce de fer percée, qui est une espèce de moule servant aux cloutiers, serruriers et autres ouvriers, pour former les têtes des clous, des vis, chevilles, etc.

Cette *cloutaire* ne peut plus servir.	Cette *cloutière*, etc.

COCARDE de cheval, pour *BOUFFETTE.*

BOUFFETTE, substantif fém.; petite houpe de laine qui pend sur le nez et à côté de la bride d'un cheval de harnais.

Voilà des *cocardes* bien faites.	des *bouffettes.*

COCHON, pour *PORC frais.*

ACHETEZ un morceau de *cochon.*	un morceau de *porc frais.*

A COEUR, AU COEUR.

On dit *avoir* à *cœur une affaire*. On dit encore, *cette affaire lui tient* au *cœur*. De ces deux bonnes façons de parler, il y a des gens qui en font de mauvaises, comme ceux qui ont écrit :

Ce curé processif *tient à cœur* de mortifier son seigneur.	a *à cœur* de mortifier, etc.
C'est ce qui tient le plus *à cœur* au F. G.	C'est ce qui tient le plus *au cœur* au F. G., ou c'est ce que le F. G. a le plus *à cœur*.
Mr. un tel a fort *au cœur* de terminer les affaires de l'hôpital.	a fort *à cœur*.

COIN, pour *QUARTIER*.

Quelqu'un qui à Paris dirait, Mon cuisinier m'a employé un *coin* de lard en deux jours, ne serait pas entendu. Tout le monde à Toulouse dit un *coin* de lard. A Paris on dit un *quartier* de lard.

On appelle aussi *flèche* de lard ce qu'on a levé de l'un des côtés d'un cochon, depuis l'épaule jusqu'à la cuisse. *Acheter une flèche de lard.*

COIN, pour *RUE*.

Si un gascon à Paris demandait une rue, et qu'au lieu de rue il dît, le *coin* de, etc. ; on lui répondrait : Cette rue, monsieur, a quatre coins ; lequel de-

mandez-vous? C'est qu'à Paris on ne dit pas un *coin*, mais une petite rue. Qui ne dit pas à Toulouse, le *coin* de la Magdelaine, et ainsi des autres petites rues?

COLA, pour *ALOSE*.

ALOSE, substantif féminin ; poisson de mer qui remonte au printemps dans les rivières.

Le *cola* est à bon marché.	L'*alose* est à bon marché.

CUISSINS, pour *COUSSINS*.

AU lieu de dire *coussins*, comme Boileau dans ce vers :

Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur,

beaucoup de gascons disent, *coissins*, *coissinières*, *cuissins*, *cussinières*.

COLLOQUE d'argent, pour *COLLOCATION*.

CETTE maison a plusieurs et solides *colloques*.	plusieurs et solides *collocations*.

COMME, pour *QUE.*

Qu'il est ordinaire d'entendre ces phrases !

Avez-vous vu des fruits aussi beaux *comme* ceux-ci ?	aussi beaux *que* ceux-ci ?
Je ne suis pas aussi fort *comme* vous.	aussi fort *que* vous.
Je n'ai pas autant d'esprit *comme* vous.	autant d'esprit *que* vous.

Cette façon de parler se trouve dans Corneille, mais elle n'est plus d'usage.

COMME TOUT, pour *BIEN* ou *FORT.*

Ce seigneur est riche *comme tout.*	est *bien* ou *fort riche.*

COMPOIX, pour *CADASTRE.*

Cadastre, subst. masc. ; regître public, dans lequel la quantité et la valeur des biens fonds sont marquées en détail.

Le *compoix* sert de règle dans l'imposition des subsides.	Le *cadastre* sert de règle, etc.

COMPORTE, pour *TINETTE*.

TINETTE, substantif fém.; ouvrage de tonnelier, composé de deux oreilles, de cerceaux et de douves, qui n'est point couvert, et qui est pour l'ordinaire plus large par en haut que par en bas.

Il nous faut acheter douze *comportes*.	douze *tinettes*.
Nous avons eu trente *comportes* de maïs et en vendange tout autant.	Nous avons eu trente *tinettes* de maïs, etc.
Nous avons besoin de quatre *tinets* pour nos *comportes*.	pour nos *tinettes*.

Tinet, substantif masc.; gros bâton avec lequel deux hommes portent sur les épaules une *tinette*, l'ayant fait passer dans deux traits mis chacun à l'oreille de la *tinette*.

COMPTER, pour *ÉPELER*.

DANS tout le Bas-Languedoc on dit : Cet enfant ne sait pas encore *compter* ses lettres. Dans ce pays-ci on dit : Cet enfant ne sait pas encore *appeler* ses lettres. L'un et l'autre est mauvais. Il faut dire : Il ne sait pas encore *épeler*.

CONFIRMER, pour *être CONFIRMÉ*.

LA dernière fois que l'on conféra à Toulouse le sacrement de confirmation, on se demandait :

Avez-vous confirmé aujourd'hui ?	Avez-vous *été* confirmé aujourd'hui ?
Est-ce que tous ces enfans qui reviennent de l'église *ont* confirmé ce matin ?	ont *été* confirmés ?

On aurait pu dire à ceux qui parlaient ainsi ; Ce n'est donc pas Mr. l'archevêque qui a confirmé vos enfans, mais ce sont vos enfans qui ont confirmé Mr. l'archevêque.

Être CONSENT, pour *CONSENTIR*.

On dit en français, *je consens, nous consentons*, etc. Mais beaucoup de gascons trouvent sans doute qu'il est mieux de dire :

Je suis *consent*, et ma femme est aussi *consente*.	Je *consens*, et ma femme *consent* aussi.
Ma sœur et moi sommes *consens*.	Ma sœur et moi *consentons*.

On peut dire aussi : Je suis *consentant*, ma femme est aussi *consentante* ; nous sommes *consentans*, ma sœur et moi, comme le prouve ce vers :

Moitié forcée et moitié consentante.

C'est pour *consentant* qu'on dit *consent* : quelle bévue !

CONSÉQUENT, pour *IMPORTANT*, *de conséquence*, *etc.*

On traite quelqu'un d'*inconséquent*, parce qu'il agit ou qu'il parle contre ses propres principes, ou bien, parce qu'il raisonne mal. Par la raison contraire,

on doit appeler homme *conséquent* celui qui agit ou raisonne d'après ses principes bons ou mauvais, et dont la conduite et le raisonnement sont la suite ou la conséquence. Mais c'est abuser des expressions que de dire :

Vous avez là un bien *conséquent.*	un bien, un domaine *considérable.*
Cette affaire est *conséquente*, *très-conséquente.*	Cette affaire est *importante*, *très-importante*, d'une très-grande *conséquence*, ou d'une très-grande *importance.*
J'ai porté peu d'argent à la foire ; cependant si vos marchandises ne sont pas *conséquentes*, je vous les achète, et vous les paye comptant ; allons les voir.	Si vos marchandises ne sont pas *considérables*, ne sont pas de *grand prix*, etc.

CONSULTE, pour *CONSULTATION.*

Bien des gens disent : J'ai fait faire une *consulte* par des avocats ; mais il faut dire une *consultation.* On veut détourner dans Molière quelqu'un de plaider, et on lui dit : Il vous en coûtera tant pour ceci, tant pour cela, tant pour les *consultations.*

Quelques-uns prétendent que les médecins peuvent dire *consulte.* C'est une erreur. Le malade imaginaire de Molière dit qu'il veut faire épouser un médecin à sa fille, afin d'être à même d'avoir des *consultations.*

L'Académie n'a pas même admis le mot de *consulte* dans son Dictionnaire. Il est pourtant dans la bouche de bien des gens.

Un grammairien (Ménage) a prétendu qu'on disait une *consulte* de médecin, mais son sentiment n'a pas été suivi.

CONTENIR, pour *TENIR*.

Les gens inattentifs disent *contenir*, pour *tenir*. Exemples :

Tous ces fruits ne *contiendront* pas dans cette corbeille.	ne *tiendront* pas.
Vous ne pourrez faire *contenir* tant de meubles dans cette petite chambre.	faire *tenir*.
Tout ce que vous avez à dire sur cette affaire ne *contiendra* pas dans quatre pages.	ne *tiendra* pas dans quatre pages.

Une dame qui devait recevoir bien des visites, dit à ses gens : Le monde qui doit venir, *ne contiendra* jamais ici : préparez l'appartement d'en bas. Elle devait dire, ne *tiendra* pas ici.

Mais si le lieu, la corbeille, etc., devenait le nominatif du verbe, alors on dirait : Cette corbeille ne *contiendra* pas tous ces fruits ; cette chambre ne *contiendra* pas tant de meubles.

AU CONTRAIRE, pour *NON*.

Une dame caressait un chat. L'animal au minois hypocrite donna un coup de griffe à sa bonne amie. On demanda à la dame si le chat l'avait bien égratignée. Elle répondit *au contraire*. Elle voulait dire *non*. Je fus frappé de cette façon de parler. A quel-

ques jours de là une autre dame ayant fait un faux pas à la promenade, on lui demanda si elle s'était fait mal; *au contraire*, répondit-elle. Alors je me dis, voilà un gasconisme que je tiens. C'est ainsi que les gasconismes ont été ramassés. Ce sont les différentes occasions qui les ont fournis.

Les députés des états du Languedoc étant à Versailles à l'audience du roi, un gascon du cortége trébucha et tomba. Comme tout le monde lui demandait s'il s'était fait mal en tombant, il dit gaiement en se relevant, *au contraire*. Cette manière de parler fit rire la cour. Les uns prétendaient que c'était un gasconisme, les autres une gasconnade. C'était l'un et l'autre.

CONTRE-POINTE, pour *COURTE-POINTE*.

QUELQUES femmes peu curieuses de bien parler, disent *contre-pointe* pour *courte-pointe*.

CONVENIR.

LORSQU'ON doit conjuguer le verbe *convenir* avec *être*, il ne faut pas dire avec l'auxiliaire *avoir* :

Je *n'ai* jamais convenu de cela.	Je ne *suis* jamais convenu de cela.
Nous *avons* convenu que, etc.	Nous *sommes* convenus que, etc.
Un tel *a* convenu avec nous.	Un tel *est* convenu avec nous.
Ils *n'ont* jamais disconvenu.	Ils ne *sont* jamais disconvenus.

Monsieur de Voltaire dit : Dès qu'on *fut* convenu

d'une suspension d'armes. Il ne dit pas : Dès qu'on *eut* convenu.

Mais il faut dire avec l'auxiliaire *avoir :* Cet habit *m'aurait* bien convenu. Le caractère de cette femme vous *a*-t-il convenu ?

Lorsque le mot *convenir* exprime accord ou convention, il se conjugue avec l'auxiliaire *être* ; mais lorsqu'il signifie rapport ou convenance, il se conjugue avec l'auxiliaire *avoir.*

COQUE de Maïs, pour *ÉPI de Maïs.*

ÉPI, substantif masc. L'épi de blé de Turquie ou maïs est long et gros. Il est revêtu de plusieurs grandes enveloppes presque aussi fortes que du parchemin, qui le garantissent de toute humidité et des insultes des oiseaux. On dit : Dépouiller le maïs de ses enveloppes. Battre ou égrener les épis de maïs. L'épi de maïs égrené s'appelle bois de maïs.

CORDON, pour *LACET.*

LACET, substantif masc. ; cordon de fil ou de soie, dont les femmes se servent pour serrer leur corps de jupe.

Passez ce *cordon* à votre fille.	Passez ce *lacet* à votre fille.
Lâchez-lui le *cordon.*	Lâchez-lui le *lacet.*

CORDON à pendre la trompette au cou, pour *BANDEREAU.*

BANDEREAU, substantif masc.; cordon qui sert à pendre la trompette au cou de celui qui en sonne.

Ayez un *cordon* pour la trompette.	un *bandereau*.

CORPION, pour *CROUPION.*

UNE jeune personne dit un jour à table : Donnez-moi seulement le *corpion*. Celui qui servait lui dit : Mademoiselle, est-ce le *corpion*, le *courpion*, ou le *croupion* que vous voulez ? — Vous me ferez plaisir, monsieur, de me donner le *courpion*. On se mit à rire. Elle profita de la leçon, et ne demanda plus que le *croupion*.

Il y en a aussi qui disent *courpière* pour *croupière* de cheval. Je lui taillerai des *courpières*, disent quelques-uns.

CORPORATION ou *CORPORANCE*, pour *CORPULENCE.*

VENEZ voir un homme qui passe dans la rue.... Comme il est gros ! quelle *corporance !* quelle *corporation !*	quelle *corpulence !*

Corporation est français dans une autre acception; mais *corporance* est un barbarisme.

CORPS de trop.

UN tel est toujours en *corps* de chemise dans sa chambre.	*en chemise.*
Il fait trop de froid : je ne veux pas être ainsi long-temps en *corps* de chemise.	*en chemise.*

Deux personnes que j'avertissais de cette faute, m'ont assuré qu'on ne parle pas autrement à Montpellier, et que c'était là qu'ils s'étaient accoutumés à dire, en *corps* de chemise.

COU d'un veau, pour *BOUT-SAIGNEUX.*

BOUT-SAIGNEUX, substantif masc. ; le cou d'un veau, le cou d'un mouton, tel qu'on le vend à la boucherie. Par ce mot tout seul, on entend ordinairement parler d'un bout-saigneux de mouton.

On a porté de la boucherie un *cou* de mouton.	un *bout-saigneux.*

COUCHER la broche, pour *METTRE la broche.*

LE cuisinier vient de *coucher* la broche.	de *mettre* la broche.

COUCON, pour *COCON*.

COCON, substantif masc. ; la coque qui enferme le ver à soie quand il a fini de filer.

Un *coucon* de ver à soie.	Un *cocon* de ver à soie.

COUETTE, pour *LIT DE PLUME*.

LIT de plume, subst. masc. ; une toile ou un coutil rempli de plumes, et de la grandeur du lit.

Une *couette* bien molle.	*Un lit de plume bien mollet*, ou *bien mou.*

Couette est un vieux mot qui n'est plus d'usage.

COUPE des foins, pour *FAUCHAGE* ou *FAUCHE*.

FAUCHAGE, subst. masc. ; l'action de faucher ; la peine de faucher.

La *coupe des foins* me coûte peu de chose.	Le *fauchage* me coûte peu de chose.
La *coupe des foins* approche.	La *fauche* approche.

COUPE des foins, pour *FAUCHAISON.*

FAUCHAISON, substantif fém.; temps où l'on fauche les prés.

La *coupe des foins* a été belle cette année.	La *fauchaison* a été belle cette année.

COUPE de foin, pour *FAUCHÉE.*

FAUCHÉE, substantif fém.; c'est ce qu'un faucheur peut couper de foin dans un jour.

La *coupe du foin* que fit hier mon faucheur me coûte cher.	La *fauchée* me coûte cher.

COUPER, pour *CASSER.*

LES gascons disent volontiers *couper* pour *casser*. Ils disent à un enfant qui badine avec un verre : Prends garde, tu le *couperas*. Ils ne disent pas, *déchirer* le linge, mais le *couper*. Ma chemise, disent-ils, mes manchettes sont toutes *coupées*, pour, sont *usées*, *déchirées*. Ils ne disent pas, mon chapeau, mes souliers sont *troués*, mais sont *coupés*. Ils ne diront pas, une chaise toute *brisée*, mais une chaise toute *coupée*. Ils disent des briques, des tuiles *coupées*, pour, des briques, des tuiles *cassées*.

Un enfant badinait un jour avec un sucrier de porcelaine. Une dame dit à la mère : Prenez garde, madame, votre fils va vous *couper* votre sucrier. Ah, madame, dit la mère, il me *coupe* tout. Il m'a *coupé*

ce matin une *sécoupe* (il m'a *cassé* une *soucoupe*) ; il me *coupa* hier mon *eau-bénitier* (il me *cassa* hier mon *bénitier*).

Comme le même enfant sautait trop, quelqu'un dit : Si on n'y prend garde, cet enfant va se *couper* les jambes.

Un petit chien jouait avec un morceau de papier utile. Quelqu'un dit : Qu'on le lui ôte vîte, sinon il le *coupera*.

Quand les gascons ont fait un payement, ils disent, de part et d'autre, il faut *couper* l'*obligation* (*déchirer* le *billet*).

Une dame parlant d'un jeune étourdi qui était venu chez elle, dit : Il m'a *coupé* une demi-douzaine de chaises en faisant le fou.

Être à la COUPE d'un joueur, pour, *Sous la COUPE.*

Coupe, substantif fém. ; séparation qu'un des joueurs fait d'un jeu de cartes en deux parties, après que celui qui donne a mêlé.

Je ne veux pas être *à sa coupe ;* il n'a pas la main bonne.	Je ne veux pas être *sous sa coupe ;* il a la main malheureuse.

Faire au COUPE-TÊTE, pour, *Jouer à COUPE-TÊTE.*

Coupe-tête, substantif masc. ; sorte de jeu que jouent les enfans en sautant de distance en distance les uns par-dessus les autres.

Ils *font au* coupe-tête.	Ils *jouent à* coupe-tête.

Un COUPLE, pour *une* COUPLE.

Couple signifie deux choses de même espèce qu'on met ensemble; et l'on dit une paire, lorsque ces deux choses vont nécessairement ensemble, comme les souliers, les bas, les gants.

Donnez-moi *un couple* d'œufs.	*une couple* d'œufs.
Vous avez de gros pigeons. Si vous m'en donnez *un couple*, je vous donnerai *un couple* de chapons.	*une couple* de pigeons, *une couple* de chapons.

Couple n'est masculin que lorsqu'on parle de deux personnes unies ensemble par amour ou par mariage. *Beau couple*, *heureux couple*.

COUR ou SOL, pour AIRE.

Aire, substantif fém.; place qu'on a unie et préparée pour y battre les grains.

La *cour* est pleine de beau froment et de bon seigle.	L'*aire* est pleine, etc.
Le *sol* n'est pas assez grand.	L'*aire* n'est pas assez grande.

COURROIR, pour ALLÉE.

Monsieur de Voltaire parlant du duc de Guise qu'Henri III fit assassiner à Blois, dit : « Il » entra par une petite *allée* dans la chambre du roi ». Un gascon aurait dit, par un petit *courroir*.

Une *allée* dans une maison est un passage étroit entre deux murailles, principalement si ce passage est dans le bas des maisons.

Les gascons disent et impriment : « Deux boutiques » séparées par un *courroir* ». Il faut, par une *allée*.

COURRE, pour *COURIR*.

ON peut dire courre le cerf, le lièvre, etc. ; mais on ne doit pas dire :

Je ne puis *courre ;* je suis las.	Je ne puis *courir*.
Où allez-vous *courre ?*	Où allez-vous *courir ?*
Mon fils est allé *courre* la ville.	est allé *courir* la ville.

Ne vouloir pas COUPER, pour, *Ne pas COUPER*.

VOTRE petit couteau *ne veut pas couper*.	*ne coupe pas*.

COUVERT, pour *COUVERCLE*.

IL est étonnant à combien de gens on entend dire :

Cette écuelle d'argent et son *couvert* me coûtent tant.	et son *couvercle*.
J'ai *coupé* le *couvert* de ma tabatière.	J'ai *cassé* le *couvercle* de ma tabatière.
Remettez le *couvert* du sucrier.	le *couvercle* du sucrier.

COUVERT, pour *TOIT*.

BIEN des gens disent *couvert* pour *toit*. J'ai fait, disent-ils, raccommoder le *couvert* de ma maison. J'ai lu dans un mémoire : « Les maçons seront tenus » d'entretenir tous les *couverts* de la maison ». On dit le *toit* ou la *couverture* d'une maison, et non pas le *couvert*. L'Académie n'a point admis ce mot dans le sens de *toit*.

On appelle *toit à cochons* la petite loge où l'on enferme les cochons. Et on dit figurément d'une chambre malpropre, que c'est un *toit à cochons*.

COUVERTE, pour *COUVERTURE*.

DE cent gascons il y en a bien quatre-vingt-dix-neuf qui disent *couverte* de lit, pour *couverture*. Un tel, dit un maître à son domestique, ôte la *couverte* de mon lit ; mets-y une *couverte* moins pesante.

Une supérieure de religieuses était accusée de n'être pas fort pénitente. Un célèbre avocat qui la défendait, dit dans son mémoire : Il n'y avait pourtant qu'une simple paillasse sous la *couverte* de son lit.

La Fontaine dit de quelqu'un :

Était sans draps ni couverture.

Quelques-uns disent aussi la *couverte* d'un livre. C'est un autre gasconisme (il faut dire la *couverture* d'un livre.

COUVERTURE piquante des châtaignes, pour *BOGUE*.

BOGUE, substantif fém. ; couverture piquante qui enveloppe la châtaigne.

COUVEUSE, *GLOUSSE* ou *CLOUQUE*.

COMMENT appelle-t-on une poule qui couve? La réponse est facile; c'est une *couveuse*. Mais comment doit-on nommer celle qui, par un certain cri, annonce qu'elle veut couver, ou qu'elle appelle ses poussins? Les dictionnaires sont muets là-dessus : c'est une expression à créer. Des verbes *glousser* et *closser* admis dans notre langue, l'idiome gascon a fait *glousse* et *clouque*, mots très-expressifs, que nous adopterons jusqu'à ce qu'il ait plu à l'Institut de nous en donner quelqu'autre qui rende mieux notre idée. Ainsi *glousse* et *clouque* ne seront point des gasconismes à corriger, avant que cette compagnie savante les ait proscrits, et mis un autre mot à leur place.

CRAQUANT, *CROQUANT*, *CRAQUELIN*, *CROQUET*, *CROUSTADE*.

CRAQUANT n'est point un nom; ainsi c'est se tromper que de dire : J'ai mangé des *craquans* excellens. Il faut dire des *craquelins* excellens, c'est-à-dire, des gâteaux qui craquent sous les dents. On ne doit pas dire non plus des *croquans*. *Croquant*, pris substantivement, est un misérable, un homme de néant. Quand on l'emploie comme adjectif, on

dit : Biscuit *croquant*, tourte *croquante*. On dit aussi absolument, une *croquante*, pour dire une tourte *croquante*.

Croquet est une sorte de pain d'épice mince et sec.

Croustade est purement patois. Qu'on ne dise donc plus une *croustade* de pigeons, mais une *tourte*, un *pâté* de pigeons.

CRAUNEL, pour *MUE*.

METTEZ ces poulets au *craunel*.	Mettez ces poulets *en mue*, ou *dans la mue*.

CRAINDRE.

ON entend assez souvent ces mauvaises phrases, dans lesquelles il y a un futur pour un présent.

Je crains fort que vous ne *réussirez* pas dans cette affaire.	Je crains fort que vous ne *réussissiez* pas, etc.
J'appréhende fort que cet enfant *sera* un jour mauvais sujet.	J'appréhende fort que cet enfant ne *soit* un jour mauvais sujet.
J'ai peur que les raisins ne *mûriront* pas bien cette année.	Je crains que les raisins ne *mûrissent* pas bien cette année.

Quelqu'un lisait un jour des ouvrages qui étaient en concours, et il disait de temps en temps : *J'ai peur que celui-ci* sera *meilleur que le précédent.* Il devait dire : *J'ai peur que celui-ci* ne soit *meilleur que le précédent*, ou plutôt, *je crois que celui-ci* sera *meilleur que le précédent.*

CRÉAT, pour *ESTURGEON*.

ESTURGEON, subst. masc. C'est un gros poisson de mer, qui monte dans les rivières, comme les aloses, saumons, etc. Il a le museau pointu, le ventre plat et le dos bleu. Au lieu d'arête, il n'a qu'un cartilage tendre, qui s'étend depuis la tête jusqu'au bout de la queue.

On a pris beaucoup de *créats*.	On a pris beaucoup d'*esturgeons*.

Créat signifie sous-écuyer dans une académie où l'on apprend à monter à cheval.

CRÉPISSAGE, pour *CRÉPI et CRÉPISSURE*

CRÉPI signifie *enduit* de mortier ou de chaux et de ciment.

Crépissure est l'action de *crépir*. Beaucoup de gens disent pour l'un et pour l'autre, *crépissage*, qui n'est pas français.

Voilà un bon *crépissage* que vous avez fait à cette muraille.	Voilà un bon *crépi* que vous avez fait, etc.
Le *crépissage* de cette muraille sera difficile et coûteux.	La *crépissure* de cette muraille sera difficile et coûteuse.

CRIS de certains animaux, dont la connaissance sera utile à plus d'un gascon.

Les abeilles *bourdonnent.*

Les agneaux, brebis et chèvres *bêlent.*

Les aigles, grues et renards *glapissent.*

On dit encore, l'aigle et la grue *trompettent.*

Les ânes et mulets *braient.*

Les cerfs *brament.*

On dit encore, les cerfs et daims *râlent*, lorsqu'ils sont en rut.

Les bœufs, buffles, taureaux, et vaches *mugissent.* On dit encore, qu'ils *beuglent* et *meuglent.*

Les cailles *margottent.* Margotter, verbe neutre, exprime un certain cri enroué que font les cailles avant que de chanter.

Les chats *miaulent.*

Les chevaux *hennissent.*

On dit aussi, mais improprement, les mules et mulets *hennissent.*

Les chiens *aboient.* Les chiens aboient aux voleurs. Les chiens aboient contre les passans. Les chiens aboient après tout le monde.

On dit encore, les chiens *jappent.*, lorsqu'ils crient sans sujet au moindre bruit. *Japper*, verbe neutre, se dit plus ordinairement du cri des petits chiens.

Enfin on dit, les chiens *hurlent*, lorsqu'ils sentent le loup, une chienne chaude qu'ils ne peuvent joindre, ou que la rage les prend.

Les cigales *chantent* ou *claquettent.*

Les cigognes *claquettent*, ou mieux, *craquettent.*

Les cochons et pourceaux *grognent.*

Les corbeaux et corneilles *croassent.* On le dit moins bien des corneilles.

Les corneilles *crient.*

Les grenouilles *coasssent.*
Les lapins *claplissent.*
Les lions *rugissent.*
Les loups, ours et tigres *hurlent.*
Les moineaux *pepient.*
Les oies, les poules ordinaires, les poules d'inde et leurs petits *piaillent* ou *piaulent.*
Les oiseaux *chantent*, *gazouillent*, *ramagent.*
Les paons *braillent* ou *criaillent.*
Les geais, les pies et les perroquets *jasent.*
Les pigeons *roucoulent.*
Les perdrix et les poules qui appellent leurs poussins, ou qui veulent couver, *gloussent.*
Les poules *clossent.* Ce mot exprime leur cri naturel.
Les rats ont une *voix guiorante.*
Les serpens *sifflent.*
Le cri d'un éléphant ou d'un rhinocéros s'exprime par *baret.*

CROCHET d'un puits, pour *MAIN.*

MAIN, substantif fém. ; pièce de fer à ressort qui est au bout de la corde d'un puits où l'on passe l'anse du seau.

Le *crochet* de notre puits a rompu.	La *main* a rompu.

CROCHETER, DÉCROCHETER, DÉCROCHER.

PEU de gascons emploient le verbe *crocheter* dans sa véritable acception. Il signifie ouvrir une porte,

un coffre, etc. avec un crochet. *Décrocheter* n'est pas français. On dit *décrocher*, c'est-à-dire, détacher, ôter une chose d'un crochet où elle est attachée.

CROUPE.

Porter en croupe, se dit d'un cheval. Exemple : *Ce cheval porte bien en croupe.* Le plaisant est, que mille gens le disent des personnes. J'ai rencontré en chemin, disent-ils, Mr. un tel ; il *portait son fils en croupe.*

On demandait un jour à une dame si elle avait une voiture pour un voyage dont elle parlait. Mon mari, répondit-elle, me *portera en croupe.*

Un gascon raconta un jour cette historiette. Un homme, dit-il, *portait sa femme en croupe.* Un évêque passa et se mit à rire. Celui qui *portait sa femme en croupe* dit : Monseigneur, vous portez votre croix devant vous, et moi je *porte la mienne en croupe.*

On doit donc dire *avoir*, *prendre* et *mettre en croupe*, et non pas *porter*

L'homme crut avoir tort, il mit *son fils en croupe*
La Fontaine.

On lit, il est vrai, au bas d'un tableau à l'hôtel de ville : *Le dauphin fait son entrée dans Tolose* portant *sa mère en croupe.* Cela prouve qu'il y a long-temps qu'on parle ainsi à Toulouse ; mais dans une Histoire de France toute nouvelle, on lit : *Philippe Auguste* prenant *la reine Gelberge en croupe, l'emmena à Paris.*

Du PAIN croûte levé, pour, *Du PAIN gras cuit* ou *morfondu.*

NOTRE pain est *croûte levé* | est *gras cuit* ou *morfondu.*

CRUCHET, pour *CRUCHON.*

LE même vase s'appelle à Toulouse *cruchet*, et à Paris *cruchon*. *Cruchet* n'est pas français.

CUEILLIR les châtaignes, pour, *RAMASSER les châtaignes.*

RAMASSER, verbe actif, se dit de ce qui est à terre. Cueillir se dit de ce qui est sur l'arbre.

CUILLIÉ, pour *CUILLER.*

ON écrit *cuiller*. Le *r* dans ce mot doit se prononcer fortement comme dans *fer*, *mer*. Il ne faut donc pas dire comme tant de gens : Je n'ai point ma *cuillié*. Mr. Pluche écrit toujours *cuillère*, ce qui prouve qu'il ne faut pas dire *cuillié*.

Quelques-uns croient *cuiller* masculin, et disent : Apportez le *cuillié* à ragoût. C'est une double faute. Il faut dire *apportez la cuiller* à ragoût.

D'autres retranchent l'*i* de la première syllabe, et disent : Une *cullié*, une *cullerée* de soupe. C'est une troisième faute. Il faut dire, une *cuiller*, une *cuillerée* de soupe.

CUISON, pour *CUISSON*.

CUISSON, substantif fém. ; action de cuire, ou de faire cuire.

On a payé au cuisinier la *cuison* de ces viandes.	la *cuisson*.
Le boulanger a eu tant pour la *cuison* de chaque pain.	pour la *cuisson*.
Donnez-moi du pain de *cuison*.	du pain de *cuisson*

On appelle pain de *cuisson* le pain de ménage que l'on fait chez soi.

Cuisson signifie aussi la douleur que l'on sent du mal qui cuit.

Je sens une horrible *cuison* dans l'œil.	une horrible *cuisson*.

CURIEUX, pour *BIJOUTIER*.

ON dit à Toulouse, *marchands curieux*, ou, en retranchant *marchands*, les *curieux*. J'ai été chez tous les *curieux*, dit-on ; il faut dire *bijoutiers* ou *joailliers*. Ce sont ceux qui courent les boutiques des joailliers qui doivent être appelés curieux.

CURON, pour *CUROIR*.

CUROIR, substantif masc. ; bâton avec quoi le laboureur cure ou nettoie la charrue.

Le *curon* est ici nécessaire au laboureur pour nettoyer le coutre de la charrue.	Le *curoir* est ici nécessaire, etc.

D

D de trop.

Vous allez *déreinter* cette bête ; vous la chargez trop.	Vous allez *éreinter* cette bête.
Je suis tout *déreinté*.	tout *éreinté*.
Une dame comme vous, *décosser* des pois !	*écosser* des pois !
Dégrenez-moi cet épi.	*Egrenez*-moi cet épi.

D, pour *T*.

Le *cindre* de cette porte est mal pris.	Le *cintre*.

DANGEREUX, pour *DANGEREUSEMENT*.

La première fois que j'entendis ces phrases gasconnes, *Mr. un tel est dangereux, Mlle. une telle est dangereuse*, je croyais que ce Mr. dont on parlait était quelque querelleur, et que cette dame qui était *dangereuse* était quelque mauvaise langue. Point du tout, c'était quelqu'un qui était dangereusement malade.

Les médecins disent quelquefois : J'ai beaucoup de malades, mais aucun n'est *dangereux*, pour, n'est *dangereusement malade*.

Il est DANGEREUX, pour, *Il est à CRAINDRE.*

BIEN des gens font un gasconisme lorsqu'ils le soupçonnent le moins ; c'est quand ils disent : Il est *dangereux*, pour, il est *à craindre*, comme :

Cette muraille est fort vieille ; il est *dangereux* qu'elle ne croule.	il est *à craindre* qu'elle ne croule.

Quand on se sert de *il est dangereux*, on doit mettre ensuite l'infinitif, comme : Il est *dangereux de passer* dans les rues pendant la nuit. Et lorsqu'on se sert de *il est à craindre*, on doit mettre le subjonctif, comme : *Il est à craindre* que cet homme ne *meure* d'une si grande maladie. Mais beaucoup de gascons ne faisant pas cette distinction, disent, il est *dangereux* que cet homme *ne meure* d'une si grande maladie, pour, *il est à craindre.*

Cette faute si commune dans les conversations se trouve-t-elle jusque dans les écrits ? Oui : en voici la preuve. Il a été lu dans une assemblée académique, par un homme qui connaît pourtant bien la langue, ce qui suit :

N'est-il pas *dangereux* que les jeunes gens ne s'égarent en lisant sans précaution certains modernes ?	N'est-il pas *à craindre* que, etc.

Quelqu'un qui a donné des preuves non équivoques qu'il sait très-bien la langue française, a pourtant mis à la première page, dans une requête pour des religieux, la phrase suivante :

Le pouvoir des supérieurs fut tempéré dans ce cha-

pitre. On savait combien il était *dangereux* qu'ils en abusassent. Il fallait dire, sans supprimer la négation : On savait combien il était *à craindre* qu'ils *n*'en abusassent.

Quand quelqu'un dit, cette jeune personne qui va sitôt dans le monde s'y perdra, les gascons répondent : Cela est fort *dangereux*, pour, cela est fort *à craindre.* C'est le même gasconisme.

Un tel ne guérira pas de cette blessure. Cela est fort *dangereux*, répond-on, pour, cela est fort *à craindre.*

DANS, pour *EN.*

Vous avez fait cet ouvrage *dans* moins de cinq semaines.	*en* moins de cinq semaines.
Il a composé ce livre *dans* six mois.	*en* six mois.
Il est allé *dans* l'autre monde.	*en* l'autre monde.

On dit cependant nos bonnes œuvres nous suivent *dans* ou *en* l'autre monde.

DE déplacé.

Vous venez *trop de* bonne heure.	Vous venez *de trop* bonne heure.
Vous venez *fort de* bonne heure.	Vous venez *de fort* bonne heure.
Il était *fort de* mauvaise humeur.	Il était *de fort* mauvaise humeur.

DE supprimé.

Les gascons, qui mettent souvent un *de* de trop, en suppriment quelques-uns qui sont nécessaires. C'est ce que l'on va voir.

I.

Ces ouvriers ne sont pas assez, il faudrait leur joindre *quelqu'un plus.*	quelqu'un *de* plus.
Faites venir *quelqu'un plus.*	quelqu'un *de* plus.

II.

J'ai trouvé chez vous votre valet, et *personne plus.*	et personne *de* plus.
Personne plus n'est-il venu ?	N'est-il venu personne *de* plus ?
Aucun plus ne m'en a parlé.	aucun *de* plus.
Vous aviez avec vous un tel et un tel, et *qui plus ?*	et qui *de* plus ?
Il y avait donc à votre dîner ceci, cela, et *quoi plus ?*	et quoi *de* plus ?
Vous me donnerez quelque *chose plus.*	quelque chose *de* plus.

III.

Les gascons suppriment encore le *de* entre *rien* et *plus*. Écoutons-les dans les phrases suivantes :

Nous avions à notre dîner des œufs et *rien plus.*	et rien *de* plus.

Je n'ai *rien plus* à vous donner.	rien *de* plus à vous donner.
N'avez-vous *rien plus* à faire ?	rien *de* plus à faire ?
Ma partie ne produira *rien plus*.	ne produira rien *de* plus.
N'attendez *rien plus* de ma part.	rien *de* plus.

Prince, n'avez-vous rien à nous dire de *plus ?*

Un père faisait expliquer du latin à son fils. Il se trouva *Quid prœtereà ?* L'enfant demeura court. Le père expliqua, et dit : *Quoi plus ? Que fit-il plus ?* pour, *Quoi* de *plus ? Que fit-il* de *plus ?*

On dit bien, J'ai tout perdu, je n'ai *plus rien ;* mais le sens n'est pas le même.

IV.

Ce chirurgien m'a guéri la fièvre.	*de* la fièvre.

V.

Après les verbes *craindre*, *prendre garde*, des gens suppriment souvent un *de* nécessaire.

Je ne crains pas me tromper, si j'avance que.	Je ne crains pas *de* me tromper, si, etc.
J'appréhende fort le trouver malade.	*de* le trouver malade.

VI.

Avant me marier, je veux consulter mon père.	Avant *de* me marier, etc.
Avant que me marier, je vous consulterai.	Avant que *de* me marier, etc.

On lit dans un livre, bien écrit d'ailleurs, cette phrase : « Si le confesseur tente d'éprouver le pécheur » avant l'absoudre », pour, avant *de* l'absoudre.

VII.

Le régent cinquième, le régent troisième.	Le régent *de* cinquième, le régent *de* troisième.

DE de trop.

Il est étonnant dans combien d'occasions on met un *de* de trop.

I.

Je me rappelle *de* tout ce que je dis et fis hier.	Je me rappelle tout ce que je dis et fis hier.
Vous rappelez-vous *de* tout ce qui se passa alors?	Vous rappellez-vous tout ce qui se passa alors ?
Oui, je me rappelle *de* toute cette affaire.	Oui, je me rappelle toute cette affaire.
Oui, je m'*en* rappelle.	Oui, je me la rappelle.
Oui, je me rappelle *de* cela.	Oui, je me rappelle cela.
Ce sont des circonstances *dont* je me rappelle bien.	que je rappelle bien, ou, que je me rappelle.

On dit bien se ressouvenir *de* quelque chose, mais on ne peut pas dire, se rappeler *de* quelque chose ; il faut dire, *rappeler* ou *se* rappeler quelque chose.

II.

Il ne s'en faut *de* rien que je ne parte, malgré la pluie.	Il ne s'en faut rien que, etc.
Il ne s'en est presque fallu *de* rien que je ne partisse.	Il ne s'en est presque rien fallu que, etc.
Tout ce que vous dites là ne fait *de* rien.	ne fait rien.

Que je parte ou que je demeure, cela ne vous fait *de* rien.	cela ne vous fait rien.

Un des hommes de Toulouse, qui parle avec le plus de grâce et de facilité, disait un jour à quelqu'un qui faisait des difficultés : Cela ne fait *de* rien, cela ne fait *de* rien ici ; cela, vous dis-je, ne fait *de* rien à l'affaire.

Voyons, monsieur, le temps ne fait rien à l'affaire.
MOLIÈRE.

On ne doit pas non plus mettre *en* avec *rien*, comme ceux qui disent :

Restez ou ne restez pas, cela ne me fait *en* rien.	cela ne me fait rien.

On a vu à Paris une pièce de théâtre tomber, et l'auteur être sifflé, parce qu'il s'était servi de cette dernière façon de parler.

Il y a dans Molière : « Qu'il vienne de Chaillot, » d'Auteuil ou de Pontoise, cela ne me fait rien ». Il n'y a là ni *de* ni *en*.

III.

On l'a condamné à l'amende, on ne pouvait faire *de* moins.	on ne pouvait faire moins.
Vous avez payé, vous ne pouviez faire *de* moins.	vous ne pouviez faire moins.

IV.

On ne doit pas dire, Il fait plus *de* chaud, plus *de* froid ; mais *plus* chaud, *plus* froid.

V.

On lit dans le Spectacle de la nature cette phrase :

« Le père nourricier est toujours bien venu chez son » maître, et il est fêté au logis, quand la mère nour- » rice arrive ». Cela condamne ceux qui disent : Mon père *de* nourrice, ma mère *de* nourrice.

VI.

Mon rabat est-il *de* droit?	est-il droit?
Ma perruque est-elle *de* droit?	est-elle droite?

VII.

Les phrases suivantes, quoique fort usitées à Toulouse, sont toutes mauvaises.

Ma robe est toute *de* taches; ma robe est *toute taches.*	Ma robe est *toute tachée.*
Le visage de cet enfant est tout *de* boutons, est *tout boutons.*	est plein, couvert de boutons.
Prenez-garde, vous vous mettez tout *de* boue.	vous vous remplissez, vous vous couvrez de boue.
Tu es mal propre, mon fils, tu *te fais d'encre* quand tu écris.	tu te couvres d'encre.

VIII.

Du sucre *de Candie:*	Du sucre *Candi*

IX.

La Fête *de* Dieu, la Fête *du Corpus. Le Corpus.*	*La Fête-Dieu.*

X.

J'ai de coutume de déjeûner tous les matins.	J'ai coutume de déjeûner, etc.
Il nous salua comme il avait *de* coutume.	comme il avait coutume.

XI.

*D'*une fois que vous l'aurez vu, vous l'aimerez.	Une fois que vous l'aurez vu, etc.

XII.

Cette demoiselle touche fort bien *de* l'orgue.	touche fort bien l'orgue.

XIII.

Cette phrase a été traduite *de* mot à mot du latin.	a été traduite mot à mot du latin.

DE pour *A*.

I.

J'AI acheté six tasses *de* café.	six tasses *à* café.

A s'emploie pour désigner ce qu'une chose est propre *à* contenir, comme pot *à* confitures, pot *à* l'eau.

II.

De vrai, vous ne m'aviez pas dit tout cela.	*A dire vrai*, vous ne m'aviez pas dit tout cela.
Vous ne m'aviez pas, *de vrai*, fait part de tout cela.	Vous ne m'aviez pas fait part de tout cela.

III.

Ma partie n'est plus tenue *de* rien.	n'est plus tenue *à* rien
Il n'a tenu *de* rien que je ne les chassasse.	Il n'a tenu *à* rien, etc.

IV.

Grâce à Dieu, je me porte *de* merveilles.	je me porte *à* merveilles

DE, pour *AU*

Une soupe *de* lait.	Une soupe *au* lait.
Une soupe *d'*herbes, *de* choux.	Une soupe *aux* herbes, *aux* choux.

DE, pour *EN*.

I.

Laissez-moi *de* repos.	Laissez-moi *en* repos.
Tenez-vous *de* repos.	Tenez-vous *en* repos.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en *repos.*

II.

De fait, qui aurait cru cela ?	*En effet*, qui aurait cru cela ?
Et *de fait*, je ne m'en suis pas aperçu.	Et *en effet*, je ne m'en suis pas aperçu.

III.

Un tel est tombé *d'*apoplexie.	est tombé *en* apoplexie.
Un tel est tombé *de* paralysie.	est tombé *en* paralysie.

Un médecin de Toulouse m'a assuré qu'on s'était moqué de lui à Paris, parce qu'il disait tomber *de* paralysie, tomber *d'*apoplexie, et qu'il avait bien vîte quitté son gasconisme pour parler comme les autres.

DE, pour *LE*.

IL fait *de* son écuyer.	Il fait *l'*écuyer.
Il fait *de* son homme d'importance.	Il fait *l'*homme d'importance.
Il fait *de* son petit-maître.	Il fait *le* petit-maître.

Ce qui donne peut-être lieu à cette faute, c'est qu'on dit bien, *il tranche de l'écuyer, il tranche de l'homme d'importance.*

DE, au lieu de *POUR*.

JE loge chez un tailleur *d'*homme.	chez un tailleur *pour* homme.
Il n'y a point de tailleur *de* femme à Paris.	Il n'y a point de tailleur *pour* femme à Paris.

Il faut dire aussi, un cordonnier *pour* homme, un cordonnier *pour* femme.

On dit également des bas *de* femme, des bas *d'*homme, et des bas *pour* homme, des bas *pour* femme. C'est la même chose pour *manchon.*

On lit à Toulouse, au-dessus d'une porte : Dominique, tailleur *d'*hommes. On sent assez le ridicule de cette expression, il est inutile que je le relève.

DE EN, pour *A*.

IL est assez ordinaire dans ce pays-ci d'entendre dire :

Les galériens sont enchaînés *de* deux *en* deux.	sont enchaînés deux *à* deux.

Les écoliers vont à la messe *de* deux *en* deux.	vont à la messe deux *à* deux.
Cet enfant saute les degrés *de* quatre *en* quatre.	saute les degrés quatre *à* quatre.
Les jeunes gens dans cette maison ont un domestique *de* deux *en* deux.	ont un domestique *à* deux.

Ce qui fait qu'on tombe dans cette faute, c'est qu'il y a des occasions où l'on dit bien *de en*. Les voici :

Cet enfant saute les degrés quatre à quatre, et s'arrête *de* cinq *en* cinq.

Les galériens sont enchaînés deux à deux, et *de* dix *en* dix un Côme veille sur eux.

Les écoliers vont à la messe deux à deux, et *de* vingt *en* vingt un maître de quartier fait garder l'ordre et la marche.

Les jeunes gens dans cette maison ont un domestique à deux, et *de* huit *en* huit une cloison les sépare.

DÉBÂTIR, pour *DÉMOLIR*.

CET homme débâtit et bâtit continuellement.	*démolit* et bâtit continuellement.

DÉBAUCHER, pour *DÉRANGER*.

CETTE serrure est *débauchée*.	est *dérangée*.
Qui m'a ainsi *débauché* ma serrure ?	*dérangé* ma serrure ?
Voici ma montre aussi *débauchée*.	*dérangée*.

Se faire en DEÇA, pour *S'APPROCHER*.

Faites-vous en deçà. | *Approchez-vous.*

On dit aussi, *Faites-vous en delà*, pour *éloignez-vous.*

DÉCHANGER, pour *CHANGER*.

Non-seulement le peuple, mais aussi beaucoup de gens qui ont fréquenté les colléges, disent : Allez me *déchanger* ce louis. C'est un barbarisme. Dans quelques villes on dit, allez *échanger* ce louis ; ce n'est plus qu'un solécisme. Il faut dire, allez *changer* ce louis.

DÉCHAUX, pour *DÉCHAUSSÉS*.

Bien des gens disent, les carmes *déchaux*, ils ont tort ; il faut dire, les carmes *déchaussés*.

DÉCRUER, DÉCRUSER.

Décruer, préparer le fil par une lessive avant la teinture.

Décruser, mettre des cocons dans l'eau bouillante, pour en dévider la soie avec plus de facilité.

Ne confondez pas fil *décru* avec fil *écru* : ce dernier signifie que le fil n'a pas été lavé. On appelle aussi soie écrue celle qui n'a pas été mise à l'eau bouillante. Certaines gens disent *dessaliver* le fil au lieu de *décruer* le fil. *Dessaliver* est un barbarisme.

DÉFAIRE, pour *ÉCOSSER*.

A QUOI cette femme gagne-t-elle sa vie ? A *défaire* des pois.	A *écosser* des pois.
A *défaire* des noix.	A *cerner*, à *écaler* des noix.

Les gascons disent encore *défaire le feu*, pour, le *détiser*.

DÉFILER, pour *ÉFILER*.

IL faut *défiler* ce morceau de vieux linge pour de la charpie, dont on fera des tentes que nous mettrons à ces plaies.	Il faut *éfiler*, etc.

DÉFLORER, pour *ÉCRÈMER*.

ÉCRÈMER, verbe actif. Tirer ce qu'il y a de meilleur. Prendre la fleur d'une chose et laisser le rebut. Cette explication regarde le sens figuré. Dans le sens propre, écrèmer signifie ôter la crème de dessus le lait.

Il a *défloré* votre panier de fruit.	Il a *écrèmé* votre panier de fruit.
Il a *défloré* cette bibliothèque.	Il a *écrèmé* cette bibiliothèque.

DÉJEUNER-DINATOIRE, pour *DÉJEUNER-DINER*.

VOULEZ-VOUS me faire l'honneur de dîner avec moi ? Non, je vous remercie. Des dames sont venues me demander du café au lait ; nous avons fait un *déjeûner-dînatoire*, et je ne mangerai rien avant souper.	nous avons fait un *déjeûner-dîner*, etc.

DÉJUCHOIR, pour *JUCHOIR*.

LES poules sortent du *déjuchoir*.	du *juchoir*.
Les poules sont sorties du *déjuchoir*.	sont *déjuchées*.
La volaille sortait du *déjuchoir*.	*déjuchait*, ou sortait du *juchoir*.

Déjucher, verbe neutre. Il ne se dit proprement que des poules, quand elles sortent du *juchoir*.

DE MAIN et *A LA MAIN* de trop.

ON dit bien, Ceci a été écrit *à la main ;* mais on ne doit pas dire : Mon fils ne sait pas encore lire l'écriture *de main*, l'écriture *à la main ;* il faut seulement dire : Mon fils ne sait pas encore lire l'*écriture*.

DEMEURE, RESTE, SIED, pour *MÉRITE*.

LORSQUE quelqu'un est malheureux par sa faute, les gascons disent : Cela lui *demeure* bien ; cela lui *reste* bien ; cela lui *sied* bien. Ce sont là autant de gasconismes : il faut dire, il le *mérite* bien.

Une dame disait à sa jardinière : Ton mari te bat, cela te *demeure* bien ; pourquoi l'as-tu pris ? Oui, te dis-je, cela te *reste* bien ; cela te *sied* bien. Cette dame devait dire, tu le *mérites* bien.

DEMEURE, RESTE, pour *SIED*.

LES gascons disent :

Cet habit vous *demeure* bien.	vous *sied* bien.
Cette perruque vous *reste* bien.	vous *va* bien.
Cela *reste* bien ainsi.	Cela *est* bien ainsi.

On avait arrangé des fauteuils dans un appartement. Quelqu'un dit, Cela *demeure* bien ainsi. *Gasconisme*, lui dit-on. Il se reprit, et dit : Cela *reste* bien ainsi. *Gasconisme*, lui cria-t-on encore. C'est qu'il devait dire, Cela *est* bien ainsi.

DEMEURER.

LORSQUE *demeurer* signifie *habiter*, il se conjugue avec *avoir*. Exemple : J'ai *demeuré dix ans à Paris*. Et ce serait une lourde faute si quelqu'un disait, je

suis *demeuré dix ans à Paris;* ce qui arrive pourtant à quelques-uns.

Demeurer veut encore *avoir*, quand il signifie *tarder.* Exemples : *Sa plaie* a *demeuré long-temps à se fermer.* J'ai *demeuré un mois à finir cet ouvrage.*

L'auxiliaire *avoir* se voit encore dans ces vers de Boileau :

Grand roi, si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai *demeuré pour toi dans un humble silence.*

Mais lorsque *demeurer* signifie *rester*, *être de reste*, il faut conjuguer ce verbe avec l'auxiliaire *être.* Ainsi on fait des fautes quand on dit :

Mes objections *ont* demeuré sans réponses.	*sont* demeurées sans réponses.
Il a tout vendu, il ne lui *a* rien demeuré.	il ne lui *est* rien demeuré.
Il ne lui *a* rien demeuré de tout ce qu'il avait.	il ne lui *est* rien demeuré.
Il en *a* demeuré plus de la moitié.	Il en *est* demeuré plus de la moitié.
Il *a* demeuré quatre mille hommes sur la place.	Il *est* demeuré, etc.
Le prédicateur *a* demeuré court au milieu de son sermon.	*est* demeuré court.
Cela lui *a* demeuré sur le cœur.	lui *est* demeuré sur le cœur.
Où en *avez*-vous demeuré de ce livre?	Où en *êtes*-vous demeuré de ce livre?
Cet ouvrage *a* demeuré imparfait.	*est* demeuré imparfait.
A cette nouvelle il *a* demeuré immobile.	il *est* demeuré immobile.

Demeurer et *rester*, quand ils se conjuguent avec l'auxiliaire *être*, ont le même sens, et peuvent se mettre l'un pour l'autre.

DEMEURER, pour, *ÊTRE* ou *SERVIR.*

SERVIR, verbe actif; être à un maître comme son domestique.

Ambroise *a demeuré* chez nous dix ans domestique. | *a été* notre domestique, ou nous *a servi dix ans.*

Il DÉNEIGE, pour *La NEIGE fond.*

IL a *déneigé* tout aujourd'hui. | La *neige a fondu* tout aujourd'hui.

A NEUF, pour *DE NEUF.*

DE neuf, adverbe.

Il a fait habiller ses gens *à neuf.* | *de neuf*, ou *tout de neuf.*

Cela signifie, qu'il leur a fait prendre des habits neufs. *A neuf* ne se dit guère que des bâtimens ou choses semblables, qu'on raccommode et qu'on renouvelle en quelque sorte.

DÉPAITRE, pour *PAITRE.*

PAÎTRE, verbe actif. Je pais. Nous paissons. Je paissais. Je paîtrai. Paissez. Que je paisse. Je paîtrais. Paissant. Les autres temps ne sont pas en usage. Il se dit proprement des bestiaux qui broutent l'herbe qu'ils mangent sur la racine.

Nos bestiaux *dépaissent* l'herbe.	*paissent* l'herbe.

Paître est aussi employé neutralement.

Mener *dépaître* des moutons.	Mener *paître* des moutons.

DÉPARLER, pour *DÉRAISONNER*.

On entend quelquefois des gens dire : N'écoutez pas cette femme ; ne voyez-vous pas qu'elle *déparle ?* pour, qu'elle *déraisonne*, qu'elle *extravague*, qu'elle *ne sait ce qu'elle dit :* c'est une faute. *Déparler* ne se met qu'avec une négation, comme, *cette femme ne déparle pas ;* mais alors cela veut dire, *ne cesse de parler*, comme lorsque La Fontaine dit :

Des gens
Qui ne déparlent *pas, et qui ne disent rien.*

DE PIEDS de trop.

Bien des gens disent qu'ils ont perdu des chaussons *de pieds ;* qu'ils ont fait faire des chaussons *de pieds :* on pourrait leur demander s'ils ont vu quelquefois des chaussons *de mains.*

DÉPIQUER, pour *BATTRE et FOULER*.

Non alligabis os bovi trituranti. On traduit ainsi : Vous ne lierez pas la bouche au bœuf qui *foule* le grain. Ce que les anciens faisaient avec des bœufs, une partie des gascons le font avec des chevaux ; ils devraient donc dire *fouler* et non pas *dépiquer*, qui n'est pas français dans ce sens.

Dans beaucoup de pays on se sert du fléau, et alors il faut dire *battre ;* mais ceux de la Gascogne qui se servent du fléau, disent toujours *dépiquer*. Ils ont plus de tort que les autres.

DÉSATELER, pour, *DÉTELER* ou *ôter les ATTELOIRES*.

Cocher, hâte-toi de *désateler*.	de *dételer*.
Hé quoi, tu n'as pas encore *désatelé !*	tu n'as pas encore *dételé !*

L'un a dételé *le matin*,
L'autre l'après-dînée.

DESCENDRE, pour *ABATTRE*.

Si vous tirez un coup de fusil sur cet arbre où il y a tant d'oiseaux, vous en *descendrez* une douzaine.	vous en *abattrez* une douzaine.
Si tu continues, je te *descendrai* les épaules à coups de bâton.	je t'*abattrai* les épaules, etc.

On faisait voir un jour à quelqu'un l'intérieur du collége royal. Vous voyez, lui dit-on, que tous ces bâtimens sont assez vieux. Oui, répondit-il, aussi les Jésuites songeaient à les *descendre* à terre.

DÉSEVRER, pour *SEVRER*.

Vous pourriez bien *désevrer* cet enfant.	*sevrer* cet enfant.

DÉSOEUVRANCE, pour *DESOEUVREMENT.*

PLUSIEURS femmes, disait un jour un prédicateur, entendent tous les jours la messe par *désœuvrance*. Il devait dire, par *désœuvrement*.

DESSILLER.

ON ne doit point dire *dessiller quelqu'un*, mais dessiller les yeux *de* ou *à* quelqu'un. Voici deux phrases tirées de mémoires célèbres, qui prouvent que cette faute se fait à Toulouse.

Il le croira jusqu'à ce que l'arrêt de la cour *l'ait dessillé*.	jusqu'à ce que l'arrêt de la cour *lui ait dessillé les yeux*.
Le sieur un tel a enfin été *dessillé* sur le compte de sa femme.	a eu enfin les *yeux dessillés* sur, etc.

Voici d'un autre côté deux autorités qui prouvent qu'il faut dire dessiller les yeux *à* ou *de* quelqu'un.

Si quelque audacieux
Allait, pour son malheur, lui dessiller les yeux...

Descartes, dont tu vois ici la sépulture,
A dessillé les yeux des aveugles mortels.

DESSUER, pour *ESSUYER.*

QUAND j'ai joué à la paume, j'ai soin de me *dessuer* avant de sortir.	j'ai soin de m'*essuyer*.

Le bruit que font les auditeurs pendant que le prédicateur est occupé à se *dessuer*, est souvent indécent.	pendant que le prédicateur est occupé à s'*essuyer*, etc.

Dessuer n'est pas français, et cependant les gascons se servent volontiers de ce mot; mais il faut parler comme le poëte Rousseau :

Sous ce tombeau gît un pauvre écuyer,
Qui tout en eau sortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vint essuyer,
De Bellegarde ouvrit un premier tome.

Je suis peu adroit, disait un jour quelqu'un, je ne saurais comment m'y prendre pour *dessuer* un malade.

On donna un jour à un petit gascon à traduire un morceau de latin, dans lequel il y avait, *Cœpit sudorem linteo abstergere.* L'enfant traduisit, Il commença à se *dessuer* avec un linge. Cela n'étonna pas; les parens du jeune homme parlaient ainsi.

DESSUS, pour *SUR*.

La Fontaine parlant du cheval, dit :

L'homme lui mit un frein, *lui sauta* sur *le dos.*

Si un gascon eût eu à faire ce vers, il l'eût fait ainsi :

L'homme lui mit un frein et lui sauta dessus.

Ce qui me fait penser ainsi, ce sont les phrases gasconnes suivantes :

Il accourut à moi et me sauta *dessus*.	Il accourut et sauta *sur* moi.
Il leur pleut *dessus*.	Il pleut *sur* eux.

Prenez garde là-haut, vous me jetez de l'eau *dessus*.	vous jetez de l'eau *sur* moi.
Avez-vous peur que la maison ne vous tombe *dessus* ?	ne tombe *sur* vous ?
Je voulais le payer, mais je n'avais pas d'argent *dessus*.	je n'avais pas d'argent *sur* moi.
Vous me crachez *dessus*.	vous crachez *sur* moi.
Je n'ai pas la clef *dessus*.	Je n'ai pas la clef *sur* moi.
Prenez garde à cet enfant, vous lui marchez *dessus*.	vous marchez *sur* lui.
Voilà votre adversaire, jetez-vous *dessus*.	jetez-vous *sur* lui.

Le gasconisme dont il est ici question ne se trouve pas dans les phrases suivantes : « On lui fit son lit, » il s'y jeta aussitôt dessus. Ce plancher est propre, il » ne faut pas jeter de l'eau dessus. Si cet endroit est » mouillé, c'est qu'il pleut dessus ».

DESSUS DESSOUS, pour *SENS DESSUS DESSOUS.*

Sens dessus dessous ; façon de parler adverbiale et de style familier, qui signifie qu'une chose est tellement bouleversée, qu'on n'en reconnaît plus ni le dessus ni le dessous.

Tout était *dessus dessous*.	Tout était *sens dessus dessous*.

DE SUITE, pour *TOUT DE SUITE.*

On dit bien, J'ai eu la fièvre quatre jours *de suite*. Vos livres sont là *de suite sur ces tablettes* : mais *de suite* ne doit pas se mettre pour *tout de suite*, *aussitôt*. Ainsi ces phrases ne valent rien :

Dès que vous aurez reçu ma lettre, allez *de suite* la porter à ma femme.	allez *tout de suite*, *aussitôt*, etc.
Quand il eut appris la mort de sa mère; il se mit *de suite* à pleurer.	il se mit *tout de suite*, *aussitôt* à pleurer.

DÉTOURS, pour *EMPECHEMENS.*

Quand on dit, *Cette rivière fait des détours*; quand encore on dit, *Cet homme a des détours diaboliques*, on parle français; mais on parle gascon, lorsqu'on met *détours* pour *empêchemens*, comme quand on dit :

Je n'ai pas travaillé à votre affaire; j'ai eu des *détours* toute la semaine.	j'ai eu des *empêchemens*; j'ai été *détourné*.
Certains *détours* que j'ai eus m'ont empêché de penser à vous.	j'ai été *détourné*, et je n'ai pu penser à vous.

Une dame parisienne, mais qui est depuis longtemps à Toulouse, sortant fort tard de son appartement, dit à la compagnie qui l'attendait : Je vous prie de m'excuser, j'ai eu mille *détours* toute la matinée. Je dis en moi-même, ce mot ne lui vient pas de Paris; c'est une acquisition faite à Toulouse.

DÉVACHER, pour, *ôter la VACHE* ou *BANNE.*

Oter la banne, c'est découvrir les bâteaux ou charrettes dont la couverture est une banne, c'est-à-dire, une grosse toile, une pièce de drap ou autre chose, pour garantir de la pluie les grains et autres marchandises.

Faire DEUIL, pour *REGRETTER.*

Regretter, verbe actif.

Ce joueur a perdu son argent ; il lui *fait bien deuil.*	il le *regrette bien.*
Mon ami est mort ; il me *fait bien deuil.*	je le *regrette bien.*

DIGNEROLE, pour *TIRE-LIRE.*

Tire-lire, subst. féminin ; petit vaisseau de terre ou d'autre matière, fait en forme de boîte ou de petit tronc, ayant une fente en haut, par où l'on met des pièces de monnaie pour faire un petit amas d'argent.

Les enfans amassent dans une *dignerole*, sou à sou, une petite somme.	dans une *tire-lire.*

DIRE, pour *ACCUSER.*

ACCUSER, verbe actif ; déclarer son point.

Dites votre point.	*Accusez* votre point.
C'est à vous à jouer : *dites* votre jeu.	*accusez* votre jeu.

DIRE, pour *COMMANDER* ou *PRIER.*

LE maître m'a *dit* de faire mon devoir.	m'a *commandé*, etc.
Mon ami m'avait *dit* de l'aller voir.	m'avait *prié* de l'aller voir.

DIRE, pour *DEMANDER.*

J'AI trouvé André, et il m'a *dit* où j'allais.	il m'a *demandé* où j'allais.
Allez voir votre cousin, et *dites-lui* s'il a reçu des nouvelles de Paris.	*demandez-lui* s'il a reçu, etc.

DISSIPÉ, pour *DISSIPATEUR.*

CET homme est un *dissipé* : il mange son bien.	Cet homme est un *dissipateur.*

Un homme *dissipé* est celui qui se répand trop dans le monde, et qui est plus occupé de ses plaisirs que de ses devoirs.

Il ne sera pas le DIT, pour *Il ne sera pas DIT.*

JE veux qu'il soit *le dit* que je sais pardonner à mes ennemis.	*qu'on dise* que je sais pardonner à mes ennemis.

SE DOGUER, pour *COSSER.*

COSSER, verbe neutre. Il se dit des beliers qui heurtent de la tête les uns contre les autres.

Les beliers, les moutons *se doguent.*	*cossent* ou *se cossent.*

DONT et D'OU.

ON confond quelquefois ces deux mots, comme on va le voir :

Cahors *dont* je suis.	*d'où* je suis.
Auterrive *dont* je viens.	*d'où* je viens.
Gaillac *d'où* je suis curé, *d'où* je suis seigneur.	*dont* je suis curé, *dont* je suis seigneur.

DORMARD, pour *DORMEUR.*

IL faut avouer que vous êtes un grand *dormard.*	un grand *dormeur.*

DORMIR, pour *COUCHER.*

On entend quelquefois ces phrases, où l'on met *dormir* pour *coucher.*

Vous *dormez* donc dans cette chambre; vous *dormiez*, ce semble, autrefois dans l'autre.	Vous *couchez* donc dans cette chambre; vous *couchiez* dans l'autre.
Nous avons *dormi* la nuit dernière à Montauban; nous *dormirons* aujourd'hui à Toulouse.	Nous avons *couché* la nuit dernière à Montauban; nous coucherons aujourd'hui à Toulouse.
Nous *dormîmes* ensemble lui et moi.	Nous *couchâmes* ensemble.

DORSENAVANT, pour *DORÉNAVANT.*

Dorsenavant est un vieux mot dont on ne doit plus se servir : il faut dire *dorénavant*, et mieux *désormais.*

DOUBLER, pour *PLIER* ou *FAUSSER.*

J'ai *doublé* la clef de ma porte.	J'ai *faussé* la clef de ma porte.
J'ai *doublé* la pointe de ma jambette.	J'ai *plié* la pointe de ma jambette.

DOUZIL, pour *FAUSSET*.

Porte-moi le *gimbelet*, et prépare-moi un *douzil*, je veux percer mon baril de vin blanc.	Apporte-moi le *foret*, et prépare-moi un *fausset*, etc.

LE DROIT, pour *L'ENDROIT*.

Il faut dire l'*endroit*, l'*envers* d'une étoffe ; combien de gens disent :

Voici le *droit* de cette étoffe, en voici le *revers*.	Voici l'*endroit* de cette étoffe, en voici l'*envers*.
Vous me présentez toujours le *revers* de cette étoffe : voyons-en le *droit*, montrez-la-moi par le *droit*.	Vous me présentez toujours l'*envers* de cette étoffe : voyons-en l'*endroit*, montrez-la-moi par l'*endroit*.

DROIT, pour *DEBOUT*.

Bien des gens disent *droit* pour *debout*.

J'ai été *droit* toute la matinée.	J'ai été *debout* toute la matinée.
J'ai été *droit* pendant tout le sermon.	J'ai été *debout* pendant tout le sermon.
Depuis ma dernière maladie je ne puis demeurer *droit* un seul quart d'heure.	je ne puis demeurer *debout*, etc.

Si vous ne trouvez point de chaise, vous resterez *droit.*	vous resterez *debout.*

Entrons ; d'être debout *à la fin on se lasse.*

Mais on dit à un enfant : Tenez-vous *droit*, de peur que vous ne soyez voûté. On dit aussi à un serviteur paresseux :

Te voilà sur tes pieds, droit *comme une statue.*

DROLLE, pour *DRÔLESSE.*

DRÔLESSE, substantif féminin ; femme de mauvaise vie.

C'est une *drolle.*	C'est une *drôlesse.*

DU de trop.

ON a lu dans un mémoire, excellent d'ailleurs, cette phrase : Un tel ne peut avoir vu ce cachet *du depuis.* On a dit autrefois *du depuis*, mais on ne le dit plus.

Depuis lors ne se dit pas non plus. Il faut dire simplement, *depuis ce temps-là.*

DU A, pour *DE EN.*

JE vais vous conter tout cela *du* fil *à* l'aiguille.	*de* fil *en* aiguille.
Dites-nous cela *du* fil *à* l'aiguille.	*de* fil *en* aiguille.

Et pour conter tout de *fil* en *aiguille.*

LA FONTAINE.

DU DEVANT DERRIÈRE, pour *DEVANT DERRIÈRE.*

METTRE *du devant derrière.*	*devant derrière.*

E

E de moins.

I.

METTEZ des *chalottes* dans ce ragoût.	des *échalottes.*

II.

Voilà un visage *cadavreux.*	*cadavéreux.*
Elle a une mine *cadavreuse.*	*cadavéreuse*

III.

Vous êtes *june.*	Vous êtes *jeune.*
C'est aujourd'hui *jûne.* Il faut *jûner.* On ne peut pas *déjûner.*	*jeûne*, *jeûner*, *déjeûner.*
Hurter à la porte.	*Heurter.*
Des yeux *blus.* Une longue *quue.* Du *burre.*	Des yeux *bleus* Une longue *queue.* Du *beurre.*
C'est un homme *hureux.*	Cet homme est *heureux.*

E de trop.

I.

Lorsqu'un mot commence par un *S*, la plupart des gascons mettent un *E* avant ce *S*, et disent :

Un escrutin.	Un scrutin.
Un escapulaire.	Un scapulaire.
Un escorpion.	Un scorpion.
Un estratagème.	Un stratagème.
Des espéculations.	Des spéculations.
Des espectacles.	Des spectacles.
Des estatues.	Des statues.
Des esquelettes.	Des squelettes.

Mille gens, en temps de jubilé, disent : J'ai fait mes *estations*.

On parlait un jour dans une compagnie, de théâtre et de sculpture. Un médecin disait toujours *esculpture*, les *espectacles*, les *estatues*; ce qui donna lieu à un rieur de dire, lorsque le médecin fut sorti : Je plains fort le pauvre Mr. . . . . qui promène depuis maintes années ses *espectacles* et ses *estatues* par toutes les maisons de la ville.

Molière connaissait ce gasconisme; car, introduisant sur la scène un gascon, il lui fit dire : Je suis *escandalisé*.

J'ai vu cette faute jusque dans un mémoire imprimé. Il y avait : Ils s'*escandalisèrent*, pour ils se *scandalisèrent*.

Quelques-uns font bien pis encore; ils joignent l'article qui précède cette sorte de mots avec le mot, et ils disent :

L'espectacle.	Le spectacle.
L'estation.	La station.
L'escapulaire.	Le scapulaire.
L'escorbut.	Le scorbut.
L'esculpteur.	Le sculpteur.
L'esculpture.	La sculpture.
L'esphère.	La sphère.
L'escorpion.	Le scorpion.

On montrait un jour par dérision une lettre, où il y avait : Je suis menacé de *l'escorbut*, pour *du scorbut*. Il y avait encore : Le célèbre auteur de *l'Espectacle* de la Nature.

Combien de gens à Toulouse disent, la salle de *l'espectacle !* Combien de gens encore disent, on alla à *l'escrutin* pour la huitième fois.

Une personne dit un jour : Quand une femme est dévote jusqu'à porter *l'escapulaire*, et qu'elle va néanmoins à *l'espectacle*, *l'escandale* en est plus grand.

II.

Prenez ces *évergettes*, et *évergetez* mon habit.	Prenez ces *vergettes*, et *vergetez* mon habit.

III.

Apportez des *écopeaux*. Jetez des *écopeaux* dans le feu.	des *copeaux*.

Un homme de lettre qui lut cette remarque dans mon manuscrit, écrivit au bas de la page : Grand merci de votre remarque. Je croyais qu'on disait *coupeaux* et non *copeaux*. Il y a en effet des gens qui disent *coupeaux*, ce qui est mal. Cela peut servir de quatrième remarque.

IV.

Quelques-uns disent, *étenailles*, *épincettes*, pour *tenailles*, *pincettes*.

V.

Epélucher.	*Eplucher.*
Epocher les yeux.	*Pocher* les yeux.

VI.

Ecuerie.	*Ecurie.*

VII.

Des pleumes.	Des plumes.
Pleumer.	Plumer.
La forteune.	La fortune.
Obscœur.	Obscur.
La leune.	La lune
Des preunes.	Des prunes.
Cela est seur.	Cela est sûr.
Beuvons, beuvez.	Buvons, buvez.

E, pour *A*.

BIEN des gascons mettent un *E* pour un *A* dans plusieurs occasions.

I.

Gredins, pour *Gradins*.

Quelqu'un faisait arranger les livres de sa bibliothèque. Il dit à un domestique qui était sur un marche-pied : Monte un *gredin* de plus. Quelqu'un dit: On ne peut pas dire sans quelque honte *gredins* pour *gradins*, depuis que l'auteur des gasconismes a dit que les *gredins* étaient à Bicêtre, et les *gradins* sur les autels.

Un évèque des environs entendit dire à un ecclésiastique de son cortége, *ras-de-chaussée*. Il en badina avec les autres, et demanda quelle espèce de *rats* c'était que les *rats de chaussée*. Bon, monseigneur, répondit quelqu'un, il nous en dit bien d'autres. Il dit toujours les *gradins* de l'autel, pour les *gredins* de l'autel. Ce dernier fit encore plus rire l'évêque que le premier.

II.

Repetasser, pour *Rapetasser*.

Ce mauvais tailleur ne fait autre chose que *repetasser*	que *rapetasser*.

Il y en a même qui suppriment la première syllabe, et qui disent *petasser*.

Ses souliers grimaçant, vingt fois rapetassés.

III.

Repatrier, pour *Rapatrier*.

Il est très-ordinaire à Toulouse de dire *repatrier* pour *rapatrier*. Un tel et un tel sont brouillés, dit-on ; madame une telle trouvera bien moyen de les *repatrier*. Personne n'entend mieux qu'elle le *repatriage*.

IV.

Rebrouer, pour *Rabrouer*.

Je lui ai dit son fait. Je l'ai bien *rebroué*.	Je l'ai bien *rabroué*.

V.

Thérèse en ce malheur perdit la tramontane.

Ce vers est une leçon pour beaucoup de gens qui disent la *trémontane*.

VI.

Le bois de la vigne ne s'appelle pas *serment*, des *sermens*, mais *sarment*, des *sarmens*. *Serment* est une affirmation en justice, et se prend aussi quelquefois pour jurement.

VII.

La plupart prononcent mal les mots suivans ; ils disent :

Parepluie.	Parapluie.
Paresol.	Parasol.
Parevent.	Paravent.
Maquerons.	Macarons.
Contrevention.	Contravention.

E, pour *I*.

UN clou de *gérofle*.	Un clou de *girofle*.
Avez-vous une *démissoire* de votre évêque ?	un *dimissoire*.
Un messel.	Un missel.
Fémenin.	Féminin.

E, pour *U*.

MANEFACTURE.	*Manufacture.*

EAU-BÉNITIER, pour *BÉNITIER*.

ON reprochait autrefois à des filles dévotes de ne jamais prendre d'eau bénite. Un célèbre avocat qui les défendait, dit dans son mémoire : Il est pour-

tant vrai qu'il y avait par-tout dans leur maison des *eau-bénitiers*. Il avait pris ce mot dans les conversations ; il l'avait dit ensuite ; puis il l'écrivit sans défiance.

Petite ÉCHELLE de BAT, pour *ÉCHELETTE.*

ÉCHELETTE, subst. féminin ; sorte de petite échelle que l'on attache à côté d'une bête de somme pour y accrocher de la viande, des gerbes, des bottes de foin, de paille, etc.

Attachez la petite *échelle.*	l'*échelette.*

ÉCLAIRER, pour *faire BRULER.*

IL faudrait *éclairer* ce feu.	Il faudrait *faire brûler*, *faire flamber* ce feu.
Eclairez un peu ce feu.	*Faites brûler* ce feu.

ÉCLANCHE, pour *ÉPAULE.*

LES gascons appellent une épaule de mouton, une *éclanche*. Ils ont tort, une *éclanche* est un *gigot*, c'est la même chose : c'est la cuisse du mouton coupée.

ÉCORCE verte des noix, pour *BROU ou ECALE des noix.*

L'*ÉCORCE verte des noix* sert à divers usages, selon qu'elle est préparée.	Le *brou* ou l'*écale des noix* sert, etc.

Ecale se dit aussi des coquilles d'œufs et de la peau des pois qui se lève quand ils cuisent. Ecale d'œufs. Des écales de pois.

Oter l'ÉCALE verte des noix, pour, *ÉCALER des noix.*

ÉCALER, verbe actif; ôter l'écale.

Vous *ôtez l'écorce verte des noix.*	Vous *écalez des noix.*

Ce verbe est aussi réfléchi. Les pois *s'écalent* quand ils ont bouilli.

ÉCORCHERIE, pour *BOUCHERIE*, ou mieux *TUERIE.*

TUERIE subst. féminin; lieu où l'on tue les animaux pour en vendre la chair à la boucherie.

Il y a une *écorcherie* dans ce quartier-là.	Il y a une *tuerie*.

Boucherie, signifie et le lieu où l'on tue et celui où l'on vend publiquement la viande du gros et menu bétail; cependant il s'emploie ordinairement dans le dernier sens.

Ecorcherie est le lieu où l'on écorche les chiens, les chevaux, etc. Il se prend quelquefois pour *voirie*.

ÉCOULEMENT, pour *COULAGE*.

COULAGE, subst. masculin; perte, diminution des liqueurs qui s'écoulent de leurs futailles et tonneaux ou imperceptiblement ou subitement.

J'ai perdu beaucoup de vin par un *écoulement* imperceptible.	par un *coulage* imperceptible.

ÉCOULEURES, pour *BAQUETURES*.

BAQUETURES, subst. fém. pluriel sans singul. (Prononcez presque bactures). C'est le vin qui tombe dans le baquet, lorsqu'on remplit sous les futailles des bouteilles, des brocs ou autres vaisseaux.

De bonnes *écouleures* toutes fraîches.	de bonnes *baquetures*.

ÉCOURGEON, pour *ESCOURGEON*.

ESCOURGEON, subst. masc. (Le *S* se prononce); espèce d'orge hâtive d'automne, qu'on fait manger en vert aux chevaux. Son épi a quatre côtés, au lieu que l'orge ordinaire n'en a que deux.

Voilà un champ d'*écourgeon*.	d'*escourgeon*.

ÉCRAN, pour *PARAVENT.*

IL n'est pas rare d'entendre dire à Toulouse *écran* pour *paravent*; comme, il faudrait un *écran* devant cette porte. On peut voir par les vers suivans que l'usage d'un *écran* n'est pas d'être mis devant une porte.

Comme on donne à chacun son siége et son écran ,
Des pincettes aussi l'on présente une paire.

On se sert donc d'un *écran* quand on est devant le feu ; mais il faut dire *paravent* quand il est question du meuble que l'on met dans une chambre pour se garantir du vent d'une porte.

ÉCUELLE à couler du lait, pour *COULOIR.*

COULOIR, subst. masculin; écuelle ordinairement faite de bois, qui au lieu de fond a une pièce de linge, par où on coule le lait en le tirant.

Approchez l'*écuelle à couler du lait.*	Approchez le *couloir.*

ÉCUME de métaux , pour *CHIASSE.*

CHIASSE, substantif féminin. C'est l'écume des métaux.

Ecume de cuivre, de fer, etc.	*Chiasse* de cuivre, de fer, etc.

EMBOUCHOIRE, pour *EMBOUCHOIR*.

EMBOUCHOIR, subst. masculin; deux morceaux de bois en forme de jambe, qu'on met dans les bottes pour les élargir.

Le cordonnier est obligé de mettre vos bottes à l'*embouchoire*.	à l'*embouchoir*.

Clef d'embouchoir; morceau de bois que le cordonnier met dans l'embouchoir pour élargir les bottes.

EMBRASEMENT d'une porte ou d'une croisée, pour, *ÉBRASEMENT* ou *EMBRASURE*.

ÉBRASEMENT, subst. masculin; élargissement qui se fait en dedans aux ouvertures des murailles à l'endroit des fenêtres ou des portes.

On va faire l'*embrasement* de vos fenêtres.	l'*ébrasement*, ou l'*embrasure*.

EMBROUILLAGE, pour *EMBROUILLEMENT*.

BIEN des gens disent, il y a dans cette affaire de l'*embrouillage*, de l'*embrouille*, de l'*embrouilli*; il faut dire *embrouillement*.

EN de moins.

Les guerres et les maux qui *s'ensuivent.*	qui *s'en ensuivent.*

EN, DURANT, ou *PENDANT*, de moins.

Il y a dans ce pays l'hiver bien de la boue.	*en* hiver bien de la boue.

EN de trop.

I.

Ils sont trois ou quatre dans cette ville qui font *en* seuls tout le commerce.	Ils sont trois ou quatre dans cette ville qui font seuls tout le commerce.

On lit dans le Dictionnaire de l'Académie ce qui suit :

« Un monopoleur est un marchand qui cherche à » vendre *seul* quelque denrée ». C'était bien là l'occasion de mettre *en* seul, si cela eût été français. Les gascons continuent ainsi leur *en* de trop :

J'ai pris *en* seul un billet de loterie.	J'ai pris pour moi seul un billet de loterie.
Jusques à présent mon fils a étudié *en* seul chez moi.	a étudié seul, sans précepteur.
Il commandait l'armée *en* seul.	Il commandait l'armée *en chef*.
Je voulais le trouver *en* seul, lui parler *en* seul.	le trouver seul, lui parler *seul à seul*.

J'ai fait ce mémoire *en* seul.	J'ai fait seul, ou sans aide, ce mémoire.
Cette demoiselle n'ose chanter *en* seule.	n'ose chanter seule.

I I.

Quelques-uns mettent *en* de trop, lorsqu'ils conjuguent *s'en aller*, à ses temps composés. Ce sont ceux qui disent :

Je m'en suis *en* allé.	Je m'en suis allé.
Je m'en étais *en* allé.	Je m'en étais allé.
Un enfant, quand il va *en* quelque part, quand il entre *en* quelque part, doit être poli.	quand il va quelque part, quand il entre quelque part, etc.

I I I.

On fait la même faute avec le verbe *s'enfuir*, à ses temps composés. C'est lorsqu'on dit :

Je m'*en* suis enfui.	Je me suis enfui.
Je m'*en* étais enfui.	Je m'étais enfui.
Il s'*en* était enfui.	Il s'était enfui.

Il faut appliquer cette règle aux autres temps composés et aux autres personnes.

Dans *s'en aller*, *en* n'accompagne jamais le participe : au contraire, dans *s'enfuir*, *en* ne quitte pas le participe *fui*.

Non-seulement ceux-là font une faute qui mettant deux fois *en*, disent, je m'*en* suis *en* allé ; mais aussi ceux qui ne le mettant qu'une fois, joignent ce monosyllabe au participe, et disent :

Je me suis *en* allé. Il s'est *en* allé.	Je m'en suis allé. Il s'en est allé.
Nous nous sommes *en* allés.	Nous nous en sommes allés.

IV.

En est encore de trop avec le verbe *agir*, comme lorsqu'on dit :

Vous *en* agissez mal avec moi.	Vous agissez mal avec moi.
Il *en* a toujours mal agi avec nous.	Il a toujours mal agi avec nous
Nous n'*en* avons pas mal agi avec eux.	Nous n'avons pas mal agi avec eux.
Vous n'*en* avez pas toujours bien agi avec moi.	Vous n'avez pas toujours bien agi avec moi.

Mais si, au lieu d'*agir*, on se sert du verbe *user*, alors on ajoute *en*. On dit, vous *en* usez bien, vous *en* usez mal, etc.

V.

On dit bien, je ne veux plus que mon fils serve, il m'*en* coûte trop; mais on fait de très-mauvaises phrases, lorsqu'on dit, je ne veux plus, mon fils, que tu ailles au service, tu m'*en* coûtes trop.

Je ne comptais pas que tu m'*en* coûterais tant.	Je ne comptais pas qu'il m'*en* coûterait tant.
Tu ne m'*en* coûteras plus tant.	Tu ne *me* coûteras plus tant.

EN, pour *A*.

I.

Vous avez là tous mes livres. Vous voilà *en* même, lisez.	Vous voilà *à* même.
Vous avez bien des plats devant vous ; mangez, vous êtes *en* même.	mangez, vous êtes *à* même.

Vous pouviez parler de mon affaire ; vous étiez *en* même.	vous étiez *à* même.

I I.

On lit dans l'Encyclopédie : « Les Languedociens » et les Provençaux disent *en* Avignon. C'est une » faute. On doit dire, *à* Avignon ». Je n'ai rien à ajouter.

III.

Ma femme est allée *en* confesse.	est allée *à* confesse.

Va quatre fois par mois se vanter à *confesse.*

I V.

Il se fait tenir *en* quatre.	Il se fait tenir *à* quatre.

V.

Je l'ai vu là : il avait une perruque *en* bourse.	une perruque *à* bourse.

V I.

Avoir bouche *en* cour.	bouche *à* cour.

Avoir bouche à cour, c'est être nourri dans la maison de grands seigneurs, princes et rois; et cela ne se dit proprement que des officiers de la maison du roi et des maisons des princes, lorsqu'ils ont droit de manger à quelqu'une des tables.

EN pour *A LA*, et *A LA* pour *EN*.

Voici quelques occasions où plusieurs disent *en* pour *à la*.

I.

Le temps est *en* pluie.	Le temps est *à la* pluie.
Ils vont tous *en* file.	Il vont tous *à la* file.
J'ai vu le roi *en* chasse.	*à la* chasse.
Nous nous verrons *en* foire de Beaucaire.	*à la* foire de Beaucaire.
Il est bien *en* cour.	Il est bien *à la* cour.
Il a des amis *en* cour.	Il a des amis *à la* cour.
Je ne veux pas qu'on me mène *en* baguette.	Je ne veux pas qu'on me mène *à la* baguette.
Cet homme a toujours de mauvaises paroles *en* bouche.	*à la* bouche.
Je vous ai vu *en* promenade.	*à la* promenade.

Seul mon bourru d'amant fut à la *promenade.*

II.

Bien des gens disent, je vais *en* campagne, j'ai une affaire *en* campagne C'est mettre *en* pour *à la*, comme le prouve ce vers :

Dans un char magnifique allant a la *campagne.*

III.

Être *en* ville, et être *à la* ville, sont bien différens. Être *en* ville, c'est être seulement hors de sa maison. Être *à la* ville, c'est n'être plus à la campagne, c'est en être revenu.

Quand on sort seulement de sa maison, on dit je vais *en* ville, j'ai une affaire *en* ville; mais quand on revient de la campagne, on doit dire, je vais *à la* ville. Ce serait très-mal parler que de dire, je vais *en* ville, j'ai affaire *en* ville.

Il y a des gens qui ne font pas toutes ces distinc-

tions. J'ai lu dans des lettres écrites de Toulouse : Mr. votre frère est *en* ville depuis huit jours : Madame une telle est revenue ; elle est *en* ville depuis quinze jours.

Je demandais un jour à un jeune toulousain si je pouvais parler à son père. Non, me répondit-il, il est *en* campagne ; il est allé *en* campagne. Je lui demandai quelque temps après : Hé bien, Mr. votre père est-il de retour ? Oui, me répondit-il, il est *en* ville. Il mit deux fois *en* pour *à la*.

EN, pour *AU*.

LE temps est *en* beau.	Le temps est *au* beau.
Le temps se met *en* beau.	se met *au* beau.

EN, pour *AUX*.

IL a été mis *en* galères.	*aux* galères.
Il a été trois ans *en* galères.	Il a été trois ans *aux* galères.
Il a été envoyé *en* galères.	Il a été envoyé *aux* galères.

EN, pour *DANS*.

IL a enfermé cela *en* son armoire, *en* son cabinet, *en* sa cassette, *en* son coffre.	*dans* son armoire, etc.
Nous aurons l'été *en* trois semaines.	Nous aurons l'été *dans* trois semaines.

Nous partirons *en* trois semaines.	Nous partirons *dans* trois semaines.

Emploi des prépositions DANS et EN.

Il arrivera *dans* trois jours, signifie qu'il sera arrivé le troisième jour, ou quand les trois jours seront passés.

Il arrivera *en* trois jours, signifie qu'il sera trois jours en chemin.

Il faut remarquer, pour une plus grande intelligence, que quand les mots *heure, jour, mois, années*, etc., sont joints aux adjectifs de nombre, si l'on doit employer *en*, on veut marquer le temps qui s'emploie à une chose; par exemple, *j'ai lu ce livre en une heure*. Mais il y a des endroits où *dans* ferait un faux sens; comme si je disais, *je ferai mon voyage dans dix jours*, pour dire, que je n'y emploîrai que dix jours, je parlerais mal et ne me ferais pas entendre; car *dans dix jours*, signifie que je ferai mon voyage après que dix jours seront passés.

EN, pour *DE*.

Les prépositions *en* et *de*, marquent un grand nombre de rapports; mais je pense que ceux qui désignent la matière dont une chose est faite, veulent la préposition *de*, et l'on peut consulter là-dessus le Dictionnaire de l'Académie : il ne rapporte aucun exemple qui ne confirme mon opinion. Si cela est, on fait bien des fautes lorsqu'on parle de ses bijoux et de beaucoup d'autres choses. Il faut être de bonne foi : ces fautes ne sont pas particulières aux gascons; mais comme nous travaillons principalement pour eux, il leur importe que nous en parlions dans cet ouvrage.

Votre tabatière est-elle *en écaille* ou *en carton ?*	est-elle d'*écaille* ou *de carton ?*

Quelques gens disent, tabatière *de caille*, ce qui est plus que ridicule.

J'aime mieux mon étui *en* ivoire, que votre étui *en* or.	mon étui *d'*ivoire, que votre étui *d'*or.
Fi ! une petite maîtresse comme vous a une tabatière *en* argent ! quel mauvais goût ! ma femme de chambre en a une *en* bon et bel or.	*d'*argent. *de* bon et bel or.
Voilà une belle étoffe : est-elle *en* soie ou *en* laine ?	est-elle *de* soie ou *de* laine ?
Combien vous coûte ce drap *en* or ?	ce drap *d'*or.

EN, pour *LE*, *LA*, *LES*, *TEL*, *TELLE*, *TELS*, etc.

LE monosyllabe *en*, va bien quand il a rapport à un substantif, comme : Tout le monde dit que Mr. un tel a de l'esprit, pour moi je ne lui *en* trouve pas ; mais *en* est gascon, quand il a rapport à un adjectif. Cette faute est très-commune. La plupart des gascons disent donc :

Mon frère est mélancolique ; mais moi je n'*en* suis pas.	mais moi, je ne *le* suis pas.
On dit que Mr. un tel est spirituel ; pour moi, je ne l'*en* trouve pas.	pour moi, je ne trouve pas qu'il *le* soit.
Cet enfant n'est pas joli, mais sa mère l'*en* croit.	sa mère croit qu'il l'est.

Vous êtes riche, monsieur; je n'*en* suis pas tant que vous.	je ne le *suis* pas tant que vous
Vous trouvez la soupe chaude; je ne l'*en* trouve pas.	je ne trouve pas qu'elle le soit.
Une telle est fort dévote : elle *en* devient tous les jours davantage.	elle *le* devient tous les jours davantage.
On la croit sotte *à* cette fille, mais elle *n'en* est pas autant qu'on le pense	On croit cette fille sotte, mais elle ne l'*est* pas autant qu'on le pense.

On venait de lire un très-beau discours sur, etc. Quelqu'un dit à l'orateur : Vous m'avez, monsieur, fait naître l'envie d'être éloquent. Je voudrais de tout mon cœur vous *en* faire, répondit M. ***, au lieu de, je voudrais bien que vous *le* devinssiez, et y contribuer. Voilà mon gasconisme dans la bouche d'un des hommes de Toulouse qui a le plus d'esprit.

On demandait dans une instruction qu'on faisait à des enfans, si saint Joseph était père de Jesus-Christ. L'enfant ne répondant pas, le catéchiste gascon dit : Non ; mais on l'*en* croyait. Il y a dans le catéchisme de Mr. Fleuri : Non ; mais on *le* croyait.

Un jeune gascon expliquait en classe ces paroles d'un auteur latin : *Servi non sunt hostes nostri, ipsi eos facimus.* Il n'est pas vrai, dit-il, que nos esclaves soient nos ennemis, c'est nous-mêmes qui les *en* rendons, pour, c'est nous-mêmes qui les rendons tels.

EN BAS, pour *EN ENBAS.*

*E**N bas* est une façon de parler adverbiale, d'un usage très-étendu. Il est des cas où l'on doit ajouter, pour plus de précision et de justesse, la préposition

en. On ne distingue point ces cas dans ce pays-ci. Nous allons les faire sentir par quelques exemples.

Tout corps pesant, lorsqu'il est retenu, agit et pousse *en bas*.	agit et pousse *en enbas*.
Les guirlandes, pour être dessinées avec grâce, doivent former à chaque bout une pente qui descende *en bas*.	qui descende *en enbas*.
Lorsque les épis mûrissent, la tige s'incline, et les barbes descendent *en bas*.	descendent *en enbas*.

On dit aussi tirer *en enbas*. Dict. de l'Académie.

ENCAN, pour *VENTE*.

On dit communément à Toulouse, un *encan*, pour une *vente*; c'est un gasconisme. *Encan* n'est pas la *vente*, mais la manière de la faire. Ainsi on dit bien, Vendre à l'*encan*, vente à l'*encan*, c'est-à-dire, à l'enchère; mais on parle mal, quand on dit : On fait un *encan* de livres, il y a un *encan* d'étoffes chez, etc. Il faut dire, on fait une *vente* de livres, une *vente* d'étoffes : on les vend à *l'encan*.

EN CHIQUES EN MIQUES, pour *CHIQUET A CHIQUET*.

Chiquet, subst. masculin. Il n'a plus d'usage que dans le discours familier, et dans cette façon de parler adverbiale, *chiquet à chiquet*, pour dire, par petites parcelles, peu à peu.

Ses débiteurs l'ont payé *en chiques en miques*.	*chiquet à chiquet*.

ENCORE, pour *DÉJA*.

Cet enfant a-t-il *encore* déjeûné ?	a-t-il *déjà* déjeûné ?
Cette chambre où étaient les plâtriers est-elle *encore* finie ?	est-elle *déjà* finie ?
Avez-vous *encore* corrigé une épreuve de votre livre ?	Avez-vous *déjà* corrigé une épreuve de votre livre ?

Prèche-t-on *encore ?* Mon frère est *encore* ici. Je ferai cela *encore* ; etc. Ces *encore* ne sont pas gascons, parce qu'ils ne sont pas mis dans ces phrases pour *déjà*.

ENFANT, pour *GARÇON*.

On dit à Toulouse *enfant*, pour *garçon*. Exemples :

Avez-vous de la famille ? J'ai deux filles et un *enfant*.	et un *garçon*.
Est-ce à vous, madame, cette petite fille ? Ce n'est pas une fille, c'est un *enfant*.	c'est un *garçon*.
De quoi madame *** est-elle accouchée ? d'un *enfant*.	d'un *garçon*.

Enfant, se dit d'un garçon ou d'une fille en bas âge et jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, sans aucune relation au père et à la mère.

Enfant est aussi un terme dont on se sert par flatterie

et par familiarité. En ce sens, on le fait quelquefois féminin au singulier, en parlant d'une fort jeune fille. *Voilà une belle enfant. Vous êtes une jolie enfant. C'est la meilleure enfant du monde. La pauvre enfant.*

ENLIASSER le menu linge, pour, *ACCOUPLER.*

ACCOUPLER, verbe actif; joindre ensemble. Accoupler du linge, accoupler des serviettes qu'on veut mettre à la lessive, pour dire, en faire des paquets.

Enliassez ces torchons.	*Accouplez* ces torchons.

J'ENNUIE, pour *IL ME TARDE.*

QUELLE façon de parler que celle-ci!

J'ennuie beaucoup que ma sœur arrive.	*Il me tarde* bien que ma sœur arrive.

ENRAIE, pour *ENRUE.*

ENRUE subst. féminin; sillon fort large, composé de plusieurs raies de terre relevées par la charrue.

Les métayers labourent quelquefois un champ en *enraie*	en *enrue.*

ENRÉE, pour *DENRÉE*.

DENRÉE, subst. féminin ; tout ce qui se vend pour la nourriture et pour la subsistance des hommes et des bêtes.

Acheter des *enrées*.	des *denrées*.

ENROUURE, pour *ENROUEMENT*.

ON dit si communément *enrouure* à Toulouse, qu'un célèbre professeur en droit, mais qui n'est plus, demanda à un de ses écoliers où il avait pris le mot *enrouement* dont il se servait, que ce n'était pas sans doute dans la bonne compagnie. Le jeune homme répondit que c'était dans madame de Sévigné, qui, parlant de quelques dames, dit : Elles sont dans un *enrouement* et une tousserie pitoyable.

ENSUITE.

CERTAINS gascons abusent singulièrement du terme *ensuite*. Ils le répètent à chaque instant dans leurs récits, et cette répétition inutile finit par être très-ennuyeuse, très-ridicule et très-fastidieuse ; souvent même ils l'emploient à contre-sens. Ils disent : Vous n'auriez pas dû vous fâcher de ce que votre mère vous a grondé : n'a-t-elle pas droit de vous dire ce qu'il lui plait ? *ensuite* vous aviez tort (*d'ailleurs* vous aviez tort). Vous ne sentez pas ce que vous lui devez ; vous ne l'écoutez pas, et *ensuite* vous lui répondez mal, très-mal (*et de plus* vous lui répondez mal).

Il faut bannir *ensuite* du discours, quand on ne peut pas l'employer dans le sens de la préposition *après* ; et même ne faut-il pas le répéter trop souvent. Vous direz fort bien : Faisons ceci, *ensuite* nous ferons le reste : Dînons, *ensuite* nous irons nous promener. Mais ne dites pas : Je ne peux pas sortir, je suis malade ; *ensuite* j'ai affaire chez moi. Ni en répétant fort fastidieusement ce mot ; je suis sorti, *ensuite* j'ai été à la foire, *ensuite* j'ai vendu mes cochons, *ensuite* j'ai acheté une paire de bœufs, etc.

Par exemple est encore une expression que certaines personnes emploient et répètent souvent sans nécessité, et presque toujours à contre-sens. *Par exemple* est une façon de parler adverbiale, dont on se sert pour confirmer ce qu'on a dit, et pour l'autoriser par l'exemple de quelque chose de semblable. Un grand homme, *par exemple*, Bonaparte, qui n'a d'autre passion que celle de rendre une grande nation heureuse, est digne de l'hommage et de la reconnaissance de tous les siècles..... Voici, *par exemple*, une expérience qui confirmera le principe que j'ai avancé..... La racine carrée d'un nombre proposé est le nombre qui, multiplié par lui-même, a produit le nombre proposé. *Par exemple*, 3 est la racine carrée de 9, et 4 est la racine carrée de 16... Mais peut-on entendre, sans rire, ces gens qui disent à tout propos, et fort mal à propos : *Par exemple*, j'ai bien dîné ; *par exemple*, je n'aime pas les coquins ; *par exemple*, je n'ai pas le sou, etc., etc.

ENTICHÉ, pour *ENTÊTÉ*.

On dit, *être entiché* d'une mauvaise doctrine, mais on ne peut pas dire comme plusieurs gascons :

Ce garçon est *entiché* de cette fille.	Ce garçon est *entêté* de cette fille.

On dit d'un fruit qui commence à pourrir, qu'il est *entiché*. Peu de gascons connaissent cette façon de parler : quand on s'en sert devant eux, ils vous demandent ce que vous voulez dire.

ENTONNOIR à faire du boudin, pour *BOUDINIÈRE*.

BOUDINIÈRE, subst. féminin ; petit entonnoir de fer blanc pour faire du boudin et de la saucisse.

Mon fils, allez quérir l'*entonnoir*, je veux faire du boudin.	Allez quérir la *boudinière*, etc.

Première ENTRÉE d'une femme à l'église après ses couches, pour *RELEVAILLES*.

RELEVAILLES, subst. féminin pluriel ; petite cérémonie ecclésiastique, qui se fait quand une femme relève de couche, et qu'elle va à l'église pour la première fois, afin de se faire bénir par le prêtre.

ENTRER.

LE verbe *entrer* est neutre. Vaugelas reprochait aux gascons de son temps de faire ce verbe actif, et d'avoir donné cours à cette phrase : *Entrez ce cheval dans l'ecurie*, pour, *faites entrer ce cheval dans l'écurie* Mais que penserait aujourd'hui ce célèbre grammairien, s'il entendait dire aux gascons de notre temps :

Porteurs, *entrez* votre chaise dans cette cour.	*Apportez* votre chaise dans cette cour.

Est-ce vous qui avez *entré* ce bois ?	qui avez *apporté* ce bois ?
Laquais, *rentrez* ces fauteuils dans l'appartement.	*rapportez* ces fauteuils, etc.
Ces souliers sont trop petits ; je n'y puis *entrer* mes pieds.	je n'y puis *faire entrer* mes pieds.
Entrez davantage votre chapeau.	*Enfoncez* davantage votre chapeau.
Vous ne pourrez *entrer* tout cet argent dans votre poche.	Vous ne pourrez *faire entrer*, ou *mettre*.

Le verbe *entrer* est donc neutre, et non actif ; de plus il prend, aux temps composés, l'auxiliaire *être*, comme on le voit dans les deux vers suivans :

A peine étais-*je entré, que, ravi de me voir.....*
*Mais enfin, n'*es-*tu pas entré dans la maison ?*

Il ne faut donc pas dire, comme plusieurs, avec l'auxiliaire *avoir :*

J'ai entré aujourd'hui de bonne heure au palais.	*Je suis* entré, etc.
Je croyais *avoir* entré tard ce matin.	Je croyais *être* entré tard.
Vous êtes venu jusqu'à ma porte ; pourquoi n'*avez*-vous pas entré ?	pourquoi n'*êtes*-vous pas entré ?
J'ai rentré qu'il était fort tard.	*Je suis* rentré, etc.
Mes enfans *n'ont* pas encore rentré.	ne *sont pas* encore rentrés.

ÉPARGNE, pour *BINET*.

BINET, subst. masculin, petit instrument d'argent ou de fer blanc, qu'on met dans le chandelier, pour brûler une chandelle où une bougie jusqu'au bout.

Acheter une *épargne*. | un *binet*.

On dit, *faire binet*, pour dire, mettre un bout de chandelle ou de bougie par épargne sur un binet, ou sur le haut d'un chandelier pour le brûler jusqu'à la fin.

ÉPOUSER, pour *MARIER*.

ON disait autrefois *épouser* pour marier; mais ce mot a vieilli, il ne se dit plus. Aucun prêtre à Paris ne dit: J'ai *épousé* une telle. Les prêtres gascons *épousent*, les prêtres parisiens *marient*.

C'est avec raison qu'on a abandonné *épouser* pour *marier*, à cause de l'équivoque. Quand un prêtre dit, j'ai *épousé* mademoiselle une telle, il semble qu'il veuille dire qu'il s'est marié avec elle.

Une dame avait à sa table plusieurs curés des environs. Ils disaient souvent dans la conversation: J'ai *épousé* mademoiselle une telle: j'*épouserai* mademoiselle une telle. La dame qui sentait l'équivoque, dit: Voyez ces messieurs les curés, ne sont-ils pas admirables? Ils veulent que chaque homme s'en tienne à sa femme, et ils en *épousent* sans fin.

ÉQUIPAGE, pour *CARROSSE* ou *VOITURE*.

On entend par *équipage* un carrosse et des chevaux : l'un sans l'autre n'est pas un équipage. Il s'ensuit que les phrases suivantes ne valent rien.

Attelez les chevaux *à l'équipage*.	*au carrosse* ou *à la voiture*.
Lavez *l'équipage*.	Lavez *le carrosse*.
Voilà un bel *équipage*, mais l'attelage est fort mauvais.	Voilà un beau *carrosse*, etc.

ERCIS, pour *ERS*.

Ers, substantif masculin ; vesce noire. Sorte de légume dont le grain est rond. Il y en a de deux espèces.

J'ai acheté des *ercis* pour les pigeons.	J'ai acheté des *ers*, etc.

ERRES, pour *ARRHES*.

Allons, donnez-moi des *erres*, et le porc est à vous.	donnez-moi des *arrhes*, etc.
Je prends vos *erres*, mais je vous avertis que vous les perdrez, si vous rompez le marché.	Je prends vos *arrhes*, mais je vous avertis, etc.

ERRIÈRE, pour *ARRIÈRE.*

On avance souvent les mauvais sujets, tandis qu'on laisse les bons en *errière.*	en *arrière.*

ESCORSONNELLE, pour *SCORSONÈRE.*

Scorsonère, subst. féminin; racine excellente qui grossit toujours en terre, et qui ne s'y gâte jamais.

Le suc de l'*escorsonnelle* est bon pour la vue et contre les morsures des vipères.	Le suc de la *scorsonère*, etc.

ESCOURILLES, pour *EFFONDRILLES.*

Effondrilles, subst. féminin pluriel; les parties grossières qui restent au fond d'un vase dans lequel on a mis du vin, de l'huile, etc., ou dans lequel on a fait cuire ou infuser quelque chose.

Il y a dans ces bouteilles bien des *escourilles.*	bien des *effondrilles.*

ESCOUVILLON, pour *ÉCOUVILLON.*

Écouvillon, subst. masculin; vieux linge attaché à un long bâton avec quoi on nettoie le four, lorsqu'on veut enfourner le pain, ou avec quoi on

nettoie le canon, lorsqu'on le veut recharger ou le rafraîchir.

On doit dire également *écouvillonner*, et non *escouvillonner*.

Escouvillonner le four. | *Ecouvillonner* le four.

ESPARRES, pour *ÉPARS*.

ÉPARS, pièce de bois large de trois doigts ou environ, qui entre dans les brancards et dans les ridelles des chariots et autres voitures semblables.

Les *esparres* ont rompu. | Les *épars* ont rompu.

ESPOMPI, pour *MOLLET* ou *RENFLÉ*.

UN carreau *espompi*.	Un carreau *mollet*.
Un lit *espompi*.	Un lit *renflé*.
De la pâte bien *espompie*.	De la pâte bien *renflée*.

IL EST, pour *C'EST*.

IL est dommage que cet enfant boite. | *C'est* dommage que cet enfant boite.

J'ai connu quelqu'un à Paris dont on se moquait, parce qu'il disait toujours, *il est* dommage.

Ci gît Molière : c'est *dommage* ;
Il faisait bien son personnage.

ESTIVANDIER.

Dans la seconde édition de cet ouvrage, on a relevé le mot *estivandier* dont les gascons se servent, et on l'a corrigé par *batteurs en aire*. Cette expression ne rend pas toute l'idée qu'on attache au mot *estivandier*. Les estivandiers sont ceux qui sarclent les blés, qui les coupent, les mettent en gerbes, les battent, les vannent, les mesurent, et prennent pour eux la part convenue avec le propriétaire. Il est si difficile de trouver un terme propre, qu'il faudra laisser aux gascons leurs *estivandiers*, à moins que l'Institut, chargé par le Gouvernement de fixer le vocabulaire de notre langue, ne leur prescrive une dénomination plus convenable. La moisson finit ordinairement au mois d'août, et l'idée attachée au mot *aoûteron*, qu'on prononce *oûteron*, nous paraît avoir une grande analogie avec celle d'*estivandier*. Quant au terme *moissonneur*, il est trop général; il dit trop, ou ne dit pas assez. Tout *estivandier* est *moissonneur*; mais tout *moissonneur* n'est pas *estivandier*.

ESTOC, pour *ÉTAU*.

Étau, subst. masculin; petite machine dont les serruriers et autres ouvriers se servent pour tenir fermes et serrées les pièces qu'ils travaillent. Il est composé de deux mors et d'une clef.

Un bon *estoc*.	Un bon *étau*.

Estoc est français dans un autre sens.

ET retranché.

I.

Bien des gens, gascons et autres, soit qu'ils parlent, soit qu'ils écrivent, retranchent *et*; par exemple :

Ils sont venus *l'un l'autre* me trouver.	l'un *et* l'autre.
Je les ai trouvés *l'un l'autre* qui jouaient.	l'un *et* l'autre.
J'ai dit *à l'un l'autre* qu'ils faisaient mal.	à l'un *et* à l'autre.
Je suis bien mécontent de *l'un l'autre*.	de l'un *et* de l'autre.

II.

D'un autre côté quelques-uns ajoutent *et* quand il ne faut pas, comme lorsqu'ils disent :

Ils s'aiment beaucoup l'un *et* l'autre.	*l'un l'autre.*
Ils se sont dit des injures à l'un *et* à l'autre.	*l'un* à *l'autre.*

On ne lie jamais ces pronoms par la conjonction *et*, quand le verbe est réciproque.

ÉTEIGNOIRE, pour *ÉTEIGNOIR.*

Éteignoir, substantif masculin; instrument creux en forme d'entonnoir pour éteindre les chandelles.

Voilà une *éteignoire* de fer blanc.	un *éteignoir* de fer blanc.

Petit *ÉTENDARD*, pour *BANDEROLE.*

BANDEROLE, subst. féminin ; espèce d'étendard que l'on met pour ornement à diverses choses.

Voici de *petits étendards* de navires ou de trompettes.	Voici des *banderoles*.

ÉTRANGE, pour *INTERDIT.*

Vous voilà tout *étrange*, parce que vous n'êtes pas chez vous.	Vous voilà tout *interdit*.
Cette demoiselle est tout *étrange* ici.	tout *interdite*.

ÊTRE, supprimé.

C'EST par précipitation que plusieurs gascons suppriment *être*, et disent :

Cette maison a besoin *de réparer*.	*d'être* réparée.
Ce cheval a besoin *de ferrer*.	*d'être* ferré.
Ma montre a besoin *de nettoyer*.	*d'être* nettoyée.
Ces vitres ont besoin *de laver*.	*d'être* lavées.

Je faisais un jour remarquer cette faute à une personne qui y tombait. Elle répondit : *Qui est-ce qui ignore que c'est là une faute ? Vous ne m'apprenez rien de nouveau.* Un de ses amis lui dit : Tu es un glorieux. Je t'ai entendu faire ce gasconisme

toute ta vie, et je suis sûr que c'est pour la première fois que tu y penses. Je le faisais aussi autrefois ; j'en ai perdu l'habitude à Paris.

EU, de trop.

On dit, *j'ai aimé*, *j'ai acheté*, *j'ai vendu*, et ainsi des autres verbes. Les gascons ajoutent *eu* à ces prétérits. Ils ne disent pas, *j'ai aimé* la musique, mais, *j'ai* eu *aime* la musique. Voici d'autres exemples:

J'ai *eu* plaidé une cause toute semblable.	*J'ai plaidé* une cause toute semblable.
J'ai *eu* mangé plusieurs fois chez un tel.	*J'ai mangé* plusieurs fois, etc.
J'ai *eu* lu ce livre autrefois.	*J'ai lu* ce livre autrefois.
J'ai *eu* pris jusqu'à sept tasses de café.	Il m'est arrivé de prendre jusqu'à sept tasses de café.
J'ai *eu* semé certaines années 200 setiers de blé.	*J'ai semé* certaines années, etc.

Un homme d'esprit faisait très-souvent cette faute ; je hasardai de l'en faire apercevoir. Il nia d'abord d'avoir parlé ainsi : il n'y avait pourtant qu'un moment qu'il avait dit, en parlant de quelqu'un, J'ai *eu* perdu ma peine à lui vouloir faire entendre raison ; et que, ne pouvant se rappeler le nom d'un religieux, il avait dit, pour le désigner : Il a *eu* prêché à Saint-Etienne.

Quelques momens après, lorsqu'il ne pensait plus à ma critique, il m'arriva de lui contester un fait. Un tel, me dit-il, me l'a *eu* dit ; et comme je m'étonnais de ce qu'il connaissait ce Mr. un tel, il me dit : Bon ! je lui ai *eu* parlé souvent, j'ai *eu* joué quelquefois avec lui. Je le pris sur le fait, et c'est ce qu'il faut toujours faire, autrement on ne tient rien. Il avoua et reconnut la faute avec étonnement.

Voici la source de l'erreur. *Eu* se met après ces mots, *quand, dès, à peine, aussitôt que, lorsque,* etc., comme : Quand j'ai eu retrouvé votre livre, je » vous l'ai renvoyé. Dès que j'ai eu dit cela, je me » suis retiré. Aussitôt que j'ai eu reçu de vos nou- » velles, j'en ai été faire part à vos amis ». Mais les gascons ne font pas cette distinction ; ils mettent des *eu* avec les prétérits, quoique les conjonctions que je viens de nommer ne les précèdent pas.

Observez que *j'ai eu vu*, qui est si fort d'usage en Gascogne, ne se dit jamais, à cause de la cacophonie des sons, soit qu'il soit précédé par les conjonctions *quand, dès,* etc., ou qu'il ne le soit point.

EXCUSE, pour *PARDON.*

PARDON, subst. masculin, est quelquefois dans le discours un terme et une formule de civilité en usage, que l'on joint au verbe *demander*, soit lorsqu'on veut interrompre quelqu'un, soit lorsqu'on est d'un avis différent du sien. En ce sens on dit simplement et absolument, je vous demande pardon, pour dire, je suis d'un autre avis que vous. Un homme dira, il est midi ; l'autre répondra, *je vous demande excuse*, il n'est pas encore onze heures et demie. Il faut dire, *je vous demande pardon.* On peut dire encore *excusez-moi.* On entend ordinairement parler ainsi. Dans cette occasion, *je vous demande excuse*, est une façon de parler qu'on condamne comme un vrai galimatias.

Excuse, subst. féminin, se dit des termes de civilité dont on se sert envers quelqu'un, pour le porter à avoir de l'indulgence pour quelque faute légère. Il n'a cependant guère d'usage qu'avec le verbe *faire*, comme, *faire des excuses à quelqu'un ; je vous en fais mille excuses ; je vous en fais excuse pour lui.*

EXTREMONCTIER quelqu'un, pour *lui donner*, ou *porter l'EXTRÊME-ONCTION*.

EXTRÊME-ONCTION, subst. féminin ; sacrement de l'église, le cinquième en ordre, qu'on donne à ceux qui sont dangereusement malades. On le nomme ainsi, parce que c'est le dernier des sacremens que l'on donne communément aux malades.

On l'a *extremonctié*.	On lui a *donné* ou *porté l'extrême-onction*. Il a reçu *l'extrême-onction*.

ÉYER ou *AIGUIER*, pour *ÉVIER*.

ÉVIER est le conduit par où s'écoulent les eaux, les lavures, et les autres immondices d'une cuisine, etc. Jeter des ordures par un *évier*.

F

FAGOT de menues branches, pour *BOURRÉE*.

BOURRÉE, subst. féminin ; espèce de fagot de menues branches.

Brûler un *fagot de menues branches*.	une *bourrée*.

FAIRE, supprimé.

JE viens de *faire* un habit qui me coûte beaucoup.	de *faire faire* un habit, etc.
Je ne *ferai* point d'habit cette année : j'ai été grêlé.	Je ne *ferai* point *faire* d'habit, etc.
Cette dame *fait* des robes tous les mois, sans en être plus propre.	*fait faire* des robes, etc.
Je ne veux plus *faire* d'habit noir; j'en suis las.	Je ve veux plus *faire faire* d'habit noir.

Madame de Sévigné dit de quelqu'un : Je sais qu'il a *fait faire* un habit admirable.

On a fort critiqué cet article dans une compagnie. Quoi, y a-t-on dit, on ne pourra dire, j'ai *fait* deux habits cette année ! Pardonnez-moi, répondit quelqu'un qui entendait mieux la langue Un tailleur le peut dire, et encore un fort mauvais tailleur.

FAIRE, pour *AVOIR*.

DANS une lettre qu'écrivait un jeune toulousain à son père, avocat général, résidant à Paris, il y avait : *Hier fit huit jours* que je vous envoyai telle chose. Le père, pour redresser son fils sur cette façon de parler, *hier fit huit jours*, répondit en plaisantant : *Hier n'a pas fait huit jours ; hier n'est pas père de huit jours*. Il avait raison. On ne doit point dire, *hier fit huit jours*, *demain fera quinze jours* : mais, *il y eut hier huit jours ; il y aura demain quinze jours*.

Il faut parler comme madame de Sévigné : Il y eut

hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie. Cette dame ne dit pas, *hier fit trois ans*.

Les gascons mettent *faire* pour plusieurs autres verbes, comme nous le verrons dans les articles suivans.

FAIRE, pour *AVOIR*, *PRENDRE* ou *TENIR*.

QUELLE est la profession de cet homme ? Il *fait* des fermes.	Il *prend* des fermes ; il *tient* des fermes.

FAIRE un baiser, pour *BAISER* ou *DONNER un baisser.*

ON entend dire souvent :

Je lui ai *fait un baiser*.	Je l'ai *baisé*, ou je lui ai *donné un baiser*.
Tu es bien sage, mon fils ; approche, que je te *fasse un baiser*.	approche, que je te *donne un baiser*.

FAIRE, pour *BLOUSER*.

ON entend souvent dire à ceux qui jouent au billard :

Je vais *vous faire*, je vais *vous faire* à ce trou du coin.	Je vais vous *blouser*, vous *blouser* à ce trou du coin.

Je ne serai point surpris si vous *me faites ;* le coup est aisé.	Je ne serai point surpris si vous *faites ce coup ;* il est aisé.
Il ne vous sera pas difficile de *me faire.*	de me *blouser.*
Je *vous ferai* aussi toutes les fois que ma bille sera ainsi placée.	Je vous *blouserai* toutes les fois que, etc.

On fit un jour remarquer ce gasconisme à des joueurs. Ils avouèrent qu'ils parlaient mal, et que c'était pour la première fois qu'ils y prenaient garde.

FAIRE, pour *CUIRE*.

CUIRE, verbe actif. Cuire ou faire cuire du pain.

Les boulangers ne *font point au four* la veille de noël.	ne *cuisent point*, ou ne *cuisent point de pain.*
Ce boulanger *fait au four* deux fois tous les jours.	*fait cuire du pain*, etc.
Toutes les fois qu'on *fait au four* chez moi, je décampe.	Toutes les fois qu'on *cuit* chez moi, etc.

On dit en proverbe : Tu viendras *cuire* à mon four, pour, tu auras besoin de moi. Mais ce même proverbe ne serait pas entendu à Paris, si on disait : Tu viendras *faire* à mon four.

Cuire, signifie encore mûrir. Le soleil n'est pas assez chaud en ce pays-là pour bien cuire les melons.

Cuire, signifie aussi digérer. Il y a des viandes que l'estomac a peine à cuire. Quand la chaleur naturelle aura cuit ces humeurs-là.

FAIRE, pour *ÉLEVER*.

Il est beaucoup parlé dans le Spectacle de la Nature des vers à soie. Il y est toujours dit, *élever* ou *nourrir* des vers à soie ; mais dans toutes ces provinces on dit, *faire* des vers à soie.

FAIRE, pour *JOUER*.

Quand on veut jouer à quelque jeu, il est ordinaire d'entendre dire :

Voulez-vous *faire* à un tel jeu ?	Voulez-vous *jouer* à un tel jeu ?
Faisons au volant.	*Jouons* au volant.
Vous ne jouez pas mal au volant ; je n'y avais pourtant jamais *plus fait*.	je n'y avais pourtant jamais *encore joué*.
Je l'ai trouvé qui *faisait* au petit palet.	qui *jouait* au petit palet.
Ces enfans *font* à colin-maillard.	*jouent* à colin-maillard.
Connaissez-vous le brelan ? voulez-vous y *faire* ?	voulez-vous y *jouer* ?

Madame de Sévigné dit : J'ai *joué* au volant et à mille petits jeux.

FAIRE, pour *SEMER*.

J'ai ouvert tous les dictionnaires, et je n'ai trouvé dans aucun *faire* du blé, des fèves, des vesces, de l'avoine, etc., pour, *semer*.

Voilà du terrain que j'ai bien préparé, j'y vais *faire* du lin.	j'y vais *semer* du lin.
Que *ferez*-vous cette année dans ce champ ?	Que *semerez*-vous cette année dans ce champ ?
Il est fort bon, j'y *ferai* du maïs.	j'y *semerai* du maïs.

FAIRE, pour *SE PORTER.*

QUAND on parle de quelqu'un bien malade, au lieu de dire : Comment se porte, comment va un tel ? on dit à Toulouse : Que *fait* aujourd'hui un tel !

Que *fait* votre femme ?	Comment *se porte* votre femme ?

FAIRE, pour *TOMBER.*

PRESQUE tous les gascons s'expriment ainsi :

Il *fait* du serein.	Il *tombe* du serein.
Il *fait* de la pluie.	Il *tombe* de la pluie.
Il *fait* de la rosée.	Il *tombe* de la rosée.
Il *fait* du brouillard, du givre, de la grêle, du grésil, du verglas.	Il *tombe* du brouillard, du givre, de la grêle, du grésil, du verglas.

Tomber se dit en général de tous les météores qui descendent du ciel en terre ; et quoique ce soit une opinion qui a des partisans, que la rosée ne tombe point, mais qu'elle monte de la terre le long des herbes et des plantes, c'est toujours l'usage de dire qu'il *tombe* de la rosée, et non pas qu'il *monte* ou qu'il *fait* de la rosée.

On dit aussi qu'il *tombe* des frimas, et non point qu'il *fait* des frimas.

Jamais nos yeux dans ces climats
N'ont vu tomber *de noirs frimas.*

FAIRE, pour *TUER* ou *VENDRE.*

VOTRE boucher *fait* de bonne viande.	*tue* ou *vend.*
Il *fait* de bon bœuf, mouton et veau.	*tue* ou *vend.*

FAIRE la découverte, pour, *FAIRE la couverture.*

ON dit à Toulouse, à son domestique : Allez faire la *découverte*. Ceux qui n'entendent que le français, croient qu'on envoie ce domestique faire la *découverte* de quelque île ; car on dit bien, *faire la découverte d'une île* Mais non, ce maître commande à son domestique d'aller faire la *découverte du lit. Faire la découverte du lit*, pour, *préparer le lit* avant le coucher, c'est un vrai gasconisme. Les dames à Paris disent : Allez faire la *couverture* du lit.

FAIRE faux feu, pour *RATER.*

RATER, verbe neutre, se dit d'une arme à feu qui manque à tirer, soit que l'amorce ne prenne point, soit que le coup ne parte pas.

La compagnie de perdrix partit à la portée de son fusil, mais son fusil *fit faux feu.*	mais son fusil *rata.*

FAIRE LUMIERE, pour *ECLAIRER.*

UNE servante de Mr. de Fontenelle éclairait à un académicien de Marseille qui sortait de chez son maître. Comme elle le faisait mal, le provençal lui dit : *Faites-moi lumière*, je ne *m'y* vois pas dans les *escaliers* Voilà trois gasconismes, car les provençaux font aussi ces fautes. Il devait dire *Eclairez-moi*, *je n'y vois pas dans l'escalier.* Cette servante semblait ne pas entendre ; elle n'éclairait pas mieux, et le provençal de réitérer sa prière et ses fautes. Mr. de Fontenelle qui suivait, dit : Excusez, monsieur, cette pauvre fille ; elle n'entend que le français.

On dit également bien, *éclairer quelqu'un*, et *éclairer à quelqu'un.*

FAIRE une maladie.

ON ne doit point dire *faire* une maladie, mais *avoir* une maladie. La maladie que j'ai *faite*, disent bien des gens, m'empêche de courir. Cette femme vient de *faire* une longue maladie. On dit *faire une chute*, mais on ne peut pas dire *faire* une maladie.

SE FAIRE DE LOIN, pour, *ÉVITER*.

SI j'avais un aussi mauvais voisin, je m'en *ferais bien vîte de loin.*	je m'en *éloignerais bien vîte.*
C'est un homme dangereux, il faut s'en *faire de loin.*	il le faut *éviter.*

SE FAIRE DE QUELQU'UN, pour, *LE FRÉQUENTER* ou *VOIR*.

IL ne faut pas *se faire* de ces gens-là.	Il ne faut pas *fréquenter* ces gens-là.
Si vous m'en croyez, vous ne *vous ferez* pas de lui.	vous ne vous *lierez* pas avec lui.
Mon père était indisposé contre mon frère et moi, parce que nous nous *faisions* d'un tel.	parce que nous *voyions* un tel.

S'Y FAIRE, pour *s'y appliquer*, *employer ses soins*, *son crédit*, etc.

CETTE affaire a réussi, grâce à Mr. un tel, qui *s'y est fait* de toutes ses forces.	qui y a *donné tous ses soins.*
Vous avez là une mauvaise affaire; si vos amis ne *s'y font* pas, elle vous perdra.	si vos amis *ne vous aident*, etc.

Mes enfans, disent quelques-uns à leurs ouvriers, *faites-vous-y bien*, je vous donnerai pour boire.	*hâtez-vous*, *avancez besogne.*
Si cet homme-là veut *s'y faire*, il est en état de réussir.	veut y *donner tous ses soins*, etc.
Un tel dans cette affaire *s'y est fait* plus qu'un autre.	*y a travaillé* plus qu'un autre.
Vous avez là un bon garçon ; s'il veut *s'y faire*, vous aurez un bon domestique. J'espère qu'il *s'y fera.*	s'il veut *s'en donner la peine.* J'espère qu'il *fera de son mieux.*

M'Y FAIRE, T'Y FAIRE, S'Y FAIRE, JE TE PEUX, JE TE POURRAI, etc.

CETTE façon barbare de s'énoncer est fort commune parmi les enfans querelleurs dont on n'a pas soigné l'éducation.

Tu m'as couché par terre ; mais si j'avais voulu *m'y faire*.....	Si j'avais voulu *user de mes forces et de mon adresse*, ou *employer toutes mes forces*.....
Tu me *commences* toujours ; prends garde, tu sais que tu ne peux pas *t'y faire* avec moi.	Tu me *provoques*, tu *m'attaques* toujours ; prends garde, tu sais que tu ne peux pas te *mesurer avec moi.*
Reste en repos ; tu sais que *je te peux.*	que *je suis plus fort que toi.*

On peut dire *se faire à la fatigue*, *au bruit*,

aux manières de quelqu'un ; mais alors *se faire* signifie *s'accoutumer.*

FAIT FAIRE, etc.

NE mettez jamais au féminin ni au pluriel le participe passé du verbe *faire*, lorsqu'il est suivi d'un verbe au présent de l'infinitif; ainsi ne dites pas avec la plupart des gascons :

La robe que j'ai *faite* faire me coûte bien cher.	que j'ai *fait* faire.
Venez déjeûner avec moi; j'ai des fraises que j'ai *faites* cueillir ce matin.	que j'ai *fait* cueillir ce matin.
Nous nous chauffons avec des troncs de vieux arbres que j'ai *faits* arracher.	que j'ai *fait* arracher.

FARCI, pour *FARCE.*

ON reprenait un jour un jeune homme qui, à table, demandait *du fars.* On lui apprit qu'il devait dire *du farci.* On l'instruisait mal; il ne faut dire ni *fars* ni *farci*, mais *de la farce.* On dit, un poulet *farci ;* c'est ce qui donne lieu à bien des gens de dire : Donnez-moi *du farci.*

FAT, pour *SOT* ou *FOU.*

PRÊTER de l'argent, pour n'en être jamais payé, je ne suis pas si *fat.*	je ne suis pas si *fou.*

Vous êtes donc *fat* de vous marier si jeune.	Vous êtes donc *fou* de vous marier si jeune.
Vous êtes bien *fat* d'écouter cet étourdi.	Vous êtes bien *bon* d'écouter cet étourdi.

Un *fat* est un petit-maître ridicule.

Les gascons disent d'une femme, qu'elle est *fade*, pour dire qu'elle est *folle* ou *imbécille.*

Ils disent aussi d'un ragoût, qu'il est *fat*, pour dire qu'il est *fade.*



FEMME-SAGE, pour *SAGE-FEMME.*

SAGE-FEMME, subst. féminin; celle dont le métier, la profession est d'accoucher les femmes. Une femme sage, c'est une femme vertueuse et prudente.



FÉNAGE, pour *FANAGE.*

FANAGE, subst. masculin; action de faner l'herbe d'un pré fauché, et le salaire de ceux et de celles qui sont employés à cette besogne.

Il faut attendre le beau temps pour le *fénage* de ce pré.	pour le *fanage.*



FÉNER, pour *FANER.*

FANER, verbe actif; tourner et retourner l'herbe d'un pré fauché, pour la faire sécher, et en faire des veillotes et meules.

FÉODISTE, pour *FEUDISTE*.

FEUDISTE, subst. masculin ; homme versé dans la matière des fiefs.

Qui n'a souvent entendu dire qu'un savant *féodiste* est bien utile ?	qu'un savant *feudiste*, etc.

FERMER, pour *ENFERMER*.

FERMEZ vos livres dans cette armoire.	*Enfermez* vos livres, etc.
Que fait un tel ? Il *ferme* les brebis dans la bergerie.	Il *enferme* les brebis.

Les gascons sont sujets à accourcir ainsi plusieurs mots. On en verra des exemples dans les verbes *apporter*, *amener* etc.

SE FERMER, pour *S'ENFERMER*.

POURQUOI vous *fermez*-vous ainsi seul dans votre chambre ?	Pourquoi vous *enfermez*-vous, etc. ?

On dit encore s'*enfermer* dans un cloître, pour, se faire religieux.

On a lu à Toulouse, dans un mémoire célèbre, cette phrase : Mr. un tel *se ferma* dans une chambre avec les témoins.

Les bons auteurs disent *s'enfermer*, et non pas *se fermer*; témoin ces vers :

Seule, *pour* s'enfermer, *vole au cinquième étage*...
Se faut-il à vingt ans enfermer *dans la bière ?*

FERMOIR DE FOUR, pour *BOUCHOIR*.

BOUCHOIR, subst. masculin; plaque de fer, au milieu de laquelle il y a une poignée, et qui sert à fermer le four. Il y a aussi des bouchoirs de bois.

Mettez le *fermoir du four*.	Mettez le *bouchoir*.

FÊTES SOLENNELLES.

LA fête ou le jour de *la* pâque.	*de* pâque, ou *de* pâques.
La fête ou le jour *de* pentecôte.	de *la* pentecôte.
La fête ou le jour *de* toussaint.	de *la* toussaint.
La fête ou le jour de *la* noël.	*de* noël.
Le jour de la fête *de* Dieu.	Le jour de la *fête-Dieu*.

Le *Corpus*, employé dans le même sens, est un autre gasconisme.

FEU pour *FEUE*, *et FEUE* pour *FEU*.

FEU, feue, adj. Ces deux mots ne se disent ordinairement que de ceux qui sont morts il n'y a pas longtemps.

Cet adjectif, *feu*, n'a point de pluriel, et même il n'a pas de féminin lorsqu'il est placé avant l'article ou avant le pronom possessif. Ainsi il faut dire, *feu la reine*, *feu votre tante*; mais au contraire il a le féminin, lorsqu'il est placé après l'article et le pronom possessif. Ainsi il faut dire, *la feue reine*, *votre feue tante*.

La FEUILLE d'un livre, pour *Un FEUILLET.*

FEUILLET, subst, masculin. Deux pages de livre.

J'ai perdu deux *feuilles* de mon livre.	deux *feuillets*.

FILATURE, pour *FILAGE.*

FILAGE, subst. masculin; manière de filer les laines, fils ou soies.

La *filature* de la laine destinée à faire la chaîne d'une étoffe, est différente de celle de la trame.	Le *filage* est différent de, etc.

Filature, se dit du lieu où le tirage du coton est suivi du moulinage de la soie.

FILOIR ou *SAUSSET*, pour *MOUILLOIR.*

MOUILLOIR, subst. masculin; petit vase dont les femmes se servent pour y mouiller le bout de leurs doigts en filant leur quenouille.

Un *filoir* ou un *sausset* d'argent ou de fer blanc.	Un *mouilloir* d'argent ou de fer blanc.

FLANQUÉ, pour *EFFLANQUÉ.*

EFFLANQUÉ, participe. Il ne se dit proprement que des chevaux, que l'excès du travail ou le défaut de nourriture a maigris, jusqu'à rendre les flancs creux et abattus.

Un cheval *flanqué.*	Un cheval *efflanqué.*

FOIRAL, pour *FOIRE au bétail.*

FOIRE au bétail, subst. féminin, se dit du lieu où l'on vend toute sorte de bétail. Si toute sorte de bétail ne s'y vend pas, mais seulement des bœufs, ou des cochons, ou des chevaux, on dira, foire aux bœufs, aux cochons, aux chevaux, etc., selon que le bétail, les bœufs, les cochons ou les chevaux en feront le principal objet.

FOIS.

CET ouvrage est mal fait : vous faisiez mieux *les autres fois.*	vous faisiez mieux *autrefois.*
Mon cher enfant, vous êtes un étourdi : je vous ai répété cela *pendant trois fois*, et vous ne savez pas de quoi je vous ai parlé ?	je vous ai répété cela *trois fois*, *par trois fois*, etc.
Vous prendrez du *quina pendant deux fois.*	Vous prendrez *deux fois* du *quinquina.*

Si vous ne pouvez pas achever ce travail sans le quitter, vous le ferez *dans deux fois.*	vous le ferez *en deux fois.*

FORESTIER, pour *GARDE-BOIS.*

GARDE-BOIS, subst. masculin; celui qui est commis pour veiller à la conservation des bois.

Le *forestier* l'a surpris qui coupait un arbre dans le bois.	Le *garde-bois* l'a surpris, etc.

FORGERON, pour *TAILLANDIER.*

ON confond souvent ces deux mots, parce qu'on n'en a pas une idée bien distincte.

Taillandier, subst. masculin, est un ouvrier qui fait toute sorte d'outils pour les charpentiers, charrons, menuisiers, laboureurs ou autres; comme bêches, chenets de fer, cognées, hoyaux, pelles, pics, pincettes, serpes, etc.

Il y a aussi des *taillandiers* en fer-blanc ou *ferblantiers*, qui font et vendent des boîtes à poivre, couvre-plats, entonnoirs, lanternes, plats, rapes, et autres ouvrages de fer-blanc.

Forgeron, subst. masculin, signifie celui dont le travail consiste à battre et forger le fer sans le limer.

FORTE, pour *FORT*.

FORT, adj. Ce mot-ci a un usage assez étrange, mais qui est bien français; c'est qu'une femme parlant dira tout de même qu'un homme, *je me fais fort de cela*, et non pas je me fais forte. Cela signifie se rendre caution, se rendre garant; et dans cette phrase, le mot *fort* s'emploie toujours sans nombre ni genre.

Ils se font *forts* d'une chose qui ne dépend pas d'eux.	Ils se font *fort*, etc.

FOUGASSE, pour *FOUACE*.

FOUACE, subst. féminin; sorte de pain fait de fleur de farine en forme de galette, et ordinairement cuit sous la cendre.

Donnez-moi de votre *fougasse*.	de votre *fouace*.

FOULON, pour *FOULERIE*.

FOULERIE, subst. féminin, est un moulin à eau destiné à faire tomber de gros maillets sur les étoffes, soit pour les dégorger de toute impureté ou crasse, soit pour leur donner en second lieu la consistance du feutre.

Porter les draps au *foulon*.	à la *foulerie*.

Foulon, subst. masculin; artisan qui foule des draps. Un moulin à foulon.

FOUR, pour *BOTTE*.

ACHETEZ-NOUS un *four* d'oignons.	une *botte* d'oignons.

FRACTION, pour *EFFRACTION* ou *FRACTURE*.

EFFRACTION, rupture que fait le voleur pour dérober.

Il y a vol avec *fraction*.	avec *effraction* ou *fracture*.

Fraction est français, mais dans un autre sens.

FRAISE, pour *FRAISIER*.

L'HIVER a été rigoureux ; le froid a fait périr nos *fraises*, il faut que je songe à les remplacer.	Le froid a fait périr nos *fraisiers*, etc.

FRESURE, pour *FRESSURE*.

FRESSURE, subst. féminin collectif, se dit de plusieurs parties intérieures de quelques animaux prises ensemble, comme le foie, le cœur, la rate et le poumon.

Fresure de bœuf, de mouton, de pourceau, de veau.	*Fressure* de bœuf, etc.

Tous les gascons ne sont peut-être pas d'accord sur l'acception de *fresure* ou *fraisure* : il y en a qui entendent par ce mot le mésentère et les boyaux de veau et d'agneau : ils doivent alors se servir du mot *fraise*, qui est l'expression d'usage pour rendre cette idée.

FRICOT, FRICOTER.

Fricot et *fricoter* ne sont pas plus français que *ribote* et *riboter*; cependant beaucoup de gens s'en servent dans le discours familier. Nous aurions laissé ces expressions basses et populaires au fond des cabarets où elles ont sans doute pris naissance, si nous n'avions craint que notre silence ne leur donnât quelque crédit. Il a fallu des siècles pour épurer notre langue : il faut espérer que de vils gourmands et des piliers de cabaret ne la dépouilleront pas de sa décence et de sa noblesse.

Ne vouloir pas tenir la FRISURE, pour, *Ne pas FRISER* ou *Ne pas tenir la FRISURE.*

Mes cheveux *ne veulent pas friser* ou *tenir la frisure*.	*ne frisent pas* ou *ne tiennent pas la frisure*.

FUST d'une arme, pour *FUT.*

Fut, subst. masculin ; le bois sur lequel est monté le canon d'un fusil, d'un pistolet ou d'autre arme à feu semblable.

FUTUR de trop.

Les bans de votre *futur* mariage ont été publiés.	Les bans de votre mariage, etc.

G

G, pour *CH.*

Quelqu'un lisant dans madame de Sévigné ces mots, « Je commencerai demain à prendre la *douche*, » on m'assure que la *douche* me guérira, » s'écria : Mon Dieu ! j'ai toujours dit la *douge* ; mais je m'en console, je n'étais pas le seul aux bains qui parlais ainsi.

On m'a assuré que la bonne moitié des gens aux bains disent la *douge*.

GAGNER, pour *FAIRE.*

Il faut dire *faire* ses pâques, et non pas *gagner* ses pâques. On *gagne* les indulgences, et on *fait* ses pâques.

GAGNER à quelqu'un, pour, *quelqu'un.*

Vous avez joué avec un tel, *lui avez-vous gagné?*	*l'avez-vous gagné ?*

Mais on dit bien, *je lui ai gagné dix louis.*

GLACIS, pour PERTUIS.

PERTUIS, subst. masculin; trou, ouverture. Il ne se dit plus guère qu'en parlant des ouvertures qu'on pratique à une digue dans certaines rivières, pour laisser passer les bateaux et les radeaux.

Le passage des *glacis* sur la Garonne, où passent les radeaux.	Le passage des *pertuis*, etc.

Du reste, *glacis* est français ailleurs, mais il ne l'est pas ici

GALINIÉ, GALINIÈRE, pour POULAILLER.

POULAILLER, subst. masculin; lieu destiné pour y faire retirer et y faire jucher les poules.

Faites rentrer ces poules *à la galinière*.	*au poulailler.*
Vous cherchez des œufs? vous en trouverez quatre *au galinié*.	*au poulailler.*

Poulailler se prend encore pour celui qui fait métier de vendre de la volaille.

GARDE, pour GARDES.

GARDES, subst. féminin pluriel. Ce sont de petites lames de fer mises en cercles, qui entrent dans les fentes du panneton d'une clef, et quelques bouts de lames de fer qui se rencontrent à l'endroit des dents

quand on tourne la clef d'une serrure ; elles empêchent que toutes sortes de clefs n'ouvrent la serrure. Les trois parties d'une clef sont l'anneau, la tige et le panneton.

Il faut changer la *garde* de la serrure, on a perdu la clef.	Il faut changer les *gardes*, etc.

GARDE des fruits de la terre, pour *MESSIER*.

MESSIER, subst. masculin ; paysan commis pour garder les fruits de la terre, quand ils commencent à mûrir.

Il a été pris par les *gardes des fruits* en cueillant des raisins.	par les *messiers*.

GARDIEN, pour *GARDEUR*.

GARDEUR, gardeuse, substantif ; celui, celle qui garde. Il ne se dit qu'en ces phrases : Gardeur de cochons, gardeur de vaches.

GARNIR.

PLUSIEURS, à qui le terme propre ne vient pas, disent *garnir* dans les occasions suivantes :

I.

Qui veut *garnir* la salade ?	Qui veut *assaisonner* la salade ?

On dit dans un bon sens *garnir une salade ;* c'est y mettre la fourniture, de petites herbes odorantes.

II.

Il me faut *garnir* cette quenouille.	Il me faut *charger* cette quenouille.

III.

Il faudrait *garnir* ces chaises.	Il faudrait *empailler*, faire *empailler* ces chaises.

GARROTTER une roue, pour *ENRAYER*.

ENRAYER, verbe actif; c'est passer une pièce de bois entre les raies de deux roues, ou les lier avec une corde, pour empêcher qu'elles ne roulent, et ainsi arrêter le mouvement du chariot, ou autre voiture semblable, à quelque descente.

GATEAU et *GALETTE.*

GALETTE, subst. féminin ; espèce de gâteau plat que l'on fait quand on cuit le pain.

Gâteau, subst. masculin, signifie une espèce de pâtisserie faite ordinairement avec de la farine, du beurre et des œufs.

J'aime les galettes, mais j'aime encore mieux les gâteaux.

GAZAILLE, pour *CHEPTEL* ou *CHEPTEIL*.

CHEPTEL ou chepteil, subst. masculin; bail de bestiaux dont le profit doit se partager entre le preneur et le bailleur. Il y en a de plusieurs sortes.

Un GENRE employé pour un autre.

ON fait par-tout des fautes de genre, même à Paris, mais en voici qui sont particulières aux gascons.

L'endroit dans une maison où l'on enferme le bois s'appelle en français *un bûcher ;* chez les gascons, c'est *la bûchère.*

Un tas de blé en gerbes est un *gerbier ;* ici c'est *une gerbière.*

On dit en français *un panier* ou *une corbeille ;* les gascons disent une *panière.* Ce sont, disent-ils, les pénitens blancs qui ont la plus *belle panière.*

Le vase dans lequel on met de la sauce, s'appelle une *saucière ;* les gascons disent *saucier.*

On dit par-tout ailleurs qu'en Gascogne, des terres *fortes*, de l'eau *forte.* Qui croirait à Paris que l'on dit ici, des terres *forts*, de l'eau *fort ?*

On dit bien *terre-plein*, terme de fortification : un écrivain de nos jours a dit aussi *terre-fort*, *terre-forts*, mais l'Académie n'admet point cette expression.

Beaucoup de gascons font *décrotoire* masculin. Un d'entre eux a écrit :

> *Pour barbouiller* son *décrotoire*,
> *Celui-ci* verse *le cirage.*

Cet homme fait bien *la chiffre ;* cet homme ne sait pas seulement écrire *la chiffre.* Il faut dire, cet homme sait bien l'arithmétique ; cet homme ne sait pas seulement écrire des chiffres. Ceux qui enseignent l'arithmétique, m'ont assuré qu'ils entendent souvent ce gasconisme dans leurs classes.

Que dites-vous de cette huile ? On répond : *Il est* fort bon, *il est* fort mauvais. Il faut dire, elle est fort bonne, elle est fort mauvaise.

Les femmes disent, ou on dit des femmes :

Je mes suis *faite* saigner.	Je me suis *fait* saigner.
Cette demoiselle s'est toujours *faite* estimer.	s'est toujours *fait* estimer.
C'est une porte que j'ai *faite* ouvrir.	que j'ai *fait* ouvrir.
J'ai reçu votre lettre, et je l'ai *faite* tenir aussitôt à votre femme.	et je l'ai *fait* tenir à votre femme.
Elle s'est *faite* mal en tombant.	Elle s'est *fait* mal en tombant.
Je suis encore à *jeûne.*	à *jeun.*
Je ne demeurai pas *courte*, je sus riposter.	je ne demeurai pas *court.*
Je ne puis vous payer ; je suis *courte* d'argent.	je suis *court* d'argent.
Elle se fait *forte* de cela.	Elle se fait *fort* de cela.

Une petite demoiselle faisait un jour une chapelle. Elle disait aux uns et aux autres : Vous n'admirez pas mes *beaux* images ? En avez-vous *un* aussi *beau* que *celui-ci ?* Elle vantait aussi ses *beaux* oranges ; ses oranges *doux. Image*, *orange* sont masculins en patois : voilà pourquoi plusieurs gascons les font aussi masculins en français. Un enfant à Paris ne fera pas ces fautes, parce qu'il n'entend personne les faire. La jeune demoiselle était environnée de femmes qui disaient, *un bel* image, des oranges *doux.*

Une dame s'excusant de ce qu'elle était venue à pied voir son évêque, lui dit : Je n'ai pu avoir *mon* litière. L'évêque lui répondit en riant : Il fallait, madame, me le mander, je vous aurais envoyé *ma* carrosse.

On a badiné quelqu'un, qui disait toujours panier à *clair-voir*, porte à *clair-voir*, pour panier à *claire-voie*, porte à *claire-voie*; et on prétendait que son maître de langue était son jardinier, qui en effet disait toujours *clair-voir*.

Une accoudoire.	*Un* accoudoir.
Le bassinoir.	*La* bassinoire.
La chanvre.	*Le* chanvre.
Du charpic.	*De la* charpie.
Un dertre.	*Une* dartre.
La grille.	*Le* gril.
Un bon horloge.	*Une bonne* horloge.
Des ongles fort *longues*.	Des ongles fort *longs*.
Une belle orme.	*Un bel* orme.
De bons oronges.	*De bonnes* oronges.
Le passoir.	*La* passoire.
Un poutre.	*Une* poutre.
Un bon rencontre.	*Une bonne* rencontre.

Orgues au pluriel est féminin. Il ne faut donc pas dire, il y a de *bons*, de *beaux* orgues aux Cordeliers, mais de *bonnes*, de *belles* orgues.

L'Académie fait masculin *orgue*; mais il y aurait peut-être de la pédanterie à reprendre quelqu'un qui dirait *une belle*, *une bonne* orgue, parce qu'il aurait l'usage pour lui.

Presque toutes nos dames disent *aiguillé*, pour exprimer une certaine étendue de fil, de soie ou de laine, coupée de la longueur qu'il faut pour travailler à l'aiguille. Il faut dire *aiguillée*.

Aiguillé de fil, de soie, etc.	*Aiguillée* de fil, etc.

Faire, apprêter, couper *des aiguillés.*	*des aiguillées:*
Avec un seul *aiguillé* j'achèverai ma couture.	Avec une seule *aiguillée* j'achèverai ma couture.

Autres fautes de GENRE.

LA minuit.	*Le* minuit.
Sur la minuit.	*Sur le* Minuit.
Vers la minuit.	*Vers le* minuit.
L'Adour est *haute*, *basse.*	L'Adour est *haut*, *bas.*
Atteloir.	*Atteloire.*
Un beccassin.	*Une* beccassine.
La Bigorre.	*Le* Bigorre.
Un *blanquet.*	Un *poirier de blanquette.*
Un dalmatique neuf.	*Une* dalmatique neuve.
Vous avez *un gros* et *un petit* écritoire.	*une grosse* et *une petite* écritoire.
Une *furieuse* incendie.	Un *furieux* incendie.
Une manipule neuve.	*Un* manipule neuf.

Certains joueurs disent :

Une pique.	*Un* pique.
Une trèfle.	*Un* trèfle.
Un triomphe.	*Une* triomphe.

GENS.

CE mot donne lieu à beaucoup de fautes. Nous ne les relèverons pas ici chacune en particulier. Ceux qui les font pourront les corriger d'après les observations que nous allons leur mettre sous les yeux.

Gens, pris pour *personnes*, n'a point de singulier. Il est tantôt du genre masculin, tantôt du genre

féminin, suivant la place qu'il occupe dans la phrase. Si l'adjectif le précède, il est féminin, comme on le voit dans cet exemple : *Que j'aime les bonnes gens !* Il devient masculin toutes les fois qu'il est suivi de son adjectif. *Il y a des gens bien fous dans ce monde !* Il résulte de ces observations que le mot de *gens* peut avoir les deux genres dans la même phrase, comme : *Il y a de certaines gens* qui sont bien *méchans.*

L'usage veut qu'on dise, *tous les gens de bien* sont estimables : c'est une exception. Elle a lieu aussi lorsque entre *tous* et *gens* on place un adjectif qui a les deux genres sous la même terminaison, comme, *honnête, habile : tous les honnêtes gens* méritent notre estime : *tous les habiles gens* ne sont pas à Paris. Il n'en est pas de même quand l'adjectif a ses deux genres marqués par deux terminaisons différentes, comme *bon*, *bonne*, *vieux*, *vieille* ; ainsi l'on dira, *toutes ces bonnes gens m'intéressent*, *toutes ces vieilles gens radotent.*

GIGUE, pour *GIGOT.*

MOLIÈRE dit de Tartufe :

Il mangea deux perdrix
Avec une moitié de gigot *en hachis.*

Un gascon aurait dit, avec une moitié de *gigue*, tant ils aiment ce mot.

Il y a un air de musique et une danse appelés *gigue*. Ce mot est français dans ces acceptions.

GIGIER, pour *GÉSIER*.

GÉSIER, subst. masculin. C'est un morceau de chair rond qui est dans le corps d'une poule, d'un chapon et de quelque oiseau que ce soit, où descend et où se digère la mangeaille qui était au jabot de l'oiseau.

Voilà bien des *gigiers* de poules.	Voilà bien des *gésiers*, etc.

GIMBELETTE, pour *GIMBLETTE*.

GIMBLETTE, subst. féminin; petite pâtisserie dure et sèche, faite en forme d'anneau.

Les bonnes *gimbelettes* viennent d'Alby.	Les bonnes *gimblettes*, etc.

GLANDAGE, pour *GLANDÉE*.

GLANDÉE, subst. féminin; récolte du gland.

Le *glandage* fut abondant cette année-là.	La *glandée* fut abondante, etc.

Il GLACE, pour *Il GÈLE*.

NOUS avons dans notre langue des verbes impersonnels, comme, *il gèle*, *il neige*, *il pleut*, etc. Le gros des gascons mettent au nombre de ces verbes

il glace, et ils disent, *il glace* bien fort, *il glacera* encore bien cette nuit. Il commença à *glacer* hier. Il faut dire, *il gèle*, *il gèlera*, il commença à *geler* hier. *Il gèle à glace. Il a gelé* cette nuit *à glace.*

Les gascons distinguent ; ils disent que *glacer* enchérit sur *geler* ; et quand quelqu'un dit, il a *gelé*, un autre gascon réplique, dites plutôt qu'il a *glacé* ; mais c'est là une distinction frivole.

Madame de Sévigné dit : Il *gèle* à pierre fendre. C'était bien là la place pour mettre *il glace*, si elle eût cru que cela fût français.

GOLFE, pour *MOU*, *MOLLE.*

Mou, molle, adjectif. Ce mot se dit des fruits, et veut dire, qui cède facilement au toucher, qui a perdu sa dureté, qui se gâte, qui se pourrit.

Cet abricot est *golfe.*	*Mou*, c'est-à-dire, *qu'il commence à se gâter.*
Des poires *golfes.*	*Molles*, c'est-à-dire, *qui commencent à se gâter.*

Se faire GLOIRE de quelque chose, pour, *Faire GLOIRE.*

Faire gloire de quelque chose, c'est-à-dire, s'en faire honneur ou en tirer vanité.

Il *se fait gloire* de vous servir.	Il *fait gloire* ou il *se fait honneur*, etc.
Il *se fait gloire* du vice.	Il *fait gloire* ou *tire vanité.*

GOINFRE, pour *RAILLEUR*.

GOINFRE, en français, signifie gourmand; mais dans la bouche d'un gascon, *goinfre* veut dire souvent un railleur, un rieur, un homme caustique. C'est un homme, dit-on, qui *goinfre* tout, c'est-à-dire, qui rit, qui se moque de tout. J'ai vu un homme très-sobre traité à table de *goinfre*. On trouve apparemment, me disais-je, qu'il mange trop. Ce n'était point cela; mais c'est que cet homme faisait mille plaisanteries sur les uns et sur les autres.

GOURMAND, pour *FRIAND*.

FRIAND, friande, adjectif; qui aime les bons morceaux, et qui s'y connaît.

Il est *gourmand*; il choisit tous les meilleurs morceaux.	Il est *friand*, etc.

Le *gourmand* est celui qui mange avec avidité et avec excès.

GRAISSE noire des essieux, pour *CAMBOUIS*.

CAMBOUIS, subst. masculin; certaine matière gluante qui se forme du vieux oing par le mouvement des roues qui en ont été graissées.

Il y a une tache de *graisse noire* à votre manteau.	une tache de *cambouis*.

GRAIZAL, pour AUGE.

AUGE, subst. féminin ; un vaisseau de bois carré, dans lequel les maçons, couvreurs, paveurs, etc., détrempent, délayent ou gâchent du mortier ou du plâtre.

Il vous faut *un graizal.* | une *auge.*

Auge se dit d'un tronc d'arbre creusé en long, ou d'une pierre creusée, où l'on donne à manger et à boire aux cochons, chevaux ou autres animaux domestiques. Une grande *auge*, une petite *auge.*

Ce mot se dit encore d'une rigole de bois ou de pierre, qui sert ordinairement à faire tomber l'eau sur la roue d'un moulin, pour la faire tourner.

GRAMPE, pour CRAMPE.

IL y a des gens qui disent qu'ils ont la *grampe*, ou qu'ils ont la *rampe* : on ne sait ce qu'ils veulent dire. Mais ils portent en même temps la main à leur jambe ; on conçoit alors qu'ils ont, non la *rampe* ni la *grampe*, mais la *crampe.*

GRAPPE, pour RAFLE.

QUAND on a ôté tous les grains d'une grappe de raisin, ce n'est plus une grappe, c'est une *rafle*, *raffe* ou *rape.* Les gascons connaissent peu ce mot ; ils disent alors *grappe.* On lit dans le Dictionnaire de l'Académie : Les vignes ont coulé, il ne reste plus que les *rafles.*

Un GRAIZAL de mortier, pour *Une AUGÉE.*

AUGÉE, subst. féminin ; ce que peut contenir une auge de maçon.

Le maçon a besoin d'*un graizal de mortier*, pour boucher ces petits trous-là.	d'*une augée de mortier*, etc.

GRÉNICE, pour *GRÉSIL.*

GRÉSIL, subst. masculin ; petite grêle fort menue et fort dure.

Ce n'est pas de la neige qui tombe, c'est de la *grénice.*	c'est du *grésil.*

GRENISSER, pour *GRÉSILLER.*

GRÉSILLER, verbe impersonnel, qui n'a d'usage qu'en parlant du grésil qui tombe.

Il *grenisse.*	Il *grésille.*

Grésiller est aussi actif, et signifie faire que quelque chose se frosse, se rétrécisse, se raccourcisse, se retire. Le feu a grésillé ce parchemin.

A GRIPPE, pour *EN GRIPPE*.

JE suis bien malheureux ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour plaire à cet homme, et il me regarde toujours de travers : il faut qu'il m'ait pris *à grippe*.	qu'il m'ait pris *en grippe*, ou qu'il se soit pris *de grippe* contre moi.

GROS, pour *COEUR* ou *FORT*.

IL portait un habit de soie *au gros* de l'hiver.	Il portait un habit de soie *au plus fort* de l'hiver.
Il portait un habit de drap *au gros* de l'été.	*au cœur* de l'été.

On peut dire aussi, *dans le fort* de l'hiver, *dans le fort* de l'été.

GROSSIER, pour *ÉPICIER*.

EN parlant d'un mauvais livre, Boileau dit :

N'a fait de chez Serci, qu'un saut chez l'épicier.

Boileau entend par épicier un marchand de sucre, de poivre, d'huile, etc ; mais à Toulouse cette sorte de marchands sont appelés *marchands grossiers*. Vous trouverez cela chez les *grossiers*, dit-on. Il faut dire chez les *épiciers*.

Marchand graisseux, que quelques-uns disent, est encore une faute. Il faut dire *charcutier*.

Du reste, *marchand grossier* est français ; mais il signifie, *marchand en gros*.

GUÉRINDON, pour GUÉRIDON.

GUÉRIDON, subst. masculin ; sorte de meuble qui n'a qu'un pied, et qui sert à soutenir des chandeliers, des flambeaux, etc.

Pourquoi tant de flambeaux, disait hier au soir un père de famille fort économe ? Qu'on apporte le *guérindon*, et un seul pourra nous suffire à tous.	Qu'on apporte le *guéridon*, etc.

GRUE, pour CERF-VOLANT.

GRUE, est un gros oiseau de passage, ou une grande machine de bois avec quoi on élève de grosses pierres pour les bâtimens, et nullement cette espèce de machine que les enfans font voler en l'air.

Prends ta *grue*, et nous irons nous amuser : le vent est bon.	Prends ton *cerf-volant*, etc.

GUIGNE.

LES gascons appellent *guigne* cette espèce de cerise qui a un petit goût aigrelet : ils se trompent. La *guigne* est une petite cerise douce, assez approchante du goût et de la forme d'un bigarreau. *Guigne noire, guigne rouge, guigne blanche.*

H

H aspiré supprimé.

Bien des gens, et les enfans sur-tout, ne savent pas prononcer les mots qui commencent par un *h* aspiré. Ils disent :

J'ai joué *à l'hasard.*	J'ai joué *au hasard.*
J'ai eu cela *d'hasard.*	J'ai eu cela *de hasard.*
C'était un enfant de *stauteur.*	de *cette hauteur.*
J'*asardai* de dire mon sentiment.	Je *hasardai*, etc.
Ces gens-là *sont ardis.*	*sont hardis.*
Elle a emporté *ses ardes.*	Elle a emporté *ses hardes.*
J'admire *son* hardiesse.	*sa* hardiesse.
Monsieur de Voltaire a retouché plusieurs fois *son* Henriade.	*sa* Henriade.
Je veux *de l'hachis*, donnez-moi *de l'hachis.*	Je veux *du hachis*, donnez-moi *du hachis.*
Les *uguenots.*	Les *huguenots.*
Des *aricots.*	Des *haricots.*

HALOIRE, pour *HALOIR.*

Haloir, subst. masculin; lieu où l'on sèche le chanvre et le lin par le moyen du feu pour le disposer à être broyé ou teillé.

Il faut mettre du lin *à la haloire.*	*au haloir.*

ANGAR, pour *HANGAR*.

HANGAR, subst. masculin ; espèce de remise, toit incliné en appentis qu'on bâtit dans les cours pour mettre à couvert les carrosses, chariots, charrettes, charrues et autres choses.

HARAS, pour *ÉTALON*.

ÉTALON, subst. masculin ; cheval entier qui sert, qu'on emploie à couvrir des cavales poulinières.

J'ai acheté un *haras* qui m'a coûté cent écus.	J'ai acheté un *étalon*, etc.

Haras, subst. masculin. (*H* s'aspire.) Lieu destiné à loger des étalons et des jumens, pour élever des poulains.

On dit aussi, cheval *de haras*, cheval *d'un tel haras*.

HARDE, pour *LINGE*.

LINGE, subst. masculin ; mot général qui se prend pour toute sorte de linge, draps, chemises, serviettes, etc.

Il y a beaucoup de *harde* dans cette lessive.	beaucoup de *linge*.

HAUT-ET-BAS, pour *HAUT-A-BAS.*

HAUT-A-BAS, subst. masculin ; porte-balle, petit mercier qui porte sur son dos une balle où sont ses marchandises.

HEURE.

QUATRE heures *ont* sonné.	Quatre heures *sont* sonnées.
Vêpres *ont* sonné.	Vêpres *sont* sonnées.

On dit bien aussi, l'horloge *a sonné* quatre heures, on *a sonné* vêpres : alors *sonner* est actif.

On parle fort mal lorsqu'on dit, l'horloge *a frappé* six heures, pour, l'horloge *a sonné* six heures. Il est six heures *frappées*, pour, il est six heures *sonnées*.

Qui peut soutenir le langage de ceux qui disent :

Quelle heure *il est?*	Quelle heure *est-il?*
Ils *sont* sept heures.	Il *est* sept heures.
Sont-ils huit heures?	*Est-il* huit heures?

S'HEURTER, pour *S'AHEURTER.*

BIEN des gens suppriment *a* dans *s'aheurter*, et disent :

Pourquoi vous *heurtez*-vous à un si mauvais projet?	vous *aheurtez*-vous?
Il ne convient pas de *s'heurter* si fort à son idée.	de *s'aheurter*.

On lit cette phrase dans Molière : Votre belle-mère voulait vous faire religieuse, et elle était *aheurtée* à cela. Voilà comme il faut dire.

HOSCHPOT, pour *HOCHEPOT*.

Hochepot, subst. masculin; espèce de ragoût fait de bœuf haché, et cuit sans eau dans un pot avec des marrons, des navets ou autres assaisonnemens.

HOSCHER, pour *HOCHER*.

Hocher, verbe actif; secouer, branler.

Hoscher un prunier pour en faire tomber les prunes.	*Hocher*, etc.

HOSTIE, pour *PAIN à cacheter*.

Ces petits pains de couleur dont on se sert pour cacheter les lettres, s'appellent *pains à cacheter*. Bien des gascons disent, donnez-moi une *hostie*; donnez-moi une *oublie*. C'est mal parler. Ceux qui disent des pains *enchantés* parlent encore plus mal.

HOUE, pour *BÊCHE*.

Bêche, subst. féminin; outil avec lequel on travaille la terre presque debout en le poussant avec la main et le pied. *Bêcher* la terre, c'est la travailler avec cet outil. Boileau dit :

Quand du matin au soir
Chez moi poussant la bêche *ou portant l'arrosoir*.

Et l'instrument avec lequel un paysan remue la terre entre ses jambes, se nomme en français *houe* ou *hoyau*; mais certains gascons le nomment *bêche*.

Vigne labourée à la *bêche*.	à la *houe*.
Labourer des arbres avec une *bêche*.	avec une *houe*.

I

I de moins.

Des raforts.	Des raiforts.
Ortographer.	Orthographier.
Plancher, c'est-à-dire, garnir de planches.	Planchéier, etc.
Une aragnée.	Une araignée.

I de trop.

I.

A-t-on *froitté* ces chaises?	A-t-on *frotté* ces chaises?
Il faut se faire *froitter* après avoir joué à la paume.	Il faut se faire *frotter*.
Le *froitteur* est-il venu?	Le *frotteur* est-il venu?

II.

On dit, à la vérité, un *pommier*, un *prunier*; mais c'est un vrai gasconisme, que de dire avec presque tous les gascons un *pêchier*; il faut dire un *pêcher*.

III.

Un conseillier.	Un conseiller.
Du fil d'arichal.	Du fil d'archal.
De la cibouille.	De la ciboule.

I pour *E.*

I.

Que de gens disent, cette chambre n'est pas assez *airée*, pour *aérée* !

II.

On prononce presque généralement mal le futur et le conditionnel présent de *cueillir*, *recueillir*. On met un *i* pour *e*. Exemple :

Je cueillirai.	Je cueillerai.
Je recueillirai.	Je recueillerai.
Je cueillirais.	Je cueillerais.
Je recueillirais.	Je recueillerais.

III.

Une gibicière.	Une gibecière.
Une chiminée.	Une cheminée.
Un garniment.	Un garnement.
Un gisier.	Un gésier.
Une pipinière.	Une pépinière.
Malifice.	Maléfice.

ICI, pour *CI.*

Il y a encore des gens qui disent, comme autrefois :

Dans ce pays *ici*, cet homme *ici*, dans cette occasion *ici* ; mais il faut dire, dans ce *pays-ci*, etc.

S'ils m'ont voulu jouer dans cette affaire-ci.

IL de trop.

AUTANT voudrait-*il* vous abandonner le tout.	Autant vaudrait vous abandonner le tout.
Autant vaudrai-*il* qu'il épousât une telle.	Autant vaudrait qu'il épousât une telle.

ILLITÉRÉ, pour *NON-LETTRÉ* ou *IGNARE*.

ON dit bien, cet homme n'est pas *lettré*, c'est un ignorant et non *lettré*; mais *illitéré* n'est pas français.

Catineau s'est servi du mot *illétré*, mais l'Académie ne l'a pas admis.

INDÉFINIBLE, pour *INDÉFINISSABLE*.

IL n'est point rare d'entendre dire : En vérité, c'est une femme *indéfinible*, pour, c'est une femme *indéfinissable*.

INSISTANCE, pour *INSTANCE*.

INSISTANCE est un terme de jurisprudence, qui ne doit pas être employé hors du palais; ainsi cette phrase est mauvaise :

Il ne faut pas que vous fassiez tant d'*insistance*.	que vous fassiez tant d'*instance*.

INTESTAT.

Le poëte Regnard dit :

Ne voulant pas aussi décéder intestat.

Ce vers prouve qu'il faut dire, mourir *intestat*, décéder *intestat*, c'est-à-dire, décéder sans avoir testé, sans avoir fait de testament. Il ne faut donc pas dire avec mille gens : Il est mort *ab intestat*, il est décédé *ab intestat.* Ce qui donne lieu de faire cette faute, c'est qu'on dit bien : Hériter *ab intestat*, héritier *ab intestat*, c'est-à-dire, héritier d'un homme qui n'a pas fait de testament.

Le Dictionnaire de Trévoux n'est pas exact sur cet article.

IVROGNE, pour IVRE.

Un homme est *ivre* quand il a trop bu; et il est *ivrogne* quand il a coutume de trop boire. C'est une différence que ne font pas ceux qui disent :

Je ferais atteler, si mon cocher n'était pas *ivrogne*.	n'était pas *ivre*.
Je n'avais pas hier *soir* mon domestique ; il était *ivrogne*.	Je n'avais pas hier *au soir* mon domestique ; il était *ivre*.

Noé s'est trouvé *ivre* une fois, mais il n'a jamais été *ivrogne*.

Lorsque les enfans à Toulouse trouvent quelqu'un dans les rues qui a trop bu, ils lui crient : *Ivrogne*, *ivrogne*. Les enfans à Paris, dans de semblables occasions, crient : Il est *ivre*. Les premiers peuvent dire faux ; les seconds disent toujours vrai.

J

JABLÉE, pour *JABLE.*

JABLE, substantif masculin ; rainure qu'on fait aux douves des tonneaux pour arrêter les pièces du fond.

Une *jablée* solide. Faire une *jablée.*	Un *jable* solide. Faire un *jable* ou *jabler.*

Jabler, verbe actif ; faire le jable des douves avec la jabloire.

JASLON, pour *JALON.*

JALON, subst. masculin ; perche ou grand bâton qu'on plante en terre pour prendre des alignemens.

Couper des branches d'arbres pour faire des *jaslons.*	des *jalons.*

Faire des JASLONS, pour *JALONNER.*

JALONNER, verbe neutre ; planter des jalons de distance en distance ; on le fait aussi actif.

Jalonner une allée pour la redresser.

JAMBE, pour *TIGE*.

J'AI acheté quatre *jambes* d'artichaut, qui portent chacune trois pommes.	J'ai acheté quatre *tiges* d'artichaut, etc.
Ce blé a la *jambe* courte, mais l'épi est gros.	a la *tige* courte, etc.

Petit JARDIN, pour *CLOSEAU*.

CLOSEAU, subst. masculin; petit jardin clos de haies.

Les allées de votre *petit jardin*.	de votre *closeau*.

On ne prétend point dire que *petit jardin* ne soit pas français; mais quand un petit jardin est clos de haies, il s'appelle *closeau*. La périphrase ne rendrait pas toute l'idée du mot *closeau*.

JARS, pour *JARRE*.

JARRE, subst. féminin; grand vaisseau de terre où l'on met de l'eau pour la conserver, particulièrement sur les vaisseaux et sur les galères..... On appelle aussi *jarre* les fontaines de terre cuite dont on se sert dans les maisons. Dictionnaire de l'Académie.

Vous allez perdre votre huile; les douves de vos barriques sont pourries. Vous avez des *jars*; je	Vous avez des *jarres*, etc.

vous conseille de vider vos tonneaux, et d'y mettre l'huile.	
Jetez du gravier dans vos *jars*, afin de clarifier l'eau.	dans vos *jarres*.

JOUER, pour *PARIER*.

QUAND certains gascons disputent et ne conviennent pas, ils disent : Voulez-vous *jouer?* Que voulez-vous *jouer?* Ceux qui n'entendent pas ce jargon croient qu'il est question de jeu, et qu'on va porter des cartes. Point du tout; c'est une gageure qu'on propose. Ils ont voulu dire : Voulez-vous *parier?* Que voulez-vous *parier?*

JOUIR une terre, pour, *JOUIR d'une terre.*

LES exemples que je rapporte de cette faute sont tirés d'écrits imprimés.

La terre *que* vous jouissez ne vous appartient pas.	La terre *dont* vous jouissez, etc.
Les intérêts *qu'ils* ont droit de jouir.	*dont* ils ont droit de jouir.
Mr. *** vendra sa maison comme il *la* jouit, et a eu droit de *la* jouir.	comme il *en* jouit et a eu droit *d'en* jouir.
Les pères D*** veulent affermer une maison *qu'ils* jouissent rue du Pont-Neuf.	*dont* ils jouissent.

JOURS supprimé

Vous me viendrez voir *de huit en huit jours.*	*de huit jours en huit jours*, ou *tous les huit jours.*
Je suis obligé de prendre médecine *de quinze en quinze jours.*	*de quinze jours en quinze jours*, ou *tous les quinze jours.*

JUC ou *JUCHOIR*, pour *POULAILLER.*

Poulailler, subst. masculin ; le lieu où les poules et autres volailles se retirent la nuit, et où elles pondent ordinairement dans de petits paniers d'osier remplis de paille.

Let poules sont encore *au juchoir.*	*au poulailler.*
Un renard fait un grand désordre, quand il entre dans un *juc* ou *juchoir.*	dans un *poulailler.*

Le *juchoir* ou *perchoir* est l'endroit où juchent les poules. *Les faisans juchent sur les arbres*, et les *poules dans le poulailler.*

JUST, pour *JUSTE*, *adverbe.*

Juste est souvent adjectif, comme, *un homme juste. Juste* est quelquefois adverbe, et se prend pour *justement ;* et alors beaucoup de gascons, pour

distinguer ce *juste* adverbe de *juste* adjectif, prononcent et écrivent *juste*, en retranchant l'*e* muet. Pour m'en assurer, j'ai prié plusieurs gascons de m'écrire cette phrase : *Vous arrivez juste à l'heure.* Comme *juste* est ici pour *justement*, ils écrivaient tous, vous arrivez *just* à l'heure, et soutenaient bien fort qu'ils avaient raison.

K

KINARRHODON, pour *CYNORRHODON*.

PRESQUE tout le monde, sans en excepter les gens de l'art, dit et écrit dans ce pays-ci *kinarrhodon* ; c'est-à-dire, qu'on manque aux deux premières syllabes; il faut dire et écrire *cynorrhodon*. On sait que *cynorrhodon* est le nom du fruit d'un arbuste appelé *églantier*. On fait du *cynorrhodon* une conserve astringente, fort estimée en médecine.

L

L de trop, *L* de moins.

RIEN de plus commun que de voir *ustensille* pour *ustensile*, *frilleux* pour *frileux*, *cella* pour *cela*. D'autres au contraire ne mettent qu'un *l* où il en faut deux; ils écrivent et prononcent *anguile* pour *anguille*.

L, pour *R*.

Des flamboises.	Des framboises.
Un flamboisier.	Un framboisier.
Se gargaliser.	Se gargariser.
Chaillivari.	Charivari.
Des biens palaphernaux.	Des biens paraphernaux.

Pourquoi tant de gens disent-ils un colidor, quoiqu'ils lisent dans Boileau :

Ici s'offre un perron, là règne un corridor.

Pourquoi disent-ils encore,

Nous avons fait un *halicot* avec du mouton et des navets.	Nous avons fait un *haricot*, etc.

LA supprimé.

I.

Allez-vous bien *à* selle ? Ce malade va-t-il *à* selle ?	à *la* selle ?

Quelqu'un, dans Molière, dit à un médecin : On dit que vous avez des remèdes admirables pour faire aller à *la* selle.

II.

Vous lirez *à* suite de ce mémoire.	à *la* suite de ce mémoire.
Un acte *à* suite duquel.	à *la* suite duquel.
Elle eut une maladie *à* suite de ses couches.	à *la* suite de ses couches.

III.

Le temps est tourné *à* pluie.	à *la* pluie.

IV.

Lorsque les gascons parlent de leur rivière, ils ne lui donnent point l'article. Ils ne disent pas *la* Garonne, mais Garonne. *Il est tombé dans Garonne*, disent-ils; *je me suis promené sur les bords de Garonne :* mais on doit dire *la* Garonne, les bords de *la* Garonne, comme on dit à Paris *la* Seine, les bords de *la* Seine.

Un auteur gascon a écrit depuis peu : Il aurait mieux valu pour vous que vos confrères vous eussent précipité dans la mer ou dans *Garonne.*

Ce gasconisme a échappé même à l'auteur du voyage de Languedoc et de Provence, dans ces vers :

Mais ce qui plus nous étonna,
C'est qu'on y voit les étrivières
Dont il châtia les rivières,
Quand Garonne *se révolta.*

On a vu dans un mémoire, présenté à Mr. l'intendant, *Mouillonne*, les bords de *Mouillonne*, pour, *la* Mouillonne, les bords de *la* Mouillonne.

Quoique cette faute soit commune, des gascons l'ont pourtant évitée dans ces vers :

Quand on jure par la *Garonne*,
On doit respecter son serment.

Assise tristement au bord de la *Garonne.*

V.

On doit dire, manger des raves à *la croque-au-sel:* plusieurs disent, *à la croque sel*, *à croque sel*, *au croque sel.* Ce sont tout autant de gasconismes.

V I.

Nous nous verrons après classe.	après *la* classe.

V I I.

Venez ici ; il y a de place.	il y a de *la* place.
Je ne veux pas sortir ; il y a de boue.	il y a de *la* boue.
Je crois qu'il y a de cendre dans ce pain.	qu'il y a de *la* cendre.

Cette faute, vrai gasconisme, a déjà été remarquée dans les *articles ;* mais on ne saurait y revenir trop souvent, parce qu'elle est très-commune.

LA de trop.

I.

LA fête de *la* saint Pierre.	La fête de saint Pierre, ou la saint Pierre.
Je vous paierai à la fête de *la* saint Jean.	à la saint Jean.

I I.

Ceci est salé comme *la* mer.	est salé comme mer.
Ceci est tendre comme *la* rosée.	comme rosée.
Cela est blanc comme *la* neige.	Cela est blanc comme neige.
Il est froid comme *la* glace.	Il est froid comme glace.

III.

On dit à Toulouse, en parlant des servantes, *la* Marie, *la* Jeanne, *la* Catherine; et quelquefois dans d'honnêtes familles, en parlant des filles de la maison, on dit aussi *la* Rosalie, *l'*Emilie, *la* Sophie. A Paris, quoiqu'on ne parle que d'une servante, on dit, appelez Marie, faites venir Jeanne, etc.

IV.

Le papa, *la mama*, sont des expressions très-familières aux enfans des contrées méridionales. S'énoncer ainsi, c'est parler patois. Qu'on dise donc à l'avenir, *maman*, *papa*, mon *papa*. Qu'on dise aussi, ma *grand'mere*, ma *grand'maman*, et non, la *bonne maman*, ma *bonne maman*, qui signifie, ma mère, ma bonne mère. Néanmoins un enfant qui aime tendrement sa grand'mère, peut lui dire, *maman*, ma *bonne maman*; mais alors il emploie figurément ces expressions, et fait entendre qu'il aime et regarde sa *grand'mère* comme sa mère, sa bonne, sa tendre mère.

V.

Il a pris *la* qualité d'héritier par bénéfice d'inventaire.	Il a pris qualité, etc.
Si *la* pauvre ma mère vivait encore.	Si ma pauvre mère vivait encore.
La pauvre votre sœur n'aurait pas fait cela.	Votre pauvre sœur, etc.

Ces deux dernières phrases sont une façon de parler fort singulière et bien gasconne.

LA, pour *LE*.

Si on demande à une femme : Êtes-vous la sœur d'un tel ? elle doit répondre : Oui, je *la* suis. Ce *la* a rapport au substantif *sœur*. Mais si on lui demande : Êtes-vous malade ? Elle doit répondre : Oui, je *le* suis. Ce *le* a rapport à l'adjectif *malade*.

Une dame à qui on expliquait cette règle, et qui ne la pouvait goûter, dit : Je croirais avoir de la barbe au menton, si je disais, je *le* suis.

Au pluriel, si on demande à quelqu'un : Sont-ce là vos enfans ? il doit répondre : Oui, ce *les* sont. Ce *les* a rapport au substantif *enfans*. Et si on lui demande : Sont-ils bien sages ? il doit répondre : Oui, ils *le* sont. Ce *le* a rapport à l'adjectif *sages*.

LA DE, pour *MADAME*.

On met très-souvent à Toulouse *la de* avant les noms des femmes les plus respectables. *La de* *** m'est venu voir. J'ai rencontré *la de* ***. On ne parle ainsi à Paris que d'une actrice ou d'une courtisane.

LA Y, pour *L'Y*.

Mettez la jument à l'écurie. Je vais *la y* mettre.	Je vais *l'y* mettre.
Je porterai la clef dans votre cabinet. Portez-*la y* vîte.	Portez-*l'y* vîte.

LABEUR, pour *LABOUR*.

LABOUR, subst. masculin; travail. La façon qu'on donne aux terres en les labourant.

Il faut donner deux *labeurs* à cette terre.	deux *labours*.

On dit qu'une terre est en *labour*, pour dire qu'elle est préparée pour recevoir la semence.

Labeur, subst. masculin; travail. Grand labeur. Labeur ingrat. C'est un ouvrage de grand labeur. Être récompensé de son labeur. Vivre de son labeur. Dieu bénira son labeur. Il jouit du fruit de ses labeurs. Hors de ces phrases, il n'a guère d'usage que dans le style soutenu ou dans la poésie.

On dit que des terres sont en labeur, pour dire qu'elles sont façonnées, cultivées, qu'elles ne sont pas en friche.

LACHE.

LACHE, adjectif de tout genre. On dit que de la toile, du drap, ou quelqu'autre étoffe est lâche, quand la trame n'est pas bien battue et serrée. Certains gascons emploient dans ce sens le mot *flaiche* qui n'est pas français.

Cette étoffe et cette toile sont *flaiches*.	sont *lâches*.

LAIRON, pour *BARATTE.*

BARATTE, subst féminin ; sorte de vaisseau de bois fait en forme de long baril, plus large par en bas que par en haut, dans lequel on bat le beurre avec une batte.

Voilà un *lairon* tout neuf.	Une *baratte* toute neuve.

LAIT broussé, pour *LAIT grumelé* ou *tourné.*

SE grumeler, verbe réfléchi ; devenir en grumeaux, se tourner.

Le lait *se brousse.*	*se grumelle* ou *se tourne.*

LANGE, pour *BRAIES.*

BRAIE, subst. féminin ; linge dont on enveloppe le derrière des enfans.

Il faut attacher un *lange* à cet enfant.	une *braie.*
Lui changer de *lange.*	de *braie.*

Un *lange* est un morceau d'étoffe dont on enveloppe les enfans au maillot.

LANGUIR, pour *S'ENNUYER.*

NOUS avons encore trois heures à *languir* dans cette barque.	Nous avons encore trois heures à nous *ennuyer* ou à *attendre.*

Je dormais au sermon ; *j'y languissais.*	*je m'y ennuyais.*
Je languissais de vous voir.	*Il me tardait* de vous voir.

On dit bien, *languir d'amour*, *languir d'ennui*, *languir dans l'attente de voir quelqu'un que l'on aime*. On dit aussi *languir*, pour marquer l'état de quelqu'un qui est consumé peu à peu par quelque maladie qui abat les forces. *Il est pulmonique ; il y a trois ans qu'il languit.*

Mais *languir* ne se dit jamais pour exprimer simplement *s'ennuyer*, *attendre*, *tarder*.

Languir est une expression bien plus forte que *s'ennuyer*, *attendre*, *tarder*. Comme dans le propre il exprime l'état d'un malade qui dépérit insensiblement, il ne doit s'employer au figuré que pour marquer une douleur, une inquiétude, une peine d'esprit très-vive et très-profonde. Le défaut ordinaire des gascons est de se servir d'expressions qui disent beaucoup plus qu'ils ne sentent ; ou bien ils sont si sensibles, que les expressions ordinaires ne peuvent leur suffire.

LAVEUSE, pour *BLANCHISSEUSE* ou *LAVANDIÈRE*.

BLANCHISSEUSE, subst. féminin, est une femme qui blanchit ou fait la lessive, sèche et repasse le linge dans sa maison. On dit, blanchisseuse au mois, à l'année, à la pièce. On dit aussi, blanchisseuse de gros linge, de menu linge.

Lavandière, subst. féminin, signifie une femme qui va laver le linge à la rivière. Elle est différente de la blanchisseuse.

Laveuse, subst. féminin ; c'est une femme qui lave la vaisselle dans les maisons. Il y a aussi des blanchisseurs.

Il ne faut donc pas dire, lorsqu'on passe sur le pont à Toulouse : Voyez-vous toutes ces *laveuses* ? mais, toutes ces *lavandières*.

LE, *LA*, *LES* de moins.

Les gascons retranchent ces pronoms dans certaines phrases.

Si vous recevez de l'argent pour votre père, ne manquez pas de lui donner.	de *le* lui donner.

LE de trop.

I.

Je veux qu'il soit *le* dit que j'ai tout sacrifié pour la paix.	Je veux qu'il soit dit que, etc.
Je ne veux pas qu'il soit *le* dit que j'ai fait un mauvais marché.	Je ne veux pas qu'il soit dit, etc.
Il ne sera pas *le* dit que j'ai mal gouverné cette maison.	Il ne sera pas dit que, etc.

I I.

Je fis *le* semblant de fuir.	Je fis semblant de fuir.
Il fit *le* semblant d'avoir peur.	Il fit semblant d'avoir peur.

Mais on dit bien, s'il n'eut pas peur, il en fit *le* semblant.

LE, *DU*, pour *AU*.

Il faut dire, Je vis *au* jour la journée, ou, je vis *au* jour le jour. Plusieurs gascons s'embrouillent, et disent, Je vis *le* jour la journée, je vis *du* jour *à* la journée; c'est-à-dire, qu'ils mettent *le*, *du* pour *au*.

LE, *LA*, *LES*, pour *MON*, *MA*, *MES*.

Qu'on m'apporte *le* manteau.	Qu'on m'apporte *mon* manteau.
Il va pleuvoir, qu'on m'apporte *la* redingote.	*ma* redingote.
J'ai égaré *les* gants.	*mes* gants.
Qu'on me rende *les* gants.	*mes* gants.
Nous avions alors *les* chevaux anglais.	*nos* chevaux anglais.
Il y a de la boue, prenons *les* bottes.	prenons *nos* bottes.
Avez-vous perdu *le* tour de cou?	*votre* tour de cou?
Faites-vous rendre *les* ciseaux, puisque vous en avez besoin.	Faites-vous rendre *vos* ciseaux, etc.

Ceux qui mettent *ma*, *mon*, au lieu de *la*, *le*, ne parlent pas mieux français.

Ma fièvre m'a repris.	*La* fièvre m'a repris.
Vous m'avez fait mal à *mon* pied.	Vous m'avez fait mal *au* pied.

LÉGAT, pour *LEGS*.

Quand vous serez à Paris, ne dites pas *légat* pour *legs*; on ne vous entendrait pas. A Paris un *légat* est un ambassadeur du pape; mais pour exprimer une somme, ou une chose léguée, on dit un *legs*.

Quelqu'un disait *légat* pour *legs* : on lui fit observer cette faute. Que voulez-vous dire, répondit-il ? *légat* se lit dans tous les *arrêtistes*. On lui demanda ce que c'était que des *arrêtistes*. Les *arrêtistes*, dit-il, sont des *collecteurs d'arrêts* Il fit rire. On ne dit ni *arrêtistes* ni *collecteurs d'arrêts*, mais des *compilateurs d'arrêts*.

LÉGUME.

Légume est masculin, néanmoins plusieurs disent, ces légumes sont *bonnes*. C'est une faute.

Quand on ne parle que d'une espèce de légume, il faut dire, au singulier, *ce légume* est *bon*. Il y en a qui, en parlant d'un plat de pois, par exemple, disent, *ces légumes* sont *bonnes* : c'est une faute de nombre et de genre.

S'il y avait sur table plusieurs plats de légumes, comme de pois, de lentilles, il faudrait dire, *tous* ces légumes sont fort *bons*.

Dans la plupart des tables, il est de règle qu'il n'y ait qu'un plat de légume; alors on dit à son domestique : Apportez *le* légume. Et on dit à son cuisinier : *Le* légume était bien accommodé aujourd'hui. Ce serait mal parler pour lors de dire *légumes* au pluriel.

Au reste, *légume* se dit particulièrement des grains qui viennent en gousses, et, par extension, des asperges, des artichaux, racines, herbes, etc., qui se cueillent ou s'arrachent avec la main.

LESCIF, pour *LESSIVE*.

Lescif n'est point français. Voici ce qu'on lit dans le Dictionnaire de l'Académie au mot *lessive* : « Eau chaude que l'on verse sur du linge à blanchir, » qui est entassé dans un cuvier, et sur lequel on a » mis un lit de cendre de bois neuf ou de soude. Le » cuvier à lessive est percé d'un trou par lequel » l'eau s'écoule. On la recueille, on la remet au feu, » et on la reverse sur le linge ; ce qui s'appelle cou- » ler la lessive. »

On dit, *Mettre le linge à la lessive*, *Faire la lessive*, *Laver la lessive*.

Vous garderez un chaudron de *lescif*, et vous y mettrez tremper mes mouchoirs.	Vous garderez un chaudron de *lessive*, etc.

LESSIVIER ou *LESSIVOIR*, pour *CUVIER*.

Cuvier, subst. masculin ; cuve où l'on fait la lessive. *Grand cuvier. Petit cuvier.*

J'ai acheté un beau *lessivier*.	un beau *cuvier*.

LESTE.

Bien des gens ignorent la vraie signification du mot *leste*. Il se dit figurément d'un homme adroit, habile et agissant; mais hors de là il signifie proprement vêtu, proprement et richement accommodé. *Vous voilà bien leste aujourd'hui*, c'est-à-dire, élégamment vêtu. On dit que *des troupes sont bien lestes*, quand elles sont bien vêtues et bien armées.

LEVÉ, pour LEVANT.

Levant, adjectif; qui se lève. Il n'est d'usage qu'en ces phrases.

Je serai là au soleil *levé*.	au soleil *levant*.
Le soleil *levé* regarde cette maison.	Le soleil *levant* regarde, etc.

LEVÉ, pour LEVÉE ou MAIN.

Levée, subst. féminin; terme dont on se sert au jeu de cartes, pour signifier une main qu'on a levée.

Il n'a pas fait un *levé*.	une *levée*.
Ils ont déjà trois *levés*.	trois *levées*.

LEVER, pour RAMASSER ou OTER.

Levez cette épingle, ce liard qui est à terre.	*Ramassez* cette épingle, ce liard, etc.

Levez cet enfant qui est tombé.	*Relevez* cet enfant, etc.
Mon fils, il faut *lever* le chapeau quand tu entres.	*ôter* ton chapeau.

LINCEULS, pour *DRAPS*.

UN parisien transplanté à Toulouse pour gouverner une grande maison, n'entendait parler que de *linceuls* qu'on lui demandait pour les lits des uns et des autres. Que ce langage est triste, dit-il; il me semble être dans la salle de l'hôtel-Dieu de Paris où l'on ensevelit les morts !

LINET, pour *LIN*.

LES gascons parlent beaucoup de *linet*. Ce mot n'est connu que chez eux. Par-tout on dit du *lin*.

LIQUEURISTE, pour *LIQUORISTE*.

LIQUORISTE, subst. masculin; faiseur de liqueurs. Nous hasardons ce mot, quoique l'Académie ne l'ait pas encore admis. Parfumeur et distillateur ne présentent pas tout-à-fait la même idée.

C'est un bien habile *liqueuriste*.	un habile *liquoriste*.

LICHEFRITTE, pour *LÈCHEFRITTE*.

LÈCHEFRITTE, subst. féminin ; ustensile de cuisine, ordinairement de fer, et qui sert à recevoir la graisse de la viande que l'on fait rôtir à la broche.

Mettez la *lichefritte*.	la *lèchefritte*.

LILLAC, pour *LILAS*.

LILAS, subst. masculin ; sorte d'arbre qui fleurit au printemps, et qui porte de petites fleurs par bouquets et en grande abondance.

Un bouquet de *lillac* blanc.	de *lilas* blanc.
Un bouquet de *lillac* violet.	de *lilas* violet.

LIS, *LISE*, pour *LISSE*.

LISSE, adjectif de tout genre ; uni et poli.

Cette étoffe est *lise*.	est *lisse*.
Cet écu et cette pièce sont *lis* comme du verre.	sont *lisses* comme du verre.

LOGER, pour *DEMEURER*.

SI l'on parlait d'un étranger, d'un plaideur, on dirait : Où *loge* un tel ? Mais si on parlait d'un citoyen considérable, qui a son établissement dans la ville, il faudrait dire alors : Où *demeure* Mr. un tel ? Il serait indécent de dire : Où *loge* Mr. le président un tel ?

LONGES des porteurs de chaise, pour *BRICOLES*.

Bricoles, subst. masc. pluriel ; certaines longes de cuir dont se servent les porteurs de chaise.

Le mot *bricoles* signifie aussi les longes de cuir dont se servent les porteurs d'eau. Leurs *bricoles* sont des morceaux de cuir larges de deux bons doigts, pliés l'un sur l'autre, et au bout desquels il y a des crochets pour tenir les seaux.

Le porteur ne peut bien porter de l'eau sans *longes*.	sans *bricoles*.

DE LOIN, pour *LONG*.

On dit dans le style familier : C'est un compère, il en sait *long*. On est étonné quelquefois d'entendre un gascon dire, sans soupçonner qu'il dit mal : C'est un compère, il en sait *de loin*.

LOYER, pour *LOUAGE*.

Louage, subst. masculin ; transport de l'usage de quelque chose pour un certain temps et à certain prix.

Il doit le *loyer* du cheval qu'il montait ces jours passés.	Il doit le *louage*, etc.

Loyer, subst. masculin, ne se dit qu'en parlant des maisons.

Mauvais emploi des pronoms LUI, EUX, ELLE.

J'ai un livre nouveau : c'est *lui* qui est bien écrit.	c'est *ce livre-là* qui est bien écrit.
Voyez cette montagne : c'est *elle* qui est haute !	c'est *celle-là* qui est haute !
Nous avons des prés : ce sont *eux* qui portent de bon foin !	ce sont *ces prés-là* qui portent de bon foin !
Est-ce là votre chapeau? Ce n'est pas *lui*.	Ce *ne l'est pas*.
Sont-ce vos prés ? Ce sont *eux*.	Ce *les sont*.
Vous avez un bon canif, c'est avec *lui* que j'ai taillé ma plume.	c'est avec *ce canif*, etc.
Vous avez une plume bien taillée, c'est avec *elle* que j'ai écrit	c'est avec *cette plume* que j'ai écrit.
Il était dans la forêt, mais il est maintenant hors *d'elle*.	il est maintenant *au dehors*.
Il y a une table dans cette chambre, Antoine était assis auprès *d'elle*.	Antoine était assis *auprès*.
Cet orme est beau, Barthelemi était sous *lui*.	était *dessous*.
Prenez ce cheval, et montez sur *lui*.	et montez *dessus*.
Cette bête se met à courir dès qu'on met la charge sur *elle*.	dès qu'on met la charge *dessus*.
Cette jument est dangereuse, ne vous approchez pas *d'elle*.	ne vous *en* approchez pas.
Ce cheval est fougueux, ne vous fiez pas à *lui*.	ne vous *y* fiez pas.

LUMIÈRE, pour *FLAMBEAU*, etc.

IL commence à se faire nuit ; je n'y vois pas, *allumez la lumière.*

allumez le flambeau, la chandelle, la bougie, la lampe.

L'Y, pour *LUI.*

DONNEZ, je *l'y* porterai.

Je *l'y* ai dit tout cela.

Je *l'y* ai parlé cent fois.

J'y ai dit, *j'y* ai donné.

Donnez-*y* du pain.

je *lui* porterai.

Je *lui* ai dit tout cela.

Je *lui* ai parlé cent fois.

Je *lui* ai dit, je *lui* ai donné.

Donnez-*lui* du pain.

M

MACHEPAIN, pour *MASSEPAIN.*

MASSEPAIN, subst. masculin ; sorte de pâtisserie faite avec des amandes pilées et du sucre.

On m'a donné un *mâchepain* glacé.

un *massepain* glacé.

MAIL, pour *MACQUE.*

MACQUE, subst. féminin ; instrument propre à briser le chanvre et le lin. C'est avec cet instrument qu'on donne la première préparation au chanvre

et au lin après qu'ils ont été rouis, pour les réduire ensuite plus aisément en filasse.

Il faut quatre *mails.*	quatre *macques.*

MAILLER du chanvre et du lin, pour *MACQUER.*

MACQUER, verbe actif; briser ou rompre avec la macque.

Notre métayer a *maillé* sa moitié de chanvre.	a *macqué*, etc.

MAILLET, pour *BATTE.*

BATTE, subst. féminin; plateau de bois qui a un long manche, et avec lequel on bat de la terre pour l'aplanir.

Aplanir avec un *maillet* un guéret ensemencé.	Aplanir avec une *batte.*

Maillet est une espèce de marteau à deux têtes, qui est ordinairement de bois.

PARE-MAIN, pour *MAIN-CHAUDE.*

MAIN-CHAUDE, subst. féminin; espèce de jeu où un homme courbé sur les genoux d'un autre et les yeux fermés, tend la paume de la main sur son dos, et est obligé, pour se délivrer, de déclarer celui qui l'a frappé.

Faisons à la *pare-main.*	Jouons à la *main-chaude.*

MAL de tête, MAL à la tête, du MAL à la tête.

QUAND on ne fait que désigner le mal et la partie dans laquelle on le ressent, il faut se servir de la préposition *à ;* mais quand on qualifie le mot *mal*, ou qu'on l'accompagne d'un adjectif, il faut employer la préposition *de*. Si, outre la douleur qu'on ressent, on veut faire entendre que telle ou telle partie du corps est affectée d'un mal extérieur, on doit fondre l'article avec la préposition, comme, *j'ai du mal à la jambe*, *au bras*, etc. On peut aisément se convaincre de la justesse de ces observations par la lecture du petit dialogue qui suit, et se corriger en même temps de quantité de fautes qu'on fait en Gascogne et ailleurs. Qui est-ce qui ne dit pas, j'ai *mal de tête*, *d'estomac*, *de ventre*, etc. !

Qu'avez-vous, mon bon ami ? vous êtes bien triste !... — J'ai *mal à la tête et à l'estomac :* oui, j'ai un *grand mal de tête*, un *mal de tête affreux :* j'ai de la peine à me soutenir. — Mais hier au soir vous n'aviez pas *mal aux dents*, car vous mangeâtes furieusement à souper, et c'est peut-être ce qui vous a donné votre *mal d'estomac*. — Ne me raillez pas sur mes dents, je vous prie : n'allez pas réveiller des souvenirs douloureux : ne me rappelez pas que le *mal de dents* est le plus cruel de tous les maux. — Calmez-vous, mon bon ami ; j'ai aussi mes infirmités, et je suis peut-être plus à plaindre que vous. La tête vous fait mal, ou, ce qui est la même chose, vous avez *mal à la tête ;* c'est fâcheux, très-fâcheux, et je vous plains de tout mon cœur : moi, j'ai pis que cela, car j'ai réellement *du mal à la tête ;* oui, *du mal* comme les petits enfans, et je ne jurerais pas que je n'y aie autre chose : j'y sens des démangeaisons et des cuissons horribles. Il y a aujourd'hui

tant de perruques, et mon perruquier coiffe tant d'élégans et d'élégantes, qu'il ne serait pas étonnant que son peigne eût logé dans mes cheveux certains hôtes fort incommodes. Mais fi de cette vermine, je m'en vengerai. En attendant, venez prendre une tasse de Moka ; c'est un excellent remède contre le *mal de tête*.

MAISON, pour *MÉNAGE*.

Plusieurs, à la vérité, disent du pain de *ménage*, de la toile de *ménage*, et ils parlent bien ; mais beaucoup de gens aussi disent du pain de *maison*, de la toile de *maison*. Ces derniers parlent mal.

MAIT, pour *HUCHE* ou *PÉTRIN*.

A Paris les bourgeois font et tiennent leur pain dans une *huche*. Les boulangers ont des *pétrins*. Les mots *mait* ou *met* y sont inconnus.

MAL, pour *MAUVAIS GRÉ*.

Il me sut *mal* de cela.	Il me sut *mauvais gré* de cela.
Je me sais *mal* de tout cela.	Il me fâche : je me sais *mauvais gré*.

MALGRÉ QUE, pour *QUOIQUE*.

Pourquoi êtes-vous sorti, *malgré que* je vous l'aie défendu ?	*quoique* je vous l'aie défendu ?

Pourquoi, mon fils, *te fais-tu* de ces gens-là, *malgré que* je te le défende tous les jours ?

Pourquoi *fréquentes-tu* ces gens-là, *quoique* je te le défende, etc.

Ceux qui écrivent et prononcent *malgre* pour *malgré*, font deux fautes grossières.

MANDER, pour *ENVOYER*.

C'EST mon père qui m'écrit; mais il ne *mande* point d'argent comme je l'espérais.

il ne *m'envoie* point d'argent, etc.

Vous aurez soin de me *mander* trois barriques de vin.

de *m'envoyer* trois barriques de vin.

Mandez-moi votre domestique, etc.

Envoyez-moi votre domestique.

Mander signifie, envoyer dire, faire savoir par lettres ou par messager.

MANADE ou *MANICLE*, pour *MANIQUE*.

MANIQUE, subst. féminin; c'est une poignée d'étoffe ou de linge dont se servent les repasseuses pour se garantir de la brûlure du fer, lorsqu'elles repassent.

MANDUCABLE, pour *MANGEABLE*.

CECI n'est pas *manducable*.

n'est pas *mangeable*.

MANNETTE, pour *MANNE.*

MANNE, subst. féminin ; espèce de panier d'osier plus long que large, où l'on met ordinairement le linge, la vaisselle qu'on porte sur table.

Mettre la vaisselle dans la *mannette.*	dans la *manne.*

MANQUE, pour *MOINS*, etc.

UN setier de blé *manque* un boisseau.	*moins* un boisseau.
Un louis *manque* six sous.	*moins* six sous.

Se MANQUER, pour, *Se TROMPER.*

ALLEZ toujours, vous ne pouvez vous y *manquer.*	vous ne pouvez vous *tromper.*
Ce prédicateur se *manque* souvent.	se *trompe* souvent.

MARATRE, pour *BELLE-MERE.*

ON ne dit point à Paris, comme à Toulouse :

Madame une telle est la *marâtre* de mademoiselle une telle.	est la *belle-mère*, etc.

Marâtre porte avec soi un sens odieux.

MARCHET ou *HUSTEL*, pour *MARCHETTE.*

MARCHETTE, subst. féminin; terme d'oiselier. C'est un petit bâton qui tient une machine en état, sur laquelle l'oiseau venant à marcher, se prend, ou du moins pour l'ordinaire il fait que la machine se détend.

Un oiseau a marché sur le *hustel* ou *marchet*.	sur la *marchette*.

MARELE, pour *MERELLE.*

MERELLE, subst. féminin, c'est un jeu d'enfans et d'écoliers, fait en manière d'échelle formée avec de la craie, où les enfans qui jouent marchent à cloche-pied en poussant avec le pied une espèce de palet.

Il y a des enfans qui aiment à jouer à la *marele*.	à la *merelle*.

MARTEAU de maréchal, pour *BROCHOIR.*

BROCHOIR, subst. masculin; marteau de maréchal propre à ferrer les chevaux.

Ce maréchal a un bon *marteau*.	a un bon *brochoir*.

MARTEAUX, pour *MARTEL.*

SA femme lui met des *marteaux* en tête.	lui met *martel* en tête.
Ce procès lui met des *marteaux* en tête.	lui donne des *inquiétudes*, ou lui met *martel* en tête.

MARTHE, pour *MARTRE.*

MARTHE est le nom d'une femme, et *martre* celui d'une espèce de fouine qui a le poil roux, et qui se trouve dans les pays septentrionaux. On donne aussi ce nom à la peau de cet animal, quand elle est employée en fourrure.

Vous prenez toujours *marthe* pour renard.	*martre* pour renard.

MASCOT, pour *COUPERET.*

PEU de gens connaissent le mot *couperet :* on dit plutôt *mascot*, qui n'est pas français. Un *mascot*, disait-on, il y a quelques années, est tombé d'une fenêtre sur la tête de, etc. Il fallait dire un *couperet.*

MATINIER, pour *MATINEUX.*

MATINEUX, matineuse, adjectif; qui est dans l'habitude de se lever matin.

Les dames ne sont guères *matinières.*	*matineuses.*

Matinier, *matinière*, adjectif; qui appartient au matin. Il n'a d'usage que dans cette phrase : *L'étoile matinière.*

Un prêtre MATUTINAIRE, pour *Un prêtre qui dit bon matin la première messe.*

CE village a un prêtre *matutinaire.*	a un prêtre *qui dit la première messe.*

Un MAZETTE, pour *Une MAZETTE.*

ON entend par *mazette* un méchant petit cheval. On se sert aussi de ce terme familier, en parlant de quelqu'un qui manque d'esprit, de réflexion ou d'adresse.

Il ne sait pas jouer, c'est *un mazette*; vous le gagnerez à coup sûr.	c'est *une mazette*, etc.

Deux hommes de lettres jouaient un jour au trictrac. L'un d'eux, soit qu'il fût malheureux, soit qu'il ne fût pas fort à ce jeu, ou qu'il s'emportât facilement, jeta les dés, en disant : Je ne veux plus jouer, je suis *une mazette*, *une franche mazette.* L'autre qui était né en Gascogne, et qui ne s'était pas encore tout-à-fait *dégasconisé*, le prit aussitôt sur le mot, et prétendit que *mazette*, au figuré, était du genre masculin. Oh ! s'écria-t-il, je vous prends en flagrant délit, et j'aurai, monsieur le puriste, une fois raison contre vous..... Hé bien, dit *la prétendue mazette*, vous pouvez remporter aujourd'hui deux victoires sur moi, et garnir votre bourse à mes dépens. Vous me gagnez vingt francs au trictrac, vous en gagnerez quarante si *mazette*

n'est point féminin dans toutes ses acceptions. Le pari s'engage; on ouvre le Dictionnaire de l'Académie, et le gascon a tort, et le puriste regagne l'argent qu'il a perdu au trictrac.

MIXTURE ou *CARRON*, pour *MÉTEIL.*

MÉTEIL, subst. masculin; froment et seigle mêlés ensemble.

Voilà de bonne *mixture*.	Voilà de bon *méteil*.
Ce *carron* n'est pas beau.	Ce *méteil* n'est pas beau.

On appelle *passe-méteil* le blé dans lequel il y a deux tiers de froment et un tiers de seigle.

MENER, pour *AMENER*.

BEAUCOUP de gascons ne connaissent que *mener*. Ils n'emploient guères les composés de ce verbe. Exemple :

Menez-moi mon fils demain; je veux le voir.	*Amenez*-moi mon fils, etc.
Monsieur un tel, qui revient de l'armée, *mène*-t-il quelques beaux chevaux?	*amène*-t-il quelques beaux chevaux?
Mon fils, *mène*-nous demain ton cousin dîner ici.	*amène*-nous ton cousin, etc.
Quel est cet homme-là que vous nous *menez*?	que vous nous *amenez*?
Menez ce cheval à Mr. un tel, qui me le prêta hier.	*Ramenez* ce cheval, etc.

Vous allez à tel endroit; en revenant, *menez*-moi mon fils, qui y est depuis huit jours	*ramenez*-moi mon fils, etc.
Vous allez à la chasse? *menez* mon chien.	*emmenez* mon chien.

MÉRIDIEN, pour *MÉRIDIENNE*.

CETTE ligne tracée dans l'église des Grands-Carmes de Toulouse, où tout le monde va à midi régler sa montre, s'appelle *méridienne*; cependant quantité de gens disent : Le *méridien* des Carmes est bon; j'ai mis ma montre sur le *méridien* des Carmes. Il faut dire, la *méridienne* des Carmes, etc. Le *méridien* est tout autre chose : c'est un grand cercle de la sphère, qui passe par les pôles du monde et par le zénith du lieu duquel il est dit *méridien*.

MESSE.

LES gascons disent, *avoir la messe*, pour, *être prêtre*.

Votre fils *a-t-il la messe?*	Votre fils *est-il prêtre?*
Depuis quand *avez-vous la messe?*	Depuis quand *êtes-vous prêtre?*

Les gascons disent encore *prendre la messe*, pour, *être fait prêtre*.

Quand votre fils a-t-il *pris la messe?*	Quand votre fils a-t-il *été fait prêtre?*
Sera-ce à pâques que vous *prendrez la messe?*	Sera-ce à pâques que vous *serez fait prêtre?*

Mauvais emploi du verbe METTRE.

Les gascons font un usage bien singulier du verbe *mettre*. Ils disent :

Quand *mettrez*-vous du sens ?	Quand *aurez*-vous du sens ?
Ne *mettrez*-vous jamais *du* sens ?	*N'aurez*-vous jamais *de* sens ?
A mesure que votre fils croîtra, il *mettra* du sens	il deviendra plus raisonnable.
Cet enfant ne dort plus depuis qu'il *met* les dents.	depuis que les dents commencent à lui percer.
Ce jeune homme *mettra* plutôt de la barbe que du bon sens.	*aura* plutôt de la barbe que du bon sens.
Ces agneaux commencent à *mettre* des cornes.	Les cornes *poussent* à ces agneaux.
Les vieux arbres *mettent* du gui.	Le gui *croît* sur les vieux arbres.
Les vieilles murailles *mettent* du salpêtre.	Le salpêtre *s'attache* aux vieilles murailles.
Les vieux toits *mettent* de la mousse.	La mousse *vient* sur les vieux toits.

MIEUX, pour *BIEN*.

Mangez de ce pâté. Je m'en garderai *mieux* : il m'incommoderait.	Je m'en garderai *bien*, etc.
Jouons au brelan. Je m'en garderai bien *mieux* : je ne veux pas perdre mon argent.	Je m'en garderai *bien*, etc.

MIEUX, pour *PLUS*.

Beaucoup de gascons disent *mieux* pour *plus*, dans les occasions suivantes :

Cette terre vaut *mieux* de 40,000 francs.	vaut *plus* de, etc.
Cette terre vaut 40,000 francs. Elle vaut *mieux*, répond-on.	Elle vaut *davantage*.
Un tel a 7000 francs de rente. Il a *mieux*, répond-on.	Il a *davantage*.
Madame une telle a soixante-dix ans. Elle a *mieux*, répond-on.	Elle a *davantage*.
Ceci peut valoir tant. Cela vaut *mieux*.	Cela vaut *davantage*.

MILLET, pour *MAÏS*.

On lit dans le Spectacle de la Nature ce qui suit :

« Le millet est le plus petit de tous les blés : il » fait les délices des serins.

» Le maïs ou blé de Turquie est un gros grain » presque rond, un peu anguleux, et approchant » de la grosseur d'un pois commun. »

D'après ces définitions, que les gascons voient s'ils parlent bien quand ils disent, *du millet*, *du gros millet*, pour, *du maïs* ou *du blé de Turquie*.

Le *millet* est ce qu'on appelle en Gascogne, *petit millet*.

MITRON, pour *Garçon BOULANGER.*

GARÇON boulanger, subst. masculin; c'est celui qui pétrit le pain.

Voici un *mitron.*	Voici un *garçon boulanger.*

MOI de trop.

MOI, je ne sais pas.	Je ne sais pas.
Moi, j'y étais présent.	J'y étais présent.
Moi, je ne m'en suis pas souvenu.	Je ne m'en suis pas souvenu.

Moi, suivi de *je*, que nous relevons ici, ne serait point déplacé, s'il s'agissait d'exprimer un sentiment avec énergie, comme on peut s'en convaincre par la réponse d'un honnête homme à un scélérat qui lui conseillait de dénoncer un citoyen estimable. *Moi*, dit-il, *je* trahirais le meilleur de mes amis! *Moi*, *je* serais assez lâche pour dénoncer un malheureux qui fuit la mort!.... Homme vil, homme cruel, retire-toi; va donner ce conseil à tes pareils.

MOINS-DITES, pour *RABAIS.*

DONNER un ouvrage aux *moins-dites.*	Donner un ouvrage au *rabais.*
Mettre un ouvrage aux *moins-dites*, *à la moins-dite.*	Mettre un ouvrage au *rabais.*

A MOITIÉ fruits, pour, *A MOITIÉ*, ou *À MOITIÉ de fruits.*

DONNER des terres à moitié, signifie les donner à ferme à quelqu'un qui a soin de les cultiver, et qui en partage les fruits avec le maître moitié par moitié.

Il a pris cette terre *à moitié fruits*.	Il a pris cette terre *à moitié*, ou bien *à moitié de fruits.*
Prendre un marché avec quelqu'un *à moitié perte et à moitié gain.*	*à moitié de perte et de gain.*
Il fait ces vignes-là *à moitié fruits*.	Il fait ces vignes-là *à moitié.*

MOLUE et MORUE, pour *MERLUCHE.*

LA morue sèche s'appelle *merluche.* Ceux qui disent alors *morue*, se servent d'un mot impropre. Ceux qui disent *molue* font un gasconisme. La vraie *morue* est celle qu'on nomme *morue blanche* ou *morue verte.*

MONDER le grain, pour, *Le CRIBLER* ou *Le passer au crible.*

CRIBLER, verbe actif; nettoyer le blé avec le crible.

Les aoûterons *mondent* le blé.	*criblent* le blé.

MONTAGNOLS, pour *MONTAGNARDS.*

MONTAGNOLS pour *montagnards* ne se trouve dans aucun livre; mais ce mot est fréquemment dans la bouche des gascons.

MONTRE de serrure, pour *PLATINE.*

PLATINE, subst. féminin; écusson ou plaque de fer qui est attachée ou à une porte ou au-devant de la serrure, pour y passer la clef.

J'ai besoin d'une *montre de serrure.*	d'une *platine.*

MONTRE solaire, pour *CADRAN.*

CADRAN, subst. masculin; horloge solaire, superficie sur laquelle les heures sont marquées, et où il y a un style ou une aiguille, qui par son ombre marque l'heure qu'il est, lorsque le soleil luit.

Voyez-vous la *montre solaire ?*	Voyez-vous le *cadran ?*

Cadran équinoxial, polaire, horizontal, vertical.

MORCE, pour *AMORCE.*

AMORCE, subst. féminin; c'est la poudre à canon qu'on met au bassinet des armes à feu pour les faire tirer.

La *morce* est mouillée.	l'*amorce* est mouillée.

Il se dit encore d'une traînée de poudre, ou d'une corde préparée pour faire tirer des boîtes tout de suite, ou des pétards et des fusées pour un feu d'artifice.

MOUCHETIERE, *MOUCHETTE* ou *ÉMOUCHOIR*, pour *ÉMOUCHETTE.*

ÉMOUCHETTE, subst. féminin ; sorte de caparaçon qui est fait de treillis ou de réseau, avec de petites cordes flottantes tout autour, et qui sert à garantir les chevaux des mouches.

Mettre une *mouchetière* sur un cheval.	une *émouchette.*

Emouchoir se dit d'une queue de cheval attachée à un manche, dont on se sert pour chasser les mouches.

Se MOUILLER, pour, *Se BAIGNER.*

JE vais me *mouiller.*	Je vais me *baigner.*
Je viens de me *mouiller* dans Garonne.	Je viens de me *baigner* dans *la* Garonne.

MOULU, pour *ÉMOULU.*

BIEN des gens disent : C'est un jeune homme tout frais *moulu* du collége. Mais Molière, parlant d'un jeune médecin, dit : Monsieur est tout frais *émoulu* du collége. *Emoulu* est le participe du verbe *émoudre*. Les esprits sont *émoulus*, aiguisés dans les colléges. Mais on dit : Du tabac frais *moulu*. *Moulu* est le participe de *moudre*.

MOULETTES, pour *VERTEVELLES*.

VERTEVELLES, subst. fém. pluriel. Ce sont deux anneaux de fer à double queue, lesquelles entrent dans le bois de la porte, et que l'on rive derrière ; le verrou rond entre et se remue dans les anneaux des vertevelles, au lieu que les verroux plats sont dans de petits crampons.

Le serrurier a fait deux *moulettes*.	deux *vertevelles*.

MOURAILLES, pour *MORAILLES*.

MORAILLES, subst. fém. pluriel ; espèce de tenailles à deux ou trois branches, qui s'ouvrent au moyen d'une charnière placée à l'une de leurs extrémités, tandis que l'autre est garnie à une des branches d'un anneau, qui s'arrête à des crans ou entaillures pratiquées dans la branche qui avoisine celle qui porte l'anneau. Cet instrument est d'une grande utilité aux maréchaux, lorsqu'il s'agit de captiver un cheval impatient, vicieux, et de le rendre plus doux et plus tranquille. *Commencez à vous rendre maître du cheval, mettez les morailles*, c'est-à-dire, entre les branches des morailles le bout du nez et de la lèvre antérieure du cheval.

Tenez ce cheval par les *mourailles*.	par les *morailles*.

MOURAILLON, pour *MORAILLON*.

MORAILLON, subst. masculin ; pièce de fer attaché au couvercle d'un coffre, d'une cassette. Il porte un anneau qui entre dans la serrure, et dans lequel passe le pêne.

Le *mouraillon* a rompu. | Le *moraillon* a rompu.

MOUREAU, pour *MOREAU*.

MOREAU, subst. masculin ; espèce de cabas de corde ou de jonc, dans quoi on donne à manger du foin aux mulets ou autres bêtes de somme, lorsqu'ils marchent.

Ce voiturier se sert de *moureaux* pour ses chevaux.	se sert de *moreaux*.

MORTIER de terre grasse mêlée de paille et de foin, pour *BAUGE*.

BAUGE, subst. féminin ; mortier de terre mêlé de paille ou de foin.

Cette maison a ses murailles enduites de *mortier de terre grasse*.	Cette maison a ses murailles enduites de *bauge*.

N

N de trop.

PLUSIEURS mettent ou font entendre un *n* de trop, lorsqu'ils disent : Avez-vous *dinné?* voulez-vous *dinner?* pour, avez-vous *dîné?* voulez-vous *dîner?*

NE de moins.

I.

LORSQU'APRÈS les verbes *empêcher*, *prendre garde*, il y a un subjonctif, ce subjonctif doit être précédé de *ne*. Plusieurs omettent cette conjonction, et disent :

J'empêcherai bien que vous sortiez.	que vous *ne* sortiez.
Prenez garde qu'il tombe.	qu'il *ne* tombe.
Empêchez qu'il mange trop.	qu'il *ne* mange trop.

S'il y avait une négation avant *empêcher*, on pourrait supprimer la conjonction *ne*, et dire : *Je n'empêche pas que vous alliez à la messe.* On peut aussi l'y laisser et dire : *Je n'empêche pas que vous* n'*alliez à la messe.*

II.

Pareillement, lorsqu'après les verbes *craindre*, *appréhender*, *avoir peur*, il y a un subjonctif, il

doit être précédé de *ne*. Bien des gens suppriment cette particule. Exemples :

Je crains fort que ma mère meure de cette maladie.	Je crains fort que ma mère *ne* meure de cette maladie.
Ma mère craint toujours que je me blesse.	craint toujours que je *ne* me blesse.
J'appréhende que ceci me fasse mal.	que ceci *ne* me fasse mal.
Nous craignons que votre santé soit altérée.	*ne* soit altérée.

Cette faute échappe même aux auteurs. On a lu dans un écrit fait et imprimé à Toulouse : « Il » craignait sans doute que ce principe échappât à » ses lecteurs. » Il fallait *n'échappât*

Dans un petit poëme d'un gascon :

Crains-tu qu'un éloge flatteur
Offre *un champ trop vaste à l'envie ?*

Il fallait *n'offre*.

Cette faute se trouve encore dans ces deux vers de Zaïre :

Et qui craignant sur-tout qu'à rougir on l'expose,
D'un refus outrageant veut ignorer la cause.

Il faudrait, *on ne l'expose*.

Voici des autorités.

Je crains que mon juge ne sorte. . . . .
Tout m'est suspect. Je crains que tout ne *soit séduit*...
Ils ont peur qu'une main téméraire et profane
N'ose *altérer un jour la loi qui les condamne.*

RACINE.

III.

On supprime mal à propos *ne*, lorsqu'on dit :

Je ne nie pas que j'aie eu tort.	que je *n'*aie eu tort.
On méprise ceux qui parlent autrement qu'ils pensent.	On méprise ceux qui parlent autrement qu'ils *ne* pensent.

Ainsi il y a une faute dans cette phrase, que j'ai vue imprimée. « Tous les événemens sont présens à » Dieu, et aucun ne peut arriver autrement qu'il l'a » décidé. » Il faut, *autrement qu'il* ne *l'a décidé.*

NÉGATIONS de trop.

Plusieurs ne s'aperçoivent pas qu'ils mettent une négation de trop. Ce sont ceux qui disent, et qui impriment de même :

Je n'en vois *pas* aucun.	Je n'en vois aucun.
Je ne dirais *pas* mot de ce que vous m'apprenez là.	Je ne dirai mot de ce que vous m'apprenez là.
Je n'ai *pas* trouvé personne chez lui.	Je n'ai trouvé personne chez lui.
Vous ne m'en donnez *pas* guères.	Vous ne m'en donnez guères.
Ce biscuit n'a *pas* aucun mauvais goût.	n'a aucun mauvais goût.
Cette dame n'a *pas* reçu aucune visite.	n'a reçu aucune visite.
Cette dame ne va *pas* en aucun endroit.	ne va dans aucun endroit.

Toutes ces phrases étaient dans les affiches de Toulouse, lorsqu'elles étaient faites par le sieur Donat, avocat.

Ceux qui parlent ainsi, et il en est assez, s'expriment comme la servante Martine dans Molière, qui dit : Tous biaux dictons ne servent *pas* de rien.

Pourquoi êtes-vous sorti avant que je *ne* fusse revenu ?	avant que je fusse revenu ?
Embrassez votre père avant qu'il *ne* parte.	avant qu'il parte.
Avant qu'il *ne* soit un an, je veux avoir marié ma fille.	Avant qu'il soit un an, je veux avoir marié ma fille.

NI, pour *ET SANS.*

On n'a pas conclu cette affaire sans opposition *ni* révélation.	On n'a pas conclu cette affaire sans opposition *et sans* révélation.

NICHETTE, pour *NICHET.*

Nichet, subst. masculin ; œuf ou figure d'œuf qu'on met dans les nids pour faire pondre les poules.

Vous avez ôté du nid la *nichette.*	le *nichet.*

NISI, pour *TOTON.*

Toton, subst. masculin ; espèce de dé, qui est traversé d'une petite cheville sur laquelle on le fait tourner, et qui est marqué de différentes lettres sur ses quatre faces. Quand cette espèce de pirouette

tombe sur le T, qui signifie *totum*, elle marque qu'il faut prendre tout ce qui est au jeu. *Les totons sont ordinairement d'os ou d'ivoire.*

Jouons au *nisi*.	Jouons au *toton*.

NOIX Boufferotte, pour *Creuse* ou *Vide*.

Creux, creuse, adjectif; qui n'a qu'un creux, et qui ne contient pas ce qu'il a coutume de contenir.

Voici une noix *bouffe-rotte*.	une noix *creuse* ou *vide*.

NUBILEUX, pour *NÉBULEUX*.

Nébuleux, nébuleuse, adjectif; obscurci par les nuages.

Le temps est *nubileux*.	est *nébuleux*.

O

OBSCUR, pour *OBSCURITÉ*.

Ouvrez ces fenètres : je n'aime point à être ainsi à l'*obscur*.	à être dans l'*obscurité*.

OEUF COUVÉ, pour *COUVI.*

COUVI, adj. masculin, se dit d'un œuf gâté, qui est à demi-couvé, ou gâté pour avoir été gardé trop long-temps.

Dans cette omelette il y a quelque œuf *couvé.*	quelque œuf *couvi.*

OIGNON.

L'*I* dans *oignon* ne doit point se fait sentir. Ce mot se prononce comme s'il y avait seulement *ognon.* Il y a des gens, et en assez grand nombre, qui disent : Je n'aime pas les *oignons.* Cette prononciation déplairait beaucoup à Paris; et elle déplaît aussi à Toulouse à ceux qui savent prononcer. Il en est de même du mot *encoignure* qu'il faut prononcer *encognure.*

OLLANDER, pour *HOLLANDER.*

HOLLANDER, verbe actif; il se dit de la préparation que l'on donne aux plumes en les passant par les cendres chaudes, pour ôter la graisse et l'humidité du tuyau.

J'ai *ollandé* quatre plumes.	J'ai *hollandé*, etc.

H est aspiré dans ce mot.

Y DONNER ORDRE, pour, *Y SUFFIRE.*

SUFFIRE, verbe neutre; avoir assez de moyens ou de temps pour faire quelque chose.

J'ai tant d'affaires, que je ne puis *y donner ordre.*	que je ne puis *y suffire.*

ORMEAU, pour *ORME.*

UN *ormeau* est un jeune orme. On dit marier la vigne aux ormeaux, c'est-à-dire, à de jeunes ormes; mais dans ce pays-ci, lorsqu'on parle des plus gros ormes, on dit presque toujours des *ormeaux*. Voilà, dit-on, de *vieux ormeaux* que je veux faire abattre. C'est comme si l'on disait, de *vieux lapereaux*, de *vieux enfans.*

Lors même que les gascons parlent de ces vieux et grands ormes qui sont au milieu des villages, ils disent, l'*ormeau* d'un tel endroit; mais La Fontaine, parlant d'un tel arbre, dit :

Une noce enfin arrivant,
*Tous, pour la voir passer, sous l'*orme *se vont rendre.*

*Atendez-moi sous l'*orme. Pièce de Regnard.

Dans la poésie cependant, et quelquefois dans le style élevé, on voit *ormeaux* pour *ormes.*

ORMOIRE, pour *ARMOIRE.*

ARMOIRE est du féminin; de plus, il faut dire *armoire* et non pas *ormoire*. Bien des gens font ces deux fautes. J'ai lu dans une lettre : *Mandez*-moi

la clef *du petit ormoire* que *je me suis* oubliée : je me suis aperçu en chemin que je ne l'avais pas *dessus*. Que l'on compte combien il y a de gasconismes dans cette petite phrase.

OSIERS, pour *PLEYONS.*

PLEYON, subst. masculin; petit brin d'osier qui sert à plier la vigne.

Il faut des *osiers* pour cette vigne-là.	Il faut des *pleyons*.

On appelle aussi *pleyon* la paille de seigle dont on se sert pour lier la vigne. Il faut que cette paille soit longue et ferme.

OS, pour *NOYAU.*

NOYAU, subst. masculin; cette partie dure et ligneuse qui est enfermée au milieu de certains fruits, comme l'abricot, la pêche, la prune, etc.

Un os de prune s'est arrêté dans mon gosier : secourez-moi, j'étrangle.	Un *noyau* de prune, etc.

OTER, pour *SURVIDER.*

SURVIDER, verbe actif; ôter une partie de ce qui est dans un sac trop plein, dans un vaisseau trop chargé.

Il faut *ôter* de ce sac ce qui est de trop.	Il faut *survider* ce sac.

OÙ EST, OÙ SONT, de moins.

SAVEZ-VOUS les pincettes ?	Savez-vous *où sont* les pincettes ?
Savez-vous la clef de cette armoire ?	Savez-vous *où est* la clef de cette armoire ?
Vous cherchez votre femme ? je *la* sais.	je sais *où elle est.*

P

P, pour *B.*

MA femme, j'ai envie de manger une soupe aux choux *capus.*	aux choux *cabus.*

PACTE, pour *TERME.*

JE lui avais loué ma maison, il n'a pu me payer le premier *pacte.*	le premier *terme.*
Le premier *pacte* écherra à la saint Jean.	Le premier *terme* écherra, etc.

PAGELLE, PAN, etc.

ON aurait tort de quereller les gascons de ce qu'ils disent *pagelle*, *canne*, *pan*, *etc*. Ce sont des mesures du pays ; mais ils doivent éviter de se servir de ces

expressions lorsqu'ils sont hors de chez eux, surtout lorsqu'ils sont à Paris.

I.

Un toulousain jouait à Paris : son adversaire se plaignait qu'il avait peu de fiches. Que voulez-vous dire, reprit le toulousain ? je vous en vois une *pagelle*. On demanda ce que voulait dire *pagelle* ; et quand on le sut, on se mit à rire. On dit à Paris une *corde*, une *voie* de bois.

I I.

On dit à Paris, de quelqu'un qui n'a pas réussi dans une affaire, qu'il a un *pied* de nez. Un gascon qui s'y trouverait, dirait un *pan* de nez, et ferait rire. Le mot *pan*, comme mesure, n'est pas connu à Paris.

Le *pied* est de douze pouces, et le *pan* des gascons n'en a que huit.

Les gens de mon pays, me dit sur-le-champ un gascon à qui je lisais cet article, se tirent donc toujours mieux d'affaire que les parisiens. Un parisien qui manque son coup, en a un *pied* de nez, et un gascon n'en a qu'un *pan*.

I I I.

Le mot *plâtrier* ne signifie pas la même chose à Paris et chez les gascons. Un *plâtrier* à Paris est celui qui bat le plâtre, qui le charie et le vend. Les gascons appellent *plâtrier* celui qui emploie le plâtre, et qui n'emploie pas autre chose.

A Paris, celui qui emploie le plâtre, emploie aussi la chaux, le ciment, la pierre, etc. C'est un maçon. Il n'y a pas deux termes pour cela.

Les gascons peuvent cependant conserver leur mot *plâtrier*, parce que ce mot exprime en Gascogne une profession différente de celle de maçon et de mar-

chand de *plâtre* ; mais il est toujours bon qu'ils sachent qu'à Paris on donne à ce mot un autre sens qu'eux.

Dans le Dictionnaire de l'Académie, où sont consignées les locutions françaises, il y a, j'ai les *maçons* chez moi, et non pas, j'ai les *plâtriers* chez moi.

Un toulousain qui écrirait à un ami à Paris, Je suis dans un embarras affreux, j'ai les *plâtriers* chez moi, ne serait pas entendu.

Un gascon qui, à Paris, dirait à son domestique parisien, Faites-moi venir les *plâtriers*, je veux faire réparer ici quelque chose, verrait dans sa cour, quelques heures après, une douzaine d'ânes chargés de plâtre avec quelques conducteurs, et on lui dirait : Monsieur, voilà les *plâtriers* que vous demandez.

PAILLASSIERE, pour *PAILLASSE*.

Un religieux disait un jour : Quoique je ne couche que sur une misérable *paillassière*, je dors bien. Il devait dire *paillasse*. Personne ne dit *paillassière* à Paris : assez de gens le disent à Toulouse.

PAILLASSON, pour *SÉBILE*.

Sébile, subst. féminin ; vaisseau de bois *ou de paille*, qui est rond et creux, dans lequel les boulangers mettent la pâte quand elle est pétrie, levée et pesée.

C'est aussi le nom d'un ustensile de pressoir de la même matière et de la même forme.

Paillasson, subst. masculin, est une sorte de paillasse plate et piquée entre deux coutils, qu'on met

au-devant des fenêtres, pour garantir une chambre du soleil, du bruit. Mettre des *paillassons* devant les fenêtres.

Il se dit aussi d'une quantité de paille qui est étendue avec de la ficelle le long de quelques perches, et dont les jardinières se servent pour garantir leurs espaliers de la gelée.

PAILLETTE d'une arme à feu, pour *DÉTENTE.*

DÉTENTE, subst. féminin; petite pièce de fer ou d'acier qui sert au ressort des armes à feu pour tirer, pour faire partir le coup. Elle est couverte par la sous-garde.

Nous observerons en passant que cette espèce de petite bouteille de cuir bouilli où les chasseurs mettent la poudre, s'appelle *poire à poudre*. Il y en a qui écrivent et prononcent mal ce mot.

PAIN PETIT, pour *PETIT PAIN.*

UN *petit pain* est la huitième partie de la marque de pain de Toulouse.

Allez-moi quérir un *pain petit.*	un *petit pain.*

PAISSON, pour *PANAGE.*

PANAGE, subst. masculin; droit que l'on paye au propriétaire d'une forêt, pour avoir la permission d'y mettre des porcs qui s'y nourrissent de gland, de faîne, etc.

PALLERON, pour *PALERON*.

PALERON, subst. masculin ; cette partie de l'épaule de certains animaux, qui est plate et charnue.

Ce cheval est blessé au *palleron*.	au *paleron*.

PALETTE, pour *BATTOIR*.

BATTOIR, subst. masculin ; grosse palette de bois avec laquelle on bat la lessive ou le linge.

Nous avons besoin d'une grosse *palette*.	d'un *battoir*.

PAMPÉ, pour *PAMPE*.

PAMPE, subst. féminin ; la feuille large du blé en forme de petit ruban qui vient au tuyau du blé et autre graine, lorsqu'il est pendant par les racines, et qu'il se forme en épi.

Les *pampés* de l'avoine, de l'orge, etc.	Les *pampes*, etc.

Quelques gascons appliquent ce mot aux feuilles de la vigne : ils omettent un *r*. Il faut dire *pampre*.

PAN, pour *PATTE*.

PATTE, subst. féminin, est un jeu d'écoliers où on jette quelque menue monnaie contre une muraille, et où l'on gagne quand il n'y a que la longueur

de la patte ou de l'extension de la main entre les pièces des joueurs.

Voulez-vous faire au *pan ?*	Voulez-vous jouer à la *patte ?*

PAPIER de crasse, pour *PAPIER de trace*, *etc.*

On trouve dans Richelet, *papier de trace*. Tout le monde dit dans ce pays-ci, *papier de crasse*. Il faut dire *papier de trace*, et mieux encore, *papier brouillard* ou *papier gris*.

PAQUE ou *PAQUES.*

Paque ou *pâques* est féminin, et singulier quand on désigne la *pâque* des juifs. Les juifs célébraient la *pâque* le quatorze de la lune. *Pâques* est encore féminin, mais pluriel, lorsqu'on dit *pâques fleuries*, *pâques closes*, et lorsqu'on parle du devoir pascal. De *bonnes* pâques; mes pâques sont *faites*. On parle donc mal, lorsqu'on dit :

C'est aujourd'hui *pâque fleuri*. Ce sera dans quinze jours *pâque clos*.	C'est aujourd'hui *pâques fleuries*. Ce sera dans quinze jours *pâques closes*.
J'ai fait *ma pâque : ma pâque* est *faite*.	J'ai fait *mes pâques : mes pâques* sont *faites*.

On parle également mal, lorsqu'on dit :

C'est aujourd'hui *la pâque*. Mr. le curé a annoncé *la pâque*.	C'est aujourd'hui *pâques*. Mr. le curé a annoncé *pâques*.
Je ferai cela à *la pâque*. Je vous paierai à *la pâque*.	Je ferai cela à *pâques*. Je vous paierai à *pâques*.

On faisait expliquer un jour à un enfant le catéchisme de Fleuri. Il y avait ces paroles : *Duo sunt festa præcipua, pascha et pentecoste.* L'enfant dit : Il y a deux principales fêtes, *la* pâque et la pentecôte. On ne le reprit pas.

PAQUET de plusieurs choses de même nature liées ensemble, pour *BOTTE.*

PAQUET d'asperges, de céleri, d'oignons ou de raves.	*Botte* d'asperges, etc.
Paquet d'allumettes, d'échalas, de foin ou de paille.	*Botte* d'allumettes, etc.
Mettre du foin en *paquets* et les lier.	Mettre du foin en *bottes.*

PAR de trop.

L'EAU de ce puits est diminuée de *par* moitié.	est diminuée de moitié.
Cette chambre est trop grande de *par* moitié.	est trop grande de moitié.
Depuis les chaleurs, je suis fondu de *par* moitié.	je suis fondu de moitié.

PAR, pour *A.*

A, PRÉPOSITION, dans la signification d'après.

Arracher brin *par* brin.	Arracher brin à brin.
Dire mot *par* mot.	Dire mot *à* mot.
Compter sou *par* sou.	Compter sou *à* sou.

Manger morceau *par* morceau.	Manger morceau *à* morceau.
Vendre ses meubles pièce *par* pièce.	pièce *à* pièce.

PAR faute de, pour, *Faute de, etc.*

FAUTE de, adverbe.

Par faute de payer de son bon gré, on fait payer de force.	*Faute* de payer, etc.
Par faute d'argent, on n'est qu'un sot dans ce mauvais siècle de fer.	*Faute* d'argent, ou *si on manque* d'argent, etc.

PARDONNABLE.

ON dit bien *pardonner une faute;* en conséquence, l'adjectif *pardonnable* peut se dire des choses. On dit une *faute pardonnable*, une *erreur pardonnable*, etc.

On ne peut pas dire *pardonner quelqu'un;* en conséquence, l'adjectif *pardonnable* ne peut pas se dire des personnes. On ne doit pas dire, par exemple, *Un tel* est bien *pardonnable*, *un tel* n'est pas *pardonnable* d'avoir, etc. Cependant combien peu de gens prennent garde à cette distinction !

On peut dire *excuser quelqu'un* et *excuser une faute;* en conséquence, l'adjectif *excusable* se dit des choses et des personnes. On dit également *un homme excusable* et *une faute excusable.*

PARDONNEZ-MOI, pour *OUI.*

Quand on contrarie quelqu'un, au lieu de dire *non* tout court, on dit par politesse, *pardonnez-moi.* Exemple : Je crois que vous avez manqué la messe ce matin. Si on y a été, on doit répondre : *Pardonnez-moi.*

Mais quand on acquiesce, on doit dire tout simplement *oui.* Les gascons alors disent encore, *pardonnez-moi.* C'est un gasconisme. Exemples :

N'est-ce pas Mr. l'évêque un tel qui vous a ordonné ? Si cela est, il faut répondre *oui;* mais un gascon répond, *pardonnez-moi.*

N'avez-vous pas trente ans ? Au lieu de répondre *oui*, s'il les a, un gascon répond *pardonnez-moi.*

Ce chien n'est-il pas à vous ? *Pardonnez-moi.* Il faudrait dire : *Oui,* il est à moi.

PARER, pour *TENDRE*, *etc.*

On dit dans les colléges :

Allons, *parez* la main.	*présentez*, *tendez.*
Quand j'étais au collége, il me fallait quelquefois *parer* la main.	*présenter* la main.
Cet homme n'a d'autre profession que de *parer* la main dans les rues.	que de *mendier* dans les rues.

PASSER.

Lorsque le verbe *passer* est sans régime, il veut à ses temps composés l'auxiliaire *être*. Ceux-là parlent donc mal qui disent :

Attendez que tout ce monde *ait* passé.	*soit* passé.
Nous avancerons lorsque tous ces gens-là *auront* passé.	lorsque tous ces gens-là *seront* passés.

Un régiment arrivait à Toulouse. Quelqu'un dans une brillante compagnie dit : Hâtons-nous, nous le verrons passer. Un autre dit : Nous ne serons pas à temps, le régiment *aura* passé. Oui, dit un autre, les soldats *auront* passé. Il fallait dire, *sera passé*, *seront passés*.

Mais lorsque le verbe *passer* est suivi d'un régime direct ou indirect, ou d'une préposition, il faut l'auxiliaire *avoir*. Voici de fort mauvaises phrases qu'on entend tous les jours.

Cette terre *est* passée à Mr. un tel.	Cette terre *a* passé à Mr. un tel.
Je *suis* passé chez vous ce matin.	*J'ai* passé chez vous ce matin.
Je *suis* passé par la place Saint-Etienne.	*J'ai* passé par la place Saint-Etienne.

PASSER, pour, *Faire PASSER*.

On ne doit point dire à table, *passez*-moi ce plat ; *passer* n'est point actif en ce sens Il faut donc dire, *faites*-moi *passer* ce plat, ou *avancez* ce plat, *donnez*-moi ce plat On parle encore mal lorsqu'on dit : *Faites-moi tenir ce plat*. On *fait tenir* des lettres, des hardes, etc., dans un pays éloigné.

PATIR, pour *SOUFFRIR*.

Quelqu'un disait souvent : Je ne puis *pâtir* cet homme-là ; je ne puis *pâtir* cette femme-là. Un puriste dit tout en colère : Et moi je ne puis vous *pâtir*, puisque *pâtir* y a, avec votre *pâtir*. Dites que vous ne pouvez *souffrir* ces gens-là, et non pas que vous ne pouvez les *pâtir*.

PATURE, *PATURAGE*, *PATIS*.

Pour ne pas confondre ces mots, comme on le fait quelquefois, il suffira de lire l'explication suivante.

Pâture, subst. féminin ; ce qui sert à la nourriture des bêtes, des oiseaux, des poissons. *Dieu a soin de tous les animaux, il leur donne à chacun leur pâture. Les petits poissons sont la pâture des gros. Nos corps deviendront la pâture des vers.*

Pâture se dit aussi de l'herbe et de la paille qu'on donne aux bestiaux pour leur nourriture, et principalement à des bœufs et à des vaches. On dit aussi, *mettre des chevaux en pâture*, pour dire les mettre paître dans un pré. *En de certains temps la cavalerie envoie les chevaux en pâture.*

Pâture signifie encore figurément ce qui nourrit l'esprit ou l'ame. *La parole de Dieu est la pâture de l'ame.*

Pâturage, subst. féminin ; lieu où les bestiaux pâturent. *Bons pâturages, gras pâturages.*

Il signifie aussi l'usage du pâturage. *Avoir droit de pâturage sur une terre.*

Pâtis, subst. masculin ; le lieu où l'on met paître

des bestiaux. *Mettre des moutons, des vaches dans le pâtis, dans un pâtis.*

Le *pâturage* diffère *du pâtis*, en ce que *pâturage* indique quelque chose de meilleur que *pâtis*.

PAUMOLLE, pour *PAUMELLE.*

PAUMELLE, subst. féminin ; espèce d'orge qui n'a que deux rangs de grains.

La *paumolle* est très-commune dans quelques provinces.	La *paumelle*, etc.

La PAYER, pour, *Le PAYER.*

IL a fait un mauvais tour à mon frère, *il me la payera.*	*Il me le payera*, ou *je trouverai moyen de m'en venger.*

PEAU d'arbre, pour *ÉCORCE.*

LA *peau* de sureau est un excellent topique pour faire désenfler les jambes des hydropiques.	L'*écorce* de sureau est un excellent, etc.

On dit aussi, l'*écorce* de citron, de citrouille, de grenade, de melon, d'orange.

PEIGNEUR de chanvre, pour *CHANVRIER.*

CHANVRIER, subst. masculin ; ouvrier qui peigne le chanvre en le passant par les peignes ou sérans, et qui l'habille, c'est-à-dire, qui le met en paquets, pour le rendre propre à être filé.

PEILLES, PEILLOTS ou *PEILLOTES*, pour *CHIFFONS.*

CET enfant ramasse tous les *peillots* qu'il trouve.	tous les *chiffons* qu'il trouve.
Quel mal avez-vous au doigt ? pourquoi cette *peillote* ?	pourquoi ce *linge* ?

Un fabricant écrivait dernièrement à quelqu'un qui lui avait demandé du papier : Je ne peux encore vous en envoyer ; je ne trouve pas de *peille* à acheter.

PEINE.

I.

BIEN des gens mettent *éviter* la peine, pour, *épargner* la peine, et ils disent :

Evitez-vous la peine de venir.	*Epargnez*-vous la peine de venir.
Je voudrais vous *éviter* cette peine.	Je voudrais vous *épargner* cette peine.
Evitez-moi la peine d'aller cher vous.	*Epargnez*-moi la peine d'aller chez vous,

II.

La chose vaut bien la peine.	*en* vaut bien la peine.

Cela signifie que la chose dont il s'agit est d'assez grande considération, assez importante, pour mériter qu'on ne néglige rien afin d'y réussir. Et l'on dit dans le sens contraire : Cela *n'en vaut pas la peine*, ou *ce n'est pas la peine.*

PELLE d'une écluse, d'un étang, d'un moulin, d'un pertuis de rivière, pour *BONDE* ou *VANNE.*

BONDE, subst. féminin; grosse planche de bois qui, étant baissée ou haussée, sert à retenir ou à lâcher l'eau d'un biez de moulin, celle d'une écluse, d'un étang, d'un pertuis de rivière.

Hausser ou lever la *pelle* d'une écluse ou d'un étang.	Hausser ou lever la *bonde*, etc.

PELLE recourbée, pour *DRAGUE.*

DRAGUE, subst. féminin; instrument fait en pelle recourbée, qui sert à tirer des sables des rivières, et à curer des puits.

PELOTON de neige, pour *PELOTE.*

ON appelle *pelote de neige*, une boule que l'on fait avec de la neige pressée.

Ils se battaient à coups de *pelotons* de neige.	de *pelotes* de neige.

Peloton se dit du fil, de la laine, de la soie, etc.

PENDANT du feu, pour *CRÉMAILLERE*.

CRÉMAILLÈRE, subst. féminin; instrument de cuisine, ordinairement de fer, qu'on pend à un gros crampon au haut du contre-cœur de la cheminée, et qui sert à y pendre les chaudrons, les marmites, etc.

Baisser, hausser le *pendant du feu* d'un cran, de deux crans.	Baisser, hausser la *crémaillère*, etc.

Un petit PENDANT de feu, pour *CRÉMAILLON*.

CRÉMAILLON, subst. masculin; petite crémaillère qui s'accroche à une plus grande.

Il nous faut un *petit pendant de feu*.	Il nous faut un *crémaillon*.

PENDOIRE, pour *PENDOIR*.

PENDOIR, terme de charcutier; morceau de corde pour pendre le lard.

Il faut mettre une *pendoire* à cette flèche de lard.	un *pendoir*, etc.

PÉNIBLE, pour *LABORIEUX*.

On dit bien *un travail pénible ;* mais on ne doit pas dire un homme *pénible*. Il faut dire un homme *laborieux*. Cependant combien de gens à Toulouse disent : Mr. un tel est un avocat *pénible ;* Cet ouvrier est *pénible ;* Cette servante est fort *pénible*.

Dans un écrit fait à Toulouse, on lit ces deux phrases : Avez-vous cru que personne ne serait assez *pénible* pour, etc. ? Avez-vous cru qu'il ne se trouverait pas un écolier assez *pénible*, etc. ?

Quelqu'un à Toulouse avait fait une pièce de vers, qui débutait ainsi :

Le premier laboureur fut un mortel pénible,
Aux douceurs du repos toujours inaccessible.

L'auteur, fort content de ses vers, voulait faire accroire qu'ils étaient de Voltaire ; mais le gasconisme *pénible* qu'on aperçut fit découvrir la tricherie, et déconcerta le poëte gascon.

Un homme très-distingué par son esprit et par son savoir, me dit un jour : Oui, j'ai beaucoup de livres, mais je ne les lis pas ; je ne suis pas *pénible*. Il n'y avait qu'un moment qu'il m'avait demandé ce que c'était que ces gasconismes auxquels je travaillais. Je lui donnai pour exemple celui qu'il venait de faire ; il fut fort surpris. Il mit sur-le-champ ses grands dictionnaires à contribution, pour justifier *pénible* dans le sens de *laborieux ;* ce fut en vain : *pénible* ne se dit que des choses, et jamais des personnes. Il dit : Voilà qui prouve qu'on apprend à tout âge ; je ne m'en étais pas *avisé*. Je ne voulus pas parler de ce nouveau gasconisme, pour n'être pas incommode.

Voïci quelques vers de Boileau, où la différence de *laborieux* et de *pénible* est bien marquée.

Et ce pénible *ouvrage*
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Le chemin est glissant et pénible *à tenir.*
Tracer un pénible *sillon.*
Laborieux *valet du plus commode maître.*
Le soldat dans la paix sage et laborieux.

Il est vrai qu'on m'a fait lire dans une brochure sans nom d'auteur, ces mots : C'était le fils d'un *pénible* laboureur. Je réponds que cet auteur avait peut-être vécu avec des gascons, et qu'il avait pris d'eux ce gasconisme, comme nous avons vu que le fils de Racine avait pris des hollandais le mot *tentatif* pour *tentant.*

PERDRE.

QUE de personnes ont dit cet hiver :

Je suis *perdu* de froid ; je suis *péri* de froid.	Je *meurs* de froid.

PÉRIR, pour *GATER.*

LE verbe *périr* est neutre, comme on le peut voir dans ces vers :

Aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt *pour la moindre affaire.*

Mais beaucoup de gascons font *périr* actif.

Me voilà toute *périe.*	Me voilà toute *salie.*
C'est ce misérable petit chien croté, qui m'a *peri* ainsi ma robe.	qui m'a *gâté* ainsi ma robe.

Pour quinze jours que j'ai été à la campagne, j'ai *tout péri* mes habits.	j'ai *gâté* mes habits.
J'ai *péri* mes bas en traversant les ronces.	j'ai *déchiré* mes bas, etc.
Ces gens, en jouant au mail, vont *périr* ces ormeaux.	vont *faire périr*, etc.

PERMESSE, pour *PARNASSE*.

Il y a des gens qui se méprennent, et qui disent *Permesse*, qui est une rivière, pour *Parnasse*, qui est une montagne. Un poëte gascon fit, il y a quelques années, deux fois ce quiproquo dans ces vers :

Et souvent au haut du Permesse...
Qui meurt d'ennui sur le Permesse...

Le *Permesse* est une rivière, et non pas une montagne, dans ces vers de Boileau :

Jadis avec Homère, aux rives *du Permesse...*
Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse...

On censura cette faute à Paris, il y a long-temps, dans une ode à la reine.

On voit aussi cette méprise dans un ouvrage couronné aux Jeux Floraux. Un poëte dit à sa muse :

Pour te montrer dans tout ton lustre,
Parais sur ce Permesse illustre.

PERMUTE, pour *PERMUTATION*.

Beaucoup de gens d'église disent :

J'ai eu cette cure par une *permute*.	par *permutation*.

J'ai fait une *permute* de mon canonicat. | J'ai *permuté* mon canonicat.

PERSONNE.

PERSONNE est tantôt pronom indéfini, et tantôt nom substantif. Dans l'une et l'autre acception ou signification, il ne se dit jamais des choses.

Quand il est pronom indéfini, il est du masculin sans pluriel ; prend *de* ou *a*, et s'emploie avec négation ou sans négation.

I.

Personne, pronom indéfini sans négation, signifie *aucun*, *quelqu'un* ou *qui que ce soit*, et ne s'emploie guère qu'en sujet et dans des phrases de doute, d'incertitude et d'interrogation. Exemple : *Je doute que personne*, ou *quelqu'un*, *ait mieux connu les hommes que Labruyère... Personne*, ou *aucun*, *a-t-il jamais narré plus naïvement que La Fontaine?... Sont-ce les affaires de personne*, ou *de quelqu'un?... Cet habit lui sied mieux qu'à personne*, ou *à qui que ce soit.*

II.

Quand il est employé avec la négation *ne*, il signifie *aucun* ou *nul homme*, *aucune ou nulle femme*, *qui que ce soit*, comme dans ces exemples, *personne n'est venu*, et jamais *personne n'est venue... Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine..... Dieu ne veut la réprobation de personne..... La fierté ne convient à personne.....* Dans ces quatre exemples, on peut changer *personne* par *aucun* ou *nul homme*, et par *aucune* ou *nulle femme. Je viens de la promenade, je n'y ai trouvé personne.* On peut dire, *qui que ce soit.*

III.

Personne, substantif, est un nom commun, qui signifie également l'homme et la femme ; il est alors du féminin, a *personnes* au pluriel et prend l'article défini *la*, ou l'article *une*, comme quand on dit : *J'ai vu la personne que vous m'avez envoyée ; je sais cette nouvelle d'une personne bien instruite..... Les personnes constituées en dignité..... Des personnes éclairées..... Les princes s'en rapportent souvent à des personnes qui les trompent.....* Ces cinq derniers exemples conviennent également à l'homme et à la femme tout ensemble.

Première Remarque.

Quoique le substantif *personne* soit particulièrement du féminin, cependant si dans une phrase de quelque étendue il se trouve au commencement, et qu'à une certaine distance il y ait quelques adjectifs ou pronoms qui s'y rapportent, on peut mettre ces adjectifs ou pronoms au masculin, supposé que *personne* s'entende d'homme, comme dans cet exemple. *Il n'est pas impossible qu'un homme seul découvre un très-grand nombre de vérités cachées aux siècles passés, supposé que cette* personne *ne manque pas d'esprit, et qu'étant dans la solitude,* éloigné *autant qu'il se peut de tout ce qui pourrait le distraire*, il *s'applique sérieusement à la recherche de la vérité.*

J'ai connu autrefois des personnes *qui avaient vieilli à la guerre, etc.* Ils *me disaient*, et non pas *elles me disaient.*

Je me trouvai dernièrement parmi des personnes *qui s'entretenaient de diverses choses ;* ils *tombèrent enfin sur ce chapitre.*

Vous avez vu cette année sortir les messieurs de l'Académie des Sciences de Paris : *ces savantes* per-

sonnes *meritent l'estime du public*; ils *sont des guides sûrs dans les plus utiles connaissances.*

Deuxième Remarque.

Il faut avoir égard à la chose signifiée, et non pas à la parole qui signifie la chose. En effet, quoique la chose signifiée soit un homme, on met le féminin après *personne*, quand le mot qui s'y rapporte y est joint en quelque façon. Cet exemple en est une preuve. *Il y a en Sorbonne des* personnes très-savantes auxquelles *on peut se fier pour la conduite de ses mœurs*. Quoique des hommes soient signifiés par ces *personnes savantes*, il faut dire *auxquelles*, et non pas *auxquels*, parce que le relatif *auxquelles* tient à *personne*. Il est certain qu'il faut dire, en parlant à un homme, *je ne vois* personne si heureux *que vous*, et non pas, *je ne vois* personne si heureuse *que vous*; mais il n'est pas vrai qu'on puisse dire, en parlant à une femme, *je ne vois* personne si heureuse *que vous*; il faut dire, *je ne vois aucune personne*, ou bien, *je ne vois point de femme si heureuse que vous.*

Voici une autre preuve. *Les personnes qui ont le cœur bon et les sentimens de l'ame élevés, sont ordinairement généreuses*, et non pas *sont ordinairement généreux*, parce que *généreuses* est joint à *sont*, qui est le verbe, dont *personnes* est le nominatif.

Troisième preuve. On ne peut pas dire, *les personnes qui ont l'esprit pénétrant et une expérience de beaucoup d'années, sont presque toujours si judicieuses, qu'*ils *se trompent rarement*; il faut dire, *qu'*elles *se trompent rarement*, parce que ce relatif *ils*, est trop proche de l'adjectif féminin *judicieuses*, qui le détermine à être aussi féminin.

Personne, s'emploie souvent avec les adjectifs possessifs, et alors il a diverses significations, dont on marquera ici les principales.

On dit qu'*un homme* est *bien fait de sa personne*, pour dire qu'il est d'une belle figure; qu'*il aime sa*

personne, pour dire qu'il aime ses aises, qu'il a soin de sa santé, qu'il a un grand soin de son corps, de son ajustement; qu'*il expose sa personne*, pour dire qu'il expose sa vie; qu'*il paye de sa personne*, pour dire qu'il va à l'occasion, qu'il s'expose au péril avec courage, qu'il s'acquitte parfaitement de son devoir, qu'*il est content de sa personne*, pour dire qu'il est fort satisfait de lui-même.

On dit, *je ne réponds que de ma personne*, pour dire, je ne réponds que de moi. On dit aussi, *s'assurer de la personne de quelqu'un*, pour dire, l'arrêter, ou lui donner des gardes.

On dit, *la personne sacrée des rois*, pour dire les rois mêmes. *La personne des rois est sacrée.* On dit aussi, qu'*un ambassadeur représente la personne du prince qui l'envoie.*

On dit en Théologie, *les personnes divines*, *les trois personnes divines*, pour dire, les trois personnes de la Trinité.

On dit *en personne*, *en propre personne*, et on se sert de ces expressions pour donner plus de force, plus d'énergie à ce que l'on dit; elles ont toujours relation au nominatif du verbe. *J'y étais en personne*, *en propre personne. Il y vint lui-même en personne.*

On dit, *en sa personne*, *en sa propre personne*; et cela dit toujours rapport au terme qui est régi par le verbe. C'est l'offenser *en sa personne*, *en sa propre personne.*

On dit, parlant en terme de pratique, *parlant à sa personne*, pour dire, parlant à lui-même. On le dit de même dans le style familier.

On dit aussi en terme de pratique, *signifier à personne ou domicile.*

Tout ce qui vient d'être dit à l'occasion du mot *personne*, peut servir d'instruction à bien des gascons, et même à bien d'autres qui ne le sont pas.

La PESNE, pour *Le PÊNE.*

PÊNE, subst. masculin ; morceau de fer long, carré, et mobile dans la serrure par le moyen de la clef, dont le bout sort de la serrure, et entre dans la gâche pour fermer une armoire, un coffre, une porte, etc.

Pêne à ressort ou *à demi-tour*, celui qui entre tout seul dans la gâche.

Pêne dormant, celui qui ne se ferme qu'avec un tour de clef.

La pesne de cette serrure est rompue.	*Le pêne est rompu.*
La pesne ne peut pas aller.	*Le pêne*, etc.

PETARD, pour *FOUET.*

FOUET, subst. masculin ; une espèce de petite corde fort menue et fort pressée, dont les cochers, les charretiers et autres personnes se servent pour mettre au bout de leurs fouets.

Cela est fort comme du *petard.*	comme du *fouet.*
Ne prenez pas de la ficelle, prenez du *petard.*	prenez du *fouet.*

Fouet, se dit aussi de la cordelette de chanvre, de lin ou de cuir, qui est attachée à une baguette, à un bâton, et dont on se sert pour conduire et pour châtier les chevaux et autres animaux. Faire claquer son fouet. Ce cheval est dur au fouet.

PETARD, pour *SARBACANE*.

SARBACANE, subst. féminin; long tuyau par lequel on peut jeter quelque chose en soufflant.

Un *petard* de bois, de fer-blanc, de sureau ou de verre, pour jeter des pois.	Une *sarbacane* de bois, de fer, etc.

Petard est français dans un autre sens.

PÉTOFES.

PÉTOFES se trouve dans les lettres de madame de Sévigné. L'éditeur de ces lettres a mis le mot *pétofes* en italique, pour marquer qu'il n'est pas français : c'est un terme de coterie. Cette dame l'avait pris en Provence. Il est peu connu à Paris, et beaucoup à Toulouse. Qu'y a-t-il de nouveau ? Dites-nous les *pétofes*, c'est-à-dire, les événemens et tracasseries qui surviennent dans les coteries, dans les sociétés, et qui amusent les uns aux dépens des autres.

PICHERRE ou *PICHÉ*, pour *BROC*.

BROC, subst. masculin; gros vaisseau portatif qui a une anse, et dont les taverniers se servent pour aller tirer du vin à la cave et le distribuer en plusieurs petites portions, selon qu'on leur en demande.

Emplir une *picherre* ou un *piché*.	Emplir *un broc*.

PICOTE, pour *PETITE VÉROLE.*

Une dame gasconne alla voir son fils malade au collége à Paris. Elle dit en le voyant : C'est sûrement la *picote.* Ce mot fut nouveau pour tout ce qu'il y avait là de parisiens. Enfin la petite vérole parut, et nos parisiens surent alors ce que c'était que la *picote.*

On demanda un jour à une mère si ses enfans avaient eu la *picote.* Elle répondit : Prenez-vous donc mes enfans pour des moutons ? Cette dame croyait qu'on pouvait dire *picote* pour les moutons, mais elle se trompait. On ne dit pas plus à Paris *picote* pour les moutons que pour les enfans. On dit *le claveau* ou *la clavelée.*

Qu'as-tu fait de mes moutons ?
Ils sont tous morts de la clavelée.

Avocat Patelin.

Un grain de petite vérole lui a fait perdre un œil. Il a le visage tout gâté de la petite vérole. Il est marqué de la petite vérole. La petite vérole sort bien.

La *picote* est rentrée.	La *petite vérole* est rentrée.

Quoiqu'on ne puisse pas dire *picote*, on dit néanmoins *picoté de petite vérole.*

PIÈCES, pour *ROGNURES.*

Il faut dire à son tailleur, vous me rendrez les *rognures*, et non, les *pièces*. *Pièces* s'entend des morceaux d'étoffe usés, qu'on appelle *loques.*

PIGEONNIER, pour *COLOMBIER*.

COLOMBIER, subst. masculin ; bâtiment en forme de tour ronde ou carrée, où l'on retire et nourrit des pigeons.

Vous avez des *pigeonniers* bien garnis.	Vous avez des *colombiers* bien garnis.

Colombier à pied est celui qui a des boulins depuis le sommet jusqu'au rez-de-chausssée.

Pigeonnier, subst. masculin ; lieu où l'on tient des pigeons. Il ne se dit que des fuies, volets et volières.

Fuie, subst. féminin ; espèce de petit colombier qu'on ferme avec un volet, où l'on nourrit un certain nombre de pigeons domestiques.

Volet, subst. masculin ; lieu où l'on retire des pigeons, qui n'a qu'une petite ouverture qu'on ferme avec un ais. Il se dit aussi de l'ais qui sert à fermer cette ouverture.

Volière, subst. féminin ; réduit où l'on nourrit des pigeons.

PINCES, pour *PINCETTES*.

ON se sert de *pinces* ou de leviers de fer pour remuer les gros fardeaux, les grosses pierres, et de *pincettes* pour prendre des tisons : mais plusieurs ne font pas cette distinction ; ils disent, étant auprès du feu : Donnez-moi les *pinces* qui sont de votre côté.

PINPENELLE, pour *PIMPRENELLE.*

PIMPRENELLE, subst. féminin ; sorte d'herbe potagère qui entre quelquefois dans les salades, qui a des feuilles longuettes et dentelées, et qui porte des fleurs d'une couleur tirant sur le rouge-brun.

La *pinpenelle* purifie le sang et nettoie les reins.	La *pimprenelle* purifie, etc.

PIQUE, pour *PICOT.*

PICOT, subst. masculin ; petite pointe qui reste du bois coupé de terre, et qui blesse souvent les pieds quand on marche dessus sans y prendre garde.

Je me suis écorché la main à une *pique*.	à un *picot*.

Picot se dit encore d'une petite engrêlure au bas des dentelles et des points de fil d'or, de soie, etc. Les *picots* de cette dentelle-là sont rompus ; il faut les refaire.

PIQUER, pour *PICOTER.*

Vous n'avez plus de raisins ; venez *piquer* avec moi.	venez *picoter* avec moi.
Piquez ce *raisin* avec moi.	*Picotez cette grappe de raisin.*
J'ai été à la vigne ; j'ai *piqué* plus de cent *raisins*.	j'ai *picoté* plus de cent *grappes de raisin*.

Picoter se dit proprement des oiseaux, et par extension des hommes ; mais *piquer* pour *picoter* ne peut se dire.

PIS, pour *PIRE*

PIRE, adjectif comparatif, de tout genre.

Mon mal est *pis* que vous ne pensez.	Mon mal est *pire*, etc.

PLAN, pour *PLOMB*.

POUR marquer qu'on est décidé pour quelque chose, on dit : J'ai *fait mon plan*, ou j'ai *jeté* mon *plomb*. Il y a des gens qui de ces deux bonnes phrases en font une mauvaise, et qui disent : J'ai *jeté* mon *plan*.

PLANCHE d'une armoire, pour *TABLETTE*.

TABLETTE, subst. féminin ; planche posée pour mettre quelque chose dessus.

Il faut changer cette *planche d'armoire*.	cette *tablette*.

PLANCHER, pour *PLANCHÉIER*.

PLANCHÉIER, verbe actif ; garnir de planches le plancher d'en bas d'un appartement, d'une chambre.

Au lieu de faire parqueter sa chambre, il s'est contenté de la faire *plancher*.	il s'est contenté de la faire *planchéier*.
Des chambres *planchées*.	Des chambres *planchéiées*.

PLANTADE ou *PLANTIER*, pour *Jeune PLANT* ou *Nouveau PLANT*.

ON appelle jeune plant les vignes nouvellement plantées.

Allons à notre *plantade.* | à notre *jeune plant.*

Plant se dit aussi du scion qu'on tire de certains arbres pour le planter.

PLÉONASMES.

ON fait quelquefois des pléonasmes vicieux, lorsqu'on met sans nécessité deux mots qui signifient la même chose. Exemples :

I.

Les conquêtes d'Alexandre donnèrent lieu à ses capitaines de *s'entr'égorger les uns les autres*. Le mot *entre* dans *s'entr'égorger* renferme nécessairement *l'un l'autre*.

II.

Les commissaires différèrent à prononcer sur les demandes *respectives de part et d'autre*. Les mots *de part et d'autre* sont inutiles.

III.

Cette lettre est *remplie de beaucoup* de civilité. *Beaucoup* est inutile, car une lettre *remplie de civilité* en contient *beaucoup*.

I V.

Ainsi par conséquent, vous vous trompez en cela.	*Ainsi*, ou *par conséquent* vous vous trompez.

V.

Ce que j'ai de bien n'est pas *assez suffisant* pour vivre.	Ce que j'ai de bien ne me *suffit* pas pour vivre.
Le fait que vous rapportez n'est pas *assez suffisamment* prouvé.	n'est pas *assez*, ou n'est pas *suffisamment* prouvé.

V I.

Dès aussitôt que mon père sera arrivé, je partirai.	*dès*, ou *aussitôt* que mon père, etc.

V I I.

Si en cas vous sortez.	*Si* vous sortez, ou *en cas* que vous sortiez.
Si par cas vous ne le trouvez pas.	*Si* vous ne le trouvez pas, ou *en cas* que vous ne le trouviez pas.
Si au cas on m'appelle.	*Si* on m'appelle, ou *au cas* qu'on m'appelle.

V I I I.

Enfin finale tout s'est bien passé.	*Enfin* tout s'est bien passé.

IX.

Il sera dressé procès-verbal de l'ouverture de l'enveloppe *tant seulement.*	*seulement.*
Il sera procédé à l'ouverture de l'enveloppe *tant seulement.*	*seulement.*

X.

J'Y VAIS ALLER.

Si on nous dit, La messe sonne, il faut répondre, *J'y vais*, *nous y allons*. Presque tout le monde dit, *J'y vais aller*, *nous y allons aller*. C'est répéter deux fois le verbe *aller*.

Un parisien a écrit au bas de cet article : *J'y vais aller* se dit aussi souvent à Paris qu'à Toulouse. J'avoue cependant que c'est une faute.

XI.

JE VIENS DE VENIR.

Au lieu de répéter, comme il arrive à bien des gens, le verbe *venir*, et de dire, *Je viens de venir*, *mon père vient de venir*, il faut dire, *J'arrive*, *mon père arrive*, ou bien, *Je ne fais que de venir*, *mon père ne fait que de venir*, ou enfin, *Je viens d'arriver*, *mon père vient d'arriver*, *je ne fais que d'arriver*, *mon père ne fait que d'arriver.*

XII.

VOYONS VOIR.

Une mère dit un jour à quelqu'un : Examinez, je vous prie, mon fils sur le latin : *voyez voir* s'il fait

des progrès. Mon fils, *porte* ton thème : *voyons voir* si monsieur en sera content. Ce *voir* est de trop.

Quelques-uns disent, *Voyez voir* de me trouver mon livre, pour, *Voyez de*, etc.

XIII.

Je ne soupe jamais *le soir*, je ne déjeûne jamais *le matin*, disent bien des gens. Que fait là *le matin*, *le soir ?* Déjeûne-t-on dans un autre temps que le matin ? Soupe-t-on dans un autre temps que le soir ?

FAUX PLÉONASMES.

Plusieurs personnes reprennent ceux qui disent *monter en haut*, *descendre en bas*, *sortir dehors*, parce que, disent-elles, on ne peut monter qu'on ne monte en haut ; on ne peut descendre qu'on ne descende en bas ; on ne peut sortir qu'on ne sorte dehors. Ainsi, ajoutent ces critiques, il y a des pléonasmes dans ces phrases.

L'Académie n'est pas si délicate. On lit dans son Dictionnaire : *Descendez là bas*, *montez là haut. Je monte en haut*, *je descends en bas. Monter en haut*, *descendre de la chambre en bas. Entrez là dedans. Il faut sortir dehors*, *on a crié.*

Les traducteurs du Nouveau Testament disent : Pierre *sortit dehors*, et pleura amèrement.

On lit dans Mr. Rollin ces paroles : Dieu ne voulait pas que ce jour-là on *sortît dehors*.

Enfin voici deux vers de Racine :

Qu'on ne laisse monter *aucune ame* là haut....
Je vous quitte un moment, et je monte là haut ....

A propos de mauvaises difficultés que l'on fait quelquefois aux gens, en voici encore quelques-unes.

1.° Quand quelqu'un dit, *l'année passée*, *l'an passé*, *l'année qui vient*, *l'an qui vient*, on vous dit : *Les années passées* le sont toutes également; *les années qui viennent* viennent toutes également : de laquelle voulez-vous parler? J'ai été défié sérieusement de montrer *l'an passé*, *l'an qui vient*, dans aucun bon dictionnaire. Je montrai toutes ces expressions dans le Dictionnaire de l'Académie.

2.°. On dit quelquefois : Cela *sent mauvais*. Les faux puristes disent : *C'est vous qui sentez mauvais*, *cela ne sent rien*. *Sentir*, dans ces occasions veut dire *puer*. Si cette difficulté était bonne, il faudrait donc condamner ce vers que La Fontaine fait dire à un ours :

C'est, *dit-il*, *un cadavre*; *ôtons-nous*, *car il* sent.

3.° Les disciples apprennent le latin. Les maîtres enseignent le latin. Vous avez donc tort, objectent certaines gens, de dire que vous *apprenez* le latin à Mr. un tel. Que ces gens-là ouvrent le premier dictionnaire, et ils trouveront qu'on dit également *apprendre* et *enseigner* le latin à quelqu'un.

4.° *Les cloches sonnent*. Les cloches ne sonnent pas, disent quelques-uns, mais on sonne les cloches. Sotte remarque, comme celle-ci : La porte ne *s'est* pas fermée, la porte ne *s'est* pas ouverte; mais on a fermé la porte, on a ouvert la porte.

5.° On trouve dans le Dictionnaire de l'Académie, au mot *moi*, ces phrases : Donnez-leur-*moi* sur les oreilles; faites-*moi* taire ces gens-là. C'est donc à tort qu'on a cru voir un pléonasme dans la préface de ce livre, quand je dis passez-*moi* delà. On parle ainsi dans le style familier.

PLIES, pour *LEVÉES.*

Quelques joueurs disent, J'ai trois *plies*. Il faut dire, J'ai trois *levées* ou trois *mains*. Une *plie* est un poisson. Ceux qui disent *un levé*, parlent mal. Voyez le Dictionnaire de l'Académie, au mot *levée*. On trouve dans une édition du même Dictionnaire, au mot *main*, *un levé* de cartes; c'est une faute d'impression dont il ne faut pas s'autoriser.

Observez que le mot *main* ne signifie pas exactement la même chose que *levée*. Lorsque la *levée* est encore sur la table, elle s'appelle *main*; lorsqu'elle est relevée, elle s'appelle une levée. Ainsi on dit, Relevez votre *main*, vos *mains*, et comptez vos *levées*.

On dit d'un joueur, qu'il a la *main*, lorsque c'est à lui de donner.

PLIER.

Les gascons emploient le verbe *plier* pour *desservir*, *détaler*, *enfermer*, *enlever*, *enterrer*, *fermer*, *lever*, *ôter*, *serrer*. Voici les exemples :

Quand on a dîné, ils disent :

Pliez.	*Desservez.*
Pliez toutes ces viandes, ces plats de dessus table.	*Levez*, *ôtez* ces viandes, etc.
Pliez toute cette argenterie.	*Serrez* toute cette argenterie.
Pliez tout cela.	*Otez* tout cela.
Pliez cette table.	*Levez* ou *enlevez* cette cette table.

Lever signifie dans ce sens, déplacer quelque chose qu'on avait dressé et le remettre à sa place.

Pliez sous la clef ces hardes.	*Serrez* ou *enfermez* ces hardes.

Serrer, verbe actif, veut dire, mettre quelque chose en lieu où il ne soit exposé ni à être volé, ni à s'égarer, ni à se gâter.

Pliez ce pain et ces viandes.	*Enfermez* ou *serrez* ce pain.
Pliez votre livre.	*Fermez* votre livre.
Pliez le feu.	*Enterrez* ou *couvrez* le feu.

Les marchands disent mal à propos *plier*, pour *détaler*. On dit bien *plier* bagage.

PLOMB, pour *APLOMB*.

APLOMB, subst. masculin ; ligne perpendiculaire à l'horizon.

Ce mur conserve bien son *plomb*.	Ce mur conserve bien son *aplomb*

On dit aussi, Ce mur, cette ligne est d'*aplomb*.

On dit encore, Ce mur n'est pas *aplomb* ou *déverse*.

Mettre la PLUME à la main, pour, *Mettre la main à la PLUME*.

ILS ont *mis la plume à la main*.	Ils ont *mis la main à la plume*.

On dit encore, *Prendre la plume à la main*.

Des PLURIELS, pour *Des SINGULIERS.*

I.

UN gascon qui se piquait de bien parler, dit un jour en s'applaudissant : *L'auteur des Gasconismes ne ferait pas, je pense, fortune avec moi.* On était auprès du feu. Il dit un instant après : Donnez-moi *les soufflets.* C'était là un vrai gasconisme. Il fallait dire, *le soufflet*, quand même ç'aurait été un *soufflet* double.

II.

Ce même gascon dit à un ami qui venait d'entrer : Vous avez là des *culottes* singulières; voilà une *paire de culottes* fort drôles. Presque tous les gascons disent *culottes* pour *culotte.*

III.

Quelqu'un dit un jour d'une dame, qu'elle avait fait *de fausses couches.* Une autre dame lui demanda en plaisantant, si elle en avait une douzaine. C'est qu'il faut dire, Cette femme a fait *une fausse couche ;* cette femme est malade d'*une fausse couche ; ma première couche, ma seconde, ma dernière couche.*

On emploie aussi le pluriel, comme, Cette femme a fait *ses couches* dans une telle maison ; mais alors on considère plutôt le temps ou les jours que les femmes demeurent au lit, que l'accouchement même.

IV.

Plusieurs disent : Je l'ai rencontré sur *les escaliers ;* je lui ai parlé sur *les escaliers.* Il faut dire : Je l'ai rencontré sur l'*escalier*, etc.

V.

Il faut dire au singulier, *l'Enéide* de Virgile, et non au pluriel, *les Enéides*, parce qu'il n'y a qu'un poëme de l'*Enéide*. On ne fait point cette faute à Paris ; elle est assez commune en province. Qu'il y a de beaux endroits dans *ces Enéides* de Virgile, disait à Toulouse quelqu'un qu'on ne doit pas nommer !

Un régent de collége se confessa un jour d'avoir fait des vers latins un peu libres. Le confesseur gascon dit au poëte pénitent : Eh bien, je vous donne pour pénitence de faire *des Enéides* en l'honneur de la sainte Vierge.

V I.

On ne doit pas dire :

Le père un tel a prêché *les avents* cette année.	a prêché l'*avent*.
J'irai à confesse *les avents* prochains.	l'*avent* prochain.

Mais on dit bien planter des arbres dans *les avents*.

Un curé dit un jour à son prône : Je vous exhorte en ce premier dimanche *des avents*, à venir, etc. Il devait dire, en ce premier dimanche *de l'avent*.

Ceux qui disent, *Je me lève aux aurores*, mettent encore un pluriel pour un singulier ; ils doivent dire : *Je me lève au point du jour*, *à la pointe du jour*, *à la petite pointe du jour*.



PLUS, pour *DAVANTAGE*.

J'en voudrais *plus*.	J'en voudrais *davantage*.
Donnez-m'en *plus*.	Donnez-m'en *davantage*.

On met encore *plus* pour *davantage*, lorsqu'on répond à quelqu'un qui exige quelque chose.

Je n'en ai *plus* fait.	Je n'en ai pas fait *davantage*.
Je n'en ai *plus* appris.	Je n'en ai pas appris *davantage*.

Plus, adverbe de quantité, ne se met jamais à la fin de la phrase, à moins qu'il ne soit précedé d'une négation, comme dans ces exemples : Vous trouvez mauvais que j'aille à la comédie, *je n'irai plus*. Je vous ai donné deux fois de ce plat : en voulez-vous davantage? Non, *je n'en veux plus*.

PLUS, pour *PAS ENCORE*, *JAMAIS*.

PLUS, pour *pas encore*, *jamais*, est un gasconisme fort commun, et qu'il est assez difficile de faire sentir.

Voici d'abord des *plus* français. *Je ne l'ai plus vu depuis son départ*, *et je ne le verrai plus*. Voici présentement des *plus* gascons ; des *plus* que les gascons disent pour *pas encore*, *jamais*.

Je n'ai *plus* vu si bien représenter une tragédie.	Je n'ai *pas encore* vu, etc.
Je n'étais *plus* entré dans cette église.	Je n'étais *jamais* entré dans cette église.
Je n'ai *plus* bu de si bon muscat.	Je n'ai *pas encore* bu de si bon muscat.
Je me suis mis en colère, cela ne m'était *plus* arrivé.	cela ne m'était *pas encore* arrivé.
J'eus hier mal aux dents ; je n'y avais *plus* eu mal de ma vie.	je n'y avais *jamais* eu mal.

Le gasconisme *plus* se trouve cinq fois dans un mémoire célèbre.

Madame de Sévigné dit dans une de ses lettres : « Je n'avais *jamais* vu les états ; c'est une belle » chose. » Si elle eût été gasconne, elle eût dit : Je n'avais *plus* vu les états.

PLUS, pour *MAIS*.

QUAND on fait des plaintes aux parens de leurs enfans, ils répondent : *Je n'en puis plus*, je les exhorte assez tous les jours. Et lorsqu'on réprimande les enfans de ne pas savoir leurs leçons, ils répondent : *Je n'en puis plus*, je n'ai pas de mémoire : c'est là gasconiser. Si quelqu'un bien malade, ou bien las, disait, *Je n'en puis plus*, il parlerait alors français. Ceux qui disent, Je n'en puis pas *davantage*, parlent encore mal. Il faut dire, *Ce n'est pas ma faute*, ou en style familier, *Je n'en puis mais.*

PLUS BON, pour *MEILLEUR*.

Vous avez là un bon couteau ; mais le mien est *plus bon.*	mais le mien *est meilleur.*

POCHÉ, pour *POCHETÉ*.

IL échappe à quelques personnes de dire :

Des fruits *pochés.*	Des fruits *pochetés.*
J'aime les pêches, quand elles ont été *pochées.*	quand elles ont été *pochetées.*
J'aime sur-tout les olives, quand elles ont été long-temps *pochées.*	*pochetées.*

POINTE de fer d'une serrure, pour *BROCHE*.

Broche, subst. féminin ; une pointe de fer qui est dans la serrure, et qui doit entrer dans le trou d'une clef forée.

La *pointe de fer* de la serrure est faussée.	La *broche* de la serrure est faussée.

POIRÉE, pour *Herbes POTAGÈRES*.

Les gascons disent *poirée*, pour *herbes potagères*, c'est-à-dire, qu'ils mettent une espèce d'herbe potagère pour toutes les espèces d'herbes que l'on cultive dans un potager, et dont on se sert pour le potage. C'est ce que l'on peut voir dans les phrases suivantes :

Je vous loue mon jardin tant, et de plus vous me fournirez *la poirée* dont j'aurai besoin.	et vous me fournirez *les herbes* dont j'aurai besoin.
Avec la seule *poirée* de mon jardin je paie mon jardinier.	Avec les seules *herbes* de mon jardin je paie mon jardinier.
J'ai donné ce coin de terre à mon métayer, afin qu'il ait de *la poirée*.	afin qu'il ait *des herbes potagères*.

D'autres confondent *jardinage* avec *herbes potagères*. *Jardinage*, subst. masculin ; nom collectif, se dit de plusieurs jardins mis ensemble, qui se trouvent dans un même terrain. Il signifie encore l'art de cultiver les jardins ; mais il ne signifie pas *herbes potagères* ni *poirée*, comme le prétendent certaines gens.

POITRAL, pour *POITRAIL.*

POITRAIL, subst. masculin ; grosse poutre qu'on pose sur des pieds droits de pierre, sur des colonnes ou de gros murs, et qui supporte tout un pan de charpente, et quelquefois tout un mur de maçonnerie.

Le *poitral* de cette charpente est rompu.	Le *poitrail* de cette charpente, etc.

Il se dit aussi de la partie du cheval comprise entre les deux épaules au-dessous de l'encolure.

POMON, pour *POUMON.*

POUMON, subst. masculin ; partie interne de l'animal, et le principal organe de la respiration et de la formation de la voix.

Les lobes du *pomon.*	Les lobes du *poumon.*
Inflammation du *pomon.*	Inflammation du *poumon.*
Ulcère dans le *pomon.*	Ulcère dans le *poumon.*

Une dame se plaignait un jour de son médecin, qui lui avait dit trop crûment,

Qu'elle avait les *pomons* tout *péris.*	les *poumons gâtés.*

Une amie pour la consoler lui dit :

Non assurément, vous n'êtes pas *pomonique* ; mais vous *en* deviendrez, si vous ne faites *pas* aucun remède.	vous n'êtes pas *pulmonique* ; mais vous *le* deviendrez, si vous ne faites aucun remède.

Au reste, vous vous *épomonez.*	vous vous *époumonez.*
Vous vous êtes *épomonée* à force de crier.	*époumonée*, etc.

PORTABLE, pour *PORTATIF.*

On avait prié un jour un savant d'apporter avec lui le Dictionnaire de l'Académie. Il s'en excusa en disant que livre n'était pas *portable*, pour *portatif*. On fut étonné qu'un homme ayant le Dictionnaire de l'Académie, parlât comme les autres, qui disent :

Ce coffre n'est pas *portable.*	n'est par *portatif.*
Cette table n'est pas *portable.*	n'est pas *portative.*

Portable n'est pas français. Il ne se dit qu'en certaines coutumes de ce pays-ci, pour les rentes que les emphytéotes étaient obligés de porter au château du seigneur. On dit, en parlant de ces rentes, *rentes portables*. On dirait mieux rentes *rendables*.

On dit aussi, rentes *quérables*, pour celles que le seigneur était obligé d'envoyer chercher. Cette dernière expression n'est pas plus français que l'autre. Il faut dire rentes *requérables*.

PORTABLE, pour, *Qui peut être PORTÉ.*

Quand il est question d'habit, il ne faut dire ni *portable* ni *portatif*. On ne doit pas dire, comme font bien des gens, cet habit est encore *portable* ; ce chapeau, cette robe n'est plus *portable* ; mais il faut dire, cet habit peut encore être porté ; cette robe ne peut plus être portée.

PORTAIL, pour *PORTE Cochère.*

A Toulouse on dit, au second *portail* est la maison de Mr. un tel. A Paris on dit, à la seconde *porte cochère*, ou à la seconde *grande porte*, etc. Un portail ne se dit que d'une église. Le *portail* de saint Pierre de Rome.

PORTALIÈRE, pour *PORTIÈRE.*

On lit dans la Comédie des trois Sultanes ce vers.

Qui peut lever cette portière ?

Dans une note on lit ce qui suit : Les appartemens intérieurs du sérail ont de riches *portières* de drap d'or.

Ceux qui ont été en foule aux représentations de cette pièce, ne devraient plus dire une *portalière.*

Un PORTE-ÉPÉE, pour, *un Homme d'épée.*

Un *porte-épée* et un *ceinturon*, c'est la même chose ; mais un homme qui porte une épée, ne doit pas être appelé *un porte-épée*. J'aimerais autant que l'on me dît, un ceinturon vous est venu demander, que de me dire, un *porte-épée* vous a demandé. Il faut dire, *un homme portant une épée*, *un homme d'épée*, *un homme en épée.*

PORTER, pour *APPORTER*.

Les gascons mettent souvent *porter* pous *apporter*; c'est lorsqu'ils disent :

Portez-moi cette chaise.	*apportez*-moi cette chaise.
Dites à mes fils qu'ils me *portent* leur thème.	qu'ils *m'apportent* leur thème.
Il faut que je fasse *porter* de l'huile de Provence.	que je fasse *apporter* de l'huile de Provence.

Bien des dames disent quelquefois à des marchands : *portez-moi* demain une telle étoffe ; mais *portez-moi* ce qu'il y a de meilleur, autrement j'en ferai *porter* de Paris.

Boileau ne met pas *porter* pour *apporter*, dans ce vers.

Un laquais effronté m'apporte *un rouge bord.*

Faut-il dire *reporter*, *rapporter ?* Bien des gens ne connaissent que *porter*.

Portez - moi demain mon livre.	*Rapportez* - moi demain mon livre.
Portez à votre maître ce livre que vous m'apportâtes hier.	*Reportez* à votre maître ce livre que vous m'apportâtes hier.
Ce champ ne me *porte* presque rien.	ne me *rapporte* presque rien.

PORTER la parole, pour *Porter PAROLE*.

Porter parole de quelque chose, c'est donner assurance, promettre verbalement au nom de quelqu'un.

Il m'avait *porté la parole* de deux cents francs.	Il m'avait *porté parole*, etc.

Porter la parole, c'est parler au nom d'une compagnie, d'un corps, d'une commune. Le maire *porta la parole* pour sa commune.

Vous êtes bien PORTANT, pour, *Vous vous PORTEZ bien.*

SE porter, verbe réfléchi ; il se dit de l'état de la santé.

François *est bien portant.*	François *se porte bien.*

POSTE, pour *PONTE* et *POUSSE.*

MES pigeons n'ont pas encore fait leur première *poste.*	leur première *ponte.*
Ces serins sont à leur seconde *poste.*	à leur seconde *ponte.*
Cette fleur est à sa première *poste.*	à sa première *pousse.*
Voilà la seconde *poste* de cet arbre.	la seconde *pousse.*

POTAGE, pour *BOUILLON.*

BEAUCOUP de gascons vous disent à table, voulez-vous du *potage ?* pour dire, voulez-vous du *bouillon ?* Et quand ils ont donné quelques cuillerées de soupe à quelqu'un, ils lui disent : Attendez, que je vous donne du *potage.* Et en présentant un bouillon à un malade, ils lui disent : Allons, prenez ce *potage.*

Voici quelques vers qui prouvent que du *potage* n'est pas du *bouillon*.

Ainsi dit Gilotin, et ce ministre sage,
Sur table au même instant fait servir le potage.
Le prélat voit la soupe, et, plein d'un saint respect...

Soupe et *potage* sont donc la même chose. Le bouillon n'en est qu'une partie.

POULARD, pour *Jeune COQ* ou *COCHET*.

JEUNE coq, c'est un grand poulet qui n'est pas encore chaponné.

Il faut acheter *un poulard.*	un *jeune coq*, ou un *cochet.*

POULIES, pour *ROULETTES*.

J'AI un lit à *poulies.*	J'ai un lit à *roulettes.*
Il est commode d'avoir un lit à *poulies.*	d'avoir un lit à *roulettes.*

Faute commune au moins dans le Bas-Languedoc.

POUR, au lieu de A.

J'AI souvent dîné avec lui tête *pour* tête.	tête *à* tête.

Une personne me disait un jour : Le précepteur que j'avais dans ma jeunesse fait cette faute, je la tiens de lui. Vous faites bien de m'en faire honte. Je m'en corrigerai. Il vaut mieux tard que jamais.

POUR de trop.

ON sonne *pour* vêpres.	On sonne vêpres.
On sonne *pour* la messe.	On sonne la messe.

Mais on dit bien, *sonner* pour *un tel* qui est mort.

Un maître doit dire, sonnez mes gens; sonnez un tel. Mais il ne doit pas dire, sonnez *pour* un tel; sonnez *pour* Lafleur; sonnez *pour* mes gens.

PRÉFÉRER, pour *AIMER mieux.*

ON dit bien *préférer* son salut à toutes choses, la vertu à la fortune, l'utile à l'agréable; mais peu de gens font attention que ce verbe ne peut être suivi d'un autre verbe, et l'on parle mal lorsqu'on dit :

Je *préfère* mourir que de faire une bassesse.	*J'aime mieux* mourir que de faire une bassesse.
J'ai à faire à un chicaneur, à un homme de mauvaise foi; je *préfère* lui céder ce qu'il me conteste, que d'avoir un procès avec lui.	*j'aime mieux* lui céder, etc.

PRENDRE garde, pour, *AVOIR soin.*

PRENDRE *garde* va bien, quand il est question de prendre garde qu'un malheur n'arrive, comme : *Prenez garde que cet enfant ne tombe.* Mais *prenez garde* est mis à la *gasconne* dans les phrases suivantes, où il est pour *ayez soin.*

Prenez garde que ces ouvriers emploient bien leur temps.	*Ayez soin* que ces ouvriers emploient bien leur temps.
Prenez garde que cet enfant marche droit.	*Ayez soin* que cet enfant marche droit.

Ces mêmes phrases seraient régulières, si elles étaient ainsi : *Prenez garde que ces ouvriers ne perdent le temps. Prenez garde que cet enfant ne marche de travers, ne tombe ;* parce que c'est un mal que des ouvriers perdent le temps, et qu'un enfant se blesse.

Il m'est tombé entre les mains un *livret*, où sont marqués les devoirs des préfets d'un collége. On y lit ces phrases :

Les préfets doivent *prendre garde* que les pensionnaires s'habillent décemment.	doivent *avoir soin* que les pensionnaires s'habillent décemment.
Ils *prendront garde* que les écoliers prononcent tous à haute voix les prières ordinaires.	Ils *auront soin* que les écoliers prononcent tous à haute voix les prières ordinaires.

Voilà donc mon gasconisme imprimé. Un fameux Aristarque, l'abbé Desfontaines, disait, quand il trouvait des phrases semblables, que les mots n'en étaient pas faits l'un pour l'autre, et qu'ils devaient être surpris de se trouver ensemble.

On lit encore dans ce même petit livre :

Les préfets doivent promener dans le réfectoire.	doivent *se* promener.
Ils doivent prendre garde que les pensionnaires ne *coupent* des assiettes, ne *coupent* des vitres, des bouteilles, ne *fassent à* des jeux dangereux.	ne *brisent*, ne *cassent* des assiettes, des vitres, des bouteilles, ne *jouent* à des jeux dangereux.

Il n'est jamais permis à un pensionnaire de s'éloigner de la présence du maître, s'il n'en a *plutôt* obtenu la permission.	s'il n'a *auparavant* obtenu la permission.
Il a habité cette chambre *plutôt* que vous.	*avant* vous.
On donne aux écoliers une retraite, pour les disposer à *gagner* leurs pâques.	à *faire* leurs pâques.
A *douze heures* et demie messieurs les philosophes, etc.	à *midi* et demi, etc.

Ceux qui ont rédigé ces règlemens étaient pourtant des savans et des gens de lettres, mais ils étaient gascons.

PLUTOT, pour *AUPARAVANT.*

ON pressait un jour une personne de se venir mettre à table. Elle répondit : Commencez toujours, je veux *plutôt* finir une lettre que j'écris. Elle devait dire : Je veux *auparavant* finir, etc.

PRENDRE, pour *RECEVOIR.*

JE vais *prendre* la bénédiction quelque part.	Je vais *recevoir*, etc.
Je vais *prendre* des cendres.	Je vais *recevoir* des cendres.

Préposition pour une autre.

On doit prendre garde de mettre une préposition pour une autre, comme dans cette phrase : *Monsieur l'abbé *** présida pour et à l'absence du sieur évêque...* On ne dit pas *à l'absence*, mais *en l'absence*. De plus, *pour* est ici sans régime ; c'est une autre faute. Il fallait donc, afin de faire une phrase régulière, la construire ainsi : *Mr. l'abbé *** présida pour le seigneur évêque et en son absence.*

PRÈS la Cheminée, pour *PRÈS de la Cheminée.*

Près, préposition qui marque proximité de lieu. Cette préposition est régulièrement suivie de la préprosition *de* ; cependant il est d'usage de la supprimer dans plusieurs phrases du discours familier. Ainsi l'on dit, être logé *près le Palais-Royal.* Il demeure *près la porte Saint-Antoine.* Nous demeurons *près la porte Montgaillard.*

PRESSURE, pour *PRÉSURE.*

Présure, subst. féminin ; liqueur acide qu'on trouve dans l'estomac des veaux, agneaux, chevreaux, quand ils n'ont mangé que du lait, si on les tue avant que la digestion en soit faite. On s'en sert ordinairement pour faire cailler le lait. Ce mot vient du latin *pressura*, parce qu'elle presse, épaissit et caille le lait.

Voilà une bonne *pressure.*	une bonne *présure.*

Présure se dit aussi de la fleur d'artichaut, qui sert à faire cailler le lait.

PRESSER, pour *PRESSURER*.

PRESSURER, verbe actif; presser des raisins et autres fruits, et en tirer la liqueur par le moyen du pressoir.

Presser la vendange.	*Pressurer* la vendange.

PRESURAGE, pour *PRESSURAGE*.

PRESSURAGE, subst. masculin; action de pressurer au pressoir.

Il me faut tant pour le *présurage*.	pour le *pressurage*.

Il signifie aussi, le vin qu'on fait sortir du marc à force de pressurer. On a mis deux seaux de pressurage sur cette pièce de vin. Le vin de pressurage est ordinairement très-mauvais. Ce n'est que du pressurage.

PRÊTER, pour *DONNER*.

IL y a des gens qui vous disent à table :

Prêtez-moi la salière. *Prêtez*-moi le pain. *Prêtez*-moi la bouteille.	*Donnez*-moi la salière. *Donnez*-moi le pain. *Donnez*-moi la bouteille.

PRONOMS supprimés.

Beaucoup de gascons suppriment dans quelques verbes réfléchis, les pronoms *me*, *se*, *vous*, *nous*.

I.

Evanouir, pour *s'évanouir.*

Je faillis hier à *évanouir.*	à *m'évanouir.*
Je crus qu'elle allait *évanouir.*	qu'elle *s'allait évanouir.*
J'évanouis hier.	Je *m'évanouis* hier.

Elle s'évanouit; ô Dieu! qu'elle était belle!

II.

Ennuyer, pour *s'ennuyer.*

On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

Ce vers fait connaître le défaut des phrases suivantes.

Un enfant qui ne va pas au collége, *ennuie* dans la maison.	*s'ennuie* dans la maison,
Mon Dieu, que *j'ennuiai* hier!	que je m'*ennuiai* hier!
Mon Dieu, que *j'ennuie* encore aujourd'hui.	que je m'*ennuie* encore aujourd'hui!

Ceux qui parlent ainsi donnent lieu aux autres de dire tout bas: Il dit plus vrai qu'il ne pense; il nous ennuia fort hier, et il nous ennuie encore plus aujourd'hui.

III.

Promener, pour, *se promener.*

Je vais *promener.* Nous *promènerons* ensemble ce soir.	Je vais *me promener.* Nous *nous promènerons*, etc.

On a lu dans un mémoire imprimé : Il le vit *promenant* dans la boutique. Il fallait, *se promenant*, comme dans ce vers.

Des gens se promenaient *ignorant l'accident.*

IV.

Moucher, pour, *se moucher.*

Si vous pouviez *moucher*, votre mal de tête passerait.	Si vous pouviez *vous moucher*, etc.
Tout le monde *mouche*, on ne s'entend pas.	Tout le monde *se mouche.*

Certes, monsieur Tartufe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche *du pied.*

V.

Confesser, pour, *se confesser.*

Je crois qu'un tel *confesse* au curé.	*se confesse* au curé.
Je n'ai pu *confesser* ce matin.	Je n'ai pu *me confesser.*

On voit avec étonnement six fois ce gasconisme dans des écrits qui ont fait du bruit à Toulouse ; comme : Le jeune homme *avait confessé* à M. de la P. La servante *confessait* toutes les semaines, etc.

Les prêtres disent quelquefois :

Un tel *confesse de moi.*	*se* confesse *à* moi.
De qui un tel *confesse-t-il* ?	*à* qui se confesse-t-il ?

De plus, il arrive à beaucoup de gens de conjuguer ces verbes avec *avoir;* mais il faut se servir de l'auxiliaire *être.* Ils disent :

J'ai beaucoup promené ce soir.	*Je me suis* beaucoup promené.
Nous *avons* promené.	Nous *nous sommes* promenés.
Avez-vous confessé ?	Vous *êtes*-vous confessé ?
A qui ce malade *a*-t-il confessé ?	A qui *s'est-il* confessé ?
J'ai mouché toute la matinée.	*Je me suis* mouché toute la matinée.
J'ai évanoui deux fois aujourd'hui.	*Je me suis* évanoui deux fois aujourd'hui.
J'ai beaucoup ennuié ce matin.	*Je me suis* beaucoup ennuié ce matin.

VI.

Mes souliers *éculent.*	Mes souliers *s'éculent.*
Un de mes souliers *écule.*	Un de mes souliers *s'écule.*

VII.

Vous devriez *gargariser.*	Vous devriez *vous gargariser.*
Il faut beaucoup *gargariser* dans cette maladie.	Il faut beaucoup *se gargariser.*

VIII.

Faut-il dire *se pourrir* ou *pourrir*, en parlant des fruits, du bois et des autres choses qui s'altèrent et se corrompent ? L'Académie est pour le dernier. Ainsi il faut dire : Ces fruits, ces bois, etc., *pourrissent.*

IX.

Salir, pour *se salir.*

Je porte ces petites manchettes, parce qu'elles ne *salissent* pas tant.	parce qu'elles ne *se salissent* pas tant, etc.

X.

Alonger, pour *s'alonger.*

Les jours *alongent.* Les jours commencent à *alonger.*	Les jours *s'alongent.* Les jours commencent à *s'alonger.*

Il serait mieux de dire : Les jours *croissent*, les jours commencent à *croître.*

XI.

Les jours *accourcissent.* Les jours commencent à *accourcir.*	Les jours *s'accourcissent.* Les jours commencent à *s'accourcir.*

On peut dire aussi : Les jours *rapetissent*, les jours *diminuent.*

PRONOMS de trop.

Les gascons suppriment donc des pronoms nécessaires ; c'est ce que nous venons de voir : mais ils en ajoutent encore plus souvent d'inutiles ; c'est ce que nous allons voir.

I.

Que ferez-vous d'un si gros morceau de pain ? Je *me* le mangerai.	Je le mangerai.

Il y avait là des fruits; il *s'en* prit beaucoup ; il *s'en* prit autant qu'il voulut.	il *en* prit beaucoup ; il *en* prit autant qu'il voulut.
Je *me* les prendrai pour moi.	Je les prendrai pour moi.
Voyez-vous comme ils *se* disputent entr'eux ?	comme ils disputent entr'eux.
Ils *se* sont long-temps disputés.	Ils *ont* long-temps disputé.
Que *des* meubles qui *se* périssent dans cette maison !	Que *de* meubles qui périssent dans cette maison !
L'eau de la rivière se diminue.	L'eau de la rivière diminue.
Que feront-ils de ces fruits ? Ils *se* les mangeront.	Ils les mangeront.
Si ce que je *me* pense arrive.	Si ce que je pense arrive.
Je *me* suis acheté un manchon.	J'ai acheté un manchon.
Il ne *se* soupçonne pas que c'est vous.	Il ne soupçonne pas que c'est vous.
Je ne *me* bougerai pas d'ici.	Je ne bougerai pas d'ici.

II.

On dit bien, *Je me meurs ;* le pronom *me* n'est point de trop : mais il le faut ôter quand on dit de quoi on souffre ; ainsi les phrases suivantes ne valent rien.

Je *me* meurs de faim.	Je meurs de faim.
Il *se* meurt de soif.	Il meurt de soif.
Nous *nous* mourons de froid.	Nous mourons de froid.
Je *me* meurs d'inanition.	Je meurs d'inanition.

Il *se* meurt d'envie de jouer.	Il meurt d'envie de jouer.
Je *me* mourrais d'ennui.	Je mourrais d'ennui.

III.

On dit si communément à Toulouse, Madame une telle *s'est* accouchée, pour, *est* accouchée, qu'on a lu dans un fort beau mémoire, Madame *** *s'accoucha* le 8 d'avril; mais La Fontaine dit, sans pronom, de la montagne, *Elle accoucha d'une souris*.

Madame de Sévigné dit : Ma nièce de Coligny *est accouchée d'un fils*. Elle ne dit pas : *S'est accouchée d'un enfant*. Elle ne fait pas un double gasconisme.

IV.

Les gens qui se sont querellés ou battus, disent pour s'excuser.

C'est lui qui *m'a* commencé.	C'est lui qui a commencé.
Ce n'est pas moi qui *l'*ai commencé.	qui ai commencé.

V.

Quand certaines gens racontent quelque chose, ils répètent cent fois, *se dit-il*. Il faut éviter ce langage.

VI.

On dit bien, *Résumer un argument*, *résumer son avis*, *résumer tout ce qu'on a dit*; mais on ne doit pas dire, *Se résumer*.

Les juges à Paris ne disent point, lorsqu'il y a quelque différence dans les avis, *Résumons-nous*. Les avocats à la fin de leurs conférences ne disent

point, *Résumons-nous*. Dans les assemblées académiques on ne dit pas, *Pour nous résumer*; mais on dit, En *résumant les avis qui ont été proposés*; En *résumant tout ce qui a été dit*, *il paraît*, *etc*.

VII.

Vous avez donc été malade? Il *s'*y voit bien ; il *s'*y connaît bien.	On le voit bien ; il y paraît bien.
Il *se* voit bien, il *se* connaît bien que vous avez été malade.	On voit bien, on connaît bien que vous avez été malade.

VIII.

Je ne *m'y* vois plus dans cette chambre.	Je n'y vois plus dans cette chambre.
Qu'on allume une bougie, on ne *s'*y voit plus.	Qu'on allume une bougie, on n'y voit plus.
Nous ne *nous* y voyons plus.	Nous n'y voyons plus.
Je *m'*y vois encore un peu.	J'y vois encore un peu.
Collin-Maillard *s'*y voit.	Collin-Maillard y voit.

IX.

Mais voici le comble du désordre. Voici un langage affreux et pourtant commun.

Je *m'*ai perdu mon livre, *ou* je *me suis* perdu mon livre.	J'ai perdu mon livre.
Je *m'*ai *ou* je *me suis* retrouvé mon livre.	J'ai retrouvé mon livre.
Ce jeune libertin *s'*est déjà mangé *ou s'*a déjà mangé sa légitime.	a déjà mangé sa légitime.

Où est le livre d'un tel ? Il *se* l'a *ou* il *se l'est* emporté.	Il l'a emporté.
Je *me suis* trop retardé.	J'ai trop *tardé.*
Je *me suis* manqué en cela.	J'ai manqué en cela.
Je *m'*ai *ou* je *me suis* oublié mon livre.	J'ai oublié mon livre.
Je *m'*ai *ou* je *me suis* oublié de prier Dieu ce matin.	J'ai oublié de prier Dieu ce matin.

Mais on dit bien : Je *me suis* oublié dans cette partie de jeu ; vous *vous* êtes oublié dans cette affaire.

PRONONCIATION VICIEUSE.

I.

Ai, pour *Aïe* ou *Ahi.*

AÏE, interjection, exclamation de douleur.

Bien des gascons et des languedociens prononcent mal ce mot, lorsqu'ils disent :

Ai, que je souffre.	*Aïe*, que je souffre.
Ai, vous me blessez.	*Ahi*, vous me blessez.

Ey, pour *Ai.*

J'ai, première personne du verbe *avoir*, doit être prononcé avec un *é* fermé.

J'ey entendu.	*J'ai* entendu.
J'ey lu.	*J'ai* lu.
J'ey vu.	*J'ai* vu.

II.

E muet, pour *é fermé.*

Dusse-je.	*Dussé-je.*
Puisse-je !	*Puissé-je !*
Aime-je ?	*Aimé-je ?*
Chante-je ?	*Chanté-je ?*
Explique-je assez ?	*Expliqué-je* assez ?
Parle-je trop ?	*Parlé-je* trop ?

Les principes de l'harmonie demandent que l'avant-dernière syllabe soit fortifiée, quand la dernière est faible ou muette.

L'usage ne veut pas que l'on dise, extravagué-je? cours-je ? dors-je ? mens-je ? prends-je ? parce que la prononciation en est rude et désagréable ; mais il faut avoir recours à quelqu'autre tournure, comme à celle ci : Est-ce que, ou croyez-vous que j'extravague ?

III.

C de moins.

Des gascons et des languedociens prononcent ridiculement les mots suivans. Ils disent :

Acent.	*Accent.*
Defetueux.	*Défectueux.*
Diter.	*Dicter.*
Doteur.	*Docteur.*
Dotrinaire.	*Doctrinaire.*
Dotrine.	*Doctrine.*
Ocident.	*Occident.*
Otobre.	*Octobre.*
Spetacle.	*Spectacle.*
Spetre.	*Spectre.*

IV.

T, pour *C*.

D'autres prononcent autrement ces mêmes mots. Ils disent :

Atcent.	*Accent.*
Défettueux.	*Défectueux.*
Ditter.	*Dicter.*

V.

Cha, *che*, *chi*, *cho*, *chu*, pour *ka*, *ke*, *ki*, *ko*, *ku*.

Il y a des gens qui prononcent mal les mots suivans, tirés de l'arabe, du grec ou de l'hébreu. Ils disent :

Archiépiscopal.	*Arkiépiscopal.*
Archontes.	*Arkontes.*
Chélydoine.	*Kélydoine.*
Chirographaire.	*Kirographaire.*
Chiromancie.	*Kiromancie.*
Michel-Ange.	*Mikel-Ange.*
Orchestre.	*Orkestre.*

VI.

Eu, pour *u*.

Eu, participe du verbe *avoir*, doit se prononcer comme s'il n'y avait point d'*e*. On doit dire : J'ai *u*, tu as *u*, il a *u*, etc. Beaucoup de gens n'observent pas cette règle ; ils prononcent le participe *eu* comme on prononce la première syllabe dans *heure* ou dans *heureux*. Ils ne disent pas, j'ai *u*, tu as *u*, etc., mais, j'ai *heu*, etc. ; et, en ajoutant une faute à la seconde, ils disent *j'ey heu*.

Restaud reproche aux parisiens de faire deux syllabes de *eu*, et de dire : J'ai *é-u*. Quelques-uns font ici la même faute.

VII.

Eu, pour *u*.

Il faut dire et écrire, Je *fus*, tu *fus*, il *fut*, etc. Mille gens ajoutent un *e*, au moins dans la prononciation, et disent : Je *feus*, tu *feus*, il *feut*, etc.

Il faut aussi écrire et dire, Que je *fusse*, que tu *fusses*, qu'il *fût*. Bien des gens prononcent, Que je *feusse*, que tu *feusses*, qu'il *feût*.

Il est bien vrai qu'il faut écrire, Que *j'eusse*, que tu *eusses*, qu'il *eût*; mais il faut prononcer, Que *j'usse*, que tu *usses*, qu'il *ût*. C'est ce que ne font pas beaucoup de gascons.

VIII.

G de moins.

Des gascons et des languedociens prononcent mal les mots suivans, quand ils disent :

Ade.	*Agde.*
Aument.	*Augment.*
Aumentation.	*Augmentation.*
Aumenter.	*Augmenter.*
La companie.	*La compagnie.*
Dome.	*Dogme.*
Enime.	*Enigme.*
Guine.	*Guigne.*

G de trop.

Pagnier.	*Panier.*
Gregnier.	*Grenier.*
Ecoglier.	*Ecolier.*
Coglier.	*Collier.*

I X.

H de moins.

Ils prononcent mal les mots suivans, lorsqu'ils disent :

Acher.	*Hacher.*
Arnaché.	*Harnaché.*
Auteur.	*Hauteur.*
Enarnaché.	*Enharnaché.*

La lettre *h* est aspirée, quand elle fait prononcer du gosier la voyelle qui la suit. La *harangue*, le *héros*, le *havre*, etc.

H est aspiré dans les mots suivans : *Ha ! habler*, *hablerie*, *hache*, *hacher*, *hachis*, *hachoir*, *hachure*, *hagard*, *haha*, *hail*, *haillon*, *haine*, *haïr*, *haire*, *halage*, *halbran*, *hâle*, *hâle-bas*, *halèner*, *hâler*, *haleter*, *halleur*, *halle*, *hallebarde*, *hallier*, *halle*, *hameau*, *hampe*, *hanche*, *hangar*, *hanneton*, *hanter*, *happe*, *happelourde*, *happer*, *haquenée*, *haquet*, *haquetier*, *harangue*, *haranguer*, *haras*, *harasser*, *harceler*, *harde*, *hardes*, *hardi*, *hardiesse*, *hareng*, *harengaison*, *hargneux*, *haricot*, *haridelle*, *harnacher*, *harnais*, *haro*, *harpe*, *harper*, *harpie*, *harpon*, *hart*, *hasard*, *hasarder*, *hase*, *hâte*, *hâter*, *hâtif*, *haubans*, *haubereau* ou *hobereau*, *haubert*, *have*, *havre*, *havresac*, *hausse*, *hausse-cou*, *haussement*, *hausse-pied*, *hausser*, *haut*, *hautain*, *haut-bois*, *haute-contre*, *haut-de-chausse*, *haute-futaie*, *haute-justice*, *haute-lice*, *haute-lutte*, *hautement*, *haute-paie*, *hautesse*, *hauteur*, *haut-fond*, *hé ! hem*, *hennir*, *hennissement*, *héraut*, *hère*, *hérissé*, *hérisson*, *hérissonner*, *hernier*, *hernie* ou *hergne*, *héron*, *héros*, *hersage*, *herse*, *herser*, *hêtre*, *heurt*, *heurter*, *heurtoir*, *hibou*, *hic* (comme voilà le *hic*), *hideusement*, *hideux*, *hie*, *hiérarchie*, *hisser*, *hoc*, *hoca*, *hoche*, *hochement*, *hoche-pied*,

hoche-pot, hocher, hochet, holà, Hollande, homar, hongre, honte, hoquet, hoqueton, horde, horion, hormis, hors, hors-d'œuvre, hotte, hottée, houblon, houblonnière, houe, houer, houille, houlette, houppe, houppelande, houpper, hourdage, houret, houri, hourque, hourvari, houseaux, houspiller, houssage, houssaie, houssard et *housard* ou *hussard, housse, housser, houssine, houssoir, houx, hoyau, huche, hucher, huchet, huée, huer, huguenot, huguenotisme, huguenotte, hulotte* ou *huette, humer, hune, hunier, huppe, huppé, hure, hurlement, hurler, hutte.*

Tous les mots dérivés des précédens, et qui commencent par *h*, conservent leur aspiration initiale, excepté ceux de *héros*, qui sont *héroïne, héroïsme, héroïde, héroïque, héroïquement*, où le *h* n'étant que signe étymologique, demeure absolument muet. Ajoutez *exhaussement, exhausser.*

On doit toujours aspirer *Hollande, hollandais* et *Hongrie*, si ce n'est dans ces phrases : *Toile d'Hollande, fromage d'Hollande, de l'eau de la reine d'Hongrie, du point d'Hongrie.*

Quoique *onze* et *onzième* commencent par une voyelle, cependant il arrive quelquefois, et sur-tout quand il est question de dates, qu'on prononce et qu'on écrit sans élision, l'article, la préposition ou la particule qui les précède. *De onze enfans qu'ils étaient, il en est mort dix. De vingt, il n'en est resté que onze. La onzième année est déjà écoulée.*

X.

Hai, pour *Haïe.*

Haïe (*h* s'aspire), cri que font les charretiers pour animer leurs chevaux.

Des gascons prononcent mal ce mot. Ils disent :

Hai, hai.	*Haïe, haïe.*

XI.

Im et *in* dans les mots français doivent être prononcés comme si l'on écrivait *eim*, *ein* : *brin* comme *brein*, *vin* comme *vein*, *sincère* comme *seincère*, etc. Mais lorsque le *m* ou le *n* sont redoublés, il faut faire sonner l'*i*. Ne dites donc pas avec beaucoup de gascons, *einnocence*, *einnocent*, *eimmense*, *eimmortel*, mais, *i-nocence*, *i-nocent*, *im-mense*, *immortel*.

XII.

Ouï, pour *oui*.

O*ui*, particule d'affirmation. Il faut écrire et prononcer ce mot sans *ï* tréma.

Je crois qu'*ouï*.	Je crois qu'*oui*.
L'*ouï* et le nom.	Le *oui* et le nom.

C'est *ouï*, participe du verbe *ouïr*, qui reçoit l'*ï* tréma. Il ne faut pas confondre ces deux mots, ni en les écrivant ni en les prononçant.

XIII.

P de moins, pour l'orthographe et la prononciation.

Acceter.	*Accepter.*
Exceter.	*Excepter.*
Adette.	*Adepte.*
Batismal.	*Baptismal.*
Contemteur.	*Contempteur.*
Contemtible.	*Contemptible.*
Exemtion.	*Exemption.*
Rédemteur.	*Rédempteur.*
Rédemtion.	*Rédemption.*
Scetique.	*Sceptique.*
Sceticisme.	*Scepticisme.*
Setante.	*Septante.*
Setantième.	*Septantième.*

Setembre.	*Septembre.*
Seténaire.	*Septénaire.*
Setennal.	*Septennal.*
Setentrion.	*Septentrion.*
Setentrional.	*Septentrional.*
Setuagénaire.	*Septuagénaire.*
Setuagésime.	*Septuagésime.*

XIV.

Les gascons prononcent bien les mots suivans, quoiqu'ils les orthographient mal.

Batême.	*Baptême.*
Batiser.	*Baptiser.*
Batistaire.	*Baptistaire.*
Comte.	*Compte.*
Comter.	*Compter.*
Comtable.	*Comptable.*
Comtant.	*Comptant.*
Comteur.	*Compteur.*
Comtoir.	*Comptoir.*
Domter.	*Dompter.*
Domteur.	*Dompteur.*
Indomtable.	*Indomptable.*
Indomté.	*Indompté.*
Exemt.	*Exempt.*
Exemter.	*Exempter.*
Symtôme.	*Symptôme.*
Symtomatique.	*Symptomatique.*
Set.	*Sept.*
Setième.	*Septième.*
Setièmement.	*Septièmement.*

L'Académie écrit *tisanne* sans *p.*

Quand il y a deux *pp* de suite, on n'en prononce qu'un ordinairement : *Apposer*, *opposer*, *frapper*, *rapport*, *sapper.*

XV.

Faut-il écrire et prononcer, Je *payerai*, je *payerais*, ils *payeront*, ils *payeraient*, ou bien, Je *paierai*, je *paierais*, ils *paieront*, ils *paieraient ?* L'usage paraît être pour la dernière façon d'orthographier et de prononcer. On ne fait pas sonner l'*i*.

XVI.

R de trop.

C'est mal à propos qu'on écrit et qu'on prononce *parroisse :* ce mot, ainsi que *baril*, ne s'écrit et ne se prononce qu'avec un seul *r*. Ecrivez aussi et prononcez, *frileux*, *frileuse*, et non, *frilleux*, *frilleuse*, comme la plupart des gascons.

XVII.

S, pour *X*.

X, susbt. masculin, est une consonne double qui a cinq sons différens, savoir,

1.° Celui de *K* et *S* ou de *C* et *S*;
2.° Celui de *CS ;*
3.° Celui de *GZ ;*
4.° Celui de *K ;*
5.° Celui de *KS*.

Premièrement, au commencent des mots, elle a le son de *cs* ou de *ks*.

On orthographie et l'on prononce mal les mots suivans qui commencent par *x*.

	Orthographe.	Prononciation.
Santipe.	*Xantipe.*	*Csantipe* ou *Ksantipe.*
Santhus.	*Xanthus.*	*Csanthus* ou *Ksanthus.*
Savier.	*Xavier.*	*Csavier.* ou *Ksavier.*
Sénophon.	*Xénophon.*	*Csénophon* ou *Ksénophon.*
Sercès.	*Xercès.*	*Csercès* ou *Ksercès.*
Simenès.	*Ximenès.*	*Csimenès* ou *Ksimenès.*

T et *S*, pour *X*.

Deuxièmement, au milieu des mots, lorsque le *x* se trouve devant une consonne ou dans les mots grecs, il a le son d'un *c* et d'un *s*.

On orthographie et l'on prononce mal les mots suivans :

	Orthographe.	Prononciation.
Etsfolier.	*Exfolier.*	*Ecsfolier.*
Etspert.	*Expert.*	*Ecsper.*
Etsprès.	*Exprès.*	*Ecsprès.*
Etsquis.	*Exquis.*	*Ecsquis.*
Etstraction.	*Extraction.*	*Ecstraction.*
Etstrait.	*Extrait.*	*Eestrè.*
Etstrême.	*Extrême.*	*Ecstrême.*
Misttion.	*Mixtion.*	*Micstion.*
Aletsandre.	*Alexandre.*	*Alecsandre.*
Aletsis.	*Alexis.*	*Alecsis.*
Atsiome.	*Axiome.*	*Acsiome.*
Flutsion.	*Fluxion.*	*Fluction.*
Setse.	*Sexe.*	*Secse.*
Tatse	*Taxe.*	*Tacse.*

Exception.

Les deux mots qui suivent, quoique grecs, sont exceptés.

	Orthographe.	Prononciation.
Etsarchat.	*Exarchat.*	*Egzarcat.*
Etsarque.	*Exarque.*	*Egzarque.*

Troisièmement, le *x* a le son de *g* et *z* dans la syllabe *ex*, quand elle commence le mot et qu'elle est suivie d'une voyelle ou d'un *h*.

	Orthographe.	Prononciation.
Etsact.	*Exact.*	*Egzact.*
Etsamen.	*Examen.*	*Egzamen.*
Etsaucer.	*Exaucer.*	*Egzocé.*

	Orthographe.	Prononciation.
Etsemple.	*Exemple.*	*Egzanple.*
Etsempt.	*Exempt.*	*Egzan.*
Etsercice.	*Exercice.*	*Egzercice.*
Etshaler.	*Exhaler.*	*Egzalé.*
Etshorter.	*Exhorter.*	*Egzorté.*
Etshumer.	*exhumer.*	*Egzumé.*
Etsiger.	*Exiger.*	*Exigé.*
Etsil.	*Exil.*	*Egzil.*
Etsostose.	*Exostose.*	*Egzostoze.*
Etsubérance.	*Exubérance.*	*Egzubérance.*

Exception.

Ces mots et leurs dérivés, quoique le *x* se trouve devant une voyelle, ont le son ou la prononciation de *c* et *s*.

	Orthographe.	Prononciation.
Fitse.	*Fixe.*	*Ficse.*
Fitser.	*Fixer.*	*Ficser.*
Fletsible.	*Flexible.*	*Flecsible.*
Fletsion.	*Flexion.*	*Flecsion.*
Matsime.	*Maxime.*	*Macsime.*

T et *S*, pour *X*.

Quatrièmement, le *x* a le son du *k* dans la syllabe *ex*, quand cette syllabe commence le mot et qu'elle est suivie de *ce* et *ci*.

	Orthographe.	Prononciation.
Etsceller.	*Exceller.*	*Ekcélé.*
Etscentrique.	*Excentrique.*	*Ekcentrique.*
Etscepter.	*Excepter.*	*Ekcepté.*
Etsception.	*Exception.*	*Ekception.*
Etscès.	*Excès.*	*Ekcè.*
Etscitatif.	*Excitatif.*	*Ekcitatif.*
Etsciter.	*Exciter.*	*Ekcité.*

T et *S*, pour **X**.

Cinquièmement, le *x* a, comme on a dit premièrement, le son de *k* et *s* dans la syllabe *ex*, quand cette syllabe commence le mot et qu'elle est suivie de *ca*, *co*, *cu*.

	Orthographe.	Prononciation.
Etscavation.	*Excavation.*	*Ekscavacion.*
Etsclamation.	*Exclamation.*	*Eksclamacion.*
Etsclurre.	*Exclure.*	*Eksclure.*
Etscommunier.	*Excommunier.*	*Ekscommunié.*
Etscoriation.	*Excoriation.*	*Ekscoriacion.*
Estcuser.	*Excuser.*	*Ekscusé.*
Etscuse.	*Excuse.*	*Ekscuse.*

Sixièmement, le *x* a la prononciation forte du *s* dans les mots *six*, *dix*, *soixante*, qu'on prononce *sis*, *dis*, *soissante*; et la prononciation douce du *z* dans *deuxième*, *sixième*, *sixain*, *dixième*, *dixaine*, qu'on prononce *deuzième*, *sizième*, *sizain*, *dizième*, *dizaine*.

Dans *Xaintonge*, *Xaintes*, *Bruxelles*, *Auxerre*, *Uxelles*, le *x* a le son du *s* fort : *Saintonge*, *Saintes*, *Bruscèle*, *Aucerre*, *Ucèle*.

Septièmement, le *x* final, comme nous avons dit à l'article 1.er et au 5.e a le son de *c* et *s*, ou de *k* et *s*, dans *Styx*, *sphinx*, *linx*, *larinx*, *préfix* et *perplex*, qu'on prononce *Stiks*, *sfinks*, *leinks*, *lareinks*, *préfiks*, *perpleks*.

X, pour *S*.

Excroquer.	*Escroquer.*
Extropier.	*Estropier.*

PIGNE, pour *PIGNON*.

PIGNON, subst. masculin; amande de la pomme de pin, de forme longue et ronde. Le pignon est adoucissant et pectoral.

Mon frère, tire-moi mon *pignon* du feu; je te donnerai la moitié des *pignes*.	ma *pomme de pin*..... la moitié des *pignons*.

POMME, pour *BALLE*.

BALLE, subst. féminin; sorte de petite boule, de petite pelote ronde faite de rognures d'étoffe, recouverte de drap ou de feutre, et servant à jouer à la paume.

Il a pris la *pomme* au bond, et vous à la volée.	Il a pris la *balle* au bond, etc.

PRÉTENTAILLES, par abus d'expression.

PRÉTENTAILLE est un ornement en découpure qui se met sur les robes des femmes. On ne doit pas dire avec certains gascons :

Je n'ai mangé à dîner que des *perpintailles* ou des *prétintailles*.	des *bagatelles*, des *friandises*, des *béatilles*.
Vous avez les têtes, les cous, les pieds, les ailerons de plusieurs volailles; vous ferez un haricot avec toutes ces *prétintailles*.	avec ces *abatis*.

Il y a des gens qui n'ont pas une idée bien nette du mot *béatilles* que nous venons d'employer. Les *béatilles* sont de menues choses délicates, et propres à manger, que l'on met dans les pâtés, etc., comme ris de veau, crêtes de coq, foies gras, etc. Tourte de béatilles. Assiette de béatilles.

PROTEST, pour *PROTÊT*.

PROTÊT, subst. masculin; terme de banque. Acte par lequel, faute d'acceptation ou de paiement d'une lettre de change, on déclare que celui sur qui elle est tirée et son correspondant seront tenus de tous les préjudices qu'on en recevra.

Faire un *protest* par-devant notaire.	un *protêt*.

PRUNES, pour *PRUNEAUX*.

ON dit à Toulouse en carême : Nous avons eu à collation des *prunes*. A Paris on dit : Nous avons eu des *pruneaux*. On mange des *prunes* en été, et des *pruneaux* en hiver.

Les gascons ont pourtant leurs *pruneaux*. Ils appellent ainsi les *prunes* sauvages; mais ils se trompent, ce sont des *prunelles*.

PRUNE de buisson, pour *PRUNELLE*.

PRUNELLE, subst. féminin; sorte de petite prune sauvage qui vient sur un arbrisseau dans les haies. Ce fruit est aigrelet et styptique.

Il faut des *prunes de buisson* pour la dyssenterie.	Il faut des *prunelles* pour la dyssenterie.

PUBLICATION, pour *BAN*.

BAN subst. masculin ; mandement fait à cri public, pour ordonner ou pour défendre quelque chose.

On a fait aujourd'hui la *publication* de vendanges	On a publié aujourd'hui le *ban* de vendange.
Publiez les bans de mariage *pendant* ou *durant* trois dimanches consécutifs.	*par* trois dimanches consécutifs.

PURGES, pour *PURGATIONS*.

ON ne parle pas français, lorsqu'on dit : Ce malade a pris une *purge*, a pris deux *purges*.

On conseillait un jour à une dame de faire venir son médecin ; elle dit :

Je m'en garderai bien *mieux*, il me ferait prendre une demi-douzaine de *purges*, et je n'ai pas besoin *de purger*.	Je m'en garderai *bien*, il me ferait prendre une demi-douzaine de *médecines*, et je n'ai pas besoin *d'être purgée*.

On lit dans Molière : Mr. Purgon, qui donne *à* tort et à travers les saignées et les *purgations*, sans y rien connaître.

Une infinité de gascons francisent le mot *purges*, et l'emploient pour criblures, qui sont le mauvais

grain et l'ordure qui restent après qu'on a criblé le blé.

Donnez des *purges* à la volaille.	des *criblures*.

Q

QUART, pour *QUARTERON.*

Les gascons disent *quart*, pour *quarteron*.

Un *quart* de viande.	Un *quarteron* de viande.
Un *quart* de mouton.	Un *quarteron* de mouton.
Un *quart* d'huile.	Un *quarteron* d'huile.
Un *quart* de fromage, etc.	Un *quarteron* de fromage, etc.

On se plaignait dans une maison qu'il n'y avait pas assez de sucre dans le ris. Un gascon dit : Il y en a pourtant cinq *quarts*. Plusieurs parisiens qui étaient présens, attestèrent avec moi que ce n'était pas là le langage de leur pays.

On dit encore *quarteron*, à Paris, lorsqu'on parle des choses qui se comptent. Combien le *quarteron* de pommes, le *quarteron* d'oranges, de prunes ? Les gascons disent alors *vingt-cinq*, faute de savoir mieux.

On dit à Paris, Un cent d'œufs, trois *quarterons* d'œufs, un demi-cent, un *quarteron*, un demi-*quarteron*. Les gascons connaissent peu ces façons de parler français.

QUART, pour *QUARTIER*.

QUELQUES-UNS disent, en parlant d'une poire, d'une pomme, etc.

Donnez-m'en le *quart*, je n'en veux qu'un *quart*.	Donne-m'en un *quartier*, je n'en veux qu'un *quartier*.

QUATRIPLE, pour *QUADRUPLE*.

ON dit *triple*, je vous donne le *triple*. La Fontaine dit d'une laitière :

Achetait un cent d'œufs, faisait triple *couvée*.

Il y a des gens qui en conséquence disent *quatriple*. Je vous donnerai, disent-ils, *le quatriple*. C'est une méprise grossière. Il faut dire *quadruple*, selon ces vers de La Fontaine :

Le mal se rend chez vous au quadruple *du bien*.

QUE supprimé.

I.

IL ne pouvait faire pis, à moins de s'aller noyer.	à moins *que* de s'aller noyer.

II.

En cas il survînt quelqu'autre accident.	en cas *qu*'il survînt, etc.

Cette dernière phrase se lit dans un *avis au public*, donné par une académie des environs de Toulouse.

QUE de trop.

QUOIQUE je sois incommodé, je ne laisserai pas *que* d'aller à la messe.	je ne laisserai pas d'aller à la messe.
Ils étaient brouillés; ils ne laissaient pas *que* de se voir.	ils ne laissaient pas de se voir.

Ce *que* se mettait autrefois; mais depuis que la plupart des auteurs le suppriment, je doute qu'on doive le retenir.

QUE, pour *DONT*.

DANS un projet donné pour conduire de l'eau à Toulouse, on lit: Paris tire l'eau *qu'*il a besoin, par des machines. On voit là *que* pour *dont*. Bien des gens mettent ce *que* pour *dont* dans une multitude d'occasions, comme :

Mon père me donne tout ce *que* j'ai besoin.	tout ce *dont* j'ai besoin.
Que les religieux sont heureux! on leur fournit tout ce *qu'*ils ont besoin.	tout ce *dont* ils ont besoin.
L'argent *que* j'ai besoin.	L'argent *dont* j'ai besoin.
Ce coffre est de la matière *qu'*on fait les tabatières.	*dont* on fait les tabatières.
La chose *que* vous m'avez parlé s'est trouvée fausse.	La chose *dont* vous m'avez parlé s'est trouvée fausse.
C'est une chose *que* je ne me souviens pas.	*dont* je ne me souviens pas.
Ce *que* je vous avais averti est arrivé.	Ce *dont* je vous avais averti, etc.

Le couteau *que* je me sers n'est pas à moi.	*dont* je me sers.
*Qu'*avez-vous à vous plaindre ?	*De quoi* avez-vous à vous plaindre ?
Je ferai cela avec tout le soin *que* je suis capable.	avec tout le soin *dont* je suis capable.
*Qu'*avez-vous peur ?	*De quoi* avez-vous peur ?
Le bien *que* jouit mon frère ne lui a pas coûté cher : un cochon l'a payé.	Le bien *dont* jouit, etc.

Les mères disent souvent : « Ma fille, de l'humeur » *que* vous êtes, vous ne vous ferez pas aimer. » Mais madame de Sévigné dit à la sienne : « Si vous » êtes encore de l'humeur *dont* vous étiez hier, etc. ».

QUELQU'UN plus, pour *UN AUTRE*.

Qui m'a demandé ? Mr. un tel ? Non, mais *quelqu'un plus*.	Non, mais *un autre*.
Faites ces reproches à *quelqu'un plus*	à *un autre*.

Des gens se divertissaient. Quelqu'un dit : Nous ne sommes pas assez ; faisons venir *quelqu'un plus*. Il voulait dire quelqu'un *de* plus. C'est un gasconisme que nous avons déjà vu. Le même dit à une dame : Faisons venir votre mari. Non, dit la dame, mais *quelqu'un plus*. Ce *quelqu'un plus* ne veut pas dire *quelqu'un de plus*, mais il signifie *un autre*, *tout autre ;* ce qui est un gasconisme différent du premier.

Un QUELQU'UN, pour QUELQU'UN.

QUAND on ne veut pas nommer une personne, on se sert du pronom *quelqu'un*. La plupart des gascons y ajoutent *un*, et ne parlent pas français.

Un quelqu'un m'a dit que nos affaires vont bien.	*Quelqu'un* m'a dit, etc.
D'où tenez-vous ce que vous m'avez dit ce matin ?.... D'*un quelqu'un* qui est bien instruit ; vous pouvez y compter.	de *quelqu'un* qui est bien instruit.

De QUI, pour DONT.

DONT, pronom relatif, qui rappelle dans le discours les idées des personnes ou des choses dont on a déjà parlé.

Voilà le cheval *de qui* je vous ai parlé.	*dont* je vous ai parlé.

Qui, précédé d'une préposition, ne se dit jamais que des personnes.

QUIGNON DE PAIN, *etc.*

QUIGNON, pour gros morceau de pain, est admis dans la langue française comme terme populaire ; mais *crignon*, *crignet*, *cronquet*, sont des mots patois. *Chiffon* est français quand on parle d'un méchant linge ou d'un méchant morceau de quelque vieille étoffe ; mais il cesse de l'être quand

on lui fait signifier un *morceau* de pain, un *gros morceau* de pain, un *gros chiffon* de lard. Ne vous servez donc plus ni de *crignon*, ni de *crignet*, ni de *cronquet*, ni de *chiffon :* vous avez deux mots français pour exprimer votre idée, *grignon* et *chanteau.*

Grignon, subst. masculin; morceau de l'entamure du pain du côté qu'il est le plus cuit. *Il a de bonnes dents; il prend toujours le grignon. Donnez-moi le grignon.*

Chanteau, subst masculin; morceau coupé d'un grand pain. *Un gros chanteau de pain.*

On appelle *chanteau de pain bénit*, ou absolument *chanteau*, le morceau de pain bénit qu'on envoie à celui qui doit rendre le pain bénit la fête ou le dimanche suivant. Dictionnaire de l'Académie.

QUINA, pour *QUINQUINA.*

QUINQUINA, subst. masculin ; écorce d'un arbre qui croît dans le Pérou, et dont on se sert pour guérir la fièvre.

On lui a fait prendre du *quina* dans de l'eau de scorsonère.	du *quinquina.*

QUITTE ou *DOUBLE*, pour *A QUITTE* ou *A DOUBLE.*

VOULEZ-VOUS jouer *quitte* ou *double ?*	*à quitte* ou *à double ?*

Jouer à quitte ou à double, c'est risquer, hasarder tout pour se tirer d'une mauvaise affaire, ou pour se racquitter en doublant son enjeu.

QUITTER, pour *LAISSER*.

JE ne fus pas heureux hier dans cette maison ; j'y *quittai* cinq louis.	j'y *laissai*, j'y *perdis*.
Voilà donc madame une telle qui a *quitté* sa femme de chambre.	qui a *renvoyé*.
J'ai *quitté* ma clef sur la cheminée.	J'ai *laissé* ma clef.
J'ai *quitté* ma montre à l'hôtellerie.	J'ai *laissé* ma montre.
Mon fils, si tu n'es pas sage, je te *quitterai* ton habit neuf.	je *t'ôterai*, je *te ferai quitter* ton habit neuf.

Ces façons de parler sont plus communes dans le Bas-Languedoc qu'à Toulouse.

QUOIQUE cela, *Avec cela*, pour, *MALGRÉ cela*.

VOUS avez bien travaillé les esprits pour vous faire nommer juge de paix ; *quoique cela*, vous en avez eu un pied de nez.	*malgré cela*, etc.
Mon fils a de l'esprit, des connaissances, et *avec cela*, c'est un sot en bonne compagnie.	*malgré cela*, c'est un sot, etc.
Un tel a pillé, dénoncé, volé, et *avec cela*, on l'a cru un grand patriote.	*malgré cela*, on l'a cru, etc.

R

R de moins.

I.

C'EST un homme fort grand, qui a les *soucils* noirs.	les *sourcils* noirs.

II.

Voilà un manchon de *marthe* zibeline.	Voilà un manchon de *martre* zibeline.

Marthe est le nom d'une femme.

III.

Vous voilà en *guêtes* comme un paysan.	en *guêtres*, etc.

R de trop.

MANGEZ de cette *tourtre*.	de cette *tourte*.
Je voudrais bien de cette *tartre*.	de cette *tarte*.
Une *calamandre*.	Une *calmande*.
Espadron, *espadronner*.	*Espadon*, *espadonner*.
Scapurlaire.	*Scapulaire*.
Achetez-nous des *arbricots*	des *abricots*.
Il me faut faire *recurer* ma vaisselle.	*écurer*.

On dit bien *écurer*, et même *curer* un fossé, un puits, les oreilles, etc., mais jamais *recurer*.

R, pour *L*.

D'AUTRES que des soldats disent quelquefois mon *coronel*, pour mon *colonel*, mettant un *r* pour un *l*.

RACHITISNE, pour *RACHITISME*.

RACHITISME, subst. masculin ; maladie du blé, nouvellement connue, et ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec le rachitis. Elle s'annonce avant que les blés fleurissent, et lorsqu'ils sont de la hauteur d'un pied. Les plantes qui en sont attaquées ont la tige plus basse que les autres. Leurs feuilles sont d'un vert bleuâtre et recoquillées en différens sens. L'épi est maigre et se dessèche entièrement avant la moisson, sans produire aucun grain. *On soupçonne que le rachitisme du blé est causé par la piqûre de petits insectes nommés* staphilins.

Le blé de ce champ est attaqué du *rachitisne*.	*rachitisme*.

RAGOUT, pour *FRICASSÉE*.

FRICASSÉE, subst. féminin ; c'est de la viande coupée en morceaux, qu'on fait cuire dans une poêle avec son assaisonnement.

Faire un bon *ragoût* de poulets.	une bonne *fricassée* de poulets.

RAISIMÉ, pour *RAISINÉ*.

Il y a des endroits en Gascogne où tout le monde dit du *raisimé* pour du *raisiné*. Quelques-uns font aussi cette faute à Toulouse.

RAISIN, pour *GRAPPE*.

On dit bien manger *du raisin*, manger *des raisins*, manger *une grappe*, *deux grappes de raisins*; mais on ne doit pas dire manger *un raisin*, *deux raisins*. C'est pourtant le langage des gascons. Ils disent : J'ai déjeûné avec *un raisin*. Prenez *un* ou *deux raisins*, et déjeûnez. C'est un gasconisme. On dit à Paris : J'ai déjeûné avec *du raisin*, avec *des raisins*, avec *une*, avec *deux grappes de raisin*. Mais jamais, avec *un raisin*, avec *deux raisins*.

RAMASSER, pour *CUEILLIR*.

Cueillir, verbe actif, se dit de ce qui est sur l'arbre. Ramasser se dit de ce qui est à terre.

Les domestiques *ramassent* des cerises.	*cueillent* des cerises.

RANGER, pour *FRISER*.

Presque tous les gascons, grands et petits, disent *ranger* pour *friser*. Nous étions surpris à Paris, dans le collége, d'entendre nos jeunes gascons

dire : Je suis bien *rangé* aujourd'hui ; on *range* mieux à Paris qu'à Toulouse ; je ne me ferai pas *ranger* demain. Il faut dire *friser*, *accommoder*

Par RAPPORT que, pour *PARCE que*.

JE ne suis pas venu, *par rapport que* j'étais malade.	*parce que* j'étais malade.

RAYURES, pour *RATURES*.

CETTE lettre est pleine de *rayures*. Elle est pleine de *biffures*.	est pleine de *ratures*.

Rayures, *biffures*, termes de Palais. Il les y faut laisser.

RE de moins.

LES gascons retranchent *re* dans plusieurs verbes. En voici des exemples :

I.

J'ai fait *tourner* mon habit.	J'ai fait *retourner* mon habit.
Je porte un habit *tourné*.	un habit *retourné*.
Je veux que mes souliers soient de veau *tourné*.	de veau *retourné*.

II.

Les joueurs disent : De quoi *tourne*-t-il ?	De quoi *retourne*-t-il ?

Quelle est la *tourne* ?	la *retourne* ?
Brelan de la *tourne*.	de la *retourne*.

III.

Au lieu de traduire le verbe latin *recedere*, par *se retirer*, les gascons retranchent *re*, et disent *se tirer*. Exemples :

Tire-toi de là, polisson, laisse-moi cette place.	*retire*-toi de là.
Allons, *tirez*-vous d'ici : *Tirez*-vous de devant moi.	*Retirez*-vous d'ici : *Retirez*-vous de devant moi.

Retire-*toi, coquin, va pourrir loin d'ici.*

IV.

On lit cette phrase dans un Recueil des Jeux Floraux :

Victoire difficile qu'on n'*emporte* que par de pénibles efforts.	qu'on ne *remporte*, etc.

RE, de trop.

Ces mêmes gascons, qui, par précipitation, accourcissent les mots en retranchant *re*, les alongent quelquefois en ajoutant un *re* ridicule. Exemples :

I.

Retarder, pour *tarder*.

Excusez-moi si j'ai tant *retardé* à venir.	si j'ai tant *tardé* à venir.

Vous avez bien *retardé* à le payer.	Vous avez bien *tardé* à le payer.

II.

Une personne me dit un jour : Avez-vous repris dans vos gasconismes *recouvreur*, pour *couvreur ?* J'étais l'autre jour, ajouta-t-elle, dans une fort bonne compagnie ; on y dit trois fois *Recouvreurs.* Cela est affreux. Censurez bien nos gascons sur ce mot. Citez-leur ce vers de Boileau :

Et des Couvreurs, *grimpés au toit d'une maison.*

III.

Lorsqu'une maison, une muraille vient d'être bâtie, les gascons disent : Pourquoi n'a-t-on pas fait *recrépir* cette muraille ? Il faut seulement *crépir.*

Recrépir doit s'employer pour dire *crépir* de nouveau.

A REBOURS et *au REBOURS.*

REBOURS est adverbe dans cette phrase : Cet enfant fait tout *à* rebours. *Rebours* est préposition, quand on dit : Cet enfant fait tout *au* rebours des autres ; *à* et *au* font toute la différence. Ceux qui parlent au hasard, disent :

Cet enfant fait tout *à* rebours des autres, il fait tout *à* rebours du bien.	Cet enfant fait tout *au* rebours des autres, il fait tout *au* rebours du bien.
Cet enfant fait tout *au* rebours.	fait tout *à* rebours.

D'autres ne mettent ni *à*, ni *au* ; mais *de*, et disent :

Cette femme prend tout *de* rebours.	prend tout *à* rebours.
Oui, elle entend tout *de* rebours des autres.	Oui, elle entend tout *au* rebours des autres.

RECELATEUR, pour *RECÉLEUR*.

Qu'un homme du peuple dise, Je ne suis point *recélateur*, et que sa femme dise, je ne suis point *recélatrice*, il n'y faut pas seulement faire attention; mais que des personnes du plus haut rang ne sachent pas dire *recéleur* et *recéleuse*, cela n'est pas supportable : il y en a pourtant.

RECHUTE.

Ceux qui parlent francais, disent : *Avoir une rechute*, *faire une rechute*; mais c'est parler gascon, que de dire : Il est *tombé en rechute*; et c'est parler barbare que de dire : Il est *rechuté*.

RECOMMANDÉE, pour *SURVEILLANTE*.

Une jeune pensionnaire, que l'on recommande à une religieuse, est une *recommandée* : cela devrait au moins être ainsi. Mais par un renversement ridicule, on appelle à Toulouse la *recommandée*, la religiense à laquelle on a recommandé une jeune fille. Quelle est sa *recommandée*? dit-on, en parlant d'une pensionnaire. Qui lui donnerons-nous pour *recommandée*? Il faut dire, à qui est-elle recommandée? ou bien, quelle est sa surveillante?

En arrivant de Paris, j'ignorais cet abus des termes. Il m'arriva de demander à une religieuse combien elle avait de recommandées. Je voulais dire combien de jeunes pensionnaires lui étaient recommandées. Je parlais français; elle ne m'entendit pas.

Elle crut que je voulais dire par-là combien de religieuses veillaient sur sa conduite. Elle me répondit d'un ton assez vif : Je n'ai que deux *recommandées*, ma supérieure et ma règle. Sa brusquerie me surprit, et me mit à même de découvrir le gasconisme qui en était la cause.

Je RECUEILLIS, pour *Je RECUEILLE.*

Le verbe *recueillir* se conjugue ainsi au présent, je *recueille*, tu *recueilles*, il *recueille*. On ne doit donc pas dire, *je recueillis*, tu *recueillis*, il *recueillit*. Cette faute est assez commune dans ce pays-ci : Je l'ai lue imprimée dans une affiche : « Jardin qui » ne coûte rien à entretenir, que la moitié de ce » qu'on y *recueillit.* »

On dit bien, je *recueillis* ; mais c'est lorsqu'on met le prétérit de ce verbe.

REFAIT, pour *SATISFAIT.*

On dit fort bien, Un tel est bien *refait* de sa maladie. On dit bien au jeu, Je me suis *refait*. Mais *refait* est gascon dans les exemples suivans, où il est mis pour *satisfait* :

Que pensez-vous de cette comédie d'où vous venez ? Ah ! j'ai été bien mal *refait*. Nous avons été très-mal *refaits*.	j'ai été bien mal *satisfait*. Nous avons été très-mal *satisfaits*.
Il a voulu se battre. Il a été blessé : le voilà bien *refait*.	bien *satisfait*.

Ne vous voilà-t-il pas bien *refait*, pour avoir entendu cette mauvaise harangue?	Ne vous voilà-t-il pas bien *satisfait*, etc.?

REGÎTRE des morts, pour *REGÎTRE mortuaire.*

REGÎTRE mortuaire, c'est le regître qui se tient dans chaque paroisse des personnes qui y meurent; et, *extrait mortuaire*, l'extrait qu'on tire de ces sortes de regîtres.

On a besoin du *regître des morts.*	du *regître mortuaire.*

On dit : *Regître des baptêmes et des mariages. Extrait des baptêmes.*

REGLE, pour *PONCIS.*

PONCIS, subst. masculin ; c'est une demi-feuille de papier, coupé avec le canif et la règle, le plus droit qu'il est possible, qu'on met sur le papier où l'on veut écrire, pour aller droit.

Donnez-moi la *règle* pour écrire.	le *poncis.*

Poncis se dit aussi du dessin qui a été piqué, et sur lequel on passe du charbon.

REGRETTER, pour *ENVIER.*

JE ne vous *regrette* point ce paroissien : j'en étais fort mécontent.	Je ne vous *envie* pas, etc.

Je ne vous *regrette* pas cette acquisition.	Je ne vous *envie* pas cette acquisition.
Ne me *regrettez* pas cet écolier : il n'a pas d'esprit.	Ne m'*enviez* point cet écolier.

REGRETTER, pour *PLAINDRE.*

RIEN de plus commun que le gasconisme suivant, *regretter* pour *plaindre*, comme :

Mr. un tel a perdu son procès : le pauvre homme ! je le *regrette* fort.	je le *plains* fort.
Cette pauvre femme a perdu son mari : ha ! je la *regrette* bien ; que va-t-elle devenir ?	je la *plains* fort.
J'ai perdu mon serin ; je le *plains* bien.	je le *regrette* bien.

On *plaint* les malheureux, on *regrette* les morts.

REILHE, pour *SOC.*

SOC, subst. masculin ; grosse pièce de fer large et pointue, qui sert à ouvrir et à fendre la terre qu'on laboure.

Le bec de la *reilhe* est usé.	Le bec du *soc* est usé.

RELACHEMENT, pour *RELACHE.*

L'ESPRIT a besoin de *relâchement.*	de *relâche.*

Il faut accorder aux enfans quelque *relâchement.*	quelque *relâche.*

On dit *relâchement*, mais dans un autre sens. Ce mot se dit du froid, du chaud, des cordes, etc.

REMONTE, *Ressemelage* ou *Semelage*, pour *CARRELURE.*

CARRELURE, subst. féminin; les semelles neuves qu'on met à de vieux souliers, à de vieilles bottes.

On dit bien *ressemeler* des souliers; mais on ne dit pas pour cela *ressemelage.* Ce mot n'est pas français. Il faut dire *carrelure.* On lit dans les mémoires fournis aux parens par les maîtres de pension :

Tant, pour le *ressemelage* des souliers.	Tant, pour *carrelure* de souliers.

On dit, *Remonter* des souliers.

C'est dommage que le mot *ressemelage* ne soit pas français; il le deviendra peut-être un jour.

RELEVAGE, pour *RASSIS* ou *RELEVÉ.*

RASSIS, subst. masculin; application du même fer sur le pied du cheval, après lui avoir un peu paré le pied.

On ne paye que quatre sous pour un *relevage.*	pour un *rassis.*
Deux *relevages* valent un fer.	Deux *rassis*, etc.

On dit, *Rasseoir* ou *rattacher* un fer au pied d'un cheval.

REMPLAGE.

On appelle vin de *remplage* ou de *remplissage* le vin dont on remplit les pièces qui ne sont pas tout-à-fait pleines. Le substantif *ouillage* et le verbe *ouiller*, dont les gascons et les languedociens se servent, ne se trouvent dans aucun dictionnaire.

Je me réserve que vous *ouillerez* vos barriques, ou que vous me donnerez un baril de vin pour l'*ouillage*.

Saint-Jean, apporte-moi un gibelet et un fausset, je veux percer mon vin blanc...... Madame vous a prévenu ; il y a huit jours qu'il est en perce..... Hé bien, puisque madame dispose de mon vin à mon insu, tu m'apporteras la clef de la cave, et je te dispense de l'*ouillage* de mes tonneaux ; c'est moi-même qui les *ouillerai* à l'avenir, et les percerai quand il me plaira.

Je me réserve que vous *remplirez* vos barriques, ou que vous me donnerez un baril de vin pour le *remplage*.

je te dispense du *remplissage* de mes tonneaux ; c'est moi-même qui les *remplirai* à l'avenir.

Il faut être de bonne foi ; *remplir* ne répond pas toujours à l'idée que les gascons attachent à leurs verbes *euiller* et *ouiller*, qu'ils emploient ordinairement pour marquer le *remplage* des barriques qui ont souffert quelque déchet depuis qu'on les a remplies. Pour éviter toute équivoque, il faudra dire, en certaines occasions, *remplir le vin*, au lieu de

dire *remplir les tonneaux*, *remplir les barriques*. Il faut avoir soin de *remplir le vin* de temps en temps, à cause du déchet. Cet exemple est extrait du Dictionnaire de l'Académie, au mot *déchet*.

RENCONTRER, pour *TROUVER*,

On ne doit pas faire *réciproque* au singulier le verbe *rencontrer*. Il faut être deux pour se rencontrer. On ne se rencontre pas quand on est seul. Ainsi ces phrases ne valent rien ;

C'est par hasard que je me suis *rencontré* ce matin chez moi.	que je me suis *trouvé* ce matin chez moi.
Je me *rencontrai* là hier fort à propos.	Je me *trouvai* là fort à propos.
Elle se *rencontra là* comme nous y étions.	Elle se *trouva* là comme nous y étions.
Vous ferez comme si vous vous *rencontriez* là par hasard.	comme si vous vous *trouviez* là par hasard.
Vous ferez semblant de vous *rencontrer* là sans dessein.	de vous *trouver* là sans dessein.
M'étant *rencontré* là, je fis comme les autres.	M'étant *trouvé* là, etc.

Mais on dit bien au pluriel : « Deux montagnes » ne *se* rencontrent pas, mais deux hommes *se* rencontrent quelquefois. »

RENTRE, pour *RENTRAITURE*.

On dit quelquefois à son tailleur, ou à une ravaudeuse : Cette *rentre* à mon habit, cette *rentre* à mon bas n'est pas bien, faites-moi une autre *rentre* ;

mais il faut dire *rentraiture*. Il ne faut pas dire *rentrer* ni *rentrayer*, mais *rentraire*. Je *rentrais*, tu *rentrais*, etc. On dit, un *rentrayeur*, une *rentrayeuse*.

RENTRER une couture, pour *RENTRAIRE*.

Rentraire, verbe actif; coudre, rejoindre deux morceaux de drap ou de quelqu'autre étoffe épaisse, qui ont été déchirés ou coupés. Il se dit aussi de deux morceaux qui n'ont point été joints, et signifie, les joindre bord contre bord, en sorte que la couture ne paraisse point.

Ce tailleur sait bien *rentrer* une couture.	*rentraire*.

Comme sa conjugaison est un peu difficile, et n'est pas usitée en tout ses temps, on la trouvera ici.

Je rentrais. J'ai rentrait. Je rentrairai. Je rentrairais. Rentrayant. Rentrait. Rentraite.

REPAREILLER, pour *RAPAREILLER* ou *RAPARIER*.

Rapareiller, verbe actif; remettre avec son pareil.

Il faut *repareiller* ces bas.	*rapareiller*.
Les perdrix et les pigeons se *repareillent* bientôt.	se *raparient* bientôt.

REPASSER du chanvre, pour, *PEIGNER, REGAYER* ou *SÉRANCER*.

REGAYER, verbe actif; c'est repasser le chanvre, le lin ou le crin par le regayoir, quand on les accommode.

RÉPONDRE, pour *TRADUIRE*.

QUAND les maîtres ont dicté un thème, ils le font quelquefois mettre de vive voix en latin, en prenant chaque phrase l'une après l'autre, et en interrogeant les écoliers. On fait un gasconisme, lorsque pour exprimer cet exercice, on dit :

Ce régent fait toujours *répondre* le thème dans sa classe.	fait toujours *traduire* de vive voix, etc.
Faites-vous *répondre* des phrases dans votre classe?	Faites-vous *traduire* de vive voix ?
Mr. un tel, *répondez* cette phrase. .	dites-nous en latin cette phrase française.
Permettez-vous, Mr., que je fasse *répondre* quelques phrases à Mr. votre fils?	Permettez-vous, Mr., que je fasse *traduire* de vive voix à Mr. votre fils quelques phrases du thème que je viens de lui dicter?

On voit cette faute dans un plan d'enseignement que j'ai déjà cité. On y lit : On fera *répondre* le thème en classe, et les écoliers le feront à la maison. Ceux qui ont rédigé cet écrit n'ont assurément pas vu cette manière de s'exprimer dans Mr. Rollin, lorsqu'il parle de cet exercice.

RÉPONSE, pour *EXERCICE*.

DANS quelques colléges l'on dit *réponse* pour *exercice*. Ce gasconisme a passé du collége dans la société. On entend des parens qui disent : Mon fils, es-tu de la *réponse?* Au moins, je veux que tu sois de la *réponse* cette année. Il faut dire *exercice*, et non *réponse*.

REPATRIER, pour *RAPATRIER*.

RAPATRIER, verbe actif; réconcilier, raccommoder des personnes qui étaient brouillées.

Il est ordinaire d'entendre dire à des gascons :

Ils sont *repatriés*.	Ils sont *rapatriés*.
Je me suis *repatrié* avec votre frère.	Je me suis *rapatrié*.

REPROCHER, pour, *Donner des RAPPORTS*.

LES raves me *reprochent*.	Les raves me *donnent des rapports*.

RESSORTIR.

IL y a deux verbes *ressortir*. L'un signifie sortir de nouveau, et il se conjugue ainsi : *Je ressors*, *tu ressors*, *il ressort*, etc. L'autre, qui veut dire *dépendre*, se conjugue de cette manière : *Je ressortis*,

tu ressortis, *il ressortit.* C'est une grande bévue de dire :

La sénéchaussée *ressort* du parlement.	*ressortit.*
La viguerie *ressortait* du parlement.	*ressortissait* du parlement.

RESTER.

Les gascons donnent au verbe *rester* plusieurs sens qu'il n'a pas. Nous allons les examiner tous.

I.

Rester, pour *demeurer.*

Rester pour *demeurer* est une faute commune aux gascons et aux normands. Voici ce que dit Vaugelas : « Les normands ne se peuvent défaire de leur *rester* » pour *demeurer*, comme : Je *resterai* ici tout l'été, » pour dire, Je *demeurerai. Rester* signifie *être de* » *reste.* »

Rester veut donc dire *être de reste*, comme, De cent francs voilà ce qui me *reste.* Mais Vaugelas restreint trop la signification de *rester.* Ce verbe signifie encore *demeurer* après le départ de ceux avec qui l'on était, comme, La compagnie s'en alla, et je *restai.*

Rester veut dire aussi, être arrêté quelque part au-delà du temps que l'on s'était proposé, comme, Cet Ambassadeur *restera* encore trois ans dans le lieu de sa résidence.

Enfin, *rester* signifie demeurer dans un état contraint, dans une inaction forcée, comme, Sa lassitude l'a fait *rester* en chemin. Vous *resterez* dans ce poste jusqu'à, etc. Son bras est *resté* paralytique.

Vaugelas dit seulement, que *rester* signifie *être de reste*; et il semble, selon lui, quil ne signifie que cela. Mais il a encore les quatre significations que je viens de rapporter, toutes tirées du Dictionnaire de l'Académie.

Voici présentement où *rester* est *gasconisme* et *normanisme*; c'est lorsqu'on le met pour *habiter*, *loger*, *demeurer*. J'en vais rapporter beaucoup d'exemples.

Où *restez*-vous ? je veux vous aller voir.	Où *logez*-vous ?
Je *reste* aux Couteliers.	Je *demeure* aux Couteliers.
J'ai *resté* long-temps avec ces gens-là.	J'ai *demeuré* long-temps, etc.
J'ai *resté* quatre ans dans cette rue.	J'ai *demeuré* quatre ans dans cette rue.

Des gascons mettent ainsi quelquefois l'adresse de leurs lettres :

A monsieur un tel, *restant* à Cahors.	*demeurant* à Cahors.
On a lu imprimé : St.-Martin *reste* chez mademoiselle ***.	*demeure* chez, etc.
Mr. ***, *restant* près des Changes.	*demeurant* près des Changes.

Quand un gascon se présente pour être domestique, on lui demande : Où *restais*-tu ci-devant ? Il répond : Je *restais* chez Mr. ***. J'ai *resté* auparavant chez ***. La demande et les réponses sont également gasconnes.

Des gascons m'ont souvent fait ces demandes : Où *reste* le roi pendant l'hiver? Quand est-ce que le roi *reste* à Versailles ? Dans quel temps *reste*-t-il à Choisi ?

On prend plaisir à Paris de demander aux gascons leur demeure, pour leur entendre dire, sans qu'ils y manquent : J'ai *resté* dans une telle rue. Je *reste* à présent rue de, etc.

La première fois que j'aperçus de loin la belle maison de Blagnac, je demandai ce que c'était. On me répondit que c'était Blagnac, où *restait* Mr. le premier président. Pour le coup, me disais-je, me voici avec des gascons.

On lit dans un mémoire célèbre : Quiconque a *resté* à Toulouse, sait que l'hôtel-de-ville est, etc. Voilà mon gasconisme imprimé.

On lit dans un autre mémoire : Il l'alla voir, quoiqu'il *restât* à l'extrémité de la ville.

On doit comprendre par tant d'exemples que le gasconisme dont je parle consiste, pour le dire en un mot, à traduire le verbe latin *habitare* par *rester*.

I I.

Voici quelques autres acceptions du verbe *rester* fort mauvaises.

Rester, pour *Devoir.*

Vous me *restez* huit francs.	Vous me *devez* encore huit francs.
Vous me *restez* devoir tant.	Vous me *devez* encore tant.

I I I.

Rester, pour *Tarder.*

On *reste* long-temps à sonner la messe.	On *tarde*, etc.
Vous *restez* bien à me payer.	Vous *tardez* bien à me payer.

Quand quelqu'un se fait *attendre*, les gascons disent :

Un tel *reste* bien, *demeure* bien à venir.	*tarde* bien à venir.

Et lorsque ce *tel* est venu, on lui dit :

Vous avez bien *resté*, vous avez bien *demeuré* à venir.	Vous avez bien *tardé* à venir.

Lorsqu'on est au sermon, on entend autour de soi des gens qui disent :

Le prédicateur *reste* bien à venir.	*tarde* bien à venir.

Et lorsque le prédicateur est trop long, on dit :

Le prédicateur *reste* bien à finir.	*tarde* bien à finir.

I V.

Rester, pour *Mériter*.

Ton mari, mon enfant, te bat ; cela te *reste* bien. Pourquoi l'as-tu pris ?	tu le *mérites* bien.

V.

Reste, pour *Sied*.

Cet habit vous *reste* bien.	Cet habit vous *sied* bien.
Un habit noir *reste* toujours bien.	*sied* toujours bien.

V I.

Rester, pour *Laisser*.

Quoiqu'il me vît avec peine, il ne *restait* pas de me saluer.	Il ne *laissait* pas de me saluer.

Quoique je me sente incommodé, je ne *resterai* pas d'aller à la messe.	je ne *laisserai* pas d'aller *à* la messe.

VII.

Bien des gens conjuguent le verbe *rester* avec l'auxiliaire *avoir*, et disent :

Mon fils *alla* à Paris il y a trois ans, et il y *a* resté.	et il y *est* resté.
Le meilleur de votre médecine *a* resté au fond du vase.	*est* resté au fond du vase.
J'ai resté seul de la bande.	Je *suis* resté seul.
Notre ambassadeur *a* resté trois ans de plus dans son ambassade.	*est* resté, etc.
Il *a* resté trois heures en faction.	Il *est* resté, etc.
Son bras a resté trois ans en écharpe.	*est* resté trois ans en écharpe.

Il est vrai que j'ai lu dans une lettre d'un très-savant homme : Un de mes domestiques m'*a* resté malade en chemin. Il est encore vrai qu'on a lu dans de belles remontrances d'un parlement : Nos remontrances *ont* resté sans réponse. On a lu aussi dans la Gazette de France : Mr. le comte de Lusace *a* resté entre Menden et, etc. On a encore écrit : Une foule de procès dont plusieurs *ont* resté indécis. Mais j'oppose à ces inattentions ce vers de Racine,

Il est vrai : de David un trésor est *resté.*

et cette phrase de madame de Sévigné : Un de mes chevaux *est* resté à Nogent. Restaut dit : Combien de grands hommes, dont les belles actions *sont* restées dans l'oubli !

RESTER en errière, pour, *DEMEURER en arrière* ou *ETRE en arrière*.

DEMEURER en arrière ou être en arrière se dit d'un trésorier, d'un fermier, et cela signifie que le temps, le terme où il était obligé de payer, est déjà passé.

Il demeurait en *errière* de trois quartiers.	Il demeurait en *arrière*, ou il *était en arrière*.

On dit aussi, *arriérer*, *s'arriérer*.

RETOUBLE, pour *CHAUME*.

CHAUME se prend pour la partie du tuyau des blés qui reste dans le champ quand on les a coupés, et pour le champ où le *chaume* est encore sur pied, et quelquefois même pour le tuyau tout entier du blé. Pourquoi donc tant de gens disent-ils, Brûler le *retouble* : couper le *retouble* ou le *ratouble*, donner du *retouble* aux bœufs, aux chevaux, battre un *retouble*, chercher des cailles dans les *retoubles*, mener le troupeau dans les *retoubles* ? C'est parce qu'ils francisent leur patois, et qu'ils mettent trop peu de prix à l'avantage de bien parler. Il faut espérer qu'après avoir lu cet article, ils diront : Il faut brûler, couper le *chaume*; donner du *chaume* aux bœufs, aux chevaux ; battre un *chaume*, chercher des cailles dans les *chaumes*, mener le troupeau dans les *chaumes*, etc.

Couper, arracher du *chaume* se rend par le verbe *chaumer*. *Chaumer un champ*, *chaumer dans un champ*.

RETOURNER, pour *RECOMMENCER.*

VOICI l'été ; *je vais retourner* maigrir.	je vais *recommencer* à maigrir.
Ne dites plus rien à cet homme, il *retournera* vous dire des injures.	il *recommencera*, etc.
Vous reprenez cet enfant d'une faute, il la *retourne* toujours faire.	il y *retombe* toujours.

Oui, disait un vieux gascon, il dégela en 1709 au bout de trois semaines ; mais il *retourna glacer* trois autres semaines, pour, il *recommença à geler*, etc.

RETOURNER, pour *REVENIR.*

BIEN des gens disent *retourner*, *s'en retourner*, pour, *revenir*, *s'en revenir*, comme :

J'ai été ce matin au collége ; je m'en suis *retourné*, parce qu'on a congé.	je m'en suis *revenu*, etc.
Voilà donc Mr. un tel qui *retourne* de Paris.	qui *revient* de Paris.
Allez, mes enfans, voir la cavalcade ; mais *retournez* bientôt.	mais *revenez* bientôt.

Une dame venait d'envoyer son laquais quelque part ; elle lui cria de loin : *Retourne ;* j'ai un mot à te dire. Elle devait dire *reviens.* Elle pouvait dire ensuite *retourne.*

REVENIR, pour *RETOURNER*.

Les mêmes personnes qui font la faute précédente, disent aussi très-souvent *revenir* pour *retourner*, comme :

Je n'ai pas trouvé mon avocat ; il faudra que j'y *revienne*.	il faudra que je *retourne* chez lui.
J'ai quitté Paris. Voilà qui est fait ; je n'y *reviendrai* plus.	je n'y *retournerai* plus.

Il faut que ceux qui font cette faute se réforment sur ces deux vers de Racine.

Avec votre billet, retournez *sur vos pas*.
Retournez, retournez *vers ce sénat auguste*.

REVENIR, pour *REDEVENIR*.

Il se portait mieux, mais il est *revenu* malade.	Il est *redevenu*, ou il est *retombé* malade.

RIARD, pour *RIEUR*.

Rieur, rieuse, substantif ; celui, celle qui rit.

Faites taire tous ces *riards*.	tous ces *rieurs*.

RIEN, pour, *QUELQUE CHOSE.*

AVEZ-VOUS besoin de *rien* ?	de *quelque chose* ?

ROUET de moulin, pour *ROUE.*

ROUE, subst. féminin; sorte de machine ronde et plate, qui en tournant sur son essieu, sert au mouvement de quelque chose.

Le *rouet* de ce moulin tourne.	La *roue* de ce moulin tourne.

ROUGE.

CETTE dame *porte* du rouge.	*met* du rouge, *a* du rouge.

ROULEAU ou *CYLINDRE*, pour *ENSOUPLE* ou *ENSUPLE.*

ENSOUPLE, subst. féminin; gros morceau de bois rond au bout du métier, sur quoi le tisserand monte la chaîne pour faire de la toile.

Ce *rouleau* de métier est mal fait.	Cette *ensuple* de métier est mal faite.

RUELLE, pour *ROUELLE.*

ROUELLE, subst. féminin ; tranche de certaines choses coupées en rond.

Donnez-moi une *ruelle*, une petite *ruelle* de saucisson.	une *rouelle* de saucisson.
Voulez-vous une *ruelle* de ce gigot de mouton ?	une *rouelle*, etc.

RUELLE d'une barrique ou d'autre futaille, pour *JABLE.*

JABLE, subst. masculin ; rainure qu'on fait aux douves des tonneaux ou autres futailles, pour arrêter les pièces du fond.

Faites les *ruelles* de ces douves de tonneau.	les *jables*.

On peut dire aussi, *Jablez* ces douves de tonneau.

RUILLE, pour *RUILLÉE.*

RUILLÉE, subst. féminin ; terme de couvreur. C'est l'enduit de plâtre ou de mortier qu'on met sur les tuiles.

Il faut bien des *ruilles* pour ces tuiles.	bien des *ruillées*.

S

S supprimé.

PLUSIEURS ne font point sentir le *s* quand ils prononcent certains mots. Ils disent souvent, et écrivent quelquefois :

Un *cataplame.*	Un *cataplasme.*
Une *langoute.*	Une *langouste.*
Un *catéchime.*	Un *catéchisme.*
Un *rhumatime.*	Un *rhumatisme.*
Un *barbarime.*	Un *barbarisme.*
Un *solécime.*	Un *solécisme.*
Eturgeon.	*Esturgeon.*
Des *gentilhommes.*	Des *gentilshommes.*

Boileau dit :

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux solécisme.

De mauvais puristes prononcent *Rheims*, ville, comme *Rhin*, fleuve ; et *Sens*, ville, comme *sens*, venant du latin *sensus.* Mais il faut faire sentir le *s* final dans ces deux mots, ainsi que le *z* dans le mot *Rhodez.*

C'est encore une affectation ridicule, que de dire :

En voilà *di.*	En voila *dix.*
Mes *dési.*	Mes *désirs.*
Avez-vous des *a* ?	Avez-vous des *as* ?
J'ai un quatorze d'*a.*	Un quatorze d'*as.*
Deux et *a.*	Deux et *as.*
Je vous aimerai, *puique* vous m'aimez.	*puisque* vous m'aimez.
Adieu, *juqu'au* revoir.	*jusqu'au* revoir.

S de trop.

Il y a des gens qui, soit qu'ils écrivent, soit qu'ils prononcent, mettent un *s* de trop, et disent :

Faire des *remonstrances*.	des *remontrances*.
Il saura bien vous *risposter*.	vous *riposter*.
Il fit une bonne *risposte*.	une bonne *riposte*.
Cet homme a *milles* affaires.	*mille* affaires.
Avans hier.	*Avant* hier.
Je n'ai que des *septs* et des *huis*.	des *sept* et des *huit*.
J'achetai hier deux *in-folios*.	deux *in-folio*.
J'ai depuis acheté deux *in-quartos*.	deux *in-quarto*.
Je n'ai jamais lu les *Opéras* de Quinault.	les *Opéra*.
Vous voilà tous quatre comme quatre *zéros* en chiffre.	comme quatre *zéro*.

Il y a des gens qui écrivent et prononcent avec deux *ss confisseur*, mais il faut écrire et prononcer avec un *s confiseur*.

Les *os* de l'avent ne sont pas dans mes heures.	Les *o* de l'avent ne sont pas dans mes heures.

Le *s* se prononce fortement dans *persécuter*, *persécuteur*, *persécution*. Ceux-là prononcent mal, qui supposent un *z* à la place du *s*, et qui disent *perzécutez*, etc.

SAIGNER.

On ne doit pas dire : Le *nez*, les *gencives*, les *lèvres me*, *vous*, *nous saignent.* Quelqu'un disait : *Le nez me saigne.* On lui dit : Depuis quand votre nez est-il devenu chirurgien ? Quoi qu'il en soit de la plaisanterie, il faut dire, sans pronoms personnels, mais avec les pronoms possessifs : *Mon nez*, *mes gencives*, *mes lèvres saignent* ; ou *Je saigne du nez*, *des gencives*, *des lèvres*, etc. La Fontaine dit :

L'un des deux chevaliers saigna du nez.

On dit pourtant : Le *cœur me saigne*, en voyant la misère du peuple.

SAINFOIN, pour LUZERNE, *et réciproquement.*

Pour ne pas confondre la *luzerne* et le *sainfoin*, et ne pas donner à l'un le nom qui appartient à l'autre, il suffira de lire avec attention ce que Tournefort dit de ces deux plantes.

Luzerne ou *luserne*, subst. féminin ; genre de plante à fleur légumineuse : il sort du calice un pistil, qui devient ensuite un fruit en forme de vis.

Sainfoin, subst. masculin ; genre de plante à fleur papilionacée ou légumineuse. Le pistil sort du calice, et devient dans la suite une silique ou gousse découpée en forme de crête de coq, et hérissée de pointes dans quelques espèces. Les fleurs du sainfoin sont ordinairement rouges, et disposées en épi fort serré.

SAISON, pour *PLUIE*.

QUAND il tombe de la pluie dans l'été, les gascons l'appellent *saison*.

Nous avons grand besoin de *saison*.	Nous avons grand besoin de *pluie*.
La récolte périra; nous n'avons point de *saison* cette année.	nous n avons point de *pluie* cette année.
La *saison* qu'il fit hier n'a pas assez pénétré : il nous en faudrait une autre.	La *pluie* n'a pas assez pénétré, etc.

Mon Dieu ! la belle *saison* qu'il fait aujourd'hui, disait à un évêque un supérieur de séminaire. Le prélat, qui n'était pas gascon, répondit : Vous êtes, vous autres gascons, avantageux en tout : nous n'avons que quatre *saisons* à Paris; pour vous, vous en avez à douzaines.

SANDALE, pour *CLAQUE*.

CLAQUE, subst. féminin; espèce de sandale qu'on met par-dessus le soulier, pour se garantir de l'humidité et des crottes.

On vous porte les *sandales*.	les *claques*.

SANGLES, pour *BRICOLES.*

Les *sangles* sont pour les ânes et pour les chevaux. On dit, *Sanglé comme un âne.* Quelques-uns en donnent aussi aux hommes. Ce sont ceux qui disent : Porteurs, prenez vos *sangles*, et partons. Il faut dire, vos *bricoles.*

SARDE, pour *SARDINE.*

Sardine, subst. féminin; sorte de poisson de diverse couleur, qui a la tête dorée, le ventre blanc, et le dos verd et bleu.

Les *sardes* fraîches sont bonnes.	Les *sardines* fraîches sont bonnes.

Peu de gens font cette faute.

SARGE, pour *SERGE.*

Serge, subst. féminin; étoffe croisée.

Je veux acheter une *sarge* de soie à deux envers.	une *serge.*

On dit aussi *sergette*, en parlant d'une *serge* mince et légère.

SARMENT, pour *JAVELLE*.

QUAND un parisien dit, Mettez une *javelle* au feu, il entend parler d'un petit fagot de *sarmens*, et il parle français. Quand un gascon dit, Brûlons un *sarment*, il s'énonce mal, et plus mal encore, lorsqu'il dit un *serment*.

On entend aussi par *javelle* plusieurs poignées de blé scié, qu'on laisse sur le sillon jusqu'à ce qu'on en fasse des gerbes.

SERGEUR, pour *SERGER* ou *SERGIER*.

SERGER, subst. masculin; ouvrier qui fait, qui fabrique, qui vend toute sorte de serges.

Il y a ici bien des compagnons *sargeurs*.	*sergers* ou *sergiers*.

Faire SAVANT quelqu'un d'une chose, au lieu de *La lui APPRENDRE* ou *L'en INSTRUIRE*.

JE l'ai *fait savant* de votre libertinage.	Je lui ai *appris* votre libertinage, ou je l'ai *instruit* de votre libertinage.

SAUCISSOT, pour *SAUCISSON*.

Une mère reprenait un jour son fils, qui disait, comme presque tous les autres, *saucissot* pour *saucisson*, et elle fit par hasard ces deux vers :

Au lieu de saucisson *tu dis un* saucissot,
Je t'ai cent fois repris ; seras-tu toujours sot ?

SAUVE, pour *SAUF*.

Il est sorti de ce danger sain et *sauve*.	sain et *sauf*.

Si on parlait d'une femme on dirait *saine* et *sauve*.

SAVONNADE, pour *SAVONNAGE*.

Mettre son linge à la *savonnade*.	Mettre son linge au *savonnage*.

SAUSSET ou *FILOIR*, pour *MOUILLOIR*.

Mouilloir, subst. masculin ; petit vase dont les femmes se servent pour mouiller le bout de leurs doigts en filant leur quenouille.

Elle a besoin d'un *sausset* de fer-blanc ou d'argent.	d'un *mouilloir*.

SAUTER un fossé de plain-pied, pour, *FRANCHIR un fossé.*

IL a *sauté ce fossé de plain-pied.*	Il a *franchi ce fossé.*

SCIE D'EAU, pour *MOULIN à scie.*

MOULIN à scie est celui qui sert à scier des planches.

Il y a sur la Garonne des *scies d'eau.*	des *moulins à scie.*

SCIER ou *COUPER les blés.*

ON demande quelquefois s'il faut dire *scier* les blés, ou *couper* les blés. L'un et l'autre verbe est bon. On dit mieux *scier* dans les provinces septentrionales, où la faucille est dentée. Il est plus convenable de dire *couper* en Languedoc, où le tranchant de la faucille est tout uni.

SECONDAIRE, pour *VICAIRE.*

CE gasconisme, *secondaire* pour *vicaire*, est fort commun dans le Bas-Languedoc, et dans beaucoup d'autres pays de Gascogne.

SEIGNEURESSE d'un endroit, pour, *DAME d'un endroit* ou *d'un lieu.*

DAME, subst. féminin; celle qui possède une seigneurie, qui a droit et commandement sur des vassaux.

Elle est *seigneuresse* de quatre grandes paroises.	Elle est *dame* de quatre grandes paroisses.

SEMENCES, pour *SEMAILLES.*

SEMAILLES, subst. fém. pluriel; la saison, le temps durant lequel on sème les terres.

Les *semences* ont été belles cette année.	Les *semailles* ont été belles.

Ce mot signifie quelquefois les grains semés. *Les grandes pluies ont gâté toutes les semailles.*

Il signifie aussi l'action de semer les grains. *Nous avons fait nos semailles.*

Semence signifie les grains que l'on sème, froment, seigle, orge, etc. Combien faudra-t-il de semence pour cette pièce de terre?

SÉNÉCHAL, pour *SÉNÉCHAUSSÉE.*

SÉNÉCHAL est une dignité, et n'est pas un lieu. Pourquoi donc les toulousains disent-ils: J'ai un procès au *sénéchal?* Ma maison est près du *sénéchal?* Cette manière de parler paraît déraisonnable.

Ils devraient dire : J'ai un procès à la *sénéchaussée*, ma maison est près de la *sénéchaussée*.

Nota. Quoiqu'il n'y ait plus ni *sénéchal* ni *sénéchaussée*, on a jugé à propos de laisser subsister cet article, parce que les gens d'affaires sont souvent à même de parler de l'un et de l'autre.

SENTIR GRÉ, pour *SAVOIR GRÉ*.

QUELLE bévue de dire, *sentir gré*, pour, *savoir gré* !

Quand une femme fait l'aumône pour gagner au jeu, Dieu ne lui *sent* point gré de son aumône.	Dieu ne lui *sait* point gré de son aumône.
Je ne vous *sens* point gré de m'avoir accompagné.	Je ne vous *sais* point gré, etc.
Je vous *sens* gré de vous être intéressé pour moi dans cette affaire.	Je vous *sais* gré, etc.

L'univers leur sait *gré du mal qu'ils ne font pas...*
La belle se sut *gré de tous ces sentimens*.

SENTIR, pour, *VOIR*.

ON dit à Toulouse, Ne pouvoir *sentir*, pour, Ne pouvoir *souffrir* ou *voir*.

J'étais un jour avec un toulousain. Je lui dis : voilà Mr. *** ; joignons-le. Non, dit-il, je ne le puis *sentir* : il me fait perdre deux mille écus. Non, vous dis je, je ne puis *sentir* cet homme. Je lui dis, en badinant sur son expression : Je n'ai pas l'odorat si délicat ; il me fait perdre le double, et je le puis *sentir*.

Sentir pour *voir* est une métaphore grossière, tirée des chiens de chasse. Il n'est pas décent de dire *sentir* pour *voir*. Les hommes veulent être *vus* et non pas *sentis*.

Quelques-uns encore disent : Ne pouvoir se *sentir* quelque part. Je ne puis *me sentir* dans cette maison, disent-ils, pour, *Je me déplais* dans cette maison.

SENTIR l'ombre, l'enrhumé, pour *SENTIR le relent, le brûlé, etc.*

CETTE viande sent *l'ombre*.	Cette viande sent *le relent*, a un goût de *relent*, ou sent *l'enfermé*.
L'huile que vous avez mise dans cette friture sent *l'enrhumé*.	L'huile que vous avez mise dans cette friture sent *le brûlé* ou *l'empyreume*.

Si la mauvaise odeur d'un ragoût quelconque vient du pot ou de la casserole de terre où il a été cuit, ou plutôt de la vieille huile ou de la vieille graisse dont ces ustensiles ont été imprégnés, on peut dire, *Ce ragoût sent le brûlé*; mais nous pensons qu'il vaudrait mieux dire : *Ce ragoût sent le graillon*..... *Graillon* signifie aussi, *Restes* ramassés d'un repas. *Les gueux vivent de graillons*.

SEPTANTE.

BEAUCOUP de gascons aiment mieux dire *septante*, *huitante*, *nonante*, que *soixante-dix*, *quatre-vingts*, *quatre-vingt-dix*. Tous ces mots sont des termes d'arithmétique, qui ne s'emploient pas dans le discours familier.

SERRURE qui s'ouvre des deux côtés, pour *BENARDE.*

BENARDE, subst. féminin ; terme de serrurier. C'est une serrure qui s'ouvre des deux côtés.

Voilà une *serrure qui s'ouvre par dehors et dedans.*	Voilà une *benarde.*

Un SERVICE, pour *Un DOMESTIQUE.*

LES gascons, soit qu'ils parlent d'un valet, soit qu'ils parlent d'une servante, disent :

Je ne me puis passer d'un *service* dans ma maison.	Je ne puis me passer d'un *domestique*, etc.
Cherchez-moi quelque bon *service.*	Cherchez-moi quelque bon *domestique.*

On dit bien, Je suis content *du service* de ce domestique, c'est-à-dire, de sa manière de servir ; mais c'est autre chose.

Être en SERVICE, pour, *Être LOGÉ.*

ÊTRE en service, c'est être domestique, c'est servir ; mais à Toulouse c'est être servi. Qu'on demande aux étudians étrangers où ils demeurent, ils répondent qu'ils sont *en service* chez madame une telle. Autant vaudrait qu'ils dissent qu'ils y sont laquais. Cette faute, qui était générale à Toulouse, ne se fait presque plus depuis la première édition des Gasconismes.

SES père et mère, pour *SON père et sa mère.*

MON, ton, son, etc., se répètent à chaque substantif et avant les adjectifs qui signifient des choses différentes.

C'est être dénaturé que de ne pas aimer *ses père et mère.*	*son père et sa mère.*

SI, si fort, tant, tellement, etc., supprimés.

IL pleut que tout est inondé.	Il pleut *tant*, que tout est inondé.
Cette viande pue qu'elle infecte.	Cette viande pue *tant*, qu'elle infecte.
Ce ragoût est salé qu'il emporte la bouche.	Ce ragoût est *si* salé, qu'il emporte la bouche.
Vous l'avez irrité qu'il ne l'oubliera jamais.	Vous l'avez *si fort* irrité, qu'il ne l'oubliera jamais.

SI FAIT.

SI fait, adverbe. C'est une expression populaire, qui signifie, excusez-moi, pardonnez-moi, oui. Ne me connaissez-vous pas ? Si fait, je vous connais bien. Elle n'est plus du bel usage.

Des SINGULIERS, pour *Des PLURIELS.*

I.

JE veux *un bouton* d'or à mon habit.	*des boutons d'or.*
C'est un homme que vous reconnaîtrez bien ; il a *un bouton* d'or à son habit.	il a *des boutons* d'or.
Vous me mettrez *une boutonnière* d'argent.	Vous mettrez à mon habit *des boutonnières* d'argent.

Feu Mr. de M. faisait faire un jour un habit de couleur pour les vacations. Son tailleur lui dit : Il conviendrait, monsieur, de mettre *un bouton* d'or à votre habit. Où le mettons-nous *ce bouton* d'or, répondit Mr. de M. ? Le tailleur, qui ne comprit rien à la raillerie, dit : Il en faudra tant par devant, tant sur les manches, etc. Vous ne me parliez que d'*un bouton*, dit le magistrat en riant, et présentement vous en demandez plusieurs douzaines.

II.

Madame de Sévigné dit que son confesseur l'empêcha de faire *ses dévotions* un jour de pentecôte. Une dame gasconne aurait dit *sa dévotion*. Bien des gens ici disent, faire *sa dévotion*.

III.

Les tailleurs de pierre et les menuisiers se servent du *ciseau ;* mais ceux qui coupent du linge, du fil, du papier se servent de *ciseaux*. On fait un gasconisme lorsqu'on dit :

Personne n'a-t-il dans sa poche un *ciseau* pour couper ce fil ?	des *ciseaux*.
Qui a un *cisau* pour couper ce morceau de papier ?	Qui a des *ciseaux*, etc.
Prenez vîte votre *ciseau*, et coupez ces ongles qui sont trop *longues*.	Prenez vos *ciseaux*; et coupez ces ongles qui sont trop *longs*.

SOIE floche ou *fleiche*, pour *SOIE plate*.

Si *soie floche* est français, comme bien des gens le prétendent, pourquoi ne trouve-t-on cette expression ni dans le Dictionnaire de l'Académie, ni dans le Vocabulaire des Arts? J'ai consulté des brodeuses, des ravaudeuses, des fabricans de soie; tous m'ont répondu que la soie dont il s'agit ici s'appelle *soie floche*. Montrez-moi, ai-je dit, la soie que vous appellez *soie floche*. On m'en a mis plusieurs écheveaux sous les yeux, et je me suis convaincu que ce n'était autre chose que de la *soie plate*, de la soie lâche qui n'est pas torse, mais qui est préparée pour faire des ouvrages à l'aiguille. Quelques-uns disent *soie fleiche* : ce mot ne se trouve nulle part.

SOIR, pour *NUIT*.

Qui pourrait croire que beaucoup d'honnêtes gens disent :

Je n'ai guères dormi ce *soir*.	Je n'ai guères dormi cette *nuit*.
Avez-vous bien dormi ce *soir* ?	Avez-vous bien dormi cette *nuit* ?
J'ai eu la fièvre tout ce *soir*.	toute cette *nuit*.

SOL, pour *AIRE*.

L'ENDROIT où l'on bat le blé s'appelle en français *aire* ; les gascons aiment mieux dire *sol*. De là le mot *solatier*, qui n'est pas français.

SOLEIL.

BIEN des gens disent : Il y a dans cette église un très-beau *saint sacrement* d'argent ou d'or. Il faut dire un *soleil* d'argent ou d'or. On dit aussi *ostensoir*, mais plus rarement.

SON, pour *RECOUPE*.

RECOUPE, subst. féminin ; c'est la farine qu'on tire du son remis au moulin.

J'ai vendu le *son*. | J'ai vendu la *recoupe*.

Recoupette, subst. féminin ; troisième farine qu'on tire du son des recoupes mêmes.

SONDE, pour *TATE-VIN*.

TATE-VIN, subst. masculin ; instrument pour tirer le vin par le bondon.

Donnez-moi la *sonde*. | Donnez-moi-le *tâte-vin*.

Sonde, se dit d'un instrument dont on se sert pour sonder la mer, les rivières, et qui est un plomb. Jetez la *sonde*.

Les chirurgiens se servent aussi d'une *sonde* de fer ou d'argent pour sonder les pierres ou les plaies.

SORTIR.

Sortez cela de l'armoire.	*Tirez* cela, etc.

Tous les grammairiens font neutre le verbe *sortir.* Ils ne lui donnent de régime que dans ces phrases : *Sortez ce cheval de l'écurie. Sortez-moi de cette méchante affaire.*

Mr. l'abbé d'Olivet reprend un auteur pour avoir fait parler ainsi une jeune demoiselle : Ma mère *me sortit* du couvent, où j'étais fort mal. Il appelle cela un gasconisme. Si cela est ainsi, toutes les phrases qui suivent sont des gasconismes.

Je veux *sortir* cette année mon fils du collége.	Je veux *retirer*, etc.
J'ai *sorti* dehors ma femme de chambre.	J'ai *renvoyé* ma femme de chambre.
Ne suis-je pas en droit de vous *sortir* de ma maison ?	de vous *faire sortir*, etc.
Pourquoi voulez-vous *me sortir* de ma place ? On ne *sort* pas ainsi *quelqu'un* de sa place.	Pourquoi voulez-vous me *faire sortir*. On ne *fait* pas ainsi *sortir*, etc.
Cet enfant ne *sort* jamais son chapeau quand il entre.	*n'ôte* jamais son chapeau, etc.
Sortez-vous ce gant de la main.	*Otez*-vous ce gant de la main.
Vous ne me *sortirez* point *cela* de l'esprit.	Vous ne m'*ôterez* pas, etc.
Sortez-vous vîte cet habit de dessus le corps.	*Tirez*-vous vîte cet habit de dessus le corps.
Je ne sais pas d'où Mr. un tel peut *sortir* tout l'argent qu'il perd au jeu.	Je ne sais pas d'où Mr. un tel peut *tirer*, etc.

Moyennant cela, je ne *sortirai* point d'argent de ma poche.	je ne *tirerai* point, etc.
Je ne sais d'où il *sort* tout ce qu'il nous dit là.	d'où il *tire*, etc.
Je ne puis me *sortir* ces souliers des pieds.	Je ne puis me *tirer* ces souliers des pieds.

Un supérieur, irrité contre un de ses religieux, lui écrivit qu'il *le sortirait* de la maison où il était, qu'il *le sortait* dès à présent, qu'il n'avait qu'à partir. Le religieux eut recours à un supérieur majeur. Celui-ci maintint le religieux dans la maison d'où on voulait *le sortir*. Alors le religieux écrivit à celui qui *l'avait sorti*, à son supérieur gascon : « Vous » *m'avez sorti* de notre maison de N...., mais le père » général, auquel j'ai écrit mes raisons, *m'y rentre.* » Etait-ce là, de la part de ce religieux, une raillerie, une censure, une petite vengeance ? C'était tout cela.

Une femme, dans Molière, dit à son mari, parlant de sa servante : Vous ne voulez pas me la *faire sortir* d'ici ? Une femme gasconne aurait dit : Vous ne voulez pas me *la sortir* d'ici ?

Je lisais un jour cet ouvrage avec un homme très-instruit d'ailleurs, mais qui ne s'était jamais attaché à parler correctement. Il trouva une expression qui ne lui plaisait pas. Il me dit : Si vous m'en croyez, vous *sortirez* ce mot d'ici, il ne va pas bien. Après que nous eûmes achevé de lire, nous parlâmes nouvelles. Il dit : Le bruit se répand que la czarine va *sortir* les juifs de ses états. Il ajouta : On l'a *eu* dit souvent, mais je n'en crois rien ; ils donneront tant *de* l'argent qu'on les laissera *de* repos. Il parut là un enfant qui était plein d'encre. Il lui dit : Va demander un citron, je te *sortirai* cette tache. Pendant qu'il travaillait à *ôter*, à *lever*, et non à *sortir* cette tache, il disait à l'enfant : *Sors* ce gros livre de ta poche, *sors* ce mouchoir. Un autre gascon qui était là présent, dit : Vous aurez bien de la peine à *sortir*

un bon sujet de cet enfant-là ; je vous l'ai souvent *eu* dit. Ces deux messieurs faisaient, comme on voit, des fautes à l'envi l'un de l'autre. Cependant ils désapprouvaient cet ouvrage, prétendant qu'il n'y avait que le peuple qui tombât dans les fautes que je reprenais. Ils étaient personnellement un exemple du contraire.

On observera que le verbe *sortir* prend l'auxiliaire *être* dans tous ses temps composés. *Je suis sorti*, *j'étais sorti*, etc. Néanmoins l'abbé de Condilhac prétend qu'il faut dire, *Il a sorti* ce matin, en parlant de quelqu'un qui est rentré chez lui.

J'avoue qu'on trouve dans quelques bons auteurs *sortir* actif. M. de la Quintinie dit *sortir* des orangers de la serre. Rousseau de Genève dit : « Il n'a que sa » routine pour règle, et il est embarrassé quand on » l'en *sort*. » On lit dans un arrêt tout récent du parlement de Paris cette phrase : « Il lui est enjoint » de déloger et de *sortir* ses meubles et effets de la » maison qu'il occupe. » On dit au tric-trac *sortir* son coin. Mais si quelques auteurs font actif *sortir*, c'est avec sobriété ; c'est dans quelques phrases seulement. Il semble que cela leur échappe. C'est une exception à la règle. Au lieu que les gascons font leur règle de l'exception, sur-tout dans les conversations.

SORTIR à.

Comment se porte madame une telle depuis *ses couches ?* Bon ? elle est déjà *sortie à églisé.*	Comment se porte madame une telle depuis *sa dernière couche ?* Bon ! elle est déjà *relevée.*
Toutes les fois que les femmes *sortent à église*, elles offrent un présent.	Toutes les fois que les femmes *relèvent de couches*, etc.

SORTIE à église, pour *RELEVAILLES*.

RELEVAILLES, subst. féminin pluriel ; cérémonie ecclésiastique, qui se fait lorsqu'une femme va la première fois à l'église après ses couches, pour se faire bénir par le prêtre.

La sage-femme a assisté à sa *sortie à église*.	à ses *relevailles*.
C'est aujourd'hui le jour de ma *sortie à église*.	de mes *relevailles*.

S'en SORTIR, pour, *S'en TIRER*.

LE gasconisme *s'en sortir*, pour *s'en tirer*, est le gasconisme de tout le monde.

Un tel nous prêche ce soir : nous verrons comme il s'en *sortira*.	comme il s'en *tirera*.
Ces enfans, qui viennent de faire un exercice, s'en sont fort bien *sortis*.	s'en sont fort bien *tirés*.
Voilà une grande entreprise : je souhaite que vous vous en *sortiez* bien.	que vous vous en *tiriez* bien.
Un tel a là une grande maladie : il aura bien de la peine à s'en *sortir*.	à s'en *tirer*.
Son médecin ne l'en *sortira* pas.	ne l'en *tirera* pas.

SOUC, pour *BILLOT*, et non *HACHOIR*.

BILLOT de cuisine; tronc de bois sur lequel on coupe la viande.

Il faut un *souc* pour cette cuisine. | Il faut un *billot*, etc.

Hachoir, subst. masculin, signifie petite table de chêne sur laquelle on hache les viandes.

SOUFFLE, pour *BOUFFÉE* ou *Halenée*.

BOUFFÉE, subst. féminin; l'air qu'on souffle par la bouche ou une seule respiration, lorsqu'il est accompagné d'odeur.

Il nous empoisonne par ses *souffles* d'ail, de vin. | par ses *bouffées* ou *halenées* d'ail.

On dit, Une *bouffée* de chaleur, de fumée, de vent.

SUER.

LES gascons ont une furieuse pente à faire actifs des verbes neutres. En voici encore un, *suer*; ils disent donc :

J'ai eu bien chaud; j'ai *sué trois chemises*. | j'ai *changé trois fois de chemise*.

Oui, il faut que ce malade ait *sué vingt chemises* cette nuit. | ait *changé vingt fois de chemise*.

Les gascons disent *suer trois chemises*, comme nous avons vu qu'ils disent *changer trois chemises*, pour, *changer trois fois de chemise.*

Madame de Sévigné dit : Je suis en train de suer, je change fort bien trois fois de chemise en un jour. Cette dame ne dit pas : Je *sue trois chemises*, je *change trois chemises*. *Mouiller*, *tremper* sa chemise par sa sueur peut aussi se dire.

Suer n'est actif que dans cette phrase : *Suer sang et eau.*

Une dame de Toulouse, qui était *enchifrenée*, et non *enchifronée*, comme elle le disait quelquefois, reçut un jour la visite d'un étranger qu'elle connaissait depuis long-temps. Les complimens faits de part et d'autre, elle lui dit : Vous voudrez bien permettre que je vous quitte ; mon mari aura l'honneur de vous faire compagnie : je vais me remettre au lit : je sens que j'ai besoin de suer, pour me débarrasser d'un vilain rhume qui me tracasse depuis huit jours. J'ai déjà *sué* huit chemises, et j'espère bien que j'en *suerai* tout autant..... Madame, dit l'étranger, puisque vous voilà en train de *suer* des chemises, me feriez-vous le plaisir *d'en suer* quelques-unes pour moi ? J'en ai en vérité le plus grand besoin : des brigands qui *ont sué* dans leur vie plus de crimes que de chemises, m'ont enlevé tout mon linge. La dame qui avait de l'esprit, et qui était extrêmement généreuse, sentit qu'elle avait fait une faute ; elle riposta sur-le-champ : Monsieur le parisien, monsieur le méchant, j'ai déjà sué, et j'ai *changé huit fois de chemise* : j'espère suer encore, et je changerai encore de chemise ; mais *les chemises que je suerai* ne seront pas pour vous, n'y comptez pas. J'ai dans mon armoire une pièce de fort belle toile d'Hollande, et vous voudrez bien en accepter la moitié, pour vous consoler, s'il est possible, du vol qu'on vous a fait..... Grand merci, dit alors le prétendu

parisien. Vous pouvez, madame, faire autant de gasconismes qu'il vous plaira ; si je me permets jamais d'en relever quelqu'un, ce sera uniquement pour vous témoigner ma reconnaissance, et vous rappeler que vous êtes la plus aimable et la plus généreuse des femmes.

Certains gascons font encore un ridicule usage du verbe *suer*. Ils disent : Cette futaille *sue*, cette plaie *sue*. Il faut dire : Cette futaille *suinte*, cette plaie *suinte*.

Suinter, verbe neutre. Il se dit d'une liqueur, d'une humeur qui sort, qui s'écoule goutte à goutte, et presque imperceptiblement ou insensiblement. Du vin qui *suinte* entre deux douves. Il y a des sérosités qui *suintent* de cette plaie.

Il se dit de même du vase d'où la liqueur coule, et de la plaie d'où l'humeur sort. Ce tonneau *suinte*. Cette plaie est fermée, mais elle *suinte* encore.

SUR supprimé.

MARCHER est un verbe neutre. Les gascons en font un verbe actif, et disent :

Prenez-garde, vous *me marchez*.	vous *marchez sur moi*.
Prenez-garde de *marcher ce chien*.	de *marcher sur ce chien*.

SUR de trop.

LE *sur-ciel* du lit est tombé. Il faut remettre ce *sur-ciel* de lit. Voilà comme plusieurs parlent. Que fait-là *sur?* Cette préposition est de de trop. On dit : Un *ciel* de lit, et non pas un *sur-ciel* de lit.

On appelle encore à Toulouse *sur-ciel* cette toile dont on couvre les rues à la fête-Dieu ; mais ce n'est ni un *ciel* ni un *sur-ciel*, c'est une *banne*.

SUR, pour *A*.

J'AI laissé ma clef *sur* ma porte.	*à* ma porte.

SUR, pour *DANS*.

JE l'ai rencontré *sur* la rue.	*dans* la rue.

Mais on dit bien : *Sur la place*, *sur la terrasse*, *sur le rempart*, *sur les bords de la Garonne*.

SUR, pour *SOUS*.

SOUS, préposition.

Il demeura toute la nuit *sur* les armes.	*sous* les armes.

SURGE, pour *SUINT*.

SUINT, subst. masculin ; crasse ou sueur qui s'engendre sur la peau des animaux, et particulièrement des bêtes à laine. On appelle proprement

suint, de la laine grasse, telle qu'elle sort de dessus la peau des moutons et brebis, avant qu'elle soit dégraissée ou lavée.

J'ai acheté des laines *surges*.	des laines en *suint*.

T

TACHE, pour *SALISSURE.*

Il ne faut pas dire qu'on a une *tache* sur son habit quand ce n'est qu'une *salissure*. On dit une *tache* d'huile, de graisse, de cambouis; mais on dit une *salissure* de boue, de terre et de quelqu'autre chose qui s'en va aisément. On dit : Ce n'est qu'une *salissure*.

Se TAILLER le doigt, pour, *Se COUPER le doigt.*

Se couper, c'est trancher, diviser un corps continu avec quelque chose de tranchant.

Il s'est taillé jusqu'à l'os.	Il s'est *coupé*, etc.

Tailler est plus particulièrement affecté à la taille des arbres, de la vigne, des étoffes, des pierres, des plumes, de la soupe.

TAISEZ-VOUS, pour *RESTEZ EN REPOS.*

UN maître, au moment où il va commencer ses leçons, dit à ses élèves qui parlent tout bas : *Taisez-vous*, mes enfans, et soyez attentifs. Un instant après, un de ces étourdis qui se plaisent à tourmenter les autres, pousse, pince son voisin, et cependant ne lui parle pas. Faut-il que le petit malheureux qu'il tracasse lui dise : *Tais-toi*, *taisez-vous ?* Non ; il lui dira : *Tenez-vous tranquille*, *restez en repos.*

EN TANT MOINS, pour *TANT MOINS.*

SI vous saviez, citoyen, combien il me tarde de vous payer, vous ne me ruineriez pas en frais de justice. J'ai vendu ma montre, et je vous apporte deux quadruples : vous voudrez bien les recevoir *en tant moins* de ce que je vous dois.

à-compte, ou *sur et tant moins* de ce que je vous dois.

TARRABUSC, pour *TROUBLE* ou *TRUBLE.*

TROUBLE, subst. féminin ; filet de pêcheur, dont on se sert en hiver pour pêcher le long des ri-

vières, en l'enfonçant sur les bordages; ce qui ne peut se faire sans troubler l'eau.

Nous avons un *tarrabusc.*	une *trouble* ou *truble.*

TÉ, pour *TIENS*, *etc.*

Té, voilà ton canif.	*Tiens*, voilà ton canif.
Té! tu me le paieras...	*Va*, tu me le paieras.
Té, Diane, va chercher ce perdreau.	Diane, va chercher, etc.

TELLEMENT, pour *OUI*.

Les gascons disent *tellement* pour *oui*. Voici en quelles occasions.

Vous vous mîtes donc en colère? *Ha! tellement*	*Oui*, en vérité.
Vous vous portez bien présentement? *Ha! tellement.*	*Assurément.*

Je disais un jour à quelqu'un : J'ai entendu au palais plusieurs avocats qui disaient *au* prétexte, pour *sous* prétexte. *Ha! tellement*, me répondit-il : ne vous l'avais-je pas dit? Cette personne reprenait un gasconisme, et tombait dans un autre.

Mais voici l'exemple d'un *tellement* français. Alexandre se livra *tellement* à la débauche dans Babylone, qu'il en mourut.

TENDONS, pour *TENDRONS*.

La poitrine de veau contient les os cartilagineux appellés *tendrons*. Je ne sais pourquoi les gascons corrigent cet mot français, en disant à table, Voulez-vous ce morceau de *tendons*, pour Voulez-vous ces *tendrons de veau*?

TENDRESSE, pour *TENDRETÉ*.

On dit d'une viande, qu'elle est tendre ou qu'elle est d'une grande *tendreté*. Quelques-uns n'osent dire *tendreté*; c'est à tort : l'Académie a admis ce mot, qui vient de Mr. de la Quintinie.

TENIR, pour *AVOIR*.

Combien *tenons*-nous du mois?	Quel est le quantième du mois? quel quantième du mois avons-nous?
Ne *tenons*-nous pas déjà le vingt?	Ne sommes-nous pas au vingt?
Le carême est bien avancé; nous en *tenons* quatre semaines.	Le carême est bien avancé, en voilà quatre semaines de passées.
Avez-vous bien avancé ce livre? J'en *tiens* déjà cent pages.	J'en ai lu déjà cent pages.

TENIR, pour *VENDRE*.

QUAND on va demander à certains marchands certaines marchandises qu'ils n'ont pas, ils répondent : *Nous n'en avons pas, nous n'en vendons point ;* ils parlent français. Mais combien n'en trouve-t-on pas qui vous disent : *Nous n'en tenons pas ?* Ceux qui vont acheter ne parlent pas mieux que ceux qui vendent. J'ai, disait l'autre jour une mère de famille, mille choses à acheter pour mes enfans ; où trouverai-je tout ce qu'il me faut ? Quelqu'un qui était présent lui dit : Allez-vous-en chez un tel, *il tient de tout*. Il fallait dire : *Il vend toute espèce de marchandises*.

Se TENIR, pour *DEMEURER*.

ON dit bien, *Mr. un tel se tient six mois à la ville ; il se tient six mois à la campagne :* mais les gascons abusent de ces exemples lorsqu'ils disent :

Mr. un tel, qui *se tient* rue Tolosane.	qui *demeure* rue Tolosane.
Où vous *tenez*-vous ? je veux vous aller voir.	Où *demeurez*-vous ?

Pourrais-je mettre ici la réflexion suivante ? Théophraste fut décelé à Athènes par quelques mots peu attiques qui lui échappèrent, et traité d'étranger, comme il l'était en effet, par une vendeuse d'herbes. La même aventure ne pourrait-elle point arriver à un gascon qui aurait l'imprudence de porter ses gasconismes à Paris ? S'il y demandait, par exemple, dans quel *coin se tient* Mr. un tel ? où s'est *changé* Mr. un tel ? où *reste* Mr. un tel ? il

pourrait se trouver quelque herbière qui lui répondrait : Monsieur l'étranger, monsieur le gascon, Mr. un tel, que vous cherchez, ne s'est point *changé*, il ne *se tient* point, il ne *reste* pas dans un autre coin ; mais il *demeure* toujours *rue* Bétisi ; il n'a pas *délogé*, il n'a point *déménagé* de la *rue* Bétisi. Il y a à Paris une rue Bétisi, où les petites gens envoient ceux qui leur paraissent parler mal.

Faire TENIR quelque chose, pour, *Avancer*, *Donner*, *Faire passer.*

FAIRE passer quelque chose se dit en parlant d'une chose présente ou peu éloignée.

Faites-moi tenir cette cuiller.	*Donnez-moi*, *faites-moi passer* cette cuiller.

On dit cependant fort bien, *Faire tenir* un paquet, de l'argent, des lettres, des hardes, etc.

Se TENIR dit quelque chose, pour, *Se TENIR pour dit* ou *Être ASSURÉ.*

TENEZ-VOUS *dit* que je vous obligerai dans l'occasion.	*Tenez-vous pour dit* que, ou *soyez assuré* que je vous obligerai.

On dit aussi familièrement : Je me le *tiens pour dit*, il n'est pas besoin que vous m'en avertissiez davantage, que vous m'en fassiez davantage souvenir.

TENTATIF, pour *TENTANT*.

Ce ragoût n'est pas fort *tentatif*.	Ce ragoût n'est pas fort *tentant*.
Cette viande n'est pas fort *tentative*.	Cette viande n'est pas fort *tentante*.

Tentatif s'est dit autrefois ; on le trouve encore dans Trévoux : mais l'Académie l'a retranché de son Dictionnaire.

Le grand Racine reprocha un jour à un de ses fils qui s'était servi de *tentatif* dans une de ses lettres, d'avoir pris ce mot des hollandais, parmi lesquels il était alors.

TERGETTE, pour *TARGETTE*.

Targette, subst. féminin ; petite plaque de fer ou de cuivre déliée, de forme ovale, composée d'un petit verrou plat et de deux cramponnets qui tiennent ce verrou, et qu'on met aux portes, aux fenêtres et aux armoires pour les fermer.

Une *tergette* à panache.	Une *targette*.

TERRAIN plénier, pour *TERRAIN plain*, *etc.*

On dit cour *plénière*, indulgence *plénière* ; mais *plénier* n'est pas français. On parle gascon lorsqu'on dit :

Ce *terrain est plénier.*	Ce *terrain est plain, uni.*
Voilà un beau chemin ; il est *plénier* comme la main.	*uni* comme la main.
J'habite un pays *plénier.*	J'habite un pays *plat*, une *plaine*, une *plate* campagne.
Tout est *plénier* pour cet homme.	Tout est *aisé*, *facile* pour cet homme, ou rien ne paraît *difficile* à cet homme.

TERRE, pour *CHAMP*.

Quelqu'un dira en notre présence : J'ai vendu, j'ai ensemencé ma *terre* de tel endroit. On croit que ce quelqu'un a vendu ou ensemencé un domaine ; car une *terre* est un domaine. Mais par la suite du discours on voit qu'il n'a vendu ou ensemencé qu'un *champ* ; alors on s'écrie, fâché de la méprise, pourquoi n'a-t-il pas dit un *champ*, au lieu de *terre* ?

On dit cependant, Une *terre* à blé, une *pièce* ou un *champ* à blé. *J'ai semé ma terre, mon champ.*

TERRITOIRE, pour *TERROIR*.

Terroir, subst. masculin ; terre considérée en tant qu'elle produit des fruits et par rapport à l'agriculture.

Le *territoire* est gros, sablonneux, humide.	Le *terroir* est gros, etc.
Ce vin sent le *territoire*.	sent le *terroir*.

Territoire, subst. masculin ; ressort, espace, étendue de pays qui dépend d'une juridiction. On a publié le ban des vendanges pour le *territoire*.

TINDON, pour *CHANTIER*.

CHANTIER, subst. masculin, se dit des pièces de bois sur lesquelles on pose des tonneaux de vin ou d'autres liqueurs dans le cellier ou la cave.

Il a tant de pièces de vin en *tindon*, sur le *tindon*.	en *chantier*, sur le *chantier*.

Chantier se prend encore dans un autre sens. Voyez le Dictionnaire.

TINETTE, pour *ENCRIER* ou *CORNET*.

ENCRIER, subst. masculin; petit vase où l'on met de l'encre.

Tinette d'argent.	*Encrier* ou *cornet* d'argent.

TIRER, pour *ATTENDRE*.

IL y a dix mois, mon ami, que tu me sers : tu as encore deux mois à *tirer* pour finir ton année.	tu as encore deux mois à *attendre*.
Cette femme qui est morte, avait encore trois mois à *tirer* avant d'accoucher.	avait encore trois mois à *attendre*, etc.

TIRER, pour *AVOIR.*

COMBIEN cette pièce de toile *tire*-t-elle ?	Combien cette pièce de toile *a*-t-elle de long ?
Elle *tire* six aunes.	Elle *a* six aunes.

TIRER AU PRIX.

ON dit, *Disputer le prix*, *composer pour le prix*, *concourir pour le prix*; mais on ne doit jamais dire, *Tirer au prix*, lors même qu'il est question du prix d'escrime.

Mon fils a *tiré au prix* cette année; mais il n'a pas pu l'*emporter*, il n'a *emporté* qu'un *accessit.*	Mon fils a *concouru* cette année pour le prix; mais il n'a pu le *remporter*, il n'a *obtenu* qu'un *accessit.*
Les élèves qui ne *tireront pas au prix* d'analyse, n'auront pas le droit de *tirer au prix* d'éloquence.	Les élèves qui ne *composeront pas pour le prix* d'analyse, n'auront pas le droit de *composer pour le prix* d'éloquence.
J'ai bien étudié cette année; je veux *tirer au prix d'examen.*	je veux *disputer le prix* d'examen.

TIRER, pour *OTER.*

ON lit ce vers dans Racine :

*On avait beau heurter, et m'*ôter *son chapeau.*

Bien des gens disent *tirer* pour *ôter*.

J'ai rencontré un tel dans la rue ; il ne m'a pas *tiré* son chapeau ; je ne lui ai pas non plus *tiré* le mien.	il ne m'a pas *ôté* son chapeau ; je ne lui ai pas non plus *ôté* le mien.

TOMBADE ou *TOMBÉE*, pour *TRAIT*.

TRAIT, subst. masculin ; c'est l'excédant de poids que le marchand doit donner à chaque pesée pour emporter l'équilibre de la balance, et la faire trébucher aux marchandises qui sont en grand volume et d'un grand poids.

La *tombade* ou la *tombée* doit être plus forte.	Le *trait* doit être plus fort.

TOMBER.

J'AI parlé d'un grand nombre de verbes neutres que les gascons font actifs. En voici encore un, c'est le verbe *tomber*. Ils disent donc :

J'ai *tombé* mon livre.	J'ai *laissé tomber* mon livre.
Vous venez de *tomber* votre mouchoir.	Vous venez de *laisser tomber* votre mouchoir.
On m'a *tombé* un pot d'eau sur la tête.	On m'a *fait tomber* un pot d'eau sur la tête.
Prenez garde là haut, vous me *tombez* de l'eau *dessus*.	vous *faites tomber* de l'eau sur moi.

De plus, *tomber* doit prendre, à ses temps com-

posés, l'auxiliaire *être*, mais il y a des gens qui lui donnent *avoir*.

J'ai tombé dans la rue.	Je *suis* tombé dans la rue.
Son couteau lui a tombé des mains.	lui *est* tombé des mains.
Nos gens *ont* tombé dans une embuscade.	*sont* tombés dans une embuscade.
Une tuile lui *a* tombé sur la tête.	lui *est* tombée sur la tête.

TOMBER A, au lieu de *PAR*, et *PAR*, au lieu de *A*.

LA maison est tombée *à* terre.	*par* terre.

On dit tomber par terre, pour ce qui tient à la terre et qui vient à tomber.

Les feuilles des arbres tombent *par* terre.	tombent *à* terre.

On dit tomber *à* terre, pour ce qui ne tient point à la terre.

TOUCHER du clavecin, pour, *TOUCHER le clavecin.*

ON peut se servir du verbe *jouer* pour toute sorte d'instrumens; *jouer* du violon, de la basse, du clavecin, de la harpe, de la clarinette, du cor, de la trompette, du tambour de basque, etc. : mais il y a des verbes qu'on emploie préférablement pour exprimer le jeu ou la manière de jouer de certains instrumens. On *pince* le luth, la guitare, la harpe, la mandoline; on *touche* le clavecin, l'épinette;

on *bat* la caisse, le tambour ; on *bat* des timbales, on *sonne* ou l'on *donne* du cor ; on *sonne* de la trompe, de la trompette.

Les verbes *toucher* et *pincer* ne sont jamais suivis de la préposition *de*. On ne doit donc pas dire, comme beaucoup de gens, *pincer de* la harpe, *de* la guitare, mais *pincer la* harpe, *pincer la* guitare. On ne doit pas dire non plus, *toucher du* clavecin, mais, *toucher le* clavecin. Cette dernière faute est si commune, que les maîtres de musique ne l'évitent pas toujours.

TOURDE, pour *GRIVE*.

AU lieu de dire une *tourde*, une *tourdre*, *un tour*, mots corrompus du latin *turdus*, pourquoi ne pas parler français, et ne pas dire *grive* ?

Il y a plusieurs espèces de *grives*. Certains gascons pensent qu'il ne faut donner ce nom qu'aux plus grosses ; ils se trompent.

TOURNÉ.

VOICI des façons de parler fort communes et fort peu correctes.

En vérité, Mr. un tel *avait tourné la tête* quand il a dit cela.	En vérité, *la tête avait tourné* à Mr. un tel quand il a dit cela.
Certes *vous avez tourné l'esprit*.	Certes *l'esprit vous a tourné*.
En vérité, je crois que tous ces gens-là *ont tourné la tête*.	je crois que *la tête a tourné* à tous ces gens-là.
Il y a ici de quoi *tourner la tête*.	de quoi *faire tourner la tête*.

TOURNEMENS, pour *TOURNOIEMENS*.

J'AI vu des gascons s'obstiner à dire *tournemens* de tête, alléguant que s'ils disaient *tournoiemens*, on se moquerait d'eux. C'est faire entendre qu'on parle presque généralement ainsi à Toulouse. Un poëte dit :

Et nous voyons enfin, après cent tournoiemens,
Les pays à pommiers des fidèles normands.

TOURNER, pour *RETOURNER*.

ON dit dans les colléges de Paris, Apprendre à *retourner* des vers : c'est lorsqu'on donne aux écoliers la matière, et qu'ils n'ont plus qu'à arranger les mots ; mais dans les colléges de province on dit, Apprendre à *tourner* des vers.

On dit pourtant, Cet homme sait bien *tourner* des vers, les vers de cet homme sont bien *tournés* ; mais on parle là d'un tout autre exercice que celui des écoliers.

TOURNER ou *RETOURNER*, pour, *RETOMBER dans la même faute.*

SI vous y *retournez*, on vous apprendra le respect que vous devez à vos supérieurs.	Si vous *retombez dans la même faute*, etc.
Cet étourdi m'a *coupé* deux *garraffes* ; s'il y *retourne* je lui donnerai sur les oreilles.	Cet étourdi m'a *cassé* deux *carafes* ; s'il lui arrive de me casser quelqu'autre chose, etc.

TOUT, de trop.

IL est venu *tout* à pied. | Il est venu à *pied*.

TOUTE mal placé.

JE tire de là *toute une autre* conséquence.	Je tire de là *une toute autre* conséquence.

TRAITOIR, pour *TRAITOIRE* ou *Tirtoir*.

TRAITOIRE, subst. féminin ; instrument de tonnelier, qui sert à tirer et à alonger les cerceaux en reliant des tonneaux. Il est composé, comme le *tirtoir*, d'un crochet de fer et d'un manche de bois.

Apportez-moi le *traitoir*. | Apportez-moi la *traitoire*.

TRANCHOIRE, pour *TRANCHOIR*.

TRANCHOIR, subst. masculin ; tailloir ou espèce de plateau de bois sur lequel on tranche la viande.

Hachoir, subst. masculin ; petite table de chêne sur laquelle on hache les viandes.

Que ça fait TREMBLER.

CETTE expression *que ça fait trembler*, est employée par les gascons d'une manière si ridicule et si abusive, qu'elle mérite un article exprès et détaillé.

Trembler ne s'emploie jamais seul, d'une manière absolue et adverbiale. On doit toujours exprimer ou faire entendre la chose ou la personne à laquelle il se rapporte. Cette règle a lieu dans quelque acception que l'on prenne ce mot, soit qu'il se dise pour *branler*, *n'être pas ferme*, *assuré*, *solide*, ou pour exprimer les mouvemens qui sont causés par le froid, la peur, la faiblesse, la maladie, la crainte, la timidité.

Je vais confirmer cette règle par des exemples pris dans toutes les acceptions du mot *trembler*.

Tout tremble *devant le Seigneur*.....
Ainsi puisse sous toi trembler *la terre entière*...
Tremble! *son jour approche*, *et ton règne est passé*..
Sauvez Aman qui tremble *à vos sacrés genoux*...
Au seul nom de sa voix la mer fuit, *le ciel* tremble...
Un cœur né sur le trône ignore comme on tremble...

Les planchers *tremblent*. Le bruit des carroses et des armes à feu fait *trembler* les vitres et les portes des maisons. Cet homme est mal vêtu, il *tremble de froid*. C'est un lâche qui *tremble* au moindre danger. Le frisson de la fièvre fait *trembler* les plus hardis et les plus robustes. Je vis venir ma rivale, et je sentis *trembler* mon cœur à sa vue. Il *tremble* dans le fond de l'ame. Cette femme fait tout *trembler* dans sa maison.

L'expression gasconne *que ça fait trembler* est donc contraire à la règle et à l'usage; mais ce n'est pas le seul vice qu'on ait à lui reprocher. On l'applique indifféremment dans les conversations et jusque dans les écrits, au blâme ou à l'éloge, à la tristesse ou à la gaieté, à l'affliction ou à la joie, à l'admiration ou à l'horreur, au froid comme au chaud; en un mot, à toutes les sensations de l'ame, et à toutes les émotions du cœur les plus contraires les unes aux autres. Nous allons en présenter quelques exemples, avec les corrections à côté.

Il tonne *que ça fait trembler.*	Il tonne si fort, que les plus intrépides *tremblent*, ou il tonne *à faire trembler* les plus intrépides.
Il a une mine *que ça fait trembler.*	Il a une mine *qui fait trembler*, ou *à faire trembler* les plus braves.
La rivière a grossi *que ça fait trembler.*	La rivière a si fort grossi, que les plus hardis *tremblent* en la traversant, ou en la voyant ; ou bien encore : La rivière a prodigieusement grossi ; tout le monde *tremble* pour les suites.
Ce prince est redoutable *à faire trembler.*	Ce prince est devenu si redoutable, qu'il *fait trembler* toute l'Europe.
J'ai chaud, j'ai froid *à faire trembler.*	Je *tremble de froid*, j'ai *un chaud*, ou il *fait une chaleur insupportable.*
Il a de l'argent, des meubles, des livres *que ça fait trembler.*	Il *est étonnant la quantité qu'il a* de livres, d'argent, de meubles, etc.
Il a de l'esprit *que ça fait trembler.*	Il a de l'esprit *prodigieusement.*
Il joue du violon, il chante *que ça fait trembler.*	Il joue du violon, il chante *très-bien*, *à ravir.*
Il a une mémoire *à faire trembler.*	Sa mémoire *est étonnante.*
Il nage *à faire trembler.*	Il nage *à merveilles.*
Il est poltron *à faire trembler.*	On ne *peut pas être plus* poltron.

Ce fut à propos de nager que j'entendis, pour la première fois, cette expression *à faire trembler.* On

me parlait de quelqu'un fort adroit en toutes sortes d'exercices, et on disait qu'il nageait sur-tout *à faire trembler*. Je ne compris pas ce qu'on voulait dire, et je demandai s'il nageait bien ou mal. Comment, me dit-on, il prétend si bien nager, qu'il dit que s'il se fût trouvé au déluge, il se serait sauvé à la nage. Bon, dis-je en moi-même, j'ai fait d'une pierre deux coups, je ne comptais prendre qu'un gasçonisme, et j'ai attrapé aussi une gasconnade.

Les gascons appliquent à tout, comme on vient de le voir, cette expression *ça fait trembler*. Elle est toujours prise pour le dernier terme de comparaison, et le plus haut période de l'étonnement et de la louange. J'en marquais un jour ma surprise à quelqu'un de ce pays-ci, qui me dit sur-le-champ : *Cela fait trembler* est l'expression la plus forte qu'un gascon puisse employer en quelque genre que ce soit, parce qu'il n'y a rien dans la nature qui soit au-dessus de ce qui fait trembler un gascon. Je me mis à rire. Cela s'appelle, lui dis-je, excuser un gasconisme par une gasconnade.

TRAQUE de cerceaux, pour *BOTTE* ou *MOLE*.

BOTTE, subst. féminin ; c'est un assemblage ou faisceau de plusieurs choses de même nature.

J'ai acheté quatre *traques de cerceaux* pour ma *vaisselle vinaire*.	quatre *bottes* ou *moles de cerceaux* pour ma *futaille*.

A TRAVERS de, pour *A travers le*; et *Au travers le*, pour *Au travers du.*

A TRAVERS, au travers, prépositions, dont la première est toujours suivie du régime simple, et l'autre de la préposition *de*, et qui signifient, au milieu, par le milieu.

Aller à travers *des* bois.	à travers *les* bois.
Il se fit jour au travers *les* ennemis.	au travers *des* ennemis.

TRÉMAIL, pour *TRAMAIL* ou *SEINE.*

TRAMAIL, subst. masculin; filet de pêcheur en carré très-long, qui porte en chef ou en haut un rang de bouchons de liége, et un chapelet de plomb au bas.

Pêcher avec un *trémail.*	au *tramail.*

TRESMIE, pour *TRÉMIE.*

TRÉMIE, subst. féminin; terme de meunier. C'est une sorte de vaisseau de bois large par en haut et étroit par en bas, où, quand on veut moudre, on jette le grain qui tombe de là par un auget sur la meule du moulin, qui l'écrase et le réduit en farine.

La *tresmie* est pleine.	La *trémie* est pleine.

TRIAILLE, pour *REBUT*.

On lit dans les boutiques des cartiers ces étiquettes : *Cartes fines*, *Cartes de triaille*. *Triaille* est là pour *rebut*, et n'est pas français.

On lit dans les ordonnances de police : Nous défendons la *triaille*. On veut dire ici, Nous défendons le *triage*. Que ne le dit-on plutôt que *triaille* : *triage* est français, et *triaille* ne l'est pas.

TRIPE, pour *BOUDIN*.

Nous avons déjeûné avec de la *tripe*.	avec du *boudin*.
Nous sommes fort mal : on ne nous donne que de la *tripe* à tous les repas.	que du *boudin*.

Tripe se dit ainsi que *tripes*, mais c'est autre chose que du *boudin*.

TRINQUETTE ou *TRIQUETTE*, pour *CASTAIGNETTE* ou *CLIQUETTE*.

Cliquette, subst. féminin ; sorte d'instrument fait de deux os ou de deux morceaux de bois qu'on met entre les doigts, et dont on tire quelque son mesuré, en les battant l'un contre l'autre.

Jouer des *triquettes*.	des *castaignettes* ou *cliquettes*.

TRONCHON ou *TRONÇON*, pour *TROGNON.*

Tronçon et *trognon* sont français, mais *tronchon* est un barbarisme.

Tronçon, subst. masculin ; morceau coupé ou rompu d'une plus grande pièce, laquelle est ordinairement fort longue. *Tronçon de lance*, *d'épée*, *d'anguille*, *de brochet.*

Trognon, subst. masculin ; le cœur, le milieu d'un fruit dont on a ôté tout ce qui était de meilleur à manger. Il se dit principalement des poires et des pommes. Dictionnaire de l'Académie.

Vous avez ôté les feuilles de ce chou ; il ne reste plus que le *tronchon.*	que le *trognon.*
Quand vous avez mangé ce qu'il y avait de bon dans la poire, vous m'offrez le *tronçon* ; grand merci.	vous m'offrez le *trognon.*

TROU d'une clef, pour *PERTUIS.*

Pertuis, subst. masculin. Les serruriers appellent ainsi le trou qui est vers le panneton de la serrure, quand elle est forcée.

Le *trou de cette clef* est rempli de miettes.	Le *pertuis* de cette clef, etc.

TROU d'un marteau, pour *OEIL*.

OEIL, subst. mascul. Prononcez œuil. Ouverture qui se trouve dans le marteau, par où il est emmanché.

Le *trou* de ce marteau est trop petit.	L'*œil* de ce marteau est trop petit.

On dit, l'*œil* d'un étau, qui est le trou par où passe la vis.

On dit, l'*œil* d'une roue, ce qui est le trou du moyeu par où passe l'essieu.

On dit, l'*œil* de la coignée, qu'on prononce *cognée*.

On le dit encore de certains autres outils et instrumens.

On dit aussi, l'*œil* d'un mors, ce qui est le trou qui est au haut de la branche du mors de la bride, et par où passe la têtière.

TROU, pour *TROUÉE*.

TROUÉE, subst. féminin; une ouverture faite dans l'épaisseur d'une haie.

Il y a dans cette haie un *trou* par où nous pourrons passer aisément.	une *trouée*.

TROUS des colombiers où nichent les pigeons, pour *BOULINS*.

BOULIN, subst. masculin ; c'est un trou des murailles où nichent les pigeons.

J'ai pris des pigeonneaux dans les *trous* de ce colombier.	dans les *boulins* de ce *colombier*.

On appelle aussi *boulins* ou *trous de boulins*, les trous où l'on met les pièces de bois qui portent les échafauds.

TROUPE.

I.

ON ne doit point dire *troupe* quand il est question de choses, mais seulement lorsqu'on parle d'hommes ou de choses personnifiées. Bien des gens ne font point cette distinction ; tout va pour eux par *troupe*, hommes et choses.

J'ai appris une *troupe* de nouvelles.	J'ai appris cent nouvelles.
J'ai une *troupe* d'affaires	J'ai beaucoup d'affaires.
Cet enfant a fait une *troupe* de mensonges.	a fait cent mensonges.
Cette dame a une *troupe* de robes.	a une multitude de robes.

Il faut apprendre dans les vers suivans à employer le mot *troupe*.

Des enfans de Lévi la troupe *consternée*...

D'écoliers libertins une troupe *indocile...*
Le prélat et sa troupe *à pas tumultueux...*
Vois la troupe *folâtre et des ris et des jeux...*

II.

On ne doit point dire une *troupe de monde.*

Je n'aime point à me trouver chez Mr. ***, il y a là toujours une *troupe de monde* que je ne connais pas.	une *troupe de gens* que je ne connais pas.

On dit qu'un officier mène bien sa *troupe*, en parlant d'un petit corps de cavalerie ou d'infanterie; mais un propriétaire, un fermier ne doit pas dire, J'ai une belle *troupe*, j'ai bien soin de ma *troupe*; il faut qu'il se serve du mot *troupeau*. J'ai un beau *troupeau*, j'ai bien soin de mon *troupeau*. *Troupeau* de moutons, de brebis, de vaches, de cochons; et par extension, *troupeau* de dindons, *troupeau* d'oies.

On dit des animaux, comme des hommes, qu'ils vont, qu'ils marchent en *troupe*.

TUILES, pour *BRIQUES*.

La *brique* sert à bâtir, et la *tuile* à couvrir. C'est donc un gasconisme que de dire : Il vous faudra trois milliers de *tuiles* pour bâtir cette muraille.

Comme je voyageais dans le Languedoc, on me disait souvent : Vous apercevez-vous, à mesure que vous vous éloignez de Toulouse, que les maisons ne sont plus bâties de *tuiles* ?

On peut apprendre dans ces vers de Boileau l'usage que l'on fait de la *tuile*.

Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile *a foison.*

U

U, pour *I*.

JE suis incommodé d'un *dévouement*.	d'un *dévoiement*.

UN supprimé.

I.

IL est deux heures et quart.	Il est deux heures et *un* quart.
Deux aunes et quart.	Deux aunes et *un* quart.

II.

Je leur donne *un* tant, et ils me quittent de tout.	Je leur donne une certaine somme, je leur donne tant, et ils me quittent de tout.

III.

Un gascon, pour prouver que l'on sent les gasconismes à Paris, racontait qu'un jour il dit en bonne compagnie, *Nous aurons orage ce soir*, pour, Nous aurons *un* orage, nous aurons *de l'*orage cette *nuit;* et que ce double gasconisme fit rire tous ceux avec lesquels il était.

UN, UNE, supprimés.

Lorsqu'on ne veut pas nommer les personnes, on dit : Mr. *un* tel, madame *une* telle. Plusieurs suppriment ce pronom *un*, *une*, et disent : *Mr. tel*, *madame telle*. Cela est si vrai, que des amis qui ont examiné ces remarques, et qui y ont vu assez souvent, Mr. *un* tel, madame *une* telle, voulaient me persuader de mettre, comme le plus sûr, *Mr. tel*, *madame telle;* mais ils se trompaient. On dit bien au pluriel, *Messieurs tels*, mais il faut dire au singulier, Mr. *un* tel, madame *une* telle. On peut s'en convaincre par ces deux vers de Molière :

On n'a point à louer les vers de messieurs tels....
A donner de l'encens à madame une *telle.*

UN de trop.

Il est brave comme *un* César.	Il est brave comme César. C'est un César. C'est un autre César.
Il est éloquent comme *un* Cicéron.	Il est éloquent comme Cicéron. C'est un Cicéron. C'est un autre Cicéron.

Il semblerait, par cette façon de parler, il est brave comme *un* César, qu'il y aurait eu plusieurs Césars, etc.

Mais on dit bien, ivre comme *un* templier, perfide comme *un* carthaginois, parce qu'il y a eu beaucoup de carthaginois et de templiers.

USAGE, pour *USER*.

Il faut dire, Une étoffe d'un bon *user*. On prononce *user* comme *usé*. On disait autrefois, Une étoffe d'un bon *usage*. On trouve encore cette façon de parler dans Trévoux; mais l'Académie dit étoffe d'un bon *user*, et elle a banni l'autre façon.

V

VACANCES pour *CONGÉ*, et *VACATIONS* pour *VACANCES*.

Les gens de palais ont à la fin de l'année des *vacations*. Les gens de collége ont des *vacances*. Cependant on entend tous les jours ici des personnes dire aux maîtres et aux écoliers : Êtes-vous en *vacations* ? Comment passez-vous vos *vacations* ?

Les jours de relâche que l'on a dans la semaine au collége sont des *congés* et non des *vacances*; cependant bien des gens disent ces jours-là : Nous avons aujourd'hui *vacances*. Tu viendras dîner, mon fils, le premier jour de *vacances*.

VACHES, pour *MAQUEREAUX*.

Ces taches ou rousseurs qui viennent aux jambes pour s'être chauffé de trop près, s'appellent en patois *vacos*; de là vient que quelques-uns disent des *vaches*; mais en français ces rousseurs sont des *maquereaux*.

VAILLANT, pour *ACTIF*.

LA belle épithète *vaillant*, qui ne va bien qu'aux militaires, est fort avilie à Toulouse. On la prodigue aux valets, aux servantes, etc. Mon domestique n'est pas *vaillant*, dit-on ; mais pour ma servante, elle est fort *vaillante*. Une dame, dans Molière, fait l'éloge de sa servante, et elle dit : Celle-ci est *adroite*, *soigneuse*, *diligente*, *active*. Une dame toulousaine n'aurait pas manqué de dire : Cette fille est *vaillante*.

VAILLOTTE, pour *VEILLOTTE*.

VEILLOTE, subst. féminin ; terme d'agriculture. Petit tas de foin qu'on ramasse avec la fourche quand il est fané, et qu'on laisse encore quelque temps au pré, en attendant qu'on en fasse de grosses meules.

VAISSELLE, pour *TONNEAUX*.

ON dit à Paris : Voici les vendanges ; il faut préparer ses *tonneaux*, ses *futailles*. Mais beaucoup de gascons disent : Il faut apprêter la *vaisselle*. D'autres y ajoutent le mot *vinaire*, qui n'est pas français. On appelle *vaisselle*, des plats, des assiettes, etc.

VARIER, pour, *TOURNER* ou *Commencer à mûrir, à rougir.*

Les raisins, les fruits *varient.*	*tournent, changent de couleur; commencent à mûrir.*

Tourner signifie aussi *s'altérer, se gâter.* On le dit du lait, du vin, et même des fruits.

VARLOPE.

La *varlope* est un outil de menuiserie. Les menuisiers gascons disent *garlope;* et plusieurs autres, qui croient qu'il faut s'en rapporter aux ouvriers sur les noms de leurs outils, disent aussi *garlope.*

VOILES ou *VELES de moulin à vent*, pour *AILES* ou *VOLANS d'un moulin à vent.*

Volans, substantif masculin pluriel; grands châssis garnis de toile que l'on met à un moulin, et que le vent fait mouvoir.

Une des quatre *veles* a été rompue par le vent.	Un des quatre *volans* a été rompu.

VENIR.

Qu'on remarque bien cette singulière façon de parler. On dit quelquefois à table à son voisin : Voulez-vous boire ? et il répond :

J'en viens.	Je viens de boire.

Vous dites à quelqu'un : Voulez-vous prendre une tasse de café ? Il vous répond :

J'en viens.	Je viens d'en prendre.

Quelqu'un dira : Mon fils, fais ton devoir. Mon père, répond le fils :

J'en viens.	Je viens de le faire.

VENIR, pour, *ALLER.*

Il est assez difficile de faire sentir à certaines gens la faute suivante. Ils disent :

Je veux *venir* chez vous ce soir.	Je veux *aller* chez vous ce soir.
Oui, nous *viendrons* tous souper chez vous.	Oui, nous *irons* tous, etc.
Je vous *viendrai* chercher demain.	Je vous *irai* chercher.
Vous allez à la promenade ; attendez-moi, je *viendrai* avec vous.	*j'irai* avec vous.

Mais celui qui reçoit dit : Je veux que vous *veniez* chez moi ce soir Oui, vous *viendrez* souper. Je vais à la promenade ; je vous attends : vous *viendrez* avec moi.

Plusieurs répondent à ceux qui les appellent :

J'y viens, nous *y venons*.	J'y *vais*, nous y *allons*.

Un domestique vint dire à son maître qui était à table : Monsieur, voilà quelqu'un qui vous demande. J'y *viens*, qu'il attende, répondit le maître. Il devait dire : J'y *vais*.

Ce qui donne peut-être lieu à bien des gens de dire *venir* pour *aller*, c'est qu'on se sert du verbe latin *venire*, pour exprimer *aller*, comme : *In urbem brevi nos venturos putamus*. Ce qui doit être traduit ainsi : Nous comptons *aller* bientôt à la ville. Quelqu'un accoutumé à dire *venir* pour *aller*, serait bien capable de mettre : Nous comptons *venir*, etc.

VENIR, pour *DEVENIR*.

QUANTITÉ de gens suppriment la première syllabe dans *devenir*, et disent :

On lui fit des reproches, il en *vint* furieux.	il en *devint* furieux.
Cet enfant ne *viendra* pas grand.	ne *deviendra* pas grand.
Il eut froid, il en *vint* malade.	il en *devint* malade.

Pour moi, je ne dors plus, aussi je deviens *maigre*.

Les arbres ne *viennent* pas grands dans ce jardin.	ne *deviennent* pas grands.
Cela *vint* donc sérieux.	*devint* donc sérieux.

VENTER, pour *VANNER*.

VANNER, verbe actif; terme de batteur en grange. C'est remuer, tourner, retourner le grain en le jetant en l'air par le moyen d'un van, afin de séparer la balle, la paille, la poussière et les autres petites ordures d'avec le bon grain.

Il faut un bon vent pour *venter*.	pour *vanner*.

VÉQUIT, pour *VÉCUT*.

JE suis plus jeune que mon mari; mais je voudrais qu'il *véquît* plus que moi.	qu'il *vécût* plus que moi.

A l'occasion de cette faute, on peut en relever une autre que j'ai entendu faire à plusieurs arithméticiens.

On me proposa deux problèmes fort difficiles; mais je les *résolvis* fort bien.	je les *résolus* fort bien.

Il n'en est pas de même du verbe *coudre*; il ne faut pas dire, Je *cousus*, mais, Je *cousis*, tu *cousis*, etc.

VERBE.

Phrases irrégulières où l'on confond les temps et les personnes des verbes, etc.

I.

Je ne sais ce que je *fasse*.
Je ne sais si je *fasse* cela.

Je ne sais que *faire*.
Si *je ferai* ou *dois faire* cela.

II.

Mon fils, n'y *aille* pas.
Ne t'en *aille* pas.
Ne *sorte* pas sitôt.
Ne *fasse* pas cela.
Ne *vienne* pas me conter des sornettes.

n'y *va* pas.
Ne t'en *va* pas.
Ne *sors* pas sitôt.
Ne *fais* pas cela.
Ne *viens* pas me conter des sornettes.

Ce gasconisme est moins commun à Toulouse qu'à Castelnaudary et dans tous le Lauragais.

III.

Un homme fort lettré fit un de ces gasconismes. Ne *dise* pas à un tel, dit-il à un enfant, que je suis venu ici. On releva cette façon de parler Il eut peine d'abord à convenir qu'elle fût mauvaise; puis il ajouta : Je suis sûr que c'est pour la première fois que j'ai dit ce mot. Assurez, lui dit quelqu'un, mais ne pariez pas, vous perdriez.

Autres gasconismes singuliers et très-fréquens.

Ceux qui le pourront, donneront des noms aux gasconismes suivans :

I.

Il faut *m'aller* dîner.	Il faut *que j'aille* dîner.
Il faut *me faire* un ouvrage.	Il faut *que je fasse* un ouvrage, ou j'ai un ouvrage *à faire*.

II.

Vous ne voulez pas me faire ce plaisir; hé bien, *laissez-vous-en.*	hé bien, *ne le faites* pas.
Vous ne voulez donc pas venir avec moi; hé bien, *laissez-vous-en.*	hé bien, *je m'en passerai.*

III.

Il voudrait m'en avoir coûté dix pistoles, que je ne fusse pas venu ici.	*Je voudrais* qu'il m'en eût coûté dix pistoles, et n'être pas venu ici.

IV.

Je *m'estime* mieux perdre mon argent, que d'avoir un procès.	*J'aime* mieux perdre, etc.

VERBES réfléchis.

SE *faire* mal, *se démettre* le pied, *se casser* la jambe, sont des verbes réfléchis : on doit par conséquent les conjuguer avec l'auxiliaire *être*. Plusieurs cependant les conjuguent avec l'auxiliaire *avoir*, et disent :

Mon fils *s'a* fait mal en tombant.	*s'est* fait mal en tombant.

Il *s'a* démis le pied.	Il *s'est* démis le pied.
Je crois *m'avoir* fait mal.	*m'être* fait mal.
Je crois *m'avoir* démis le pied.	*m'être* démis le pied.

Une des premières dames de Toulouse, qui ne vit plus, apprenant un accident arrivé à un religieux, s'écria : Le pauvre père D*** qui *s'a coupé* la jambe ; mon Dieu, que je le *regrette !* Cette dame fit là trois gasconismes tout d'une volée. Elle devait dire : Qui *s'est cassé* la jambe ; mon Dieu, que je le *plains !*

Mauvaises phrases sur les VERBES Raisonner, Parler, Réussir, Ouvrir.

EN Bigorre et en Béarn bien des gens disent :

Avez-vous parlé *cet* homme ? il faudrait *le* parler.	Avez-vous parlé *à* cet homme ? il faudrait *lui* parler.

On y dit aussi, et peut-être ailleurs :

Votre fils voit fort mauvaise compagnie ; c'est dommage : vous aurez de la peine à l'y faire renoncer. Je vous conseille de le *raisonner*, de lui faire sentir jusqu'à quel point ses liaisons peuvent lui devenir funestes.	Je vous conseille de le *faire raisonner* sur les suites de ses liaisons.
Notre professeur a fait trois expériences, et il n'en a *réussi* aucune.	*aucune ne lui a réussi : il les a toutes manquées.*

J'ai entrepris une affaire, mais je ne *l'ai pas réussie.*	Je n'y *ai pas réussi*, elle ne *m'a pas réussi.*
Allez ouvrir *les* chiens, et donnez-leur à manger.	Allez ouvrir *aux* chiens, etc.
Allez ouvrir *cet* enfant qui frappe depuis une heure à la porte.	Allez ouvrir *à* cet enfant qui, etc.

VERGETTES, VERGETER, etc.

CET ustensile fait de brins de bruyère fort fins, ou de poil de cochon et de sanglier, qui sert à nettoyer les habits, à ôter la poussière et la crasse, se nomme *brosse*, *vergettes*, *époussette.* Ce dernier vieillit, et n'est guère usité. *Brosse*, ainsi que *brosser*, s'étend à plus d'objets que *vergettes*, *vergeter.* On s'en sert et pour les habits et pour les chevaux. *Brosser un habit*, *brosser un cheval.* Et quand la *brosse* est uniquement destinée à nettoyer, à décrotter les souliers et les bottes, elle prend le nom de *décrottoire*, subst. féminin. Les gascons qui liront cet article, sauront qu'il ne faut pas dire un *décrottoir*, une *évergette*, des *évergettes*, *évergeter*; mais une *décrottoire*, des *décrottoires*, des *vergettes*, *vergeter*. *Vergettes* étant pluriel, il reste à savoir si l'on peut dire *une vergette*. Il y a peu de jours que cette question m'a été faite. Je réponds qu'on peut et qu'il faut dire *une vergette*, toutes les fois que le sens du discours exclut la pluralité de cet ustensile. Je vais chez un marchand et je lui demande des *vergettes*. Il me demande à son tour combien j'en veux Si mon intention n'est pas d'en acheter plusieurs, je dois répondre que je n'en veux qu'*une*; et dans cette occasion et semblables, j'ôte la marque du pluriel à *vergettes*, et je dis *une vergette*, et jamais *une évergette*, qui n'est pas français.

VERDURE, pour *VERDEUR*.

Boileau, parlant de vin, dit:

Vilandri priserait sa sève et sa verdeur.

Ce vers condamne ceux qui disent : Ce vin a un peu de *verdure*. *Verdure* a un autre usage :

Là, sur de vieux cyprès dépouillés de verdure.

On dit encore du vin, qu'il a du *verd*, qu'il est *verd*, lorsqu'il n'est pas mûr, qu'il est *verjuté*, quand il a une pointe d'acide comme le verjus.

VERSER, pour *S'ENFUIR*.

Ce tonneau *verse* le vin.	Ce tonneau *s'enfuit*.
Cette lampe *verse* l'huile.	Cette lampe *s'enfuit*.
Voilà le pot au feu qui *verse*.	qui *s'enfuit*.
Ma tabatière *verse* le tabac.	Ma tabatière ne ferme pas bien, le tabac *se répand*.
Cette cruche *verse* l'eau.	Cette cruche *s'enfuit*.

On peut dire aussi *s'en va*. On dit encore bien : Ce tonneau, cette lampe *suinte*. Enfin on peut dire : L'eau, le vin, l'huile *s'enfuit*, *s'en va*.

Quand la liqueur d'un vase, d'un tonneau, d'un pot coule par quelque félure, on dit : *Ce vase fuit*, *ce tonneau fuit*, *ce pot fuit*.

VERSER, pour *JETER*.

J'ENTENDAIS la conversation d'une dame qui s'exprimait si bien, que je pensai qu'elle pouvait n'être pas du pays, mais enfin elle se décela par un gasconisme. Elle dit :

Il est tombé de la suie dans cette cafetière, il me l'a fallu *verser*.	il m'a fallu *jeter* le café.

Elle dit ensuite à sa femme de chambre :

Allez *verser* cette eau sale.	Allez *jeter* cette eau sale.

Alors je dis : Cette dame n'est qu'un peu moins gasconne que les autres.

Un parisien, mais qui est à Toulouse depuis quatre ans, dit en parlant d'une tache à son habit : C'est un domestique qui m'a *versé* d'un plat sur moi. Comme on se gâte, dis-je en moi-même, à Toulouse !

VERSER, pour *RÉPANDRE*.

RÉPANDRE se dit d'une liqueur qu'on laisse tomber sans le vouloir. *Verser* se dit d'une liqueur qu'on met à dessein dans un vase. Beaucoup de gascons ne font pas cette distinction, quand ils disent :

Mon fils, tiens mieux ton verre ; tu *verseras* ton vin.	tu *répandras* ton vin.
Qui a *versé* ici de l'encre ?	Qui a *répandu* ici de l'encre ?

Voilà que vous avez *versé* de la sausse en voulant servir.	Voilà que vous avez *repandu* de la sausse, etc.
Ah ! voilà que vous avez *versé* votre cornet.	*renversé* votre cornet.

Néanmoins on dit également, *Répandre* et *verser* le sang, *Verser* et *repandre* des larmes.

VESCERON, pour *VESCE* ou *ERS*.

VESCE, subst. féminin ; c'est une espèce de légume noir et rond qu'on donne à manger aux pigeons.

Il se prend aussi pour la plante qui porte ce grain.

Un fagot, une botte de *vescerons*.	Une botte, un fagot de *vesces*.

Le *vesceron* est une espèce de *vesce sauvage* qui croît dans les blés.

VESSIE, pour *ENLEVURE*, ou mieux *ÉLEVURE*.

ÉLEVURE, subst. féminin ; petite vessie ou bube qui vient sur la peau, et qui l'enlève.

Quand le sang est échauffé, on a le visage plein de *vessies*.	plein d'*élevures*.

VILLATTE. pour *VILLETTE*.

VILLETTE, subst. féminin ; petite ville.

Montbrison n'est qu'une *villatte*.	qu'une *villette*.

VOL, pour *VOLÉE*.

VOLÉE, subst. féminin ; le mouvement que fait un oiseau en l'air sans s'arrêter.

Cet oiseau a pris le *vol*.	a pris la *volée*.

Il est aussi collectif, et il se dit d'une bande d'oiseaux qui volent tous ensemble.

Un *vol* d'étourneaux, de moineaux, etc.	Une *volée* d'étourneaux, etc.

VOLUME, pour *TOME*.

TOME, subst. masculin ; volume d'un ouvrage imprimé ou écrit à la main, qui fait partie d'un plus grand ouvrage.

Une histoire imprimée en deux *volumes*.	en deux *tomes*.

Il signifie quelquefois simplement *volume*, et c'est en ce sens qu'on dit, *Il a fait imprimer tous ses ouvrages en un seul tome*, pour dire, *En un seul volume*.

Volume, subst. masculin, se dit d'un livre relié ou broché séparément ; *Volumen*. Le mot *tome* dit

une séparation ou une distinction des matières d'un même ouvrage.

Un *volume* dit ou marque une séparation de feuillets dont on fait des paquets différens.

VOLUMEUX, pour *VOLUMINEUX*.

C'EST dommage que cet ouvrage soit si *volumeux*.	si *volumineux*.

VOUS, de trop.

JE *vous* le vois venir, je *vous* l'arrête et *vous* lui donne cent coups.	Je le vois venir, je l'arrête et lui donne cent coups.

VRAI.

IL faut dire : *Ce que l'on dit est-il vrai, qu'une telle se marie ? Ce que l'on dit est-il vrai, qu'un tel achète une charge ?* Mais la plupart disent ici : *Est il vrai, ce que l'on dit, qu'une telle se marie ? Est-il vrai, ce que l'on dit, qu'un tel achète une charge ?*

Y.

Y de trop.

On met un *y* de trop dans ces phrases.

I.

Que voulez-vous *y* parier ? J'*y* parie un louis.	Que voulez-vous parier ? Je parie un louis.
Qu'est-ce que cela vous *y* fait ?	Qu'est-ce que cela vous fait ?

II.

Quand on fait de pareilles querelles, il est bien à craindre que l'humeur ne soit de la partie ; je crois en effet *y* en apercevoir beaucoup dans cette affaire.	je crois en apercevoir beaucoup dans cette affaire.
Tout ce que j'ai lu me persuade que dans tout ceci on n'*y* met pas assez de flegme.	me persuade qu'on ne met pas assez de flegme dans tout ceci.

Ces deux exemples sont tirés d'une lettre imprimée. L'auteur est normand de naissance, mais gascon d'habitation ; ainsi on ne peut pas dire si c'est ici un gasconisme ou un normanisme.

Il est pourtant plus vraisemblable que c'est un gasconisme ; car on trouve dans un avis qui vient d'être donné au public par une académie voisine cette phrase :

On exige sur-tout que sous le cachet le véritable nom *y* soit écrit.	On exige sur-tout que le véritable nom soit écrit sous le cachet

Mais l'*y* n'est pas de trop quand il est relatif, comme : Voit-on clair dans cet appartement? Oui, on *y* voit clair.

Y pour *LUI*, et *LUI* pour *Y*.

DIRAI-JE à votre mère que vous ètes ici? Oui, dites-y.	Oui, dites-*lui*.
Ferai-je vos complimens à Mr. un tel? Oui, faites-*y*, faites-les-*y*.	Oui, faites-*lui*, faites-les-*lui*.
Faites-*y* mes complimens.	Faites-*lui* mes complimens.
Donnez-*y* un soufflet.	Donnez-*lui* un soufflet.
Donnez-moi les livres d'un tel, je les *y* remettrai.	je les *lui* remettrai.

Dans tous les exemples que je viens de rapporter, l'*y* a rapport à des personnes, c'est pour cela que c'est une faute; mais si cet *y* se rapportait à une chose, ce ne serait plus une faute On doit dire : « Mon fils, voilà ta leçon; donnes-*y* toute ton » attention ».

Ce cheval paraît rebours ou revêche; si j'avais à me sauver, je ne me fierais pas à *lui*.	je ne m'*y* fierais pas.

FIN.

SUPPLÉMENT.

AILES, pour *BORDS*.

Je ne veux point ce chapeau : les *ailes* sont trop petites.	les *bords* sont trop petits.
Je veux acheter un chapeau qui puisse me servir de parapluie : donnez-m'en un à grandes *ailes*.	à grands *bords*.

UNE AMBE, pour, *UN AMBE*.

Madame *** est heureuse ; elle a gagné *une bonne ambe*.	*un bon ambe*.

ARMER, *DÉSARMER*, pour, *BANDER*, *DÉBANDER*.

On *arme* le peuple, les soldats ; on *désarme* les mutins, les rebelles, les gens suspects ; mais on *bande*, on *débande* un fusil, un pistolet, un arc, une arbalète. Il est surprenant que les gascons, qui aiment tant à franciser leurs expressions patoises, ne se soient pas servis du mot *bander*, qu'ils emploient dans leur idiome vulgaire.

Éloignez-vous ; vous me faites peur avec votre fusil... Soyez tranquille, il n'est pas *armé*.	il n'est pas *bandé*.
Mon fils, *désarmez* votre fusil avant de franchir ce fossé.	*débandez* votre fusil, etc.

CHERCHES, pour *CROCHET* ou *CROCHETS*.

LE seau est resté au fond du puits ; apportez-moi *les cherches*.	*le crochet*.

LA COMTÉ, pour *LE COMTÉ*.

SOMMES-NOUS bien éloignés de *la comté* de Foix ?	*du comté* de Foix ?

CROCHET, pour *AGRAFE*.

JE veux faire relever mon chapeau : ayez la bonté d'y mettre des *crochets*.	des *agrafes*.

DÉCADE, pour *DÉCADI*.

ON se serait moqué autrefois de quelqu'un qui aurait pris *le samedi* pour *la semaine* ; il n'est pas moins absurde aujourd'hui de prendre *la décade*

pour *le décadi :* c'est néanmoins ce que font bien des gens, lorsqu'ils disent :

C'est aujourd'hui, ce sera demain *décade*, la *décade*.	C'est aujourd'hui, ce sera demain *décadi*.

~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

Etre en DESACORD, pour n'être pas d'accord.

LE marché va être conclu, nous ne sommes en *désacord* que de 6 francs.	nous sommes d'accord à 6 fr. près ; il ne s'en faut que de 6 fr. que nous ne soyons pas d'accord.

Désacord est un barbarisme.

~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

DEMORALISER, pour *CORROMPRE* ou *PERVERTIR*.

SI *moraliser* ne signifie pas *donner des mœurs*, *démoraliser* ne doit pas signifier non plus, *ôter les mœurs* ou les *corrompre*. *Moraliser* est un verbe neutre, qui signifie *faire des réflexions morales*, des réflexions concernant les mœurs ou la conduite : mais *démoraliser*, qu'on emploie si fréquemment depuis quelques années, n'est pas français, et ne le sera probablement jamais, à moins que l'on ne change la signification du verbe *moraliser*.

Les sociétés populaires ont *démoralisé* le peuple.	Les sociétés populaires ont *perverti* le peuple, ont *corrompu* les mœurs publiques.

DISCUTER, pour, *CHERCHER*.

On dit, en terme de palais, *discuter un homme*, pour dire, discuter les biens d'un homme, ou les rechercher pour les faire vendre en justice; mais dans tout autre sens, on ne peut pas dire *discuter quelqu'un*. On demanda un jour à un homme de loi s'il avait vu son beau-frère. Non, dit-il, je ne l'ai point vu, malgré les soins que je me suis donnés pour le trouver, je l'ai inutilement *discuté* à la foire et dans les auberges. On sent qu'il devait dire : Je l'ai inutilement *cherché* à la foire et dans les auberges.

Être fortuné, pour, *Être RICHE*, ou *avoir de la fortune*.

Mille gens en Gascogne, faits pour bien parler, disent comme le peuple de Paris :

Si j'*étais fortuné*, je ne refuserais l'aumône à aucun pauvre.	Si j'*étais riche*, ou si j'*avais de la fortune*, etc.
Je suis peu *fortuné*, mais grâce à Dieu, je ne dois rien, je n'importune personne.	J'*ai peu de bien*, j'*ai peu de fortune*, mais, etc.

Etre fortuné, *fortunée*, signifie être heureux, heureuse, soit que le bonheur vienne de la fortune ou d'ailleurs.

GRÉSAL, pour *TERRINE*.

Terrine, sorte de vaisseau de terre de figure ronde, qui va toujours s'élargissant par en haut. *Terrine à mettre du lait. Terrine à savonner.*

Qu'avez-vous acheté à la foire ?.. Deux *grésals*.	Deux *terrines*.

Il y a une autre espèce de *terrine* qui sert en cuisine.

LENDES, pour *LENTES*.

Cet enfant a beaucoup de *lendes* dans ses cheveux.	a beaucoup de *lentes*, etc.

De LOIN EN LOIN, pour *LOIN A LOIN*, *et De LOIN A LOIN*.

Il faut planter les arbres *de loin en loin*.	*loin à loin*.
Il ne me vient plus voir que *de loin en loin*.	*de loin à loin*.

PAILLEBAR, pour *BOUSILLAGE*.

Les toulousains entendent par *paillebar*, un certain mélange de chaume et de terre détrempée, dont on se sert pour faire des murailles de clôture. Les parisiens se servent du mot *bousillage*.

Que font ces ouvriers?.. Du *paillebar*.	Du *bousillage*.
J'ai fait clorre mon verger de *paillebars*.	de *bousillage* ou *de murailles de bousillage*.

PIQUANT de chardon, pour *ÉCHARDE.*

IL m'est entré un *piquant de chardon* sous l'ongle. | une *écharde*, etc.

Écharde se dit aussi d'un petit éclat de bois qui entre dans la chair.

PIQUENI, pour *PIQUE-NIQUE.*

Nos amis font demain un *piqueni*; en serez-vous ? | un *pique-nique*, etc.

RAMEAU, pour *BOUCHON.*

A BON vin il ne faut point de *rameau*. | Il ne faut point de *bouchon*.

SOU de Cerises, de Châtaignes, etc., pour *Des Cerises, des Châtaignes pour un sou.*

ON dit bien *une livre de raisins*, *une livre de cerises*, etc., c'est-à-dire, des raisins, des cerises pesant une livre : mais peut-on dire *un sou*, *deux sous*, *trois sous de raisins*, *de cerises*, *de châtaignes*, etc. ? Non, c'est une faute, une faute

ridicule. *De* est fort déplacé dans ces sortes de phrases ; il faut employer la préposition *pour*, et dire : *Donnez-moi des cerises, des châtaignes, des raisins, pour un sou, pour deux sous, pour trois sous*, etc.

TIRER peine, pour, *ETRE EN peine, etc.*

MADAME, ne *tirez pas peine* de votre mari ; il se porte bien : vous l'aurez ici demain au soir.

Madame, ne *soyez pas inquiette sur le compte* de votre mari, etc.

Mon fils tarde bien à venir ; *j'en tire peine*, cela me *fait tirer peine.*

Mon fils tarde bien à venir ; *j'en suis inquiette, je suis en peine de lui ;* cela me *donne de l'inquiétude.*

VOLER, pour, *Faire la Vole.*

Être VOLÉ, pour, *Essuyer la Vole.*

ON connaît généralement les acceptions du verbe *voler :* celle que lui donnent certains joueurs est plus que ridicule... Une dame qui jouait au piquet dit un jour en fort bonne compagnie : On me *vole* ; oui je suis *volée.* Cette expression étonna quelques personnes qui entendaient le français ; elles crurent que son adversaire l'avait trichée, ou que quelqu'un lui avait pris son argent. Mais ce n'était pas cela : elle voulait dire qu'elle *allait essuyer la vole, que son adversaire ferait toutes les mains.*

Parisianisme familier à nombre de Gascons.

OU est mon fils ? je voudrais, j'aurais voulu qu'il *aille* à la campagne.	qu'il *allât* à la campagne.
Ne fallait-il pas que je *fasse* ma prière avant de sortir ?	que je fisse ma prière, etc.
Je voulais qu'il *copie* ma pétition, et il ne l'a pas fait.	qu'il *copiât* ma pétition, etc.

FIN.

